

Table des matières

Éditorial / 5

Section 1 – Pédagogies des langues / 7

Thomas Lenzen, *Corpus numériques dans l'enseignement des langages de spécialité. Quelques exemples relevant des Langues Étrangères Appliquées et du Droit* / 9

Bilel Oussii, *Le français, des réseaux sociaux à la classe : quel type d'influence ?* / 21

Timea Ferencz, *Massive online open courses (MOOCs) – the end of conventional education?* / 31

Liana Muthu, *The Creation of Interlingual Subtitles: A Method of Improving Foreign Language Skills* / 42

Section 2 – Études linguistiques / 51

Rania A. Khalifa, *De l'inachèvement des énoncés à la construction du sens. La disqualification par l'interruption* / 53

Achraf Ben Arbia, *Anaphores pronominales : ambiguïté référentielle et effets de cohérence et d'incohérence en français classique* / 78

Jean-Paul Balga, *Un parler hybride en pleine expansion : analyse de l'adstrat lexical, syntaxique et phonologique du franfulfulde au Nord-Cameroun* / 91

Fazakas Noémi, *Language Myths and Ideologies in the New Media* / 102

Section 3 – Communication interculturelle / 115

Martine Verjans, Gilbert Swinnen, Marieke Huysmans, Eric Caers, *Cross-cultural research in cross-border regions: verbal and non-verbal professional communication Method and Survey Design* / 117

Martine Verjans, Gilbert Swinnen, Marieke Huysmans, *Cross-cultural research in a cross-border region: verbal and non verbal professional communication. The case of the Euregio Meuse-Rhine* / 127

Mohammad Jadir, *Imagerie interculturelle et altérité* / 141

Timea Ferencz, *Der Kriterion Verlag – einzigartiges Beispiel von Multikulturalität in einem totalitären System* / 160

Section 4 – La traduction dans tous ses états / 169

Lynda Touchi-Benmansour, *La traduisibilité du sens et de la signification dans la poésie orale de la Sebeiba* / 171

Catarina Vaz Warrot, *Divergências discursivo-textuais em traduções francesas de títulos de obras romanescas lusófonas* / 179

Alice Defacq, *La gestion des référents culturels dans les musicals américains : traduction ou adaptation ?* / 188

Maria Măţel-Boatcă, *La Légende d'Ulenspiegel en roumain. Enjeux de la modernisation* / 196

Section 5 – Interprétation de conférence / 205

Bogdan Aldea, Alina Pelea, *Language Preferences in Interpreter Notes: An Empirical Study* / 207

Comptes rendus / 217

Wong, Laurence K.P. and Chan Sin-wai (eds.), *The Dancer and the Dance: Essays in Translation Studies*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2013 (Adriana Neagu) / 217

Jean Paul Balga, *Contacts des langues dans le Bassin du Lac Tchad. Langues tchadiques, langues Adamawa, fulfulde et français en cohabitation*, Presses Académiques Francophones, 2015 (David Abaikaye) / 220

Adriana Ionescu, „Falsche Freunde“ *Deutsch-rumänische lexikalische Interferenzen*, Wissenschaftlicher Verlag Berlin, 2014 (Tímea Ferencz) / 221

Elena Petrea (coll.), Julie Stauber, (coordinatrice scientifique) et alii, *Communiquer en FOS. Renforcement du français pour les étudiants*, CIPA, Mons, 2014 (Ana Coiug) / 223

Aurora Băgiag et Nicolas Guy (coord.), *Tandem linguistique et immersion réciproque. Activités et ressources pédagogiques*, Cluj-Napoca, Editura Medicală Universitară Iuliu Haţieganu, 2014 ; Ana Coiug et Sophie Le Gal (coord.), *Manuel de langue française pour les sciences et les métiers de la santé*, Cluj-Napoca, Editura Medicală Universitară Iuliu Haţieganu, 2014. (A.C.P) / 224

Olivia N. Petrescu, *Estudios de traducción y lenguajes de especialidad*, Cluj-Napoca, Risoprint, 2014 (Diana Moţoc) / 226

Iulia Bobăilă, Alina Pelea (coordonatori), Alina Buchi, Oana Călbăjos, Rebeca Ciupe-Laszlo, Linda Damian, Lavinia Nicoară, Daniela Niculaie, Ina Ropotică, Andrei Scridon, Adela Seserman, Laura Suărăşan, Alina Suci, Cornelia Şuş, Adela Tudorache, *Interpretarea pentru serviciile publice. Manual*, Editura Risoprint, Cluj-Napoca, 2014, (Ana Coiug) / 228

Translationes, dossier « Mondialisation des échanges, des marchés, de l'enseignement. Quelle stratégie de traduction pour quel type de texte ? pour quel public ? », coordonné par Georgiana Lungu-Badea et Dana Crăciun, n° 7, Timişoara, Editura Universităţii de Vest, 2014 (A.C.P.) / 229

ÉDITORIAL

Faut-il renoncer à l'unité pour pouvoir accueillir la diversité ? Faut-il renoncer à la diversité pour pouvoir assurer l'unité ? Confrontée dès le début à ce dilemme symptomatique pour notre époque de (hyper)spécialisation, notre rédaction a longuement pesé le pour et le contre chacune des deux options pour enfin aboutir à la conclusion que la voie « royale » est ailleurs : dans l'unité dans la diversité. Et c'est cette voie – européenne, par excellence, qui plus est – que nous avons adoptée pour définir notre politique éditoriale. Nous trouvons maintenant, à la parution du 8^e numéro, que c'était un choix juste, car il nous a permis de mettre en évidence, derrière l'unité des études en langues modernes appliquées, une diversité qui s'est rigoureusement définie, presque d'elle-même, au fil des numéros. Traduction spécialisée et littéraire, interprétation de conférence et pour les services publics, enseignement des langues modernes et des disciplines connexes, linguistique appliquée – ce sont les rubriques désormais représentées dans chaque volume et, implicitement, les composantes, d'un tout cohérent.

Nous vous invitons donc encore une fois à une lecture qui met à profit le généreux fil rouge des études LEA et la variété des domaines qui le sous-tendent.

La rédaction

Section 1 : *Pédagogies des langues*

Corpus numériques dans l'enseignement des langages de spécialité. Quelques exemples relevant des Langues Étrangères Appliquées et du Droit

Thomas Lenzen
Université de Nantes

Abstract. Based on the author's teaching experience, mainly at Master's level, the present article ventures to reflect on the use of electronic text corpora in foreign language for special purposes, mainly in the fields of international business and law studies, but also in specialized translation. After a brief description of the nature of text corpora, the article gives an overview of the author's use of such corpora in his own teaching practice before commenting on the limits of their usefulness in training geared to professional applications. The discussion reveals that the virtually unlimited availability of textual resources does not free students from the effort of thorough text analysis, that the use of appropriate terminology is bound to reflect proper insights into comparative law and that aligned corpora as products of translation are liable to (constructive) criticism.

Keywords: electronic corpus, translation criticism, didactics, comparative law, language for special purposes, legal translation

I. INTRODUCTION

La numérisation des archives et un effort accru visant à rendre accessibles au justiciable les principaux textes législatifs, réglementaires et administratifs ont mis à notre disposition une documentation publique toujours plus vaste. Cette documentation qui, dans les États monolingues, est, le plus souvent, unilingue, est fréquemment bilingue, voire plurilingue lorsqu'elle émane d'États bi- ou plurilingues ou encore d'institutions supra- ou internationales recourant à plusieurs langues officielles. Parfois, elle est composée de textes comparables, le plus souvent cependant de textes parallèles, qu'ils soient alignés ou non.

Depuis ce mouvement de numérisation, les diverses linguistiques « de corpus » ou « sur corpus » mobilisent l'intelligence artificielle afin d'exploiter des corpus numériques, souvent dans une perspective lexicographique ou terminographique. De manière plus générale, les recherches, souvent, avant tout, quantitatives, opérées sur corpus, visent à élargir nos connaissances des langues naturelles (Bowker, Pearson, 2002 : 19). Mais en linguistique computationnelle le corpus n'est, en règle générale, pas une simple collection de textes puisque « les données du corpus proprement dites (données primaires d'une langue naturelle)

peuvent être enrichies par des *métadonnées et annotations* (données secondaires d'un métalangage) » (Spitzmüller, Warnke, Ingo, 2011 : 26) (nous traduisons)¹ ; l'étiquetage du corpus conditionne cependant en partie les connaissances qu'il permet d'obtenir. Au-delà de ces projets à l'intersection entre linguistique et informatique, les corpus sont une ressource précieuse pour toute étude empirique des manifestations du langage. L'enseignement des langages spécialisés dans des filières comme LEA ou les facultés de Droit peut et devrait également tirer parti de cette ressource abondante.

À partir d'un corpus de référence plurilingue en droit et fort de l'exploitation de celui-ci en cours depuis plusieurs années, le présent article se propose d'aborder successivement la nature même des corpus numériques, leur utilisation didactique et finalement les limites de celle-ci. L'outillage conceptuel mobilisé relève, bien entendu, de la didactique des langues, mais également de l'analyse discursive, de la critique de traduction, de la traductologie et – dans une moindre mesure – du droit comparé.

II. POURQUOI RECOURIR AUX CORPUS ÉLECTRONIQUES ?

2.1. Première définition de la notion de corpus

Dans une première approche, on peut comprendre par corpus un « Ensemble de documents servant de base à la description ou à l'étude d'un phénomène » (Lexis 1979 : 432). Ce type de collection, compilation, archive, recueil, en règle générale thématique, n'a pas, a priori, à être informatisé et peut réunir des données aux *statuts sémiotiques variables* (sources sonores, visuelles, textuelles, etc.) et d'un caractère *plus ou moins spécialisé*. Quant à Internet, celui-ci n'est pas, à proprement parler, un mégacorpus, mais une ressource qui donne accès, moyennant recherche, à des corpus très variés.

2.2. Définition de la notion de *corpus* en linguistique

En linguistique, « Un corpus est une collection de données langagières qui sont sélectionnées et organisées selon des critères linguistiques explicites pour servir d'échantillon du langage (...). » (Sinclair 1994 : 2, apud Gonzalez-Rey 2002) (nous traduisons)². À vrai dire, la linguistique de corpus ne permet pas d'étudier directement des langues, mais des occurrences de discours qui, elles, relèvent de certains genres textuels. Selon deux représentants de la linguistique de corpus contemporaine, « Un corpus peut être considéré comme un dispositif de test

¹ « Hinzu kommt, dass die eigentlichen Korpusdaten (Primärdaten einer Objektsprache) durch Metadaten und Annotationen (Sekundärdaten einer Metasprache) angereichert werden können. »

² « A corpus is a collection of pieces of language that are selected and ordered according to explicit linguistic criteria in order to be used as a sample of language (...). »

qui peut être utilisé pour vérifier ou rejeter nos hypothèses quant aux langages spécialisés » (Bowker, Pearson, 2002 : 19) (nous traduisons)³.

La numérisation du corpus facilite la gestion documentaire pérenne, le partage et la diffusion de tout ou partie du corpus ainsi que des exploitations faisant appel au traitement automatique du langage naturel (TALN). Si le corpus est destiné à une exploitation « manuelle », il est dit « nu », c'est-à-dire dépourvu d'annotations ; au cas contraire, il est annoté. Les annotations portent, selon le niveau d'annotation, sur la morphologie, la syntaxe (infaphrastique ou phrastique), le sémantisme, voire la pragmatique.

2.3. Variété de corpus

Les corpus peuvent rassembler des textes oraux ou écrits, des textes entiers ou des extraits de textes. Ils peuvent être évolutifs ou clos. Dans la situation qui est la nôtre, il est évolutif, l'enseignant le fait évoluer en fonction des objectifs qu'il s'est fixés.

Quant au nombre de langues, un corpus peut être monolingue, bilingue, voire multilingue. Parmi les corpus bilingues ou multilingues, on distingue les corpus comparables et les corpus parallèles.

2.3.1. *Corpus comparables*

Les corpus comparables sont composés de textes authentiques à l'exclusion de tout texte traduit. Ainsi pourrait-on considérer une encyclopédie telle qu'*Universalis* et ses équivalents étrangers comme, par exemple, *Encyclopedia Britannica*, un produit similaire circulant sur le marché anglophone, comme des corpus d'ouvrages de références grand public. Ce qui les rapproche, c'est leur objet référentiel ; or, le traitement de celui-ci est, le plus souvent, assez différent, à commencer par la macrostructure textuelle. Cet état de fait explique pourquoi *les corpus comparables ne se prêtent pas à l'alignement*. Leur exploitation est assez difficile, étant donné que le travail de rapprochement à travers les frontières linguistiques et culturelles n'a pas encore été préparé par un traducteur. Mais les corpus comparables constituent des sources fiables et sont une « *matière première* » précieuse pour la *terminographie et l'analyse textuelle comparatives*.

2.3.2. *Les corpus parallèles*

Les corpus parallèles « réunissent des textes de plusieurs langues dont une partie constitue la traduction de l'autre » (L'Homme, 2004: 131). Plus précisément, il s'agit du produit d'une activité interlinguistique, que ce soit une traduction ou une corédaction. Le plus souvent, il s'agit de « bitextes », c'est-à-dire d'un texte source et de sa traduction dans une langue cible. Lorsque les deux versions sont mises en regard, on parle de *corpus alignés*.

³ « A corpus can be seen as a testbed that you can use to verify or reject your hypotheses about the LSP ».

Exemple d'un corpus aligné

 <p>Schweizerische Eidgenossenschaft Confédération suisse Confederazione Svizzera Confederaziun svizra</p>	
<p>Bundesverfassung der Schweizerischen Eidgenossenschaft vom 18. April 1999 (Stand am 3. März 2013)</p>	<p>Constitution fédérale de la Confédération suisse du 18 avril 1999 (État le 3 mars 2013)</p>
<p>Präambel</p> <p>Im Namen Gottes des Allmächtigen!</p> <p><i>Das Schweizervolk und die Kantone,</i></p> <p>in der Verantwortung gegenüber der Schöpfung,</p> <p>im Bestreben, den Bund zu erneuern, um Freiheit und Demokratie, Unabhängigkeit und Frieden in Solidarität und Offenheit gegenüber der Welt zu stärken,</p> <p>im Willen, in gegenseitiger Rücksichtnahme und Achtung ihre Vielfalt in der Einheit zu leben,</p> <p>im Bewusstsein der gemeinsamen Errungenschaften und der Verantwortung gegenüber den künftigen Generationen,</p> <p>gewiss, dass frei nur ist, wer seine Freiheit gebraucht, und dass die Stärke des Volkes sich misst am Wohl der Schwachen,</p> <p><i>geben sich folgende Verfassung:</i> (...)</p>	<p>Préambule</p> <p>Au nom de Dieu Tout-Puissant!</p> <p><i>Le peuple et les cantons suisses,</i></p> <p>conscients de leur responsabilité envers la Création,</p> <p>résolus à renouveler leur alliance pour renforcer la liberté, la démocratie, l'indépendance et la paix dans un esprit de solidarité et d'ouverture au monde,</p> <p>déterminés à vivre ensemble leurs diversités dans le respect de l'autre et l'équité,</p> <p>conscients des acquis communs et de leur devoir d'assumer leurs responsabilités envers les générations futures,</p> <p>sachant que seul est libre qui use de sa liberté et que la force de la communauté se mesure au bien-être du plus faible de ses membres,</p> <p><i>arrêtent la Constitution que voici :</i> (...)</p>

Parmi les corpus alignés, on peut, par ailleurs, distinguer les *corpus unidirectionnels* et les corpus *bidirectionnels*; les derniers se prêtent à une retraduction.

Ce n'est pas la présentation en bitexte qui détermine la nature de textes parallèles. Les différentes versions, *traductions ou corédactions* (voir Wagner, Bech, Martinez, 2014 : 49), ne sont pas nécessairement présentées en *bi-texte*. Parfois, elles ont été dissociées pour être proposées individuellement aux lecteurs des langues respectives. Tel est le cas sur le site du gouvernement de la Confédération Helvétique où chaque utilisateur trouve les documents recherchés dans sa langue, le multilinguisme de l'institution garantissant son droit au... monolinguisme individuel.

Par la suite, nos remarques se limitent essentiellement aux corpus numériques parallèles qui constituent *une ressource précieuse – à manier toutefois avec précaution – pour l’enseignant en langue de spécialité et traduction spécialisée.*

III. L’UTILISATION DES CORPUS NUMÉRIQUES EN COURS DE LANGUE DE SPÉCIALITÉ

3.1. Le choix du corpus, sa justification

Le corpus constitué est de nature purement textuelle. Il relève de la *communication institutionnelle* (voir Sellier, 2006), plus précisément de la *communication publique* que Pasquier définit en ces termes : « l’ensemble des activités d’institutions et d’organisations publiques visant à transmettre et échanger des informations dans le but principal de présenter et d’expliquer des décisions et les actions publiques, d’en promouvoir la légitimité, de défendre des valeurs reconnues et d’aider au maintien du lien social. » (Pasquier, 2011: 43) L’objectif poursuivi par la publication en ligne des documents composant le corpus est multiple tout comme le public destinataire. Tantôt, il s’agit d’informer le justiciable, tantôt d’imposer la norme, tantôt encore de promouvoir une esquisse de norme auprès du pouvoir législatif⁴. *Les éléments constitutifs du corpus émanent de sources publiques, plus rarement parapubliques*, qu’elles soient nationales, supranationales ou internationales. De par sa nature, il est *évolutif*, de par son objet, il rassemble *des textes normatifs se rapportant aux principales orientations d’études des étudiants* qui me sont confiés, notamment au niveau Master :

- droit constitutionnel⁵
- droit civil⁶
- droit du contrat du commerce⁷ ou de la consommation⁸
- droit du commerce international de marchandises⁹

⁴ C’est le cas de l’œuvre d’UNIDROIT.

⁵ Exemple : Constitution de la Belgique (http://www.senate.be/doc/const_fr.html ; http://www.senate.be/deutsch/const_de.html)

⁶ Exemple : *Code civil suisse* (<http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19070042/index.html> ; <http://www.admin.ch/opc/de/classified-compilation/19070042/index.html>)

⁷ Exemple : Principes d’UNIDROIT 2010 relatifs aux contrats du commerce international (<http://www.unidroit.org/fr/unidroit-principles-2010-official-languages-2/francais-dispositions> ; www.unidroit.org/fr/unidroit-principles-2010-official-languages-2/allemand-dispositions)

⁸ Exemple n° 2 : Directive 2011/83/UE du Parlement européen et du Conseil du 25 octobre 2011 relative aux droits des consommateurs

(<http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=OJ:L:2011:304:0064:0088:fr:PDF> ; <http://eur-lex.europa.eu/LexUriServ/LexUriServ.do?uri=OJ:L:2011:304:0064:0088:de:PDF>)

- droit de la logistique et du transport¹⁰
- droit de la propriété intellectuelle¹¹.

L'ensemble des documents rassemblés est mis en ligne par les sources émettrices ; aucune disposition du droit de propriété intellectuelle ne s'oppose à leur exploitation dans le cadre de la recherche et de l'enseignement.

3.2. Contenant et contenu

Les textes rassemblés sont de nature prescriptive. Or, de l'adage « Nul n'est censé ignorer la loi » découle, pour le législateur et autres communicants, *une obligation d'information*. Celle-ci emporte non seulement *l'obligation de donner accès aux textes*¹², mais encore *de formuler ceux-ci de sorte à ce que le public cible puisse les comprendre*. D'où un certain nombre d'injonctions quant à la *rédaction législative, administrative*, etc. Citons, à titre d'exemple, le *Guide de légistique* ou *Guide pour l'élaboration des textes législatifs et réglementaires*¹³, élaboré par le Secrétariat général du Gouvernement et le Conseil d'État. Les préceptes de tels ouvrages sont susceptibles d'être ensuite relayés par les services de traduction. Seule une analyse textuelle permet de savoir si et dans quelle mesure les consignes sont réellement suivies dans la pratique rédactionnelle.

3.3. Exploitation didactique

Notons d'entrée de jeu que tout texte constitutif du corpus se prête aux diverses activités portant sur des documents authentiques. Quant à l'analyse de documents relevant de la communication institutionnelle, les suggestions méthodologiques ne manquent pas (citons, à titre d'exemple, Krieg-Planque, 2012).

Pour l'enseignant de langue, les corpus parallèles constituent d'excellentes ressources, notamment en vue de l'analyse, de la comparaison et de la critique de traduction. Les remarques qui suivent se cantonnent essentiellement à la nature bilingue, voire plurilingue du corpus et à leurs implications didactiques. Bien que basées sur un corpus numérique, les activités en question ne font pas appel chez l'apprenant à des équipements informatiques particuliers.

⁹ Exemple : Convention des Nations Unies sur les contrats de vente internationale de marchandises (<http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19800082/index.html> ; <http://www.admin.ch/opc/de/classified-compilation/19800082/index.html>)

¹⁰ Exemple : Convention relative au contrat de transport international de marchandises par route (CMR) (<http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19560087/index.html> ; <http://www.admin.ch/opc/de/classified-compilation/19560087/index.html>)

¹¹ Exemple : Convention de Berne pour la protection des œuvres littéraires et artistiques (<http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19710188/index.html> ; <http://www.admin.ch/opc/de/classified-compilation/19710188/index.html>)

¹² Ainsi la totalité de la législation est-elle dorénavant accessible en ligne tant en France qu'en Allemagne.

¹³ http://www.legifrance.gouv.fr/html/Guide_legistique:2/accueil_guide_leg.htm

En guise de préparation du cours, les étudiants sont invités à effectuer une terminographie simple en compilant un *glossaire bilingue* à partir des deux versions linguistiques du document de référence ainsi que des documents complémentaires utilisés en cours. Leur attention est attirée sur la notion d'équivalence et sur les degrés d'équivalence. Après une présentation succincte du fonctionnement de la définition analytique, ils sont capables d'insérer une telle définition dans leur glossaire dès lors qu'ils estiment qu'il n'y a pas de rapport d'équivalence parfaite entre les termes appartenant aux deux langues en présence.

Chacun des documents relève d'un discours qu'il convient de saisir au plus près. À cet effet, les étudiants ont pour tâche d'effectuer, en guise de préparation, une *recherche documentaire* portant sur l'organisme émetteur, le document et son objet. La recherche documentaire permettra plus tard de faire le lien entre le texte et sa fonction pragmatique. Voici une grille simple que les étudiants remplissent tout le long de leur travail :

Particularités à la surface du texte	Fonction(s) extralinguistique(s)

Une deuxième préparation du travail sur document consiste à *constituer un bitexte par alignement*. L'alignement peut être obtenu, soit « manuellement », soit à l'aide d'un outil d'alignement¹⁴. La synopse des deux versions linguistiques du texte facilite largement leur comparaison.

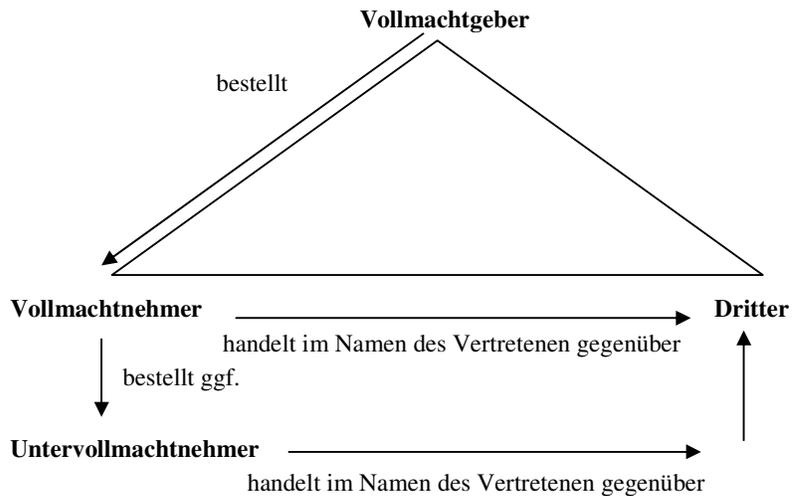
Les activités conçues pour l'exploitation du corpus sont multiples et variées. Même si l'activité traduisante de l'étudiant en est l'aboutissement, celle-ci est préparée méthodiquement par un entraînement en langue de spécialité.

Des activités de *compréhension de tout ou partie du texte* peuvent se faire sous forme de questionnaire, de texte lacunaire, etc.

S'ensuit une *analyse textuelle* plus ou moins approfondie. C'est l'occasion de (re-)introduire la notion de genre textuel auquel le document en considération est rattaché, de mobiliser la distinction entre macrostructure et microstructure. D'autres propriétés du texte comme sa structure argumentative, l'injonction, la modalisation, la métaphore, etc. peuvent être thématiques.

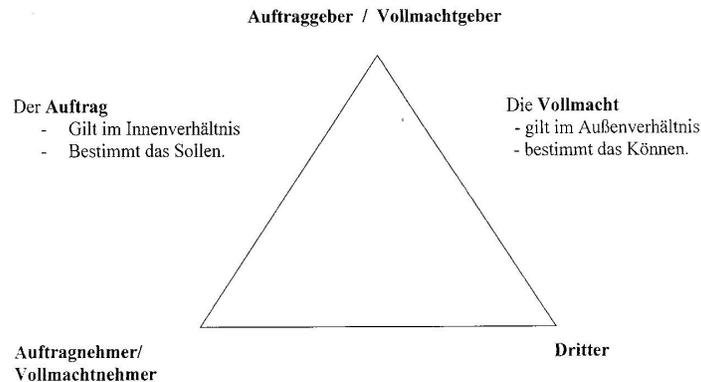
Trait particulier des langages spécialisés, la *terminologie* retient toujours une attention particulière. La morphologie terminologique n'est cependant abordée que lorsqu'elle fournit des clés à la compréhension du texte ; la sémantique terminologique fait, par contre, l'objet de nombreuses activités (recherche de synonymes, d'antonymes, d'hyperonymes, d'hyponymes, etc.). Dans le domaine juridique, la sémantique comparée renvoie au droit comparé. Parfois, il s'avère utile d'illustrer plus avant une notion clé. Voici l'exemple des rapports juridiques instaurés par la délégation successive dans le cadre d'un mandat :

¹⁴ Exemple : WinAlign®, une fonctionnalité de SDL Trados®



À l'occasion, un document traite une notion de manière partielle seulement. Ainsi les articles 1.1 et 1.2 des Principes d'UNIDROIT ne présentent-ils que deux des déclinaisons de la liberté contractuelle. Il paraît alors souhaitable de compléter l'information.

Dans une perspective comparatiste, les *différences notionnelles* entre langages spécialisés méritent une attention particulière. À l'article 2.1.19, la notion française « clause-type » ne correspond que partiellement à la notion allemande « Allgemeine Geschäftsbedingungen ». Il est alors opportun de proposer, à titre de document complémentaire, § 305 BGB qui contient une définition de la notion allemande. Un autre exemple serait la distinction entre mandat et représentation en droit allemand, différenciation que ne connaît pas le droit français.



Dans une perspective de terminologie bilingue, il convient également de souligner la variation diatopique, d'une part, et les écarts en partie considérables pouvant exister entre la terminologie d'un ordre juridique monolingue et des terminologies employées par des ordres bilingues ou plurilingues, d'autre part. Voici un exemple : traitant du Conseil fédéral et de l'administration fédérale, le troisième chapitre de la Constitution suisse se réfère aux rouages constitutionnels helvétiques qui recourent à une terminologie qui, comparée aux terminologies allemande ou autrichienne, peut prêter à confusion. En effet, le terme allemand désignant la direction de l'exécutif suisse (« Bundesrat ») est un homonyme de la représentation des États fédérés en Allemagne ou encore en Autriche. Voici un extrait du document :

Chapitre 3 Conseil fédéral et administration fédérale	3. Kapitel: Bundesrat und Bundesverwaltung
Section 1 Organisation et procédure	1. Abschnitt: Organisation und Verfahren
Art. 174 Rôle du Conseil fédéral Le Conseil fédéral est l'autorité directoriale et exécutive suprême de la Confédération.	Art. 174 Bundesrat Der Bundesrat ist die oberste leitende und vollziehende Behörde des Bundes.

Finalement, certains des documents permettent d'aborder le rôle de langue pivot que joue l'anglais de nos jours dans de nombreux domaines, y compris dans le domaine juridique (« hardship ») où des termes d'origine anglaise font leur entrée dans des textes rédigés en français ou allemand...

À partir de ces prémisses, il est loisible d'entamer *l'expression semi-guidée*.

Dans la conception du cours, la *traduction* est l'aboutissement de la manipulation du langage spécialisé. Les documents de référence choisis que les étudiants sont censés étudier dès avant de venir en cours ayant une documentation officielle ou officieuse, les étudiants se voient proposer en cours des extraits de documents complémentaires relevant d'un droit national unilingue, et cela dans les deux sens. Les extraits choisis portent toujours sur les notions abordées par le document de référence.

La retraduction, quant à elle, permet de montrer que plus d'une traduction peut être acceptable et que celles-ci ne (re-)conduisent pas automatiquement à l'énoncé du texte source.

IV. QUELQUES PRÉCAUTIONS

Les études portant sur l'acquisition du langage démontrent que l'apprentissage de la langue première et, dans une moindre mesure, même celui d'une langue seconde, se fait essentiellement par interaction sociale. Par voie de conséquence, le support utilisé en cours n'est pas, à lui seul, déterminant pour l'apprentissage. Il doit cependant être choisi en adéquation avec les objectifs pédagogiques et se prêter aux diverses activités que l'enseignant concevra dans cette optique.

Comme indiqué dans le premier chapitre, les corpus numériques offrent un certain nombre d'avantages auxquels l'enseignant n'a aucune raison de renoncer. En même temps, il paraît judicieux d'avancer quelques précautions quant à l'utilisation du corpus évoqué.

Tout d'abord, *un corpus parallèle bilingue ou plurilingue est le résultat d'un travail de traduction*. Son exploitation doit donc, entre autres, mobiliser les outils conceptuels de la critique de traduction, non pas pour « chercher la faille » mais pour rester conscient de la nature même et donc des limites du corpus en question. Les synonymes contextuels ou encore des définitions partielles en fournissent une bonne illustration.

Les textes composant le corpus doivent être envisagés d'abord sur le plan de la macrostructure, puis sur celui de la microstructure textuelle. *Il est donc inconcevable de se limiter au seul niveau infratextuel comme le suggèrent les mémoires de traduction*. Les raisons de l'emploi de ces dernières sont essentiellement extérieures à la traduction proprement dite : « [...] les traducteurs produisent un corpus parallèle aligné au fur et à mesure qu'ils travaillent. La raison de l'emploi des systèmes de mémoire de traduction est que les sociétés peuvent garder en mémoire des traductions pour une réutilisation ou une adaptation ultérieure » (Bowker, Pearson, 2002 : 101) (nous traduisons).¹⁵

L'analyse de corpus traduits montre, par ailleurs, que *la succession des séquences* n'est pas toujours identique entre textes source et cible¹⁶. Telle information peut être *ajoutée, omise* ou *modifiée*. Parfois, la subordination servile de la traduction à la macrostructure du texte cible est susceptible d'entraîner un

¹⁵ « [...] translators are creating an aligned parallel corpus as they work. The rationale behind using translation memory systems is that companies can store translations for re-use or adaptation at a later stage ».

¹⁶ Bowker et Person parlent de « sequential correspondence » (2002 : 102).

résultat peu satisfaisant : « Le maintien rigide, dans le texte cible, du même ordre et du même nombre de phrases que dans le texte source peut peser sur le naturel et la qualité de la traduction » (Bowker, Pearson, 2002 : 117) (nous traduisons)¹⁷.

Dès lors que l'attention est dirigée sur des « unités de traduction », la *comparaison intertextuelle* censée permettre de repérer des équivalents interlinguistiques *se cantonne aux segments mis en correspondance* : « (...) un corpus parallèle (...) vous permet de produire des concordances bilingues » (Bowker, Pearson, 2002 : 93) (nous traduisons)¹⁸. Cette focalisation sur le *niveau infratextuel*, soit au niveau du terme isolé, au niveau de la collocation, de la phrase ou, tout au plus, au niveau du paragraphe, peut être passagère et s'expliquer par les capacités limitées de notre mémoire de travail. Elle doit cependant être contrebalancée par une approche holistique du document. Un texte forme un tout ; la réduction de la traduction à une succession de segments sans lien entre eux risque de priver le traducteur d'indices permettant de produire une traduction de qualité.

Il convient notamment de tenir compte de *la dimension pragmatique* des documents. Comme le précise, par exemple, l'article 1.6 des Principes d'UNIDROIT 2010, « Pour l'interprétation de ces Principes, il sera tenu compte de leur caractère international et de leur finalité, notamment de la nécessité de promouvoir l'uniformité de leur application. » Cette prescription doit également être prise en compte lorsqu'on compare les différentes versions du texte en question. À négliger la dimension pragmatique des documents, on risquerait de se priver, entre autres, de l'exploitation correcte des éléments paratextuels.

V. CONCLUSIONS

Les développements qui précèdent ont eu pour ambition de témoigner du potentiel dont recèle la documentation publique numérisée pour l'enseignement des langages et de la traduction spécialisés dans les domaines concernés. Il s'agit de (fragments de) corpus préconstitués qui permettent à l'enseignant de se concentrer sur l'exploitation didactique d'une ressource authentique d'une profusion extraordinaire.

Au-delà des traitements automatisés en linguistique de corpus, les textes parallèles, une fois alignés, se prêtent à un comparatisme critique susceptible d'aiguiser le regard de l'apprenant sur la diversité linguistique – et juridique – caractérisant les divers ordres juridiques s'adressant en partie aux utilisateurs d'une seule et même langue naturelle. La traduction et, de plus en plus, la corédaction, y apparaissent comme des variables d'ajustement d'un monde juridique à géométrie

¹⁷ « The rigidity of maintaining the same order and number of sentences in the target text as are found in the source text may affect the naturalness and quality of the translation. »

¹⁸ « (...) a parallel corpus (...) allows you to produce bilingual concordances ».

variable. Obéissant aux impératifs d'une visée communicative globale, les ajustements opérés s'observent à tous les niveaux du langage. Même les terminologies employées, étroitement liées à la structuration notionnelle des ordres en considération, témoignent d'une mise en conformité de forme et contenu avec les objectifs assignés aux documents.

Au vu des résultats esquissés, il paraît tentant d'élargir le corpus en lui incorporant des occurrences d'autres variantes de la communication institutionnelle. Relevant de la communication privée, des documents d'entreprise obéissent à d'autres impératifs qui sont susceptibles de se refléter aussi sur le plan des choix stratégiques opérés par les traducteurs. Leur collection, traitement et diffusion sont susceptibles de poser des difficultés spécifiques.

Bibliographie sommaire

- Bowker, L. (2002), *Computer-Aided Translation Technology: A Practical Introduction*, Ottawa, University of Ottawa Press.
- Bowker, L., Pearson, J.(2002), *Working with Specialized Language. A Practical Guide to Using Text Corpora*, Abington/Oxfordshire, Routledge.
- Cottin, S. (2011), *La gestion de la documentation juridique*, Paris, L.G.D.J.
- Cronin, M. (2013), *Translation in the Digital Age*, London, Routledge.
- Fructus, I. (sous la direction de) (2014), *Méthodologie de la recherche documentaire juridique*, Bruxelles, Larcier.
- Gonzalez-Rey, Isabel (2002), *La phraséologie du français*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Jayme, E. (editor) (1999), *Langue et droit. XV^e Congrès International de Droit comparé Bristol 1998*, Bruxelles, Bruylant.
- Krieg-Planque, A. (2012), *Analyser les discours institutionnels*, Paris, Armand Colin.
- Larousse de la langue française*, LEXIS (1979), Paris, Larousse.
- L'Homme, M.-C. (2004), *La terminologie : principes et techniques*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- Lobin, H. (2010), *Computerlinguistik und Texttechnologie*, Paderborn, Wilhelm Fink.
- Pasquier, M. (2011), *Communication publique*, Bruxelles, de Boeck.
- Raabe, O., Wacker, R., Oberle, D., Baumann, C., Funk, C (2012), *Recht ex machina. Formalisierung des Rechts im Internet der Dienste*, Berlin, Springer-Verlag.
- Šarčević, S. (1997), *New Approach to Legal Translation*, The Hague/London/Boston, Kluwer Law International.
- Scarpa, F., *La traduction spécialisée. Une approche professionnelle à l'enseignement de la traduction* (traduit et adapté par Marco A. Fiola) (2010), Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa.
- Sellier, D. (2006), *La communication gouvernementale en Europe: Analyse comparative*, Paris, L'Harmattan.
- Spitzmüller, J., Warnke, Ingo H. (2011), *Diskurslinguistik. Eine Einführung in Theorien und Methoden der transtextuellen Sprachanalyse*, Berlin, De Gruyter.
- Wagner, E., Bech, S., Martinez, J. M. (2014), *Translating for the European Institutions*, New York, Routledge.
- Wiesmann, E. (2004), *Rechtsübersetzung und Hilfsmittel zur Translation. Wissenschaftliche Grundlagen und computergestützte Umsetzung eines lexikographischen Konzepts*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.

In 1990 **Thomas LENZEN** graduated as translator from Saarbrücken University (Germany). Since his doctoral thesis on British Views on Franco-German Relations in the period from 1945 to 1992 he has been German lecturer at Nantes University (France) where he currently teaches translation theory, legal language and legal translation. Since 2002 he has also been working as a sworn translator and interpreter for the law court in Rennes (France).

Le français, des réseaux sociaux à la classe : quel type d'influence ?

Bilel Oussii
Université de Kairouan

Abstract. The main question this paper tries to answer is whether the French used on social networks is an advantage or a liability for the academic French taught in class to Tunisian learners. We do not claim to provide final answers, given the complexity and the fast evolution of the pedagogical and social frameworks we compare. However, we will try to defend the idea that the French language used independently from the teaching context, especially in the social media, has an ambivalent effect on French as a discipline, a major of its own. On the one hand, the material exchanged on these social networks could be the source of training and information, consequently functioning as a linguistic appendix, which supplements, illustrates and facilitates the reception of the rules, and the content exposed in class. It reflects a multitude of references, tastes and styles. If carefully selected and rationally checked, this “ready-made” French is likely to compensate for the possible lacks in courses or tutorials. By presenting certain errors in written productions which belong to “Facebook users who are studying French”, we will try to show that these learners are under the pressure of “digital” French that is often more expressive, but less correct. Starting from the ambivalent effect of this digital French on the language taught in classes, we will underline the specificities of this linguistic subsystem, which is gaining momentum, and competing with standard French especially in daily communication.

Keywords: academic French, digital French, social networks, learning, communication, linguistic needs, errors.

I. INTRODUCTION

« Pour qu'une langue reste vivante, pour qu'elle intéresse les jeunes générations, il lui faut aujourd'hui être présente dans l'univers numérique », affirme Robert Oudet (2013). Mais quand elle l'est, parvient-elle à garder ses normes, son usage « correct » et son raffinement ? Le français, vecteur linguistique prestigieux et adjuvant culturel incontestable chez les Tunisiens, n'est pas à l'abri de cette dialectique, puisqu'en rapide évolution, aussi bien dans les contextes d'enseignement-apprentissage que dans les communications quotidiennes, entre autres, celles qui se déroulent sur les réseaux sociaux. Constitué d'une matière hétérogène en termes de contenus et de formes, le français « numérique », reçu et pratiqué sur Internet, a un effet ambivalent sur les habitudes et les comportements linguistiques des jeunes francophones tunisiens, plus spécialement les étudiants en licence.

II. LE FRANÇAIS NUMÉRIQUE AU SERVICE DU FRANÇAIS ENSEIGNÉ

Seront exposés dans ce chapitre les éléments optimaux susceptibles d'intégrer positivement les spécificités du français ou des français présents sur les réseaux de communication sociale, dans l'enseignement-apprentissage de cette langue.

2.1. Une mosaïque de styles, de registres et de références

Les réseaux de communication sociale représentent, comme le suppose chacun des termes constituant cette expression, un cadre d'échange pluriel et hétérogène. Le vocable « réseau » signifie « un ensemble d'éléments ou de personnes qui sont en contact les unes avec les autres ». Le terme « communication » présuppose la présence de deux ou de plusieurs communicateurs et, partant, de plusieurs attitudes et impressions. L'adjectif relationnel « social » réfère au groupe, à la différence et au partage.

L'idée de pluralité ne se situe pas seulement au niveau des appellations, mais aussi, et surtout, au niveau de la matière linguistique et culturelle disponible sur Facebook et les autres réseaux sociaux. La communauté des internautes, entre autres les *facebookers*, est constituée d'experts et d'amateurs, de jeunes et d'adultes, d'auteurs et de lecteurs et, bien évidemment, d'enseignants et d'apprenants. Ces derniers peuvent identifier, dans ces écrits tentaculaires, les différents registres de langue, qui représentent l'objet de plusieurs cours et TD, et les critères permettant de les différencier. Ils peuvent, ainsi :

- « aimer »¹ les textes bien-fondés et les styles raffinés des écrivains français et francophones, dont l'œuvre littéraire et artistique est disponible en ligne ;
- « partager » les statuts et les annotations de leurs amis-enseignants qui, contrairement aux jeunes, s'obstinent à écrire en français correct et normatif, et, tout comme en classe, accordent une attention particulière à l'orthographe, à la morphosyntaxe et à la ponctuation ;
- « commenter », dans un style familier, qui associe brièveté et expressivité et qui se soucie peu des contraintes de la norme, les interventions, les photos et les citations partagées par les autres facebookers.

Outre le croisement des registres, le français des facebookers est pluriel de par ses références, puisqu'il est à l'intersection de plusieurs langues, variétés de langues, dialectes et parlers régionaux. D'une part, ces codes, participant essentiellement du triangle linguistique arabe/français/anglais, se juxtaposent au

¹ Les verbes « aimer », « partager » et « commenter » correspondent à des applications typiques sur facebook.

vecteur de communication principal², à l'aune des conversations exolingues et bilingues, grâce à la traduction ou à cause de l'alternance codique (le *code-switching*). D'autre part, ils peuvent le modifier, indirectement. Tel est le cas des calques linguistiques et des modifications phonétiques et syntaxiques.

La contiguïté de ces différents codes dans un contexte de communication quotidien ouvre la voie à une construction, variée et riche, des compétences et des connaissances linguistiques des apprenants.

2.2. Une source de formation et d'autoformation

« Les TIC fournissent des moyens novateurs, non seulement pour la diffusion des connaissances mais aussi pour l'exploration de stratégies d'apprentissage qui favorisent la construction des compétences ». (Lebrun 2000, cité par Perreault 2005 : 2). En termes de formation, Internet représente une source intarissable, aussi bien pour les apprenants que pour les enseignants. Aux premiers, elle peut fournir un matériau de formation varié et cohérent, qui intègre les trois documents indispensables pour la connaissance et l'acquisition de toute langue, en l'occurrence la langue seconde : « un dictionnaire, une grammaire, un recueil de textes- quelle que soit leur valeur » (Rastier 2007 : 3).

Les dictionnaires en ligne sont susceptibles de faciliter l'apprentissage de la langue seconde, puisque très variés, aisément manipulables et capables d'assurer plusieurs fonctions. Outre leur premier rôle qui consiste à enrichir le vocabulaire en multipliant les trouvailles lexicales et en expliquant les vocables, ces dictionnaires assurent les fonctions suivantes :

- la correction : dans les dictionnaires papier, l'utilisateur doit chercher dans la nomenclature des « mots corrects ». Autrement, il n'arrivera pas à trouver sa cible. Cependant, les dictionnaires électroniques signalent et corrigent, automatiquement, les formes déviantes. Il suffit donc de taper une forme proche ou incomplète pour voir émerger la bonne orthographe ;
- la traduction : outre les dictionnaires monolingues, il existe sur Internet plusieurs dictionnaires bilingues, voire multilingues, qui facilitent la comparaison et les transferts entre les différentes langues constituant la sphère linguistique des apprenants francophones tunisiens. L'annuaire contient actuellement environ 7500 dictionnaires et glossaires bilingues et multilingues créés, en grande partie, par des traducteurs qui travaillent dans un secteur spécialisé. Ils sont tous gratuitement consultables sur le net ;

² Le français est considéré comme tel puisque la plupart des communications sont rédigées dans cette langue, du moins en termes d'alphabet.

- la déclinaison : contrairement aux dictionnaires papier qui affichent les mots sous leurs formes de base (les noms au singulier, les verbes à l'infinitif, etc.), les dictionnaires électroniques proposent les différentes formes du vocable recherché avec toutes les modifications flexionnelles (les bases et les désinences verbales, les modifications lexicales dues aux modifications de genre et de nombre, etc.).

Pour faciliter la réception des faits de langue et la mise en œuvre des constructions syntaxiques de la langue seconde, Internet propose maintes « grammaires faciles », dont les grammaires du FLE, qui sont, pour la plupart, illustrées par des activités ludiques et par des documents authentiques. Ces ouvrages en ligne servent à « enseigner la grammaire par le jeu », à éviter le métalangage et à « faire de la grammaire sans faire cours de grammaire ». L'objectif principal de ces grammaires électroniques est de simplifier les règles grammaticales exposées en classe et de réconcilier règles d'usage et règles d'emploi.

Les recueils de textes sont, eux aussi, à la portée de toutes les compétences puisqu'ils existent en éditions adaptées ou traduites, en éditions intégrales et avec des paratextes très variés (commentaires, analyses, résumés, etc.).

2.3. Un terreau idéal de communication

Les difficultés marquant l'enseignement-apprentissage de la langue seconde ne se situent pas seulement à l'écrit, mais aussi, et surtout, au niveau de la communication orale. Les réseaux sociaux peuvent apporter une part de la solution et remédier aux difficultés enregistrées à l'oral, compte tenu des deux considérations suivantes :

- du point de vue quantitatif, la communication sur le net est une activité ouverte qui compense le peu de temps consacré à l'exercice de l'oral en classe. En effet, depuis l'installation du système ternaire LMD, la communication orale a perdu du terrain au profit de la production écrite. À la faculté des Lettres, des Arts et des Humanités de Manouba, par exemple, les matières prétendument rattachées à l'oral, telles que « la communication », « la production orale » ou « l'analyse du discours », sont très souvent enseignées sous forme de cours rédigé ou de photocopies distribuées aux étudiants. Par ailleurs, l'épreuve orale est, depuis, officiellement omise ;
- du point de vue qualitatif, les réseaux sociaux sont susceptibles de procurer aux apprenants de la langue seconde des interlocuteurs de qualité tels que les enseignants ou les utilisateurs natifs de cette langue. L'échange avec les spécialistes aiderait à surmonter les difficultés de construction, de conjugaison et d'expression. Quant à la communication effectuée avec les natifs, elle permettrait de

s'approcher, de la meilleure façon, des propriétés de ce qu'on appelle « le français des Français », et ce en améliorant les compétences phonologiques, aussi bien au niveau de la réception (compétence de décoder facilement les messages et discours oraux), qu'au niveau de la production (accent, articulation, intonation, etc.).

Les possibilités d'enregistrement que fournissent les technologies de l'information et de la communication permettent à l'internaute d'évaluer et de corriger ses propres communications et énoncés. Il s'inscrit, ainsi, dans ce qu'on appelle « un apprentissage autodirigé, où l'apprenant décide lui-même du moment de son apprentissage, de la durée de ses séances de travail, et peut donc adapter son rythme d'apprentissage à son rythme d'acquisition » (Holec 1982 : 17).

III. LE FRANÇAIS NUMÉRIQUE : SOURCE DE DÉVIATIONS ET D'INCORRECTIONS

« Depuis la fin du XX^e siècle, les nouvelles technologies de communication ont bouleversé, c'est vrai, habitudes et comportements », affirme Jean-Pierre Molliet (2013). Les habitudes et les comportements linguistiques des apprenants francophones tunisiens ne sont pas à l'abri de ce bouleversement, puisque les productions de ces derniers en classe sont en train de subir, effectivement, la contamination des rites linguistiques négatifs et le laisser-aller caractérisant les communications des facebookers et des internautes, contamination qui se situe à plusieurs niveaux.

3.1. La contamination au niveau de l'orthographe

Le souci de brièveté, qui exige, comme le signale Henri Frei, « que la parole soit rapide, qu'elle se déroule et soit comprise dans le minimum de temps » (Frei, 1982 : 26), est l'un des principes fondateurs qui orchestrent les communications des facebookers. Au niveau des vocables, ce besoin d'économie se traduit, entre autres, par l'absence des signes graphiques (les accents) et des signes de ponctuation et par le cumul des abréviations et des formes tronquées.

3.1.1. *Omission quasi systématique des accents*

Les accents représentent des signes graphiques à part entière. Ils jouent un rôle important aussi bien dans les orientations phonétiques (ils déterminent très souvent la manière de prononcer certaines voyelles) que dans la détermination du statut syntaxique de quelques termes (ils servent à distinguer les morphèmes homonymes tels que la conjonction de coordination *ou* et l'adverbe relatif *où* ; la préposition *à* et le verbe avoir *a*, etc.). Cependant, il suffit d'examiner les productions de nos étudiants (des copies d'examens appartenant à des francisants de troisième année), pour déduire que ces derniers ne transcrivent que peu et mal ces signes

graphiques. S'il ne contribue pas directement à l'émergence de cette incorrection, qui passe pour une vraie habitude chez nos apprenants, l'abandon des bonnes manières graphiques sur facebook ne peut que pérenniser ce genre de déviations.

3.1.2. Abondance des abréviations

L'omission ne touche pas seulement les signes graphiques estimés « facultatifs », à savoir les accents, mais aussi des syllabes entières. Parmi les troncations qui distinguent le français numérique et qui sont susceptibles d'émerger à tout moment, en classe, nous pouvons citer :

- la troncation à la fin du terme : certaines apocopes, quasi systématiques à l'oral et d'usage quotidien sur le net, sont en train d'envahir les productions écrites de nos apprenants : exemples : *litt* (*littérature*), *civ* (*civilisation*), *amphi* (*amphithéâtre*), *géo* (*géographie*), *info* (*informatique*). À ces troncations « classiques » qui se rattachent, pour la grande partie, au contexte pédagogique, s'ajoutent d'autres qui sont en vogue sur les réseaux sociaux, dont *ordi* (*ordinateur*), *je re* (*je reviens*), *prog* (*programme*), *prob* (*problème*), etc.
- La troncation au milieu du terme : les syncopes affectent généralement les voyelles et les nasales, mais non les consonnes, d'où les exemples suivants : *bjr* (*bonjour*), *bsr* (*bonsoir*), à *tt* (*à tout à l'heure*), *slt* (*salut*), *stp* (*s'il te plaît*), *cmnt* (*comment*), *tkt* (*t'inquiète/ t'inquiète pas*). En *ttk* (*en tout cas*), *prsk* (*presque*), *tjrs* (*toujours*), *m^m* (*même*).

Nous avons détecté, à plus d'une reprise, les deux dernières troncations dans différentes productions et même dans des copies d'examen.

3.1.3. Confusion des homonymes

Cette incorrection, phonétique au départ, graphique et syntaxique à l'arrivée, découle de ce qu'Henri Frei appelle le besoin d'assimilation (1982 : 43). Quand ils sont en communication libre, nos apprenants choisissent généralement les formes les plus récurrentes et les plus simples. En classe, ils risquent de procéder à des modifications qui subvertissent l'orthographe et qui ont des répercussions syntaxiques graves. Parmi ces incorrections nous pouvons citer les suivantes :

a. La confusion du possessif *sa* et du démonstratif *ça*

Cette confusion est quasi unilatérale, puisque la lettre « s » joue le plus souvent le rôle du substitut : les facebookers estiment, probablement, que la lettre « s » est plus représentative du phonème [s] que la lettre « c », dont l'emploi est conditionné par des données phonétiques (la sélection des voyelles) et graphiques (présence éventuelle de la cédille). Cette assimilation en vogue n'est pas sans répercussions au plan de la syntaxe puisqu'elle donne lieu à des rapports syntagmatiques non pertinents, dont :

- un adjectif possessif en position de sujet : **sa fait mal, *sa fait longtemps*, etc ;
- un adjectif possessif en position de complément : *je ne parle pas de sa*.

b. La confusion du démonstratif *ce* et du réfléchi *se*

En insérant le réfléchi là où la grammaticalité de l'énoncé exige un démonstratif (adjectif ou pronom), l'apprenant risque de produire des successions erronées aussi bien au niveau du syntagme nominal qu'au niveau de la phrase :

- locution pronominale non pertinente : pronom réfléchi + pronom relatif : **se que tu as fait* ;
- groupe nominal défectueux : pronom réfléchi + nom : **se matin* ;
- locution conjonctive agrammaticale : conjonction de subordination + pronom réfléchi + verbe : *que se soit*.

c. La confusion des formes en *que*

- *parce que / par ce que* :

La modification consiste, en règle générale, à fragmenter la forme « parce » qui fait partie de la locution conjonctive causale *parce que*, ce qui donne lieu à un groupe prépositionnel ternaire, constitué d'une préposition, d'un démonstratif et d'un relatif ;

Exemples : **par ce qu'il est le meilleur, par ce que j'étais énervé*, etc.

- *quelque / quel(le) que* :

Exemples : **quelque soit son objectif / *quelle que part*.

La confusion des homonymes débouche, en l'occurrence, sur la fragmentation de la forme compacte, adjectivale ou adverbiale, *quelque* ou sur la collision des particules de la locution *quel(le) que*. La division ainsi que la soudure endommagent la grammaticalité des énoncés, dans la mesure où elles provoquent la confusion des classes distributionnelles et, souvent, des cas de défigement lexical (le cas de *quelque part*).

3.2. La mauvaise influence du français numérique au niveau de la phrase et du registre

La pratique d'un français détaché des contraintes syntaxiques et des principes de « la bonne formation », à côté de la variété normative enseignée, engendre et pérennise trois mauvaises habitudes, à savoir l'emploi de phrases et formules inachevées, l'alternance codique et la favorisation du registre familier au détriment du registre courant.

3.2.1. Emploi de bouts de phrases et de formules inachevées :

Sur les réseaux de communication sociale, les communicants ne prennent pas la peine de construire des phrases cohérentes et achevées, d'autant plus que le

destinataire s'inscrit dans la même convention simpliste et n'exige ni bien-fondé ni style recherché. De ce fait, les messages échangés sont généralement marqués par :

- l'emploi récurrent des interjections et des adverbes équivalant à des phrases, dont « bonjour », « bonsoir », « salut », « ça va », « entendu » « oui », « non », « si », « d'accord », « ok », « bien », etc ;
- la suppression d'un ou de plusieurs constituants phrastiques :
 - sujet : *fais quoi ? / t'amuse bien ?*
 - sujet + verbe : *content (je suis content) ; pourquoi demain ? (pourquoi tu pars demain ?), etc ;*
 - complément d'objet : *je vote / je participe / je me connecte, etc ;*

En classe, les phrases et les formules elliptiques jalonnent surtout la communication orale des étudiants. Ils ont du mal à développer leurs idées et se contentent, souvent, d'ajouter quelques mots clés au texte de la question ou de la consigne.

3.2.2. *Le code-switching en excès*

S'il est un style de communication en vogue chez les apprenants francophones tunisiens, aussi bien sur facebook qu'en classe, c'est bien l'alternance codique. En dehors de la classe, le *code switching* représente une tendance qui découle d'un besoin linguistique fondamental, à savoir l'expressivité : « besoin d'agir sur l'entendeur / lecteur, soit pour le forcer à tenir compte de ce qu'on lui dit, soit pour le ménager » (Frei, 1982 : 27). Ainsi, juxtaposer plusieurs langues ou variétés de langue dans le même discours, voire dans le même énoncé, permet à l'internaute de compenser les insuffisances éventuelles caractérisant « la langue monolingue » (Rastier 2007 : 5). L'alternance codique est susceptible également d'animer les conversations exolingues et de fournir davantage de chances de compréhension et de partage.

Cependant, en classe, le *code switching* semble avoir deux statuts principaux, notamment chez les francophones non-spécialistes (comme les anglicistes et les arabisants qui suivent des cours et TD de français sur objectifs spécifiques). D'une part, il représente une stratégie communicative, surtout à l'oral. En effet, faute de moyens linguistiques, certains étudiants n'hésitent pas à reformuler leurs idées dans leur langue de spécialité (l'anglais par exemple) ou dans leur langue maternelle (l'arabe dialectal ou littéraire). D'autre part, la langue de spécialité semble implantée dans l'inconscient de certains apprenants, ce qui assimile le changement de code à un lapsus, d'où les exemples suivants, relevés dans des productions en français rédigées par des anglicistes :

in réalité, *il enrichit nos pensées ; des problèmes in Irak, because* lors de laquelle ; *En Iraq and* en Palestine.

3.2.3. Un style plutôt familier

« La langue maternelle, véritablement parlée dans la vie quotidienne, est toujours un dialecte », affirme Grandguillaume (1983 : 11). Plus fluide, moins contraignant et très souvent plus expressif, le français dit familier est en train de l'emporter sur la variété enseignée et les règles du français écrit, même dans les contextes d'apprentissage. Ce dont témoignent les déviations suivantes :

- substitution systématique du démonstratif *cela* par *ça* : *ça a plusieurs inconvénients* ; *ça m'oblige à partir* ;
- omission de la première particule de négation : *je veux pas abandonner, il a jamais assisté* ;
- omission de l'élément pronominal dans le présentatif *il y a* : *y a plusieurs questions qui se posent, y a pas de problème, etc.*

À ces constructions et tournures elliptiques, s'ajoutent un lexique inapproprié au cadre de la classe, une quantité de néologismes et de cheminements individuels, un bon nombre d'idiotismes qui constituent, désormais, une convention sur Facebook et un ensemble d'erreurs typiques et communes en classe. Par ailleurs, l'emploi des émoticônes et des caractères typographiques, ainsi que le remplacement des lettres par des chiffres, constituent un sous-système communicatif qui ne sera pas, nous pensons, sans influence sur les règles du bon usage et les principes du français correct.

IV. CONCLUSION

« On sait que la faute d'une époque, l'écart individuel ou d'un sous-groupe pourra devenir la norme d'une époque postérieure. On ne voit pas comment la langue pourrait évoluer autrement », affirme Frédéric François (1974 : 11). Le français numérique, aussi jalonné d'erreurs et de déviations qu'il soit, représente-t-il, donc, une variété particulière du français langue seconde, qui correspond à un moment décisif de son évolution ? S'agit-il d'un système dynamique à part entière, qui remet en question les concepts et les objectifs du français enseigné ? Quoi qu'il en soit, il est intéressant de signaler que ce système communicatif naissant représente un champ d'analyse très fertile en vertu des principes qu'il intègre, des objectifs qu'il vise et des besoins qu'il est susceptible de satisfaire.

Si le français enseigné s'articule sur des conceptions juridiques et des préceptes impératifs tels que la loi, la règle, la norme, le langage correct et la bonne formation, le français des facebookers se veut un code fluide, simple, conventionnel, mais surtout utile et fonctionnel. L'objectif principal qui orchestre ce mode de communication n'est pas d'écrire bien et correctement, ni de répondre de façon juste et exhaustive, mais de tout exprimer, tout partager, en étant à la fois bref et expressif, engagé et créatif.

Références bibliographiques

- Ait-Dahmane, K. (2011) « L'impact des TICE sur l'enseignement/apprentissage de la langue française dans le supérieur : quels besoins de formation pour quelle pédagogie ? », *Synergies Algérie* no 12, pp. 227-231.
- Beauné, A., (2012) « Utilisation des réseaux sociaux pour l'apprentissage des langues étrangères : le cas de Facebook », Université Paris Descartes, <http://www.adjectif.net/spip/spip.php?article152>
- Endrizzzi, L. (2012) « Les technologies numériques dans l'enseignement supérieur, entre défis et opportunités », *ifé, Dossier d'actualité Veille et Analyse*, n°78, octobre 2012, pp. 1-30, en ligne <http://ife.ens-lyon.fr/vst/DA/detailsDossier.php?parent=accueil&dossier=78&lang=fr>.
- François, F. (1974) *L'enseignement et la diversité des grammaires*, Paris, Hachette.
- Frei, H. (1982) *La grammaire des fautes*, Saltkine Reprints, Genève-Paris.
- Grandguillaume, G. (1983) *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- Holec, H. (1982) *Autonomie et apprentissage des langues étrangères*, Hatier.
- Molliet, J.-P. (2013) « Coup de poignard dans le dos », *Alouette* no 2, juillet 2013, http://www.francophonie.ch/pdf/alouette/2013_2_Juillet.pdf
- Oudet, R., (2013) « Le français face à l'univers numérique », *Alouette* no 2, juillet 2013. http://www.francophonie.ch/pdf/alouette/2013_2_Juillet.pdf
- Oussii, B., (2013) « Les besoins linguistiques, du fonctionnalisme de Frei aux communications des facebookers », communication à la Faculté des Lettres & des Sciences Humaines de Kairouan, novembre 2013.
- Perreault, N., (2005) « Rôle et impact des TIC sur l'enseignement et l'apprentissage au collégial – I », *Repères* 2005, http://www.cdc.qc.ca/ped_coll/pdf/perreault_typologie_TIC_partie2_ped_coll_16_4_mars_2003.pdf
- Rastier, F., (2007) « Éloge paradoxal du plurilinguisme », *Texte*, juillet 2007, vol.XII, n° 3, http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Rastier/Rastier_Eloge.pdf
- Robin, Ch., (2011) *Les livres dans l'univers numérique*, coll. « Études de la documentation française », n°5339-40, La documentation française, 2011.

Bilel OUSSII is a French Language Assistant in FLSH of Kairouan. Member of the European Association of Francophone Studies (AEEF) since 2013. Member of the Research Unit "UR 11ES39 Linguistic communication and Tunisian Arabic dialect" FLAH Manouba.

Massive online open courses (MOOCs) – the end of conventional education?

Timea Ferencz
Babeş-Bolyai University

Abstract. With its course on Critical Thinking – Reason and Fair Play in Communication that began in November 2014, the Maastricht School of Management Romania jumped on the bandwagon and became the first Eastern-European country to offer a massive online open course (MOOC). As their name suggests, MOOCs are *online* courses offered by various educational establishments (especially from the United States and Western Europe) to a large number of students at no cost whatsoever. As usually the case with advances in technology deployable in the educational system, this new opportunity was seized by many frontrunner universities, so much so that the question arose: will this be the end of conventional education? The present paper analyzes different types of MOOCs in terms of their pedagogy, as well as the challenges MOOCs have to face before they can have a significant impact on the educational system.

Keywords: massive online open course, cMOOCs, xMOOCs, Coursera, edX, Udacity

I. INTRODUCTION

MOOCs have been present on the international market of distance education for quite some time, albeit relatively unknown to the audience they target until the appearance of xMOOC platforms such as Coursera, MITx and Udacity which gained notoriety not least because of the prestigious, mainly US-based, universities that began promoting them. Even though cMOOCs are older, and are considered the original MOOCs, these xMOOCs platforms are the most popular due to the amount of funding they receive (Shumski, 2013) and will be the main focus of the present paper. We will compare cMOOCs and xMOOCs in terms of their pedagogy and present the four challenges that they need to overcome before they can become sustainable models and, we think, before they can become a real threat to conventional education. The aim of the present paper is to investigate the recent advances in the four fields identified by Hill (Hill, 2012) in order to be able to draw conclusions regarding the possible effect of MOOCs on tertiary education as we know it.

II. HISTORY OF MOOCs

Coursera started in 2012 in partnership with Stanford, Princeton and the Universities of Michigan and Pennsylvania and currently has 111 partner universities and 10 million users from all over the world (Coursera, 2015). edX is the open source platform of MITx established in 2012 by MIT and Harvard that has since closed partnerships with 41 prestigious educational institutions and has over 4 million students (edX, 2015a), meanwhile Udacity is a 2011 platform now mainly focused on offering online courses to “web developers, data analysts, mobile developers, etc.” (Udacity, 2015a), spun off from a Stanford university experiment in which the course “Introduction to Artificial Intelligence” was offered online for free.

But the concept of MOOCs has been around longer than these newer platforms presented above. The acronym MOOC was first introduced in 2008 by Dave Cormier and Bryan Alexander when describing the course designed and delivered by Stephen Downes and George Siemens called Connectivism and Connective Knowledge (also known as CCK08) which was attended by 25 on-campus and over 2200 online students (Downes, 2008). Figure 1 presents the development of MOOCs and open education.

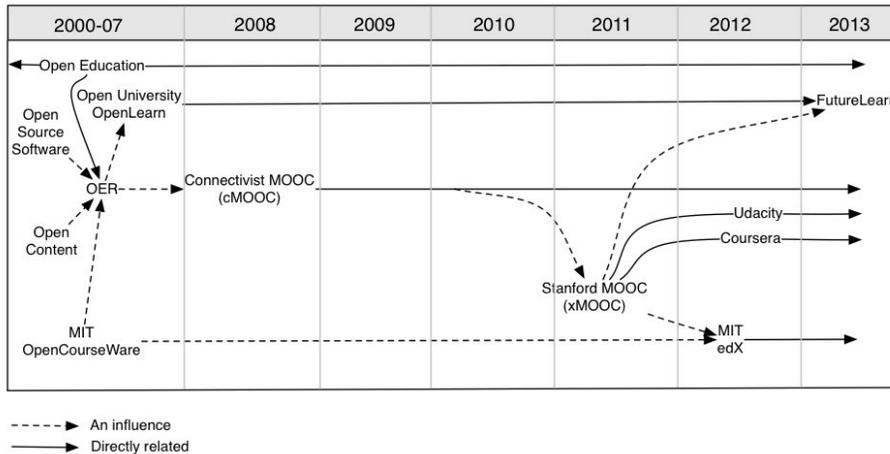


Figure 1: MOOCs and open education timeline (Yuan and Powell, 2013:6)

Although being older and significantly different than the platforms introduced by the abovementioned universities, Downes and Siemens’ original MOOC received little attention from the media, prompting Downes in 2012 to declare: “I was not surprised at all that once (the MOOC format) proved successful it would be adopted by the Ivy League (who would receive credit for its ‘discovery’) because this follows a well-established pattern in our field” (Downes, 2012). The fact of the matter is that the early MOOC concept introduced by

Downes and Siemens differs so much from the newer MOOC platforms that the two categories now bear distinct names: connectivist MOOCs or cMOOCs and extension MOOCs or xMOOCs (Smith, Eng: 2013: 246).

2.1. cMOOCs and xMOOCs

Although apparently similar, cMOOCs and xMOOCs differ in their pedagogical approach to teaching and learning. cMOOCs are based on the connectivist approach introduced by Siemens (Siemens, 2004). Connectivist pedagogy takes education into the digital age and relies heavily on networks. It states that „learning is a process of connecting specialized nodes or information sources” (ibid.) which can also take place in „non-human appliances”. In this approach the capacity to learn more is more important than everything that is already known and „maintaining connections is needed to facilitate continual learning”. The ability to see connections between different fields and concepts is described as being „a core skill”, meanwhile up-to-date knowledge is defined as the scope of all learning activities based on connectivist pedagogy. Another principle of connectivist pedagogy argues that „decision-making is itself a learning process. Choosing what to learn and the meaning of incoming information is seen through the lens of a shifting reality. While there is a right answer now, it may be wrong tomorrow due to alterations in the information climate affecting the decision.” (ibid.)

xMOOCs, however, opted for the older, more traditional cognitive-behaviorist approach to teaching and learning (Smith; Eng, 2013: 247), in which the focus lies on the transfer of knowledge not on knowledge generation in a network as suggested by the connectivist approach.

In a 2013 paper Smith and Eng compared the features of cMOOCs and xMOOCs with regards to interaction, assessment methods and instructor and student roles, as well as their pedagogy.

Features	cMOOC	xMOOC
Course Content	<ul style="list-style-type: none"> - “content does not define the course” - exploratory in nature - select course materials are posted online as a starting point - students are encouraged to share and contribute to/extend materials and the collection 	<ul style="list-style-type: none"> - content is specific and ‘packaged’; controlled - similar to traditional in-class approach - all course materials posted online
Interaction	<ul style="list-style-type: none"> - predominantly peer to peer; monitored by instructors - encouraged to participate across decentralized forums and social media platforms 	<ul style="list-style-type: none"> - instructor feedback; peer feedback - discussion forums mostly centralized on course website
Assessment Methods	<ul style="list-style-type: none"> - formative - summative - instructor-graded - peer-graded 	<ul style="list-style-type: none"> - formative - summative - automated - peer-graded

Instructor/ Student Roles	-non-traditional: “distributed, chaotic, emergent” - “learners expected to grow, create expand domain and share personal sensemaking through artifact creation.” - autonomous learners	- traditional: transfer of knowledge to learners; mastery/retrieval of knowledge by learners
Pedagogy	Connectivist	Cognitive-Behaviorist

Figure 2: A Comparison of cMOOC and xMOOC Features (Smith; Eng, 2013: 246)

While the connectivist pedagogy highlights some of the possible future developments in learning and teaching pedagogy and can be considered a welcome development, it still has bigger challenges to face than xMOOC platforms: when describing the 2011 course *Connectivism and Connective Knowledge*, Downes argued that “We do not require that people study the readings; these are optional (in a connectivist course, *everything* is optional)” (Downes, 2011). If course content is optional how can one assess and certify the recently acquired knowledge of any given student? This is one of the reasons cMOOCs were excluded from our analysis, as we assume that, at least at the moment, cMOOCs pose a lesser threat to the conventional educational system than xMOOCs not least because of the unresolved issue of certification and because of the presumably smaller funding they receive. This, however, does not mean we do not appreciate the novelty of the approach that supports creativity and learner independence, but also approaches knowledge as a continuous flow of information changing rapidly – an aspect that is especially true in the information era we live in. The concept of ‘up-to-date’ knowledge in any given field changes on a daily basis due to the current fast-paced technological development – we need to acknowledge this fact and once we do, connectivist pedagogy seems like a reasonable path to choose.

Nevertheless, we consider that a well-balanced combination of the two approaches to distance education, connectivism and cognitive-behaviorism, would be a the optimal one at least in the *status quo*.

The present paper will only target the three major xMOOC platforms, because they (1) offer the highest number of courses, (2) received the most attention from the media (Jordan, 2014: 135), (3) have closed partnerships with numerous prestigious educational institutions and are (4) the only ones considering certification as a future possibility, as we will see later on.

III. CHALLENGES OF MOOCs

The starting point of our analysis is a paper written in 2012 by Phil Hill identifying four major obstacles to be overcome by platforms offering MOOCs in order to become economically viable:

- (1) business models that ensure the concept is self-sustaining;

- (2) ‘valuable’ certification;
- (3) higher completion rates (as less than 10% of enrolled students actually complete the course);
- (4) an identity verification system that excludes the possibility of cheating (Hill, 2012).

We will examine each hurdle separately to identify the advances made in order to reach a conclusion regarding the possible impact of MOOCs on conventional education.

3.1. Viable business models

The Chronicle of Higher Education gained access to and published part of the contract (Coursera, 2012) between Coursera, a for-profit company, and the University of Michigan, Coursera officials stating that the agreement is similar to those signed with other universities (Young, 2012). This is the only official data related to Coursera’s business model that we could find while researching for the present paper. As the title of one of the clauses suggests (*Possible Company Monetization Strategies*), in 2012 Coursera did not really know how to capitalize on MOOCs, thus suggesting eight possible strategies which include (1) certification (that does not include university credits), (2) identity-verified testing against an undisclosed fee, (3) employee recruiting with the consent of the student, (4) employee or university screening in which future employees or students take proctored assessments in Coursera courses, (5) paid human tutoring or grading, (6) corporate/university enterprise models which grant businesses access to the content of the platform, as well as (7) sponsorship from companies (a.k.a. ads) and (8) tuition fees agreed upon by Coursera and the partner university.

In this agreement, partner universities would receive 6-15% of gross revenues depending on course duration and 20% of gross profit, Coursera receiving the greater part of both revenues and profits.

Even if the contract does not expressly state which of the eight suggested business strategies would be adopted, the next subsection dedicated to certification will shed light upon the general direction adopted by Coursera since 2012.

Although being a nonprofit organization, edX recognized the fact that it needs to secure revenues in order to become self-sufficient. Legal documents (edX, 2013) obtained by *The Chronicle of Higher Education* and made public in 2013 illustrate the two models of revenue generation proposed by edX: (1) a “university self-service model” in which edX does not offer assistance to universities in course production and (2) edX-supported model which implies assistance in course production. With option (1) universities will have to pay \$50,000 for each new course and \$10,000 for each repeated course and will receive 50% of gross revenues. If opting for (2), universities will have to contribute with \$250,000 for each new course and 50,000 per repeat course. How paying these huge amounts of

money will pay off for universities wanting to collaborate with edX is not specified in this document, Anant Agarwal, CEO of edX admitting “We don't quite know what the key source of revenue will be” (Kolowich, 2013).

Although wanting to “disrupt traditional, university-style instruction” (Anders, 2014) in 2012, Udacity has since then shifted focus towards vocational training. Rather than closing partnerships with universities, Udacity is working with employers and acts as a matchmaker of sorts between employers and possible employees who complete Udacity courses. In 2014, Udacity started working with big US tech companies like Google, AT&T and Facebook and is offering programs that teach practical skills needed for entry-level positions at these companies (Jung, 2015). In turn, the companies pay to have access to performance records, but also to ‘soft skill’ records of students: if and how much these were involved in helping other students in online forums, for example. Although access to the course material is free, students have to pay \$200/month if they would like to receive a verified certificate when completing the course.

It is clear from our analysis of the business models proposed by the three platforms that they had dedicated little time to think about the sustainability of each individual platform before launching them. In this respect, all three adopted what has been called the Silicon Valley approach by Young: “build fast and worry about the money later” (Young, 2012). The economical unpreparedness of these platforms suggests that Coursera & co. are still in a ‘beta’ phase, meaning that the business concept is still being defined which in turn could advise caution to educational institutions that jump at the opportunity of signing an agreement without being certain that the MOOCs they offer will be economically viable.

3.2. Certification

There are two ways of obtaining a verified certificate from Coursera. One can either opt for (1) signature track or for (2) specialization. Neither of these options is free, although courses continue to remain free to those who do not require a verified certification. (1) Signature track involves (a) submitting a typing pattern which acts as a virtual fingerprint; (b) taking a photo with a webcam; and (c) taking a photo of a recognized ID (such as a driver’s license). Depending on the course, users are required to pay between \$20 and \$100 in order to enable signature track (Gidwani, 2013). (2) Specialization involves (a) completing a fixed set of courses with signature track, (b) completing a Capstone project, which is a practical assignment at the end of the course series meant to showcase the newly acquired skills of the user. Specialization costs between \$250-\$500 (Anders, 2014).

In May 2014 Antioch University, a private US educational institution announced that it will be granting credit for MOOCs on the Coursera platform in order to reduce to cost of degree completion (Antioch, 2014).

edX offers three types of certification: (1) honor code certificates; (2) verified certificates and (3) XSeries certificates (edX, 2015b). (1) honor code certificates are certificates of course completion without identity verification; (2) verified certificates cost between \$25 and \$200 and require an ID and a user photo for identity verification, meanwhile (3) XSeries certificates are the edX version of Coursera's specialization, meaning that the user is required to complete a fixed set of courses in a field. XSeries certificates cost between \$100 and \$450 depending on the specialization, currently there are 41 such courses offered (edX, 2015c).

In the week prior to the writing of the present article the first credited course began on edX. In present there are 8 credited courses being offered, 7 by the Arizona State University and one by Harvard (edX, 2015d), although the price of such certificates with credits amounts to several hundreds of dollars.

As already mentioned, Udacity prefers working with prospective employers in the tech field to closing partnerships with universities. One of the stated aims of Udacity is to offer hands-on, practical courses that prepare users for a career in tech without having to go back to school full time. Thus the target audience of Udacity is not made up of high-school graduates in search for a degree, but rather adults who have already completed a degree and work but want to specialize.

In order to certify this specialization, Udacity introduced nanodegrees, which focus on 'learning by doing' (Udacity, 2015b). Usually, such a nanodegree is made up of 5-8 projects in the technological field with relevant course material made available on the platform. Nanodegrees can be earned in 6 to 12 months and cost \$200/month. An exit interview is foreseen at the end of each course so that the identity of the user is verified.

The information gathered is indicative of the business model these platforms chose to adopt. They are increasingly focused on providing verified certification of completed MOOCs in trying to bridge the gap between students, prospective employers and universities. By combining theoretical knowledge with practical projects as a condition of graduating a course, these platforms support user interaction and creativity. Also, the price of verified assessment and certification is certainly much smaller than the tuition at some of these prestigious schools. Still, from what it seems, these certified courses are easier to use on the labor market, rather than in an academic setting due to the lack of credits being awarded. This might nonetheless change, especially since prestigious universities like Harvard started offering credited MOOCs.

3.3. Completion rates

When describing the success of MOOCs, the media often cites the extraordinary popularity of the 2011 class on Artificial Intelligence offered by the University of Stanford, which attracted 160,000 students, 20,000 completing the

course (Rodriguez, 2012). Although the success of this early MOOC was staggering, a survey carried out by *The Chronicle of Higher Education* in early 2013 (Kolowitch, 2013) suggests that the average number of students enrolled in MOOCs is just a little over 30,000.

In a paper published in 2014, Jordan analyzed the enrolment numbers for 91 MOOCs offered by Coursera, edX (along with its predecessor MITx) and Udacity and the completion rates for 39 such courses (Jordan, 2014). Enrolment figures vary between “4500 and 226,652”, the median being 42,844. The completion rate ranges from 0.9% to 36.1%, the average being 6.5%.

As can be seen from the aforementioned figures, although the number of enrollees is far greater than for a typical university course, completion rates are rather modest. This is due to various factors that cannot be presented in detail in the present paper. However, we think that low completion rates are correlated with the fact that most of these MOOCs are free and that many people signing up are driven by curiosity that fades in the first week or so. It would be interesting to analyze completion rates for paid MOOCs but neither platform offers information pertaining thereto. We assume that completion rates exponentially grow with the amount users have to pay in order to take the MOOC.

3.4 Identity verification

This aspect has already been indirectly covered in 2.2. The most complex authentication system appears to be that of Coursera, which involves both a webcam photo and a photo of a valid ID, as well as an analysis of the user’s typing pattern. The necessary technical skills missing, we cannot assess the security of these identity verification procedures, but we reckon that they should and will be more refined especially if more universities start offering credited MOOCs.

IV. CONCLUSIONS

After the analysis of the developments made since Hill identified the four challenges of MOOCs in 2012, we can draw several conclusions:

(1) The business models of Coursera, edX and Udacity are a work in progress. This, in turn, should prevent educational institutions from rushing into any sort of agreement with the platforms without ensuring the sustainability of the MOOCs offered.

(2) The certificates currently offered by the three platforms are difficult to use by prospective students in obtaining an academic degree because (a) they do not award credit points and thus (b) are not recognized by the institution providing the MOOC.

(3) Although current completion rates are below 10%, they will presumably increase once more students opt for the paid version of MOOCs.

(4) Some authentication measures have been introduced but our technical knowledge is not sufficient to ascertain whether these are and will continue to be sufficient.

(5) The pedagogical approach of conventional education needs to be reformed, so as to include more elements from the connectivist theory (which in turn has an effect on the costs for setting up the infrastructure to do so).

Beyond these conclusions we also see further implications in the rapport between universities and these platforms: it has not been specified as yet what the role of faculty will be in this constellation. Will professors receive supplementary remuneration for the MOOCs they provide? Will their workload on campus decrease or rather, as we assume, increase? Will this lead to an even greater degree of isolation of a generation that prefers instant messaging to face-to-face interaction?

Bearing all the irrefutable advantages of MOOCs, as well as their shortcomings in mind we don't think that MOOCs will replace conventional education, they will, probably, complete and improve it. For, as George Siemens, one of the creators of the first MOOC has put it: "Content is easily duplicated and has no value. What is valuable, however, is that which can't be duplicated without additional input costs: personal feedback and assessment, contextualized and personalized navigation through complex topics, encouragement, questioning by a faculty member to promote deeper thinking, and a context and infrastructure of learning. Basically: human input costs make education valuable." (Siemens, 2011)

Bibliography

- Smith, B., Eng, M. (2013) „MOOCs: A Learning Journey. Two Continuing Education Practitioners Investigate and Compare cMOOC and xMOOC Learning Models and Experiences“, in S.K.S. Cheung et al. (eds.) *Hybrid Learning and Continuing Education*, Springer-Verlag Berlin Heidelberg, 2013, pp. 244-255.
- Anders, G. (2014) "Coursera Flirts With Diplomas: Online 'Specialization' Is \$250", *Forbes/Tech*, 21 January, 2014, <http://www.forbes.com/sites/georgeanders/2014/01/21/coursera-flirts-with-diplomas-online-specialization-is-250/> (August 22, 2015)
- Anders, G. (2014) "Udacity CEO Thrun Cooks Up \$35 Million Of New Instruction", *Forbes/Tech*, <http://www.forbes.com/sites/georgeanders/2014/09/24/udacity-ceo-thrun-cooks-up-35-million-of-new-instruction/> (August 22, 2015)
- Antioch (2014) University announcement retrieved from <http://www.antioch.edu/antioch-announcement/antioch-university-becomes-first-us-institution-to-offer-credit-for-mooc-learning-through-coursera/> (August 23, 2015)
- Coursera (2012) – agreement between Coursera and the University of Michigan, retrieved from <http://chronicle.com/article/Document-Examine-the-U-of/133063/> (August 21, 2015)
- Coursera (2015) – partner institutions, retrieved from <https://www.coursera.org/about/partners> (September 3, 2015)

- Daniel, J. (2012) “Making Sense of MOOCs-Musings in a Maze of Myth, Paradox and Possibility”, *Journal of Interactive Media in Education*, <http://jime.open.ac.uk/articles/10.5334/2012-18/> (August 24, 2015)
- Downes, S. (2008) “Places to Go: Connectivism & Connective Knowledge”, *Innovate: Journal of Online Education*, <http://nsuworks.nova.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1037&context=innovate> (September 3, 2015)
- Downes, S. (2011) “‘Connectivism’ and Connective Knowledge”, *Huffington Post* http://www.huffingtonpost.com/stephen-downes/connectivism-and-connecti_b_804653.html (September 2, 2015)
- Downes, S. (2012) “The Rise of MOOCs”, <http://www.downes.ca/post/57911> (July 30, 2015)
- edX (2013) – legal document between edX and partner universities, <https://s3.amazonaws.com/s3.documentcloud.org/documents/605304/financial-arrangements-x-universities.pdf> (August 21, 2015)
- edX (2015a) – partner institutions, <https://www.edx.org/schools-partners#charter-members> (September 3, 2015)
- edX (2015b) certification types, <https://www.edx.org/verified-certificate> (August 24, 2015)
- edX (2015c) XSeries courses, https://www.edx.org/course?search_query=xseries (August 24, 2015)
- edX (2015d) Credited MOOCs, <https://www.edx.org/course?type=credit> (August 24, 2015)
- Gidwani, N. (2013) “FAQ: What is a Coursera Certificate? What’s it Worth?”, <http://www.skilledup.com/articles/coursera-certificate-whats-it-worth> (22 August 2015)
- Hill, Ph. (2012) “Four Barriers That MOOCs Must Overcome To Build a Sustainable Model”, <http://mfeldstein.com/four-barriers-that-moocs-must-overcome-to-become-sustainable-model/> (August 23, 2015)
- Jordan, K. (2014) “Initial Trends in Enrolment and Completion of Massive Open Online Courses”, *International Review of Research in Open and Distance Learning*, Vol. 15, No. 1, 2014, pp. 133–160, <http://www.irrodl.org/index.php/irrodl/article/viewFile/1651/2813> (August 25, 2015)
- Jung, I. (2015) “Udacity: effective, affordable higher education online”, Harvard Business School Digital Initiative, <https://openforum.hbs.org/challenge/understand-digital-transformation-of-business/business-model/udacity-effective-affordable-higher-education-online> (August 22, 2015)
- Kolowich, S. (2013) “The Professors Who Make the MOOCs”, *The Chronicle of Higher Education*, <http://chronicle.com/article/The-Professors-Behind-the-MOOC/137905/#id=overview> (August 24, 2015)
- Kolowich, S. (2013) “How edX Plans to Earn, and Share, Revenue From Its Free Online Courses”, *The Chronicle of Higher Education*, <http://chronicle.com/article/How-EdX-Plans-to-Earn-and/137433/> (August 23, 2015)
- Rodriguez, O. (2012) – “MOOCs and the AI-Stanford like Courses: Two Successful and Distinct Course Formats for Massive Open Online Courses”, *European Journal of Open, Distance and E-Learning*, <http://www.eurodl.org/?p=current&article&article=516#Vast-Lurker> (August 24, 2015)
- Shumsky, D (2013) “MOOCs by the numbers: How do EdX, Coursera and Udacity stack up?”, *Education Dive*, online <http://www.educationdive.com/news/moocs-by-the-numbers-how-do-edx-coursera-and-udacity-stack-up/161100/> (August 23, 2015)
- Siemens, G. (2004) “Connectivism: A Learning Theory for the Digital Age”, *Elearnspace*, online <http://www.elearnspace.org/Articles/connectivism.htm> (September 2, 2015)
- Siemens, G. (2011) “Duplication theory of educational value”, in *ElearnSpace*, online <http://www.elearnspace.org/blog/2011/09/15/duplication-theory-of-educational-value/> (August 25, 2015)
- Udacity (2015a), <https://www.udacity.com/us> (August 23, 2015)
- Udacity (2015b) Nanodegrees, retrieved from <https://www.udacity.com/nanodegree> (August 24, 2015)
- Young, J. (2012) “Inside the Coursera Contract: How an Upstart Company Might Profit From Free Courses”, *The Chronicle of Higher Education*, online, <http://chronicle.com/article/Inside-the-Coursera-Contract/133065/> (August 23, 2015)

Yuan, L.; Powell, S. (2013) “MOOCs and Open Education: Implications for Higher Education. A white paper”, in *JISC CETIS Publications*, March, 2013, online <http://publications.cetis.org.uk/wp-content/uploads/2013/03/MOOCs-and-Open-Education.pdf> (July 30, 2015)

Timea FERENCZ is a teaching assistant with the Department of Applied Modern Languages of the Faculty of Letters, Babeş-Bolyai University, Cluj, Romania. She holds a BA in translation studies (German and English), an MA in conference interpreting and is currently researching for her PhD thesis focused on translations in the last five years of Romania’s communist regime. Her academic concerns are focused on teaching methods of German grammar, interpreter training and translation theory and practice.

The Creation of Interlingual Subtitles: A Method of Improving Foreign Language Skills

Liana Muthu

Babeş-Bolyai University

Abstract. This paper analyses the role of creating interlingual subtitles as a practical and instructive activity in the acquisition of a foreign language. The learners we refer to are the Romanian students situated at C1 level proficiency in English. For our analysis we take as example a fragment of a 2.32-minute length from the documentary *Fractals: The Colors of Infinity* presented by Arthur C. Clarke. When the students translate the voices heard in the film clip from the source language (i.e. English) into the mother tongue (i.e. Romanian) they have an active role in their own learning process, so that their foreign language acquisition is improved. While they are listening attentively to an audiovisual material, the students are trying to find out the equivalents or the close synonyms of the source language lexical items in their mother tongue: e.g. since the documentary *Fractals: The Colors of Infinity* includes terms from domains such as mathematics, physical sciences and computer graphics, the students acquire a specialized vocabulary. Consequently, the act of translating an audiovisual material from the source language into the mother tongue may stimulate the students' interest in improving their foreign language skills.

Keywords: audiovisual material, concept, equivalence, sentence structure, specialized vocabulary

At the present time we often encounter texts where the message is communicated not only through a single text but also through the interaction between text and image. Therefore it becomes necessary to teach our learners how to interpret these texts where different modes interact. This thing becomes easier due to the major tendency to use technology in the foreign language learning process.

The increasing use of multimedia in teaching provides many opportunities since multimodal texts communicate their message through more than one communication channel: e.g. a film clip incorporates spoken language and written language (in the form of subtitles), sound effects, moving images. The triple connection between text, sound and image, to which the optional element of translation could be added, is beneficial in the foreign language learning process from at least two points of view: firstly, audiovisuals help the learners to increase and strengthen the foreign language vocabulary; secondly, audiovisuals help the learners to improve their foreign language skills as they hear the genuine pronunciation of words and the intonation of sentences.

I. THE ADVANTAGES OF USING AUDIOVISUAL MATERIALS

Nowadays audiovisual materials, especially film clips, become helpful didactic tools for those who want to improve their foreign language skills. In many situations, the moving images could be relevant since they help the viewers to clarify the meanings of certain words especially when these words denote concrete objects.

The act of translating the listened voices proves to be a very good exercise because it enhances the students' attention. Moreover, this activity provides certain types of support: visual, textual, technological. That is why trying to create interlingual subtitles is a useful exercise from various reasons:

1. it improves the listening skills; learners perceive correctly the stress patterns of words and the intonation of sentences in the source language;
2. it encourages critical and reflective thinking by “linking two separate verbal systems (that of the Source Text and that of the Target Text) to the same visual input and implying a shift from the oral to the written code” (McLoughlin, 2009: 175);
3. it encourages vocabulary acquisition (i.e. words, idiomatic phrases);
4. it increases motivation to learn a foreign language, either at school or independently.

Consequently, audiovisual materials – related to both hearing and sight – make the learning process more concrete, more realistic and more dynamic since they encourage the learners to think actively and to monitor their comprehension.

II. A CASE STUDY: THE DOCUMENTARY FRACTALS: THE COLORS OF INFINITY

For analyzing the way in which English language is acquired by learners, we take as example an audiovisual material suitable for the advanced learners who have already had several years of formal instruction in English, *i.e.* a fragment from the 1995-documentary *Fractals: The Colors of Infinity* directed by Arthur C. Clarke. This documentary, related to computer techniques, shows how art mixes with mathematics to demonstrate that equations are more than just a collection of numbers. This documentary focuses upon a particular fractal (lat. *fractus* = “interrupted, irregular”), namely the Mandelbrot Set. As any other fractal, the Mandelbrot Set is a geometric shape that can be split into parts, so that each part is approximately a reduced-size copy of the whole. In order to build it we have to use an algorithm based on a repetitive formula.

First of all, let us take a look at the film script selected from the documentary *Fractals: The Colors of Infinity*. At the end of the sequence there are

some numerical facts collected for studying the frequency of the specialized terms used in a limited extent of time:

Ian Stewart: 'There's an interesting parallel with the *equation* that almost everybody is familiar with –the only *equation* that everybody is familiar with: 'E' equals 'mc squared'. Albert Einstein's *equation* says that *matter* and *energy* are *equivalent* to each other. That is a very simple *equation* with very far-reaching consequences and the *equation* for the *Mandelbrot Set* is equally simple: 'Z' equals 'z squared' plus 'C.'

Arthur C. Clarke: 'The *letters* in the *Mandelbrot equation* stand for *numbers* unlike those in Einstein's *equation* where they stand for *physical quantities*: *mass*, *velocity*, *energy*. The *Mandelbrot numbers* are *coordinates*, positioned on a *plane*, defining the location of a *spot*. Another difference from Einstein's *equation*, and a very important one, is this *double arrow*. It's a kind of a two-way traffic sign, the *numbers* flow in both directions constantly feeding back on themselves. This *process* of going round and round a loop is called *iteration*. It's like a dog chasing its own tail. The *output* of one *operation* becomes the *input* of the other; and so on and on and on. When the *Mandelbrot equation* is given a *number* representing a *point*, and that *number* is iterated through the *equation*, one or two things happen. Either the *number* gets bigger and bigger and shoots off to *infinity* or it shrinks to *zero*. Depending on which happens, the *computer* then knows where to draw a *boundary line*. So what we get from this basic *iteration* is a kind of *map* dividing this world into two distinct *territories*. Outside of it there are all the *numbers* that have the freedom of *infinity*. Inside it, *numbers* that are prisoners trapped and doomed to ultimate extinction'.

Ian Stewart: 'Think of a *computer screen*. You're looking at each individual little *element*, each *pixel* of the *screen*. You pick one of these *pixels*. You apply this rule lots and lots of times. And either the *pixel* moves off and disappears completely from view, or it moves in towards a fixed *point* in the middle of the *screen*. And what you do is ... you just want to distinguish between going off out to *infinity* or going into *zero*. So any *point* that moves into *zero* when you apply this *rule* ... you color that *point* black. And any *point* that goes off to *infinity* ... what people tend to do is color it all sorts of wonderful rainbow hues about how fast it goes away. The important bit is the black bit in the middle. That's all the stuff that doesn't escape when you keep applying the *rule*.'

Statistics belonging to the selected film script:

- duration: 2 minutes and 32 seconds
- the total number of words: 419
- 2 mathematical formulae
- number of specialized language occurrences: 64
- number of specialized terms: 30

a) number of specialized terms from mathematics: 16 (*equation*, *equivalent*, *Mandelbrot Set*, *letter*, *number*, *coordinate*, *plane*, *spot*, *double arrow*, *process*, *iteration*, *operation*, *point*, *infinity*, *zero*, *rule*)

b) number of specialized terms from physical sciences: 5 (*matter*, *energy*, *physical quantity*, *mass*, *velocity*)

c) number of specialized terms from computer graphics: 9 (*output*, *input*, *boundary line*, *computer*, *screen*, *map*, *territory*, *element*, *pixel*)

Watching this film clip, learners will get the ability to recognize the words and phrases used in context: *e.g.* when Ian Stewart utters “‘Z’ equals ‘z squared’ plus ‘C’” one of the moving images shows the equation that lies at the bottom of the fractal, called Mandelbrot Set; or, when Arthur C. Clarke says “Either the *number* gets bigger and bigger and shoots off to *infinity* or it shrinks to *zero*”, another moving image shows how the numbers either increase to infinity or they decrease to zero. So, in many situations, the individual’s speech, accompanied by the visualized images, facilitates the film clip understanding.

2.1. English and Romanian terms with Latin and French etymologies

Even if English is a Germanic language having a grammar inherited from Proto-germanic, a significant part of the English vocabulary comes from Romance and Latinate sources. It is known that Latin has exercised a greater influence on English than any other language. Nearly 30% of words in English come directly from Latin and, in addition, 30% come from French that developed out of Latin.

Since Romanian is a Romance language, native Romanians may infer easily some words’ equivalences when watching an audiovisual where English language is spoken. Here is a list of some English terms taken from the documentary *Fractals: The Colors of Infinity* that have Latin and French etymologies¹ and whose equivalents are easily inferred by native Romanians:

lat. <i>coordinatus</i>	en. <i>coordinate</i>	ro. <i>coordonată</i>
lat. <i>elementum</i>	fr. <i>élément</i>	en. <i>element</i> ro. <i>element</i>
lat. <i>aequalis</i>	en. <i>equal</i>	ro. <i>egal</i> (it derives from fr. <i>égal</i>)
lat. <i>aequatio</i>	fr. <i>équation</i>	en. <i>equation</i> ro. <i>ecuație</i>
lat. <i>aequivalens</i>	fr. <i>équivalent</i>	en. <i>equivalent</i> ro. <i>echivalent</i>
lat. <i>divider</i>	en. (to) <i>divide</i>	ro. (a) <i>diviza</i> (it derives from fr. <i>diviser</i>)
lat. <i>infinitus</i>	fr. <i>infini</i>	en. <i>infinity</i> ro. <i>infiniț</i>
lat. <i>iteration</i>	fr. <i>itération</i>	en. <i>iteration</i> ro. <i>iterație</i>
lat. <i>linea</i>	en. <i>line</i>	ro. <i>linie</i> (it derives from fr. <i>ligne</i>)
lat. <i>littera</i>	fr. <i>lettre</i>	en. <i>letter</i> ro. <i>literă</i>
lat. <i>numerous</i>	fr. <i>nombre</i>	en. <i>number</i> ro. <i>număr</i>
lat. <i>operatio</i>	fr. <i>opération</i>	en. <i>operation</i> ro. <i>operațiune</i>
lat. <i>planus</i>	en. <i>plane</i>	ro. <i>plan</i>
lat. <i>plus</i>	en. <i>plus</i>	ro. <i>plus</i>
lat. <i>processus</i>	en. <i>process</i>	ro. <i>proces</i>
lat. <i>quantitas</i>	fr. <i>quantité</i>	en. <i>quantity</i> ro. <i>cantitate</i>
fr. <i>zero</i>	en. <i>zero</i>	ro. <i>zero</i>

¹ For the Latin and French etymologies of the English terms, the *Online Etymology Dictionary* and *Dicționarul explicativ al limbii române* (2009) have been consulted.

However, not all the terms are easy to be translated since Romanian, as any other language, has its own lexical rules regarding the formation of words and terms. A specialized text is highly accurate, concise and methodical, and the terminology encountered tends toward monosemy and univocity. Thus, when translating a specialized text from a source language into a target language, the learner must take each term and search not just one but several sources to find out the suitable equivalent that designates a specific concept. Let us see a few terms and their designated concepts selected from the documentary *Fractals: The Colors of Infinity* that may be confounded by the learners when finding equivalents in Romanian.

In the given context, the noun *quantity* is problematic as in Romanian it could be mistaken with the word *cantitate*. Since the terminology of this documentary belongs as well to the physical sciences, the learners have to search for the meaning of the term *physical quantity* related to this domain. Its synonym, *physical magnitude*, helps them to find out the correct equivalent in Romanian:

Concept: “a physical property of a phenomenon, body or substance that can be quantified by measurement; it is also called physical magnitude” (www.oxforddictionaries.com)

en. *physical quantity* ro. *mărime fizică*

en. The letters in the Mandelbrot equation stand for numbers unlike those in Einstein’s equation where they stand for *physical quantities*: mass, velocity, energy.

ro. Literele din ecuația lui Mandelbrot reprezintă numere spre deosebire de cele din ecuația lui Einstein unde acestea reprezintă *mărimi fizice*: masă, viteză, energie.

Another term often misunderstood by the Romanian learners is *boundary line* that denotes a border or limit (e.g. it shows where an area ends and another one begins). In Romanian, it is confounded with *graniță* or *frontieră*. But within our context, *boundary line* is used in mathematics and computer graphics where it designates a specific concept:

Concept: “a line that separates a coordinate plane into two halves, in many situations unequal” (www.longmandictionariesonline.com)

en. *boundary line* ro. *linie de demarcație*

en. Depending on which happens, the computer then knows where to draw a *boundary line*.

ro. Depinzând de ceea ce se întâmplă, computerul va ști atunci unde să traseze o *linie de demarcație*.

For a good clarity and exactness of the message transmitted during the subtitling process, the Romanian learners may try to do some adaptations,

2.2. Some stylistic and semantic problems encountered in subtitling the documentary *Fractals: The Colors of Infinity* into Romanian

Since interlingual subtitling involves the transfer of the oral discourse from the original spoken language into the written target language, “a wide repertoire of writing styles” (Williams, Thorne, 2000: 220) is needed. The problems that appear in audiovisual translation are, generally speaking, “similar to those of literary translation with the extra stress that the fidelity factor is dictated by constraints that lie beyond words or languages” (Neves, 2004: 135). When a Romanian learner subtitles the spoken language heard in a film clip from the source language (*i.e.* English) into the mother tongue (*i.e.* Romanian) s/he must take into account that s/he works with two languages with distinct grammatical rules and sentence structures. This exercise that involves “putting aural linguistic information in the form of subtitles, makes learners go right to the essence of the message. Hence, it avoids a word-for-word translation, and directly aims at a semantic and pragmatic transfer between both semiotic systems, which helps to better understand the inner workings of both systems” (Talaván, 2006: 47).

Thus, transferring the information from English into Romanian, the learner should know how to adapt the text stylistically. In many cases the sentence structure has to be reconsidered, but the same meaning needs to be kept in the target language. If in English the adjective comes before the noun and frequently interferes between a determiner (*i.e.* definite or indefinite articles, demonstratives) and the noun, in Romanian the word order is different; here, the adjective comes after the noun:

en. <i>an interesting parallel</i>	ro. <i>o paralelă interesantă</i>
en. <i>physical quantities</i>	ro. <i>mărimi fizice</i>
en. <i>double arrow</i>	ro. <i>săgeata dublă</i>
en. <i>this basic iteration</i>	ro. <i>această iterație fundamentală</i>
en. <i>two distinct territories</i>	ro. <i>două teritorii distincte</i>

The structure compound adjective + noun phrase needs to be adjusted to the Romanian syntactic rules. In many situations, a compound adjective comprises a relative clause or a participle clause: e.g. *a two-way traffic sign* could be rephrased as “a traffic sign that has two ways” or “a traffic sign having two ways”. The Romanian version, and implicitly its equivalent, resembles the long English phrases since the grammatical structure compound adjective + noun phrase is inexistent in Romanian.

Or, in computer science, the phrasal verb *to feed back* refers to the information conveyed through a computer program or an automatic system. Within our context, “feeding back on themselves” refers to the numbers from the Mandelbrot equation interacting with one another and moving in opposite directions. For this reason, our choice for the translation of the phrasal verb *to feed*

back is the Romanian verb *a interacționa* that shows the Mandelbrot numbers' interplay.

en. Another difference from Einstein's equation, and a very important one, is this double arrow. It's a kind of *a two-way traffic sign*, the numbers flow in both directions constantly feeding back on themselves.

ro. O altă diferență față de ecuația lui Einstein, și una foarte importantă, este săgeata dublă. Este un fel de *indicator rutier cu două sensuri*, numerele se mișcă în ambele direcții interacționând unele cu altele.

Then, some other adaptations may consist in replacing a term from the source language with another one in the target language. This is the case of the noun *freedom* found in the phrase "freedom of infinity". *Freedom*, meaning "the condition of being able to move freely" or "libertate" in Romanian, can be replaced in the translated version with a noun that indicates "the act or instance of moving", namely *deplasare*.

en. Outside of it there are all the numbers that have the *freedom of infinity*.

ro. În exterior sunt numerele ce se *deplasează spre infinit*.

Sometimes, words and phrases gain new meanings in certain contexts, besides their denotative ones. This happens in case of the word pairs *shoot off / shrink* and *go off / go into*, found in antonymic relations. Since the documentary *Fractals: The Colors of Infinity* is mainly related to mathematics, the verbs in question indicate movements accomplished in opposite directions, namely the increase and decrease of numbers specific to mathematical calculations:

en. Either the number gets bigger and bigger and *shoots off* to infinity or it *shrinks* to zero.

ro. Fie numărul devine din ce în ce mai mare și *saltă* spre infinit fie *scade* la zero.

en. You just want to distinguish between *going off* out to infinity or *going into* zero.

ro. Doriți doar să faceți distincția între *deplasarea* spre infinit sau *deplasarea* spre zero.

III. CONCLUSION

The process of translating an audiovisual from a source language into a target language is very useful from at least two reasons. Firstly, this exercise is suitable for learners who wish to become interpreters since it "enhances language awareness and increase communicative competence" (Neves 2004: 130). Secondly, the learners' vocabulary (i.e. words, idioms) and knowledge of the grammatical rules are improved in both languages; there is always a challenge for the learners to find out strategies for message rendering from the source language into their mother tongue. Moreover, prosodic features of the original spoken language (i.e. intonation, stress patterns) is improved while hearing texts with both a sound and a visual component.

Bibliography

- Clarke, A. C. (1995) *Fractals: The Colors of Infinity*, <http://www.openculture.com/freemoviesonline>
- McLoughlin, L. I. (2009) "Subtitles in Tranalators' Training: A Model of Analysis", *Romance Studies*, vol. 27, no. 3, pp. 174-185.
- Neves, J. (2004) "Language awareness through training in subtitling" in Pilar Orero (ed.), *Topics in Audiovisual Translation*, vol. 56, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, pp. 127-140.
- Talaván Zanón, N. (2006) "Using subtitles to enhance foreign language learning", *Porta Linguarum*, no. 6, pp. 41-52.
- Williams, H., D. Thorne (2000) "The value of teletext subtitling as a medium for language learning", *System*, no. 28, pp. 217-228.

Dictionaries

- Collins COBUILD English Language Dictionary*, 1990, John Sinclair (ed.), London and Glasgow, Collins.
- Dicționarul explicativ al limbii române*, 2009, Ed. a 2-a, rev., acad. Ion Coteanu, dr. Luiza Seche, dr. Mircea Seche (eds.), București, Ed. Univers Enciclopedic Gold.
- www.etymonline.com/
- www.freeonline-dictionary.com
- www.longmandictionariesonline.com
- www.merriam-websterdictionary.com
- www.oxforddictionaries.com

Liana MUTHU is a Senior Lecturer with the Department of Applied Modern Languages of the Faculty of Letters, Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania. She holds a PhD in linguistics. Her academic concerns are focused on researches in text linguistics, discourse analysis and translation studies, areas in which she has published two books and numerous articles in specialized journals and collective volumes, in Romania and abroad (e.g. Cambridge Scholars Publishing). So far she has been involved in two national research projects on discourse analysis and an international one, *Clipflair* that deals with foreign language learning through captioning and revoicing of clips.

Section 2 : *Études linguistiques*

De l'inachèvement des énoncés à la construction du sens. La disqualification par l'interruption

Rania A. Khalifa
Université de Ain-Chams

Abstract. This research is a discourse analysis based on the conversational and interactional analysis of a televised political debate. Our objective is to study the correlation between the disqualification of the opponent by interrupting him/her, on the one hand, and the polemical discourse and argumentation, on the other. The selected corpus is a debate between two politicians, Jean-Luc Mélenchon and Marine Le Pen. All the interruptions will be listed and each interruption will be studied according to its nature, its type and the word or phrase preceding it. Then, interruptions will be studied from the point of view of their aim and of the overall strategy they are part of. Future studies could focus on the mimics and gestures used in this kind of debate and their role in the disqualification of the interlocutor.

Keywords: interruption, televised debate, argumentation, polemical discourse, speaking turns.

I. INTRODUCTION

Tout débat politique médiatique est une interaction censée être contrôlée par un animateur ou un modérateur qui doit être le plus impartial possible. C'est une chance pour l'affrontement de différentes idées ou points de vue, une occasion pour attirer des sympathisants, pour faire triompher un parti, pour redorer son blason et certainement pour disqualifier l'adversaire politique.

Toutefois, l'affaire n'est pas aussi facile qu'elle en a l'air, certains débats pouvant se muer en des dialogues de sourds, en de véritables discours conflictuels ou en dialogues à bâtons rompus.

[...] À chaque locuteur correspondent deux énonciateurs, l'individu et le représentant du parti politique; les rôles d'allocutaire et de destinataire sont assumés par les interlocuteurs sur le plateau mais également par le public éventuel et l'ensemble des téléspectateurs-électeurs. En second lieu, les échanges ne se construisent pas uniquement à partir des interventions immédiates et spontanées mais aussi à partir de discours déjà énoncés, diffusés et reproduits. (Torck, 1994 : 15)

Ce qui pousse Torck à parler d'une « histoire conversationnelle » partagée par les participants au débat et, à des degrés divers, par les téléspectateurs. À cet égard, le cadre situationnel du débat politique se caractérise par la présence de tous les participants dans le même cadre spatial et temporel, y compris le public.

Les débats publics, vidéo-enregistrés par une équipe de recherche, impliquent une incarnation radicale de la parole politique, un dispositif proxémique spécifique (c.-à-d. une répartition géospatiale particulière des participants) informant la dynamique interactionnelle et l'exploitation par les participants de ressources tant verbales que mimo-gestuelles. (Jacquin, 2011 : 44)

Jacquin considère que le débat politique, partie de l'interaction socio-discursive, est marqué par ce qui suit : le caractère typifié des pratiques, le caractère émergent et situé des pratiques, le caractère évalué des pratiques et finalement l'importance donnée à la dimension langagière de l'interaction (cf. Jacquin, 2011 : 46-47).

La présente recherche se situe à mi-chemin entre les sciences du langage et les sciences de la communication, puisqu'elle s'intéresse aux formes matérielles du discours médiatisé. Du fait des tendances fortement antagonistes des invités, le débat politique télévisé peut être un véritable champ de polarisation et de disqualification. Ce qui nous permet de repenser la relation (déjà formulée par bon nombre de linguistes) entre le polémique et l'argumentaire.

En effet, le discours polémique « suppose un contre-discours antagoniste [...] lequel vise dès lors une double stratégie : démonstration de la thèse et réfutation-disqualification d'une thèse adverse » (Angenot, 1982 : 34). Idée que l'on trouve également chez Kerbrat-Orecchioni (1980 : 12) : « Le discours polémique est un discours *disqualifiant*, c'est-à-dire qu'il attaque une *cible* [...] et qu'il met au service de cette visée pragmatique dominante – discréditer l'adversaire, et le discours qu'il est censé tenir – tout l'arsenal de ses procédés rhétoriques et argumentatifs ». Et d'ajouter que le discours polémique ne se limite ni à dénigrer en tant que tel un individu, ni à combattre une thèse en tant que telle, « il va et vient de l'attaque *ad personam* à la réfutation théorique, vise un individu (ou plusieurs) en tant qu'il est censé représenter une position discursive, et se constitue dans cette double activité de disqualification » (Kerbrat-Orecchioni 1980 : 18). De son côté, Amossy résume les différents cas de figure que le terme de polémique peut recouvrir.

Il y a le discours polémique, qui peut attaquer une cible dans une situation de discours monogérée (il n'y a pas de dialogue direct avec l'opposant) ; il en va ainsi d'un article de journal qui attaque une cible sans que celle-ci rétorque, ou d'un poste visant un homme politique. Il y a l'échange polémique, qui prend parfois l'allure d'une interaction en face à face, où deux adversaires s'engagent dans un débat enflammé en tentant de l'emporter l'un sur l'autre ; on peut penser au débat télévisé, ou aux lettres numériques. Le discours est ici pleinement dialogal. (Amossy, 2011)

Pour sa part, Burger propose de parler de « désaccord polémique » pour qualifier tout événement communicationnel, oral ou écrit, manifestant une opposition irréductible de points de vue, avec ou sans affrontement verbal (cf.

Burger, 2011 : 61-80). Quant à Oléron (1995 : 21), il estime que « l'argumentation polémique vise un adversaire qu'il s'agit d'abaisser, de diminuer, à la limite d'éjecter en dehors de la compétition ».

II. LE CADRE THÉORIQUE

2.1. Le corpus d'étude et la méthodologie

L'analyse présentée ici porte sur l'émission télévisée *Des paroles et des actes* diffusée sur *France 2* le 23 février 2012 et dans laquelle Jean-Luc Mélenchon (le militant socialiste) affronte Marine Le Pen (présidente du FN). Il s'agit d'un véritable bras de fer entre les deux candidats aux présidentielles. Dans notre corpus, le présentateur est David Pujadas qui a commencé par saluer ses invités, par leur faire rappeler la durée du débat (20 minutes) et par donner la parole à Mélenchon. Dans ce type de débat, l'animateur a pour principal rôle de contrôler le temps de parole des intervenants, de lancer les thématiques, tout en restant neutre.

Notre étude examinera les argumentaires des deux débatteurs et les stratégies de leur affrontement pour savoir comment le débat télévisé se mue en une polémique dotée d'enjeux qui ont pour but d'influer sur les téléspectateurs. Pour ce faire, notre analyse traitera les énoncés inachevés dus aux interruptions successives et aux chevauchements de parole relatifs à la visée polémique.

Ces deux ratés du système des tours sont en effet caractéristiques du genre : quand il s'agit de défendre sa vision de la politique (ou d'attaquer celle de l'adversaire), de s'affirmer en tant que locuteur et d'occuper l'espace discursif, ils sont très utiles – et donc fréquemment utilisés. (Sandré, 2009a : 2)

Selon Kerbrat-Orecchioni (1990 : 176), l'interruption est une sorte « d'offense conversationnelle » étant donné qu' « en lui coupant la parole, on lèse le territoire d'autrui, et on menace sa face ». Il s'agit donc d'un type de dysfonctionnement interactionnel indissociable de la notion de face. Se plaçant dans la lignée de Kerbrat-Orecchioni, Sandré résume ces dysfonctionnements en trois règles.

« La fonction locutrice doit être occupée successivement par différents acteurs », et elle doit être redistribuée après que chaque locuteur a achevé son tour de parole ; « une seule personne parle à la fois » ; mais « il y a toujours une personne qui parle ». Chaque fois qu'une de ces règles est transgressée, on a affaire à un dysfonctionnement différent : l'interruption, lorsqu'un locuteur s'empare de la parole alors que le locuteur en place n'a pas fini son tour, transgresse la première règle ; le chevauchement, lorsque deux personnes – ou plus – parlent en même temps, transgresse la seconde et le silence prolongé entre deux tours (ou gap), lorsque personne ne prend la parole, transgresse la dernière. Ce sont là les trois ratés du système des tours. (Sandré, 2009a : 1)

Ce qui mène Sandré à diviser les interruptions en deux catégories en fonction de la coprésence ou non d'un chevauchement :

Si le locuteur qui interrompt parvient à se glisser dans une pause intradiscursive du locuteur en place, et que ce dernier ne poursuit pas, il y a alors une interruption « nette ». L'autre cas, celui de l'interruption avec chevauchement, se produit lorsque le locuteur qui interrompt ne parvient à couper la parole au locuteur interrompu qu'après avoir parlé en même temps que lui sur un certain nombre de syllabes. (Sandré, 2009b : 70)

Selon Sandré, il existe deux types d'interruption : le premier c'est l'interruption involontaire dans laquelle L1 continue de parler après un point de transition possible, et L2, considérant que ce point l'y autorise, prend la parole à ce même point. Il y a alors un chevauchement entre les deux locuteurs et L1 cède la parole sans avoir achevé son tour. Le second type c'est l'interruption délibérée qui se produit lorsque L2 intervient – alors que L1 parle – sans qu'il y ait de point de transition possible. Il s'agit donc d'un dysfonctionnement volontaire de la part de L2. Il intervient ainsi au milieu de l'énoncé de L1, et cette intervention amène L1 à s'interrompre avant d'avoir achevé son tour (Sandré, 2010 : 350-354).

Notre approche se propose d'effectuer une analyse de la disqualification par l'interruption, telle qu'elle s'exprime dans le débat politique qualifié de polémique. Nous allons détecter les interruptions ayant lieu dans le débat afin de repérer les effets morphosyntaxiques de ces dernières sur le flux lexical.

Dans un premier temps, nous allons évoquer les statistiques des interruptions que nous avons détectées et, dans un deuxième temps, nous allons étudier les différentes causes d'interruptions, ainsi que la relation entre ces dernières et l'argumentation. Notre problématique est la suivante : quelle est la nature de ces inachèvements ? Y a-t-il des interruptions de mots et de syntagmes ou juste des ruptures syntaxiques ? Pouvons-nous imaginer une schématisation de l'interaction verbale dans les dialogues à bâtons rompus ? Où et quand surgissent et affleurent à la surface du débat les énoncés inachevés ? En quoi peut-on relever des traces d'orientation des interlocuteurs vers la réalisation d'une forme (discursive ou interactionnelle) dite inachevée ? Quelle relation pouvons-nous trouver entre les énoncés inachevés et les FTA (les actes menaçants pour la face) ?

Si les interruptions se divisent en *auto-interruption* (que le locuteur produit dans son énoncé à travers les pauses silencieuses ou les pauses remplies) et *hétéro-interruption* ou *extra-interruption* (celles dues à l'intervention de l'interlocuteur ou d'une tierce partie), notre recherche, quant à elle, se consacrera à l'étude du deuxième cas.

Nous allons nous inspirer de la lignée proposée par Pallaud *et al.* qui, dans leurs études des disfluences en français parlé, ont divisé les interruptions en trois composants.

1° le Reparandum (R ou I) est ce qui, avant le point de rupture, contient une perturbation (fragment de mot ou de syntagme) et sera simplement poursuivi, repris, répété, modifié (R) ou abandonné (I), lors du Reparans.

2° l'Interregnum (Break interval B) est un moment potentiel avant que n'intervienne le Reparans. Il peut être vide ou contenir des indices de disfluence le plus souvent non lexicalisés (pauses remplies ou silencieuses, répétition de troncation, éléments discursifs ou parenthétiques plus ou moins longs, onomatopées, etc.)

3° le Reparans, partie potentielle de l'énoncé prononcé qui peut poursuivre, répéter ou modifier ce qui a été dit lors du Reparandum. (Pallaud, Rauzy et Blache: 2013 : 5)

Le dernier composant peut être soit vide – c'est le cas de l'énoncé inachevé –, soit non vide, lorsque l'énoncé est complété, repris ou modifié.

2.2. Typologie et nature des interruptions

En se basant sur la non-complétude syntaxique et/ou sémantique, nous avons pu relever un nombre total de 107 interruptions qui furent réparties de la sorte : Jean-Luc Mélenchon (JLM) a interrompu 68 fois les tours de parole de ses interlocuteurs, le modérateur David Pujadas (DP) a, de son côté, interrompu les tours de parole de ses invités 29 fois, alors que Marine Le Pen (MLP) était responsable de l'inachèvement de juste 10 tours de parole des deux interlocuteurs. Ce qui signifie que MLP était responsable de 9,34% des interruptions, DP de 27,10%, et finalement JLM de 63,55%. Des pourcentages qui traduisent et reflètent les positions de force dans l'interaction ainsi que la disproportion entre les deux débatteurs.

Nous avons divisé ces interruptions en deux catégories : les interruptions intra-tour de parole et les interruptions inter-tour de parole.

Genre de l'interruption	Nombre	Pourcentage
intra-tour de parole	72	67.2%
inter-tour de parole	35	32.8%

Tableau 1 : Genre et nombre d'interruptions

Nous avons remarqué que les interruptions doublées de chevauchement étaient aussi au nombre de 72, les débatteurs intervenaient sans qu'il y ait de points de transition possible leur permettant de prendre la parole. Ce qui veut dire que ces interruptions sont volontaires. Elles traduisent la manière dont les débatteurs cherchaient à imposer leurs idées en imposant leur prise de parole via les multiples interruptions qui coupent le flux de parole de leur destinataire immédiat.

Cernant les types de troncation dans les interruptions intra-tour de parole, nous avons relevé trois possibilités : l'énoncé interrompu est soit complété, soit modifié, soit inachevé.

Types de troncation	Nombre	Pourcentage
Enoncé complété	60	83,3%
Enoncé modifié	2	2,7%
Enoncé inachevé	10	14%

Tableau 2 : Types de troncations

L'éventail de la catégorie grammaticale des mots sur lesquels les interruptions¹ ont eu lieu est bien large, il comprend :

Catégorie grammaticale	Mot plein vs Mot outil	Nombre	Pourcentage
Noms	Mot plein	28	38,8%
Verbes	Mot plein	12	16,6%
Adv. et loc. adverbiale	Mot plein	12	16,6%
Pronom	Mot outil	7	9,7%
Adjectifs	Mot plein	4	5,5%
Conjonction de subord.	Mot outil	4	5,5%
Conjonction de coord.	Mot outil	2	2,7%
Prépositions	Mot outil	2	2,7%
Loc. interrogative	Mot outil	1	1,3%

Tableau 3 : Catégories grammaticales des mots interrompus

Finalement les interruptions relevées étaient de toutes natures :

Nature de l'interruption	Nombre	Pourcentage
Assertive	59	55,1%
Injonctive	29	27,1%
Interrogative	17	15,8%
Exclamative	2	1,8%

Tableau 4 : Natures des interruptions

Les interruptions injonctives sont explicites : elles sont au nombre de 29 (*attendez, laissez terminez, etc.*) ; 15 sont énoncées par DP (10 à l'adresse de JLM, 4 à l'adresse de MLP et 1 à l'adresse des deux invités), alors que 14 sont énoncées par JLM (4 à l'adresse de DP et 10 à l'adresse de MLP).

2.3. Causes des interruptions :

Ferguson (1977), Goldberg (1990), Kerbrat-Orecchioni (1990) et Li (2001) ont placé le dysfonctionnement interruptif sur un axe allant de la coopération à l'intrusion. Nous allons, de notre côté, essayer de voir si ces fonctions interactionnelles s'appliquent toujours sur notre corpus ou si nous pouvons plutôt trouver d'autres fonctions plus spécifiques à la polémique.

2.3.1. Les interruptions dues à une offense de l'ethos discursif

Extrait 1

JLM : oui (++)tout à l'heure madame Le Pen (++)vous vous êtes donné (++) à bon compte le beau rôle à propos de l'égalité entre hommes et femmes (.) et ce qui nous séparera (.) nos deux courants (.) depuis toujours et pour longtemps (++) c'est que nous nous sentons (.)

¹ Dans l'étude des différentes interruptions, les règles de transcription adoptées sont les suivantes : aucun signe de ponctuation, les majuscules sur les noms propres, le signe (.) marque un bref silence ; (+) (++) (+++) signalent des pauses plus ou moins longues ; les signes / et \ indiquent une intonation respectivement montante et descendante ; les segments soulignés sanctionnent un chevauchement de paroles ; les points de suspension marquent une interruption de parole et les & la continuité du tour malgré l'interruption et le chevauchement.

nous (.) les militants de l'égalité humaine par-delà toutes les différences (.) et tout à l'heure (++) au hasard d'une question (.) vous déclarez oui (.) je suis pour l'égalité entre les hommes et les femmes (++) mais madame / la première égalité (.) et vous le savez (.) c'est de pouvoir disposer librement de soi (.) de son corps [...] je dénonce cette hypocrisie

DP : votre réponse (.) Marine Le Pen

MLP : d'abord (++) monsieur Pujadas (++) j'aimerais quand même vous dire quelque chose (.) parce que c'est un peu facile (++) je voudrais vous dire que &

JLM : ce n'est pas à moi que vous voulez parler

MLP : & les Français attendent (++) un débat (++) serein et constructif lors de cette élection présidentielle parce que (++) les enjeux qui sont ceux de notre pays sont extrêmement importants (.) or (.) en organisant ce débat (++) vous ne répondez pas aux attentes des Français \ (++) vous ne les entendez pas (.) d'ailleurs on se pose la question de savoir s'ils vous intéressent (++) à part peut-être pour l'audimat qu'ils apportent (.) parce qu'on voit bien que ce débat a été organisé uniquement pour une logique commerciale (.) on (++) vous êtes un peu le Paul Amar des temps modernes (++) hein (.) vous auriez pu nous donner (++) peut-être une paire de gants de boxe (++) d'ailleurs (.) monsieur Mélenchon a tout de suite parlé de combat de boxe de me trainer / (.) je crois (.) d'un bout à l'autre du ring avec ses dents peut-être et vous êtes tombé dans ce (++) dans ce (++) cette politique spectacle (++) dans cette politique, euh (++) &

JLM : vous ne voulez pas me répondre

MLP : & commerciale (++) &

JLM : vous allez faire durer ça (.) combien de temps

MLP : & qui est (++) &

JLM : hé (++) je suis là

MLP : & profondément (++) &

DP : attendez Jean-Luc Mélenchon \

MLP : & monsieur Pujadas (++) &

JLM : quand vous tombez sur un contradicteur qui n'est pas complaisant (.) c'est fini (++) hein (++) vous n'êtes plus là vous

MLP : & profondément (++) heu &

DP : attendez Jean-Luc Mélenchon laissez parler Marine Le Pen puis moi je dirai également un mot

MLP : & profondément (++) heu &

JLM : d'accord

MLP : & profondément déshonorant parce qu'on est aussi sur le service public (.) euh (++) et que imposer un adversaire à quelqu'un qu'on invite dans une émission (.) ça ne s'est jamais vu (.) ça ne s'est jamais fait (.) contrairement à ce que vous avez pu dire (.) vous (.) ou votre patron euh (++) et (..) euh je trouve ça (++) je trouve qu'une fois de plus (++) c'est une méthode qui m'est réservée on sait comment s'est passé le premier tour de paroles et des actes (++) d'ailleurs là aussi (++) il y a eu une méthode qui m'a été réservée (.) après on a changé (++) euh le show.

Comme le démontre l'extrait, le débat commence mal et les interruptions se multiplient. DP a commencé par donner la parole à JLM. Ce dernier entame son tour de parole sur un ton sérieux et bien maîtrisé. Il s'explique sur le premier sujet, qui est déjà la pomme de discorde entre les deux débatteurs, à savoir le

remboursement de l'interruption volontaire de la grossesse. Il insiste cependant sur les divergences qui existent entre les deux partis. Dans son tour de parole, il s'adresse poliment à son interlocutrice, il la vouvoie, il dit à deux reprises « madame ». Cette forme nominale d'adresse est venue accompagner une critique, c'est-à-dire un acte menaçant la face de Marine. C'est comme s'il veut montrer une politesse maximale en adoucissant sa critique. Il appuie son discours par un discours direct de MLP afin de montrer la différence entre ce qu'elle prône et ce qu'elle fait : bien qu'elle se dise pour l'égalité entre homme et femme, MLP est pour la suppression du remboursement par la Sécurité sociale de l'interruption volontaire de la grossesse. L'articulation au discours de son interlocutrice « Oui, je suis pour l'égalité entre les hommes et les femmes » a pour but l'opposition explicite.

Au début de son intervention, il utilise des modélisateurs appréciatifs comme « beau » et « bon » pour qualifier le rôle que Marine Le Pen tente de jouer, ensuite il durcit le ton et utilise les connecteurs « mais » et « or » pour montrer le mal-fondé du discours de Marine. Il exploite la variante *ad hominem* de l'*Inconsistent Commitment* : l'interlocuteur est vu comme une personne qui adopte deux logiques paradoxales. Et finalement, il attaque ouvertement son comportement – et non point sa personne – par « je dénonce cette hypocrisie ».

Remarquons que tout au long de l'intervention de JLM, MLP ne lui a presque pas adressé le moindre regard, comme le montrent les images successives suivantes :



Or, en se comportant de la sorte, MLP enfreint la première règle d'un débat : elle ne s'adresse pas à JLM mais se tourne plutôt vers le modérateur. Chose qui n'est pas passée inaperçue par JLM. Ce qui le pousse à ouvrir le feu et à faire sa première interruption qui est de nature interro-exclamative. Toutefois, MLP n'accorde aucune importance à son interruption et fait la sourde oreille, elle parvient à conserver la parole et elle continue son tour comme si de rien n'était. Elle achève la subordonnée sur laquelle son énoncé fut interrompu. Elle parle au nom des Français qui ont des soucis auxquels personne ne s'intéresse. Elle parle comme si elle est la seule parmi les trois qui tient compte des problèmes du peuple, qui sait ses attentes et aspirations, qui est au-dessus des autres. Elle attaque le principe même de ce débat supposé être organisé pour des buts purement commerciaux. Ensuite, elle se moque à la fois du modérateur et de JLM, accusant qu'il ne s'agit pas d'un débat mais plutôt d'un combat. Elle utilise aussi la forme nominale d'adresse « monsieur » mais dans un but autre que celui de Mélenchon ;

si ce dernier l'utilise pour accompagner sa critique politique, Le Pen l'utilise par sarcasme et en se moquant de la personne même de Mélenchon.

On voit donc se dessiner une forme de disqualification de l'autre, disqualification qui attaque et menace la face de l'interlocuteur, disqualification qui sera plus tard plus explicite. « En situation polémique, les différends sont accentués et polarisés en positions antagonistes. Ceci s'accompagne de procédés de disqualification violente des personnes incarnant les positions. » (Jacquin, 2011 : 48)

Comme Mélenchon a cité un discours de Le Pen, cette dernière use de la même stratégie. Ce qui nous rappelle les structures diaphoniques dans lesquelles nous pouvons déceler un énoncé ou un fragment d'énoncé d'un discours précédent.

Dans une structure diaphonique, l'énonciateur ne se contente pas de réagir ou de référer à des paroles absentes [polyphonie], il commence par reprendre et réinterpréter dans son propre discours la parole du destinataire pour mieux enchaîner sur celui-ci. (Roulet, 1985 :71)

L'emprunt du discours de Mélenchon permet à Le Pen une expansion argumentative : Mélenchon ne mérite pas d'être un débatteur à qui on doit s'adresser. Elle tente de s'assurer de la compassion du public en se prenant pour la victime de Mélenchon.

Le polémique constitue une forme communicative disponible en situation argumentative. Elle consiste à argumenter par disqualification (attaque directe sur la personne, pouvant s'apparenter à l'insulte) et/ou décrédibilisation (mise en faux, mise en contradiction) de l'adversaire face à un tiers. (Jacquin, 2011 : 50)

Si Mélenchon a décrédibilisé Le Pen par la mise en contradiction devant le modérateur, le public présent sur scène et tous les téléspectateurs, Le Pen, en revanche, opte pour la disqualification de la personne même de Mélenchon en le considérant comme n'étant pas à la hauteur du débat.

Mais cette séquence ne s'arrête pas là : Mélenchon profite des pauses allongées de Le Pen pour introduire deux nouvelles interruptions, toujours interrogatives, dans son tour de parole : « Vous ne voulez pas me répondre ? » et « vous allez faire durer ça, combien de temps ? ». La première s'insère entre le nom et son adjectif qualificatif, alors que la deuxième s'insère entre l'antécédent et sa subordonnée relative. Dans les deux cas, les questions demeurent sans réponse et Le Pen continue son tour. Ce qui ne manque pas de provoquer l'adversaire, Mélenchon se sentant écarté, isolé, absent. D'où la troisième interruption comprenant une interjection : « hé ! je suis là ». Celle-ci chevauche le tour de parole de Le Pen qui ne perd pas le fil du discours non plus, sur une autre interruption de la part de Pujadas, qui tente de calmer Mélenchon.

Ce n'est qu'après quatre tentatives infructueuses de la part de Mélenchon que Pujadas décide de calmer les esprits par une injonction : « attendez ». Mais rien ne parvient à arrêter Le Pen qui refuse de céder la parole. Elle ne s'énerve pas

facilement et garde le sang-froid, ce qui lui permet d'achever son tour malgré les multiples interruptions, contrairement à Mélenchon qui n'arrive pas à se maîtriser. Si, dans les premières interruptions, il n'attaque pas ouvertement la personne de Le Pen, il se trouve obligé de le faire lorsqu'il trouve que son ethos est blessé : « Quand vous tombez sur un contradicteur qui n'est pas complaisant, c'est fini, hein ? vous n'êtes plus là, vous ». Une intervention dépréciative, adressée cette fois directement à l'adversaire par l'usage de la personne « vous ». L'interruption renferme aussi une interrogation mais aussi une moquerie visant le comportement de Le Pen. Et même après cette cinquième interruption, Le Pen continue sa parole. Mélenchon ne se calme qu'après la deuxième interruption injonctive de Pujadas qui lui demande d'attendre que Le Pen achève son tour.

En effet, ce qui rend cet extrait plein d'interruptions, c'est que les différents locuteurs ont senti que Le Pen a porté préjudice à leur ethos. Dès le début, Le Pen a affiché un manque de respect envers son interlocuteur et les règles du débat (en mettant en avant un ethos discourtois). Mélenchon a tout de suite essayé de profiter de son attitude pour construire un ethos plus ou moins courtois à travers ses interrogations. Or, l'insistance de Le Pen de le négliger ne tarde pas à le provoquer. Mais il revient en arrière et tente de nouveau de donner une image positive de lui en se soumettant aux injonctions de Pujadas « d'accord », en sous-entendu : « je me soumetts aux règles du débat et j'attendrai que vous me donniez la parole ». Ses interruptions nous paraissent en quelque sorte justifiées du fait que Le Pen a eu recours à la délocution *in praesentia* qui consiste à désigner à la troisième personne son interlocuteur principal. En effet, le fait d'accorder à un interlocuteur le statut de délocuté permet le plus souvent de se distancier de lui et, par là, de mieux le critiquer.

Pujadas, de son côté, intervient pour mettre de l'ordre dans le débat et pour affirmer sa présence « moi je dirai également un mot ». Ses interventions peuvent être considérées comme des interruptions aux interruptions dont est responsable Mélenchon.

Finalement, Le Pen par son refus de laisser la parole veut faire dominer son ethos, assurer sa supériorité et imposer ses idées : je suis la victime dans ce spectacle. Elle prétend qu'il y a une méthode qui lui est réservée et ce, en lui imposant ses adversaires politiques avec qui elle entretient des relations envenimées. La valeur axiologique négative de son registre « déshonorant », « jamais vu », « jamais fait » met en exergue son indignation quant à l'émission. Selon Auchlin, l'ethos consiste pour l'orateur à « donner, par la façon dont il construit son discours, une image de lui-même de nature à convaincre l'auditoire en gagnant sa confiance » (2000 : 82). Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, quatre types d'identités se confrontent dans les différentes interactions : (1) Identité attribuée par A à A (auto-attribuée : « Voici qui je suis/comment je me vois »), (2) Identité attribuée par A à B (allo-attribuée : « Voici comment je te vois »), (3)

Identité attribuée par B à B (auto-attribuée), (4) Identité attribuée par B à A (allo-attribuée).

En contexte interactif, on parlera d'« éthos en interaction » dans la mesure où l'image projetée (ou affichée) par le locuteur vient se frotter et se confronter à celle qui lui est attribuée par ses partenaires d'interaction, la non-congruence des images projetées et attribuées nécessitant l'intervention de processus « négociatifs ». (de Chanay, Kerbrat-Orecchioni, 2007 : 311).

Si nous cherchons à appliquer ces identités sur notre extrait, nous aurons les schémas suivants :

1. identité attribuée par Le Pen à Le Pen (*je suis victime de votre émission qui a un but commercial*) ;
2. identité attribuée par Le Pen à Mélenchon (*tu ne mérites pas que je t'adresse la parole – dévalorisation maximale*) ;
3. identité attribuée par Mélenchon à Mélenchon (*je suis là et je te parle*) ;
4. identité attribuée par Mélenchon à Le Pen (*tu fais toujours ce numéro-là quand tu n'as pas d'arguments à avancer*).

L'incompatibilité entre les auto-attribuées et les allo-attribuées fait de la séquence un dialogue à bâtons rompus. Remarquons que Mélenchon par l'usage de la personne « je » et du déictique spatial « là » tente d'assurer sa présence physique d'abord et morale aussi dans cette sphère communicationnelle, chose que Le Pen a essayé de lui ôter. Et il insiste sur cette idée en lui disant « vous n'êtes plus là », c'est-à-dire il détruit l'éthos qu'elle veut se donner : vous êtes dans un autre monde avec vos idées rétrogrades, incapable de défendre votre programme.

Dans notre exemple, le Reparans est un Reparans non vide qui consiste dans les cinq premières interruptions à une simple complétude du syntagme commencé, alors que dans les deux dernières interruptions, on constate une reprise partielle de l'énoncé déjà commencé (en l'occurrence l'adverbe « profondément »). Les interruptions ont retardé l'avancée syntagmatique en menant à un piétinement sur le même adverbe au bénéfice d'une ouverture de l'axe paradigmatique.

2.3.2. Les interruptions dues à une discordance sur les points de vue :

Extrait 2

MLP : (++) je vais dire pourquoi ce débat n'a pas de sens (.) ce débat n'a pas de sens (++) parce que (++) d'abord (.) euh (.) vous n'êtes pas du tout au même niveau (.) heu (.) électoral (.) euh que (++) que moi (++) et c'est la raison pour laquelle (.) euh (++) : &

JLM : je vous ai battue aux européennes / (++)

MLP : & je réclamais &

JLM : vous aviez un siège et votre numéro deux (.) je l'ai battu à plate couture / (.) quant à (++) le point où je suis dans les sondages aujourd'hui &

MLP : oui

JLM : &c'est le score qu'a fait votre père la dernière fois \
MLP : oui
JLM : prenez-moi de moins haut (.) s'il vous plaît &
MLP : non (++) non (++) je ne vous prends pas de haut
JLM : & car la surprise va être extrême (.) bientôt
MLP : mais j'aurais bien aimé (.) comme je suis &
DP : Marine Le Pen va vous répondre(.) on va essayer de garder à ce débat la même tenue qu'il y a eu dans le précédent (.) allez-y
MLP : & comme je suis dans le trio de tête (.) bon (++) j'aurais bien aimé (.) évidemment seule capable pour l'instant en tout cas d'être au second tour de cette élection présidentielle (++) pouvoir débattre avec ceux dont je pourrais éventuellement prendre la place (++) au second tour c'est-à-dire soit évidemment monsieur Hollande soit monsieur Sarkozy (++) la deuxième raison (.) c'est (++) monsieur Mélenchon (++) euh votre attitude profondément / antirépublicaine euh (++) votre seule stratégie de campagne depuis que vous avez démarré votre campagne a été (++) euh une succession quasi-quotidienne d'ailleurs (++) euh d'injures (++) euh d'injures violentes d'ailleurs &
JLM : madame Le Pen est ce que vous acceptez une seconde...
MLP :& violence qui vous caractérise
DP : attendez laissez-la terminer s'il vous plaît
JLM : bon

Dans ce deuxième extrait, la question de l'offense identitaire prend de l'ampleur. Si, dans le premier, les interruptions faites par Mélenchon avait pour cause qu'il était négligé par son interlocutrice (offense à l'ethos discursif), dans celui-ci, les interruptions sont faites parce que Le Pen tente de déformer la réalité, au moins aux yeux de Mélenchon, et de le dévaloriser devant le public (offense à l'ethos référentiel de Mélenchon en tant qu'être du monde). Le Pen commence sur un ton calme et s'explique sur son refus de débattre avec Mélenchon. Si, au début, elle se justifiait en disant que c'est un débat à but commercial, maintenant elle se justifie par le poids électoral de son adversaire. C'est pour la première fois qu'elle s'adresse directement à son interlocuteur. Toutefois elle ne s'adresse à lui que pour le vexer : « vous n'êtes pas du tout au même niveau électoral ». Mélenchon ne tarde pas à l'interrompre, argument à l'appui : je vous ai battue aux européennes (ethos explicite doublé d'*inventio*, il passe de l'identité allo-attribuée par Le Pen à celle auto-attribuée). Mais Le Pen ne tient pas compte de cet argument *ad rem* et essaye de continuer son tour. Mélenchon n'hésite pas à pousser plus loin son argument et à étaler ses victoires électorales sur le FN. Il réussit finalement à forcer Le Pen à laisser son tour inachevé et à l'écouter. Il fait un parallèle entre son niveau électoral et assure que c'est le même de Jean-Marie Le Pen. Ce faisant, Mélenchon répète deux fois le verbe « battre » pour souligner sa force électorale. Le verbe permet d'inverser le jugement axiologique du négatif (voulu par Le Pen) au positif (les victoires électorales de Mélenchon). Il renchérit par une autre interruption qu'il fera une surprise très bientôt, ce qui sous-entend qu'il va faire des avancées politiques auxquelles son adversaire ne s'attend point. Les quatre premières interruptions de JLM peuvent être considérées comme un seul tour de

parole qui fut achevé en dépit des commentaires de MLP.



Image 4

Remarquons que Mélenchon a utilisé son index (insinuation à la supériorité et à la domination qu'il cherche à imposer) dans ses multiples interruptions comme le montre l'image ci-dessus. On peut dire que le geste apparaît ici

à l'instance médio-structurelle pour régler les comportements sociaux. Il prescrit des frontières à chaque composante sociale [...]. Dans l'interaction, le geste figure les relations sociales, les rapports de parenté par alliance ou de sang (Miabeto, 2001 : 254).

Face à cette réalité, Le Pen se trouve obligée de répéter à deux reprises le régulateur « oui » qui est moins un indice d'acquiescement qu'un sémantème d'ironie. Elle prend à la légère tout ce qu'il est en train de dire. Et lorsque Mélenchon lui ordonne de reconnaître son poids politique, elle refuse ouvertement en répétant à deux reprises « non » et en énonçant « je ne vous prends pas de haut ». Elle s'acharne à reformuler son idée : moi je suis en tête des candidats, dans le trio des gagnants. Son snobisme, fierté et auto-valorisation sont évidents : « seule capable d'être au second tour », « le trio de tête ». Mais ne pouvant pas arguer des idées que Mélenchon vient de citer, elle se penche plutôt sur sa personne, elle qualifie son comportement d'antirépublicain du fait que sa campagne est basée sur les insultes et les violences. Elle passe de la dévalorisation de son interlocuteur à son attaque.

Conscient que les interruptions sont une arme à double tranchant (si elles permettent à l'interrupteur une certaine domination interactionnelle, elles risquent de le rendre discourtois aux yeux du public), Mélenchon s'adresse en termes polis à Le Pen « est-ce que vous acceptez une seconde ». C'est une façon d'avoir la parole en cas de désaccord, une façon également d'imploration doublée de reproche puisque son interlocutrice ne respecte pas les règles du débat. Mais rien n'arrive à stopper Le Pen qui parvient à achever son tour, alors que JLM se soumet à l'injonction de DP qui cherche à veiller sur le bon déroulement du débat.

Dans l'extrait susmentionné, cinq interruptions de JLM sont des phrases assertives qui s'enchaînent l'une à l'autre et une interruption est interrogative, alors que les deux interruptions de DP sont injonctives. Quant aux tours de parole de MLP, le premier tour est inachevé laissant place à des formules de réponse aux interruptions de JLM ; ce n'est qu'après la cinquième interruption de JLM qu'elle tente de reprendre son idée principale qu'elle parvient à achever en dépit de la sixième interruption de Mélenchon.

Dans le cas ci-dessus, nous avons recensé un Reparans vide (« je réclamais... »), un Reparans non vide avec une modification de l'énoncé commencé (« mais j'aurais aimé... ») et un Reparans non vide avec reprise partielle de l'énoncé déjà prononcé (« comme je suis ») et un Reparans non vide avec complétude du syntagme interrompu (« violence qui vous caractérise »).

C'est de même cette divergence sur les points de vue qui pousse le modérateur à interrompre l'invitée pour mettre les points sur les i, suite à ses accusations de monter une émission commerciale.

Extrait 3

DP : laissez-moi simplement dire quelques mots à nos téléspectateurs (++) ce n'est pas à vous que je réponds (++) je n'ai pas du tout l'intention de débattre avec vous (.) je dis simplement qu'il n'y a eu (++) aucun traitement (++) différent qui vous avait été réservé (++) jusque-là tous les candidats à la présidentielle qui se sont assis à votre place ont accepté de débattre avec les contradicteurs que nous avons choisis sans qu'il y ait aucun problème (.) d'autre part vous avez exprimé votre souhait de débattre avec un représentant de l'UMP il se trouve que c'était aussi dans nos projets c'est ce qui a été fait (.) je crois que ce débat a été de bonne tenue (.) je ne pense pas que cette émission vise la publicité .je crois que le niveau des débats que nous avons eus jusqu'à présent le montrait amplement ...

MLP : non non /...

DP : si vous voulez répondre à Jean-Luc Mélenchon \

MLP : monsieur Pujadas ce n'est pas vrai mais c'est vrai que &

DP : non mais...

MLP : &c'est une belle affiche hein / (++) Mélenchon Le Pen il va y avoir du sang ...

DP : ce n'est pas une affiche (.) c'est un débat intéressant comme celui...

JLM : ce n'est pas obligé (++) si vous avez une réponse madame Le Pen (++) eh bien (++) il n'y aura pas de sang il y aura des arguments (++) prenez au sérieux les gens qui nous regardent madame

Dans notre extrait, c'est Le Pen qui vient interrompre le tour de parole du modérateur pour souligner sa discordance. Pujadas, suite à un segment dans lequel Le Pen l'accuse de lui réserver une attitude particulière et après avoir suffisamment laissé la parole à son invitée pour s'exprimer, décide de « blanchir » sa réputation et celle de son programme. Il commence par une injonction à Le Pen « laissez-moi dire... » pour prouver son respect pour les règles de politesse, ensuite il insiste sur son refus de débattre avec elle, chose qu'elle a essayé de faire depuis le début de l'émission, en négligeant la présence de Mélenchon et en détournant même ses regards de lui. Il assure par la suite que tous les candidats ont accepté le duel avec leurs adversaires politiques (insinuation au fait que Le Pen est la cause du problème, c'est comme s'il lui dit vous êtes la fauteuse de troubles). Dans son tour de parole, il multiplie les modalisateurs d'assertion qui permettent de présenter son point de vue sans se heurter avec Le Pen : « je crois que » (répété à deux reprises) et « je ne pense pas que ». Il revient finalement sur son rôle de présentateur et l'invite à répondre à la question de Mélenchon.

Or, Le Pen l'interrompt avant qu'il ne termine son tour pour souligner sa réfutation et son opposition à ce qu'il vient de dire, elle insiste à paraître une victime maltraitée. Elle reprend les mêmes termes énoncés bien plus tôt « belle affiche », « sang », etc. Son interruption est à visée polémique qui l'aide et à défendre son point de vue et à critiquer celui de Pujadas. Pujadas la contredit en insistant sur la valeur professionnelle de l'émission : « débat intéressant ». Mélenchon décide de lui prêter main forte et de se lancer dans la bagarre. Il adopte un ethos pédagogue en employant le mode directif « prenez au sérieux les gens » et en substituant le mot « sang » par celui d' « arguments ». C'est ce qu'on appelle la reformulation par substitution, qui « reprend une opération de formulation sur un état des choses qui avait été initiée par l'adversaire ainsi que, souvent, le moule syntaxique et plusieurs mots qu'il a lui-même utilisés, mais elle y coule un matériau lexical d'orientation argumentative tout opposée. La victime de cette récupération se trouve, comme l'arroseur arrosé, attaquée sur son propre terrain » (Steuckardt, 2009 : 12). Les trois interruptions de Le Pen dans l'énoncé de Pujadas constituent un seul tour de parole qu'elle est parvenue à achever, alors que l'interruption de Mélenchon a coupé court à la parole de Pujadas (Reparans vide, énoncé inachevé).

2.3.3. Les interruptions dues à l'ironie :

Extrait 4

MLP : alors c'est ainsi que le 18 janvier (++) euh (++) lors d'un point presse à Metz, vous m'avez traitée de semi-démence (++) de chauve-souris &

JLM : ça vous laisse une bonne moitié

MLP : & de vampire (++) que &

DP : s'il vous plaît Jean-Luc Mélenchon (++) on laisse terminer Marine Le Pen

MLP : & le 8 février (++) Marine Le Pen que vous êtes bête (++) que (++) le 11 février (++) la malheureuse Marine Le Pen qui va d'une stupidité à l'autre...

JLM : stupidité

MLP : le 19 février (++) je vais vous / pourrir la vie (.) jusqu'au dernier jour &

JLM : oui

MLP : & pas la campagne (.) la vie (++) je vais vous pourrir la vie

JLM : n'exagérez pas madame

MLP : ce matin ou hier un grand dérangement mental (++) hein (++) qui serait &

JLM : ah oui (.) votre névrose contre les étrangers est un grave problème

MLP : & évidemment le mien je ne vous compte pas le terme de (++) barbare (++) de fasciste qui d'ailleurs fait l'objet d'une poursuite devant le tribunal correctionnel &

JLM : eh bien (++) on va voir

MLP : & de spécial (inintelligible) ou l'appel au nettoyage politique qui m'a fait penser moi au nettoyage ethnique...

JLM : ben voyons

Dans cet extrait, Le Pen justifie le pourquoi de son refus de débattre avec Mélenchon. Si les interruptions de Mélenchon dans les autres extraits étaient causées soit pour parer l'offense soit par sa volonté de se défendre, de déstabiliser l'adversaire et de « saboter » son travail de construction identitaire, dans le présent extrait, les interruptions de Mélenchon peuvent être considérées comme des commentaires ironiques ou sarcastiques. Le Pen appuie ses différents tours de parole par les qualificatifs dont Mélenchon l'avait taxée. Elle ne fait que reproduire son image en fonction du discours de son adversaire, elle excelle dans cette affaire puisqu'elle cite toutes les comparaisons et métaphores que Mélenchon lui avait attribuées avec les dates précises de leur énonciation. Une nouvelle façon de faire la victime et gagner la sympathie du public au détriment de son interlocuteur, d'autant plus que la valeur axiologique de ces métaphores est bien négative : « semi-démence » est une insinuation à son irrationalisme, « chauve-souris » à son caractère cruel et meurtrier, « vampire » au sadisme, « bête » à sa stupidité, etc.

Les structures diaphoniques « témoignent de la négociation en jeu dans toute interaction, au double niveau du sens (avec ses implications argumentatives) et des rapports de places (et corollairement de faces) entre les interlocuteurs » (Torck, 1994 : 19). Et d'ajouter « cette maximalisation de la reprise diaphonique, avec répétition et surenchère, apparaît fréquemment, comme si l'emprunt au discours de l'autre autorisait une expansion en paliers argumentatifs de plus en plus forts » (Torck, 1994 : 28). En appuyant son discours de lexèmes empruntés à Mélenchon, Le Pen veut disqualifier davantage son débattre et l'exclure de sa sphère communicative, comme pour le sanctionner pour son attitude qui lui est tout à fait hostile. Elle veut montrer au public que la seule parole dont il est capable est une parole venimeuse, vindicative et destructrice. Au dire de Francis Jacques, « dire quelque chose avec quelqu'un, et non pas seulement à quelqu'un (ce qui est trivial). Le langage y contracte une valeur référentielle en même temps qu'une portée transactionnelle » (Jacques, 1985 : 41). Le Pen fait du public et les téléspectateurs son vrai interlocuteur, avec qui elle partage ses confidences pour lui dévoiler la réalité de Mélenchon. Objectif : susciter l'adhésion en s'appuyant sur la complicité et la connivence.

Mais qu'en est-il de la réaction de Mélenchon ? Ce dernier opère sept interruptions destinées à réduire la charge des insultes. Dans la première interruption, il ne nie pas ce qu'il a dit, au contraire, il approuve le signifiant de « semi-démence », mais en change le signifié et le détourne à son profit en substituant un caractère positif à celui négatif. Il inverse par la suite sa valeur axiologique. Dans la deuxième interruption, il défie Le Pen en corrigeant le mot « stupiditude » par celui de « stupidité », faisant d'elle une personne qui n'arrive pas à dire correctement un mot français et qui fait des lapsus.

Si la réparation peut être auto-initiée (le locuteur relève une source de problèmes et tente d'y remédier) ou hétéro-initiée (l'interlocuteur peut demander

au locuteur de réparer un élément problématique de son discours, ou tenter de le réparer directement à travers des formes de correction plus ou moins explicites (cf. Jefferson, 1987)), dans notre cas, la réparation hétéro-initiée par Mélenchon est loin d'être une sorte d'aide à Le Pen, mais plutôt une façon pour se moquer d'elle. Mélenchon récupère le potentiel humoristique et place les rieurs de son côté. Chose qui apparaît dans les comportements du public et dans l'expression faciale de Mélenchon.



Image 5



Image 6

La troisième interruption de Mélenchon est juste le « oui » d'affirmation qui lui permet de continuer son défi et de montrer à Le Pen qu'il ne regrette rien de ce qu'il a dit et qu'il est prêt à assumer ses paroles. La quatrième interruption consiste en une sommation qui est venue se greffer dans le discours de Le Pen comme pour lui dire : ça suffit madame, n'essayez pas de dramatiser la situation. Le recours à la forme nominale d'adresse permet à Mélenchon d'utiliser la modalité directive (ordrefacette brutale) tout en se montrant courtois. La cinquième interruption est une justification qui vient expliquer pourquoi il l'a accusée de « dérangement mental » : sa xénophobie. Les sixième et septième interruptions soulignent la confiance de Mélenchon : il n'a peur de rien, il est convaincu de ce qu'il a dit et rien ne le fera changer d'avis. Il est contre la politique du FN et il le restera. Dans toutes ces interruptions, Le Pen a achevé ses différentes phrases et le Reparans était un Reparans non vide avec complétude de l'énoncé commencé.

2.3.4. Les interruptions dues à la colère

Extrait 5

MLP : vous n'êtes pas un vrai candidat monsieur (.) donc par conséquent &

JLM : je ne suis pas un vrai candidat / (++) voyez le mépris

MLP : & je ne débats pas avec vous &

JLM : regardez le mépris /

MLP : & puisque vous allez appeler à voter Hollande

JLM : madame (++) c'est dans les urnes / qu'on va voir qui est le vrai candidat c'est dans les urnes qu'on va le voir ce n'est pas à vous de le décider car (++) lorsque j'aurai déposé ma candidature et bien je serai le candidat de ce front du peuple (++) et c'est vous / qui allez retourner dans votre tanière comme vous le faites depuis quarante ans (++) car vous ne servez absolument à rien / (.) ni au premier (.) ni au deuxième tour

DP : est-ce qu'on peut faire baisser un peu la pression (++) reprendre la question...

JLM : mais qu'elle me réponde / (++) cher monsieur Pujadas

Si la stratégie lepenienne consiste, dès le début de l'émission, à refuser le débat avec Mélenchon, cette stratégie ne tarde pas à provoquer l'invité qui a essayé au début de se retenir, de coincer Le Pen par ses questions sur l'avortement et le salaire parental et de se moquer de l'attitude hostile de son antagoniste. Mais plus il essaye de se montrer solide face à Le Pen, plus cette dernière s'entête à l'offenser. Ce qui ne manque pas de le mettre en colère (dès que DP a signalé la fin de l'émission, Mélenchon était le premier à quitter le plateau tant il voulait mettre fin à cette farce).

Dans notre extrait, Le Pen sous-estime Mélenchon en refusant de lui accorder son statut de candidat présidentiel comme pour justifier son rejet de tout duel avec lui. Ce dernier l'interrompt tout en s'articulant sur son discours en sa qualité de locutrice-énonciatrice. Dans notre cas, l'articulation est causée par la colère de Mélenchon et permet d'enchaîner sur une disqualification du comportement de Le Pen et sur un rejet de son présupposé : « voyez le mépris ». Il n'hésite pas à faire une deuxième interruption avec une reformulation co-orientée : « regardez le mépris ». Ce dysfonctionnement causé par l'interruption « ne marque plus ici le mauvais fonctionnement de l'interaction, mais participe pleinement au fonctionnement lui-même en régulant l'interaction et en construisant la relation interpersonnelle » (Sandré, 2009b : 80).

Puisque Le Pen transgresse les règles de la politesse par ses affronts successifs à Mélenchon, les interruptions de celui-ci paraissent plus ou moins justifiées. Il débute la troisième interruption par la forme nominale d'adresse « madame » qui a ici une valeur ambivalente de reproche et d'ironie. Selon lui, les élections ne sont pas tranchées et ce sont les résultats du dépouillement de bulletins de vote qui décideront qui sera le vrai candidat (rejet explicite de tout ce qu'elle vient de dire et insinuation à son manque d'expérience politique). Il entame par la suite une reconstruction et une revalorisation de son ethos « je serai le candidat de ce front » (confiance en soi – réfutation de l'accusation de Le Pen). Il attaque enfin Le Pen en faisant allusion à son inefficacité « vous ne servez absolument à rien ».

La colère de Mélenchon est de même claire dans l'interruption qu'il a faite au modérateur qui lui a demandé de se calmer. Il entame cette interruption par le « mais » argumentatif qui montre son opposition à l'injonction du présentateur. C'est comme s'il essaye de lui dire « ce n'est pas à moi qu'il faut demander de baisser la pression, adressez-vous plutôt à madame Le Pen ». Au niveau verbal, la donnée-argument (il faut mettre bon ordre au débat) est contrariée par la restriction (mais) qui joue le rôle d'une contre-argumentation. Le « mais » vient déclencher une opération argumentative de nature concessive. C'est un reproche doublé d'une sommation que laisse entendre l'adjectif « cher » dans le segment « cher monsieur Pujadas ». Il reproche au modérateur son incapacité de solliciter Le Pen à débattre et à faire un véritable échange. Si nous cherchons à appliquer le schéma négociatif du discours polémique sur notre extrait (Roulet et al. 2001 : 56):

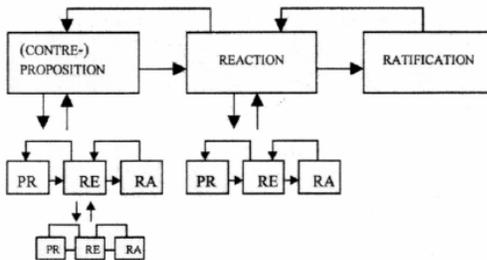


Schéma 1 : Les négociations polémiques

nous aurons l'analyse suivante : Le Pen verbalise l'objet du discours polémique : « vous n'êtes pas un vrai candidat ». Cet énoncé représente la proposition interactionnelle qui devrait ouvrir la porte à une négociation des points de vue. Toutefois, elle ne fait que produire une réaction négative alimentée par l'indignation. Au lieu de réexaminer sa position et de reformuler une contre-proposition, Le Pen persiste « je ne débats pas avec vous » bloquant de la sorte toute négociation pouvant permettre un consensus. Mélenchon, en tant que polémiqueur convoque une instance tierce pour la prendre à témoin du mal-fondé du discours de son adversaire. L'achèvement négociatif est par la suite impossible.

De même pour l'extrait suivant :

Extrait 6

MLP : si vous voulez moi comme je pense que (++) euh euh je peux éventuellement (++) euh. expliquer ici (++) euh profiter de de cette invitation qui m'est faite (++) euh (++) d'expliquer (++) euh pourquoi vous êtes une imposture dans cette élection mais &

JLM : (à D. Pujadas) dites / vous m'avez invité aussi non (++) je crois &

MLP : &parce qu'il n'y a pas de débat républicain

JLM : &ou est-ce que vous n'êtes pas en état de contrôler le débat peut-être que c'est ce que vous appelez un débat (++) monsieur (inintelligible)...

DP : on va on va attendre \ (++) un peu de calme

MLP : mais je ne débattrai pas avec vous parce qu'il n'y a pas de débat républicain &

DP : Marine Le Pen termine et vous allez parler

MLP : &possible avec quelqu'un ...

JLM : cette femme va parler comme un moulin pendant combien de temps sans qu'on puisse l'interrompre /

Le pouvoir provocateur de Le Pen ne manque pas d'énerver Mélenchon, qui a failli perdre contenance durant le débat. La dévalorisation continue de son adversaire justifie ses interruptions qui étaient un moyen pour s'imposer dans sa sphère communicative. Il dirige sa colère contre le modérateur, l'accusant d'être incapable de gérer l'interaction. Cet extrait est une véritable cacophonie du fait que les trois parlent en même temps comme le laissent paraître les différents chevauchements. Mélenchon sanctionne le modérateur, qui n'arrive pas à arrêter le

flux oratoire de Le Pen. Cette dernière exploite le ciblage directionnel contre Mélenchon (imposture : métaşème connotant l'hypocrisie politique), alors que celui-ci exploite le ciblage directionnel contre Pujadas (vous n'êtes pas en état de contrôler le débat) aussi bien que contre Le Pen (moulin : métaşème connotant le bavardage et la démagogie). Une situation conflictuelle qui ne donne pas lieu à un véritable échange négociatif.

Évoquant la réaction du locuteur quant à l'interruption, Oléron identifie deux cas possibles :

A. Celui-ci peut traiter [les interruptions] par le mépris, les ignorant et poursuivant le développement de son propos, quitte à répéter ce qui aurait été marqué ou interrompu.

B. Il peut protester contre le recours à ce genre de procédés, soit au nom de principes généraux et de valeurs comme atteinte aux principes de liberté d'expression, de tolérance à l'égard d'opinion divergentes, d'esprit démocratique... soit [...] en attaquant l'adversaire qui l'utilise, incapable de contrôle de soi, de respect de son interlocuteur ou du public. (Oléron, 1987 : 266)

Ce faisant, nous pouvons assurer que, à l'instar de leurs idées contradictoires, les deux débatteurs avaient adopté des comportements également à l'opposé : Le Pen a misé sur l'ignorance, autant que possible, des interruptions de Mélenchon, alors que celui-ci a opté plutôt pour l'attaque de son adversaire qui ne lui donne pas la chance de parler.

2.3.5. Les interruptions et les reprises d'écho :

Extrait 7

MLP : j'ai proposé à monsieur Mélenchon de débattre avec lui à deux conditions (.) il a refusé d'exprimer des excuses auprès des Français & **JLM** : vous allez vous excuser auprès des Français pour avoir applaudi un collabo /

MLP : & des millions de Français qu'il insulte au travers de leur candidate que je suis et des 40 % d'ouvriers qui vont voter pour moi et (++) il vient d'indiquer très clairement qu'il appellerait à voter pour monsieur Hollande...

JLM : à moins que monsieur Hollande appelle à voter pour moi / chère madame Le Pen

MLP : alors moi je débats avec des vrais candidats à la présidentielle pas avec des leurres si vous voulez

Mélenchon reprend sur un ton de protestation quelques segments que Le Pen vient d'énoncer, mais pour souligner sa désapprobation. L'excuse que Le Pen exige de Mélenchon est reprise par ce dernier, mais d'une façon non co-orientée : cette excuse, c'est Le Pen qui doit la présenter pour avoir applaudi un poème jugé « antisémite ». La première formulation est donc complètement rejetée au profit de la nouvelle formulation parue dans l'interruption. L'interruption permet à Mélenchon de contredire l'énoncé négatif de Le Pen (en m'insultant vous insultez 40% des Français qui vont voter pour moi) et d'enchaîner sur un énoncé plutôt positif pour lui (les Français attendent plutôt que vous vous excusiez pour avoir applaudi un collabo).

Dans cet exemple, l'invariant ou le sens linguistique dénotatif qui ouvre le chemin à la reprise d'écho ou la reformulation est « l'idée de l'excuse ». Cette reprise d'écho permet à Mélenchon non seulement de se distancier de la première formulation mais bien plus de l'invalider. Il s'agit d'un cas de « reformulation non paraphrastique [qui] peut introduire un changement de perspective énonciative ». (Roulet, 1987 : 115) Lorsque Le Pen tente de justifier son attitude hostile à Mélenchon par le fait qu'il a appelé à voter pour Hollande, Mélenchon l'interrompt en plein tour de parole pour souligner que si Hollande était à sa place, il en ferait de même (insinuation à l'unité de la gauche).

Dans la deuxième reprise d'écho, l'emploi de « à moins que » permet le basculement d'orientation argumentative opéré dans le second segment et met en jeu une nouvelle prédication : un contre-discours. « Le locuteur feint de donner une seconde formulation simplement récapitulative, mais en fait déforme la première formulation pour la rendre inacceptable. » (Steuckardt, 2009, 9). Dans les deux interruptions, la reprise en écho partielle à laquelle Mélenchon a eu recours ne déclenche aucune réparation de la part de Le Pen qui parvient à compléter ses énoncés.

Extrait 8

MLP : moi Monsieur je ne débats pas avec quelqu'un qui a des arguments de cour d'école &

JLM : de cour d'école / mais vous venez de l'entendre (++) ce sont des arguments de cour d'école les miens

DP : attendez on va entendre Marine Le Pen

MLP : & qui insulte en permanence les Français...

JLM : les Français voient une pauvre dame qui ne sait plus par quel bout attraper le problème

MLP : je demande des excuses de la part d'un monsieur que je considère comme l'insulteur public &

JLM : allez faites-moi un procès / (++) l'insulte publique est punie par la loi

MLP : & au-delà du caractère assez inintéressant de sa présence dans cette élection à part ramener quelques voix à monsieur Hollande au second tour (++) et j'avoue que je suis assez frappée de voir que en toute connaissance de cause tout de même monsieur Pujadas vous avez pu vous commettre dans l'organisation de ce cirque (++) parce que c'était ça le but...

JLM : dans ce cirque vous êtes le clown madame

Dans cet extrait, la première reprise en écho est considérée comme une question-écho que Mélenchon adresse à une tierce partie (en l'occurrence Pujadas) pour souligner son indignation. Une dissonance marquée par le ton interrogatif. De même, le topos « français » pousse Mélenchon à faire un enchaînement syntaxique et à introduire un nouveau commentaire basée sur la réflexivité et à visée polémique : le peuple est bien conscient de votre incapacité politique madame Le Pen. Ce qui veut dire que le même topos est approprié par chacun pour se positionner sur l'échiquier politique. Dans le dernier tour de parole de Mélenchon, il reprend le mot énoncé par Le Pen « cirque » pour souligner son accord avec ce qu'elle dit mais en ajoutant son propre point de vue, ce qui veut dire qu'une nouvelle subjectivité est venue s'y

greffer : « dans ce cirque, vous êtes le clown madame » (insinuation malveillante au numéro que Le Pen a joué tout au long des vingt minutes).

L'interruption basée sur la reprise en écho a permis la spectacularisation de l'interaction. Mélenchon frappe là où le bât blesse et son attaque est complexe puisqu'elle allie la disqualification de Le Pen à son absence de logique. La reprise anaphorique du mot préopinant « cirque » donne lieu à un commentaire métadiscursif de la part de Mélenchon. C'est comme s'il lui dit : « je suis tout à fait d'accord avec vous, l'émission tourna au vinaigre, elle s'est muée en un cirque, mais si c'est le cas, vous en êtes la cause par votre attitude futile, irresponsable qui a suscité les rires des téléspectateurs ». La construction du sens se fait par la surenchère de Mélenchon (expansion par paliers argumentatifs) et par ce déroulement réversible.

Ce conflit sur les mots est important pour les deux candidats, puisqu'il détermine la réception de leur discours par les téléspectateurs et conditionne le souvenir que ces derniers garderont de leur comportement. (Sandré, 2009a : 10)

Si Jacquin (2011 : 55) voit la forme interactionnelle de la polémique comme suit :

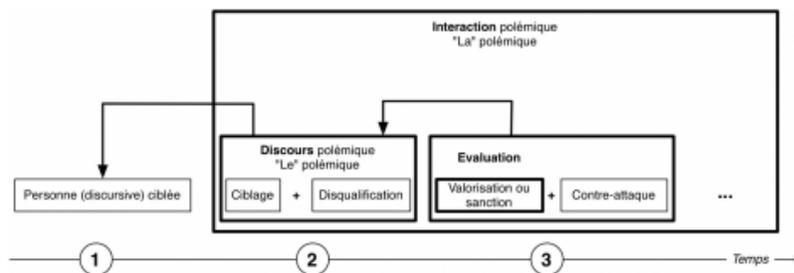


Schéma 2 : interaction polémique

nous préférons opter pour une schématisation non pas horizontale mais plutôt circulaire : nous avons deux interlocuteurs, en l'occurrence A et B : A produit un discours polémique qui a pour cible B (attaque) et B produit un discours polémique qui a pour cible A (contre-attaque) et ainsi de suite. Chaque locuteur campe sur sa position et va droit au but dans le ciblage de son adversaire.

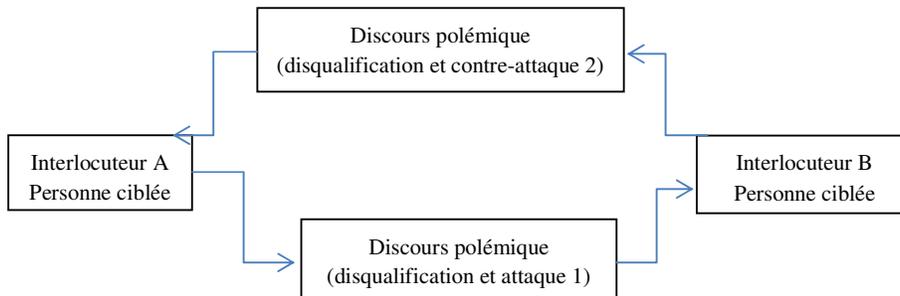


Schéma 3 : La disqualification et le ciblage

III. CONCLUSION

Notre analyse a montré comment le débat politique Le Pen/Mélenchon a failli perdre son caractère dialogal à cause des interruptions et des chevauchements successifs et s'est mué en une véritable joute oratoire où chaque belligérant a cherché à amener son adversaire à sa merci. Une polémique durant laquelle l'incandescence était maximale.

Notre étude s'est divisée en deux parties, dans la première, nous avons recensé la nature et la typologie des différentes interruptions, et dans la seconde nous avons mis l'accent sur la relation entre l'argumentaire et le polémique.

Si, dans ses derniers ouvrages, Kerbrat-Orecchioni parlait de la « disqualification courtoise de l'adversaire », étant donné que les deux débatteurs doivent chercher à convaincre les téléspectateurs sans les choquer, dans notre débat, ce n'était pas le cas, les deux interlocuteurs ayant adopté des positions ouvertement offensives. Ils avançaient à visage ouvert et cherchaient à guerroyer et non point à trouver un terrain d'entente. Pour ce faire, l'emboîtement énonciatif était nécessaire afin de disqualifier et discréditer l'autre, menant à une véritable cacophonie. L'interaction a par la suite pris un caractère agonale, elle est devenue une diatribe dans laquelle les deux interlocuteurs n'ont en aucun moment voulu trouver un terrain d'entente. C'est Mélenchon qui a ouvert le feu de cette illégalité conversationnelle (l'interruption), réagissant à sa mise en quarantaine par Le Pen, considérée comme un coup de semonce. Le Pen de son côté a commencé par attaquer les médias qui lui réservent un traitement particulier puis a ciblé son interlocuteur. Notre étude a rejoint les conclusions formulées par Pallaud et al. qui ont souligné que les locutrices se caractérisent par des interruptions plus souvent suspensives que disfluentes, alors que c'est l'inverse chez les locuteurs qui produisent plus de disfluences que de simples suspensions du flux verbal (cf. Pallaud, Rauzy et Blache, 2013 : 8). En effet, Marine Le Pen a exploité les interruptions suspensives qui lui ont permis d'organiser son discours (ce qui a rendu son discours plein d'amorces de mots et de bribes suivies ou non de répétition), alors que Jean Luc Mélenchon a fait plus d'interruptions disfluentes qui ont perturbé le flux verbal de son énonciatrice. Toutefois, cette dernière est parvenue, le plus souvent, à compléter son énoncé en le rattrapant après l'interruption.

L'émission a été par excellence une forme de la communication conflictuelle du fait de la relation de domination que chaque locuteur a cherché à imposer. Chacun des deux a voulu disqualifier à la fois la personne de son interlocuteur et son discours. En négligeant et en s'entêtant à refuser de s'adresser à Mélenchon, Le Pen a mis son adversaire mal à l'aise (devant le public témoin) et l'a incité à l'attaque et à l'auto-défense. La stratégie discursive de Le Pen était l'emploi d'un lexique vitupérant, péjoratif, et d'un discours rapporté, alors que

celle de Mélenchon était la réfutation propositionnelle et présuppositionnelle ainsi que le démasquage. Les deux ont pourtant eu recours un discours didactique-conflictuel, en adoptant un ethos pédagogue visant à instruire l'autre.

Dans son discours, Le Pen a articulé le sien sur le discours de Mélenchon, ce qui lui a permis trois distanciations : « actantielle » puisqu'elle citait le discours de l'autre, « temporelle » étant donné que la majorité du discours cité fut énoncée antérieurement et « argumentative » puisque ce discours lui permettait de décrédibiliser Mélenchon. Dans les cas de reprise d'écho, plus l'orientation argumentative du segment reformulant était loin de celle du segment reformulé et plus les interruptions étaient intempestives, plus la construction de sens était évidente. Tout au long de l'émission, Le Pen a parié sur le pathos (en se montrant victime des insinuations malveillantes de son adversaire), alors que Mélenchon a parié sur le logos (en avançant des arguments qui contredisaient le discours de Le Pen).

Somme toute, les interruptions ont entravé tout échange vif entre les débatteurs animés de sentiments violents ; c'était plutôt une confrontation de positions inconciliables dans laquelle l'antagonisme, le ciblage et la polarisation primaient. Dialogique sans être dialogale, l'émission parsemée d'interruptions s'inscrit dans le cadre du discours polémique qui peut faire partie de l'argumentation, ce qui signifie que nous rejoignons Amossy dans l'affirmation que la disqualification de l'adversaire par l'interruption oblige à reconceptualiser l'argumentation en lui reconnaissant une mission autre que la seule persuasion.

Bibliographie

- Angenot, M. (1982) *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- Auchlin, A. (2000) « Éthos et expérience du discours », in Wauthion, M. et Simon, A.C. (éds), *Politesses et idéologie*, Louvain-la-Neuve, Peeters, pp. 75-93.
- Barbérís, J.-M. (2005) « Le processus dialogique dans les phénomènes de reprise en écho », in Jacques Bres et al., *Dialogisme et polyphonie*, De Boeck Supérieur, Champs linguistiques, pp. 157-172.
- Burger, M. (2011) « Une caractérisation praxéologique du désaccord polémique : ce qu'informer dans les médias veut dire », *Semen*, revue de sémiolinguistique des textes et discours, numéro 31, pp. 61-80.
- Constantin de Chanay (H.) & Kerbrat-Orecchioni (C.) (2007) « 100 minutes pour convaincre : l'éthos en action de Nicolas Sarkozy », in M. Broth et al. (ed.) *Le français parlé des médias*, Stockholm, Acta Universitatis Stockholmiensis, pp. 309-329.
- De Fornel, M. (1990) « De la pertinence du geste dans les séquences de réparation et d'interruption », *Réseaux*, hors-série 8 n°2, pp.119-153.
- Ducrot, O. et Anscombre, J.-P., (1981), « Interrogation et argumentation », *Langue française*, Armand Colin, numéro 42, pp.5-22.
- Ferguson, N., (1977) « Simultaneous speech, interruptions and dominance », *British Journal of Sociology and Clinical Psychology*, 16, p. 295-302.
- Goldberg, Julia A., (1990) « Interrupting the discourse on interruptions », *Journal of Pragmatics*, 14, p. 883-903.
- Jacques, F., *L'espace logique de l'interlocution*, Presses universitaires de France, 1985.
- Jacquin, J. (2011) « Le/La polémique : une catégorie opératoire pour une analyse discursive et interactionnelle des débats publics ? » *Semen*, Polémiques médiatiques et journalistiques, Numéro 31, pp. 43-60.

- Jefferson, G. (1987) « On exposed and embedded correction in conversation », in G. Button & J.R. Lee (éd.), *Talk and social organization*, pp. 86-100, Clevedon, Multilingual Matters.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980) « La polémique et ses définitions », in Geelas, N. & Kerbrat-Orecchioni, C., *Le discours polémique*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 3-40 (reproduit dans <http://www.tau.ac.il/~adarr>).
- Li Han Z., (2001) « Coopérative and intrusive interruptions in inter- and intracultural dyadic discourse », *Journal of language and social psychology*, 20, 3, pp. 259-284.
- Miabeto, A. (2001) « Le champ symbolique du geste », in *Oralité et gestualité, interactions et comportements multimodaux dans la communication*, Christian Cavé, Isabelle Guaitella, Serge Santi, L'Harmattan, Paris.
- Oléron, P. (1987) « Marques de pouvoir dans les échanges polémiques », *Bulletin de Psychologie*, XL, pp. 263-278.
- Pallaud, B. (2006) « Une base de données sur les tronctions involontaires de mots en français parlé », *Travaux Interdisciplinaires du Laboratoire Parole et Langage*, vol. 25, pp.173-184.
- Pallaud, B., Rauzy, S. et Blache, P. (2013) « Auto-interruptions et disfluences en français parlé dans quatre corpus du CID », TIPPA. *Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, en ligne <http://tipa.revues.org/995> (consulté le 20 janvier 2014)
- Roulet, E., Filliettaz L. & Grobet A. avec la collaboration de Marcel Burger (2001) *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Berne, Lang, chap. 3 et 6.
- Roulet, E. et al. (1985) *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- Roulet, E., (1987) « Complétude interactive et connecteurs reformulateurs », *Cahiers de linguistique française*, n° 8, pp. 111-140.
- Amossy, R. (2011) « La coexistence dans le dissensus. La polémique dans les forums de discussion », [Coexisting in Dissensus. Polemical discourse in talkbacks], *SEMEN*, 31/2011, pp. 25-42, en ligne <http://semen.revues.org/9051>.
- Sandré, M. (2010) *Constantes et spécificités des dysfonctionnements interactionnels dans le genre débat politique télévisé : une application au débat de l'entre-deux tours de l'élection présidentielle française de 2007*, sous la direction de Catherine Détrie, Université Paul Valéry, Montpellier III, novembre 2010.
- Sandré, M. (2009a) « Débat politique télévisé et stratégies discursives : la visée polémique des ratés du système des tours », in Marcel Burger, Jérôme Jacquin, Raphaël Micheli (éds), *Actes du colloque « Le français parlé dans les médias : les médias et le politique »*, Lausanne, 2009.
- Sandré, M. (2009b) « Analyse d'un dysfonctionnement interactionnel – l'interruption – dans le débat de l'entre-deux tours de l'élection présidentielle de 2007 », *Mots, Les langages du politique*, <http://mots.revues.org/18793>; DOI : 10.4000/mots.18793 (consulté le 21 janvier 2013).
- Steuckardt, A. (2007) « Usages polémiques de la reformulation », Manuscrit auteur, publié dans *Recherches linguistiques* 29, pp. 55-74.
- Torck, D. (1994) « Diaphonie et interaction dans le débat politique », *Littérature, Le partage de la parole*, n°93, pp.15-30.

Rania Adel KHALIFA is an Assistant Professor at the Faculty of Languages, Ain-Shams University in Egypt. In 2005, she defended her doctoral thesis “The urban French in the novel *Boumkoeur* by Rachid Djaidani” and, in 2002, her master paper, “Sociolinguistics Study of the novel *Le Gone du Chaaba* by Azouz Begag”. Her research covers various linguistic disciplines: discourse analysis, argumentation and translation studies. Her articles have been published in France, Romania, Canada, Egypt and the United States.

Anaphores pronominales : ambiguïté référentielle et effets de cohérence et d'incohérence en français classique

Achraf Ben Arbia
Université de Kairouan

Abstract. In this paper, we study the repository operation of anaphoric pronouns in classical texts. This issue is undeniably important given that modern French assigns an anaphoric pronoun to its own history generally unproblematic repository order. However, our close analysis of anaphoric relations within the texts of the classical period indicated that the attachment of an expression anaphoric pronoun to its own history is mainly based on a strictly localizing approach, and that the term recovery refers to the closest referent despite the presence of other salient referents, compatible in gender and number with the ambiguous anaphoric pronoun. Our study of pronominal anaphora in classical French is based precisely on this observation. We will try mainly to focus on the limits of the textual approach to anaphora and we will propose a set of modern approaches, both syntactic and cognitive, to restrict referential ambiguities generated by a free handling of pronominal anaphoric expressions in classical texts.

Keywords: pronominal anaphora, referential ambiguity, referential accessibility, salience, theories of referential accessibility.

I. INTRODUCTION

Les travaux sur l'organisation textuelle (Apothéloz, 1995 ; Grobet, 2000 ; Combettes, 1986) ont démontré la grande importance que joue la gestion des pronoms anaphoriques dans la structuration informationnelle d'un texte. Toutefois, certains rattachements référentiels sont loin de se conformer à une telle exigence et ont le plus souvent une influence sur l'organisation et la progression thématique du texte. C'est essentiellement dans les textes classiques que la résolution des rapports anaphoriques pose problème. Ces ambiguïtés référentielles sont dues à un écart perceptible entre les règles établies, censées régir le fonctionnement assez libre des pronoms anaphoriques tout au long du XVII^{ème} siècle, et l'usage. Cette déviation de la règle intervient directement sur la continuité informationnelle du texte. Notons également, dans le même cadre, que les problèmes relatifs à la résolution des anaphores pronominales en ce qui concerne le rapport *anaphorique/anaphorisé* sont un des traits les plus marquants de la langue classique. Les grammairiens de cette période travaillent, essentiellement, sur l'éviction des équivoques d'ordre référentiel. Ces dernières sont susceptibles d'entraîner le décodeur vers différentes

interprétations lors de la résolution des rapports anaphoriques. Cependant, en dépit des règles établies par les grammairiens classiques, visant à restreindre l'emploi libre des pronoms anaphoriques, la gestion de ces termes de reprise est le plus souvent source d'ambiguïté référentielle. Comme nous l'avons déjà signalé, nous essayerons, dans cet article, de mettre en premier lieu l'accent sur les limites de l'approche textuelle de l'anaphore sur laquelle se fonde l'interprétation des rapports anaphoriques tout au long de la période classique et nous proposerons en deuxième lieu d'autres approches modernes qui semblent parfaitement convenir à la résolution des rapports anaphoriques lors d'une ambiguïté référentielle.

II. L'INSUFFISANCE DE L'APPROCHE « TEXTUELLE » DE L'ANAPHORE LORS DE LA RÉOLUTION DES RAPPORTS ANAPHORIQUES AMBIGUS AU SEIN DES TEXTES CLASSIQUES

Les travaux des remarqueurs classiques (Vaugelas, Bouhours, Chiflet...) édictent en principe absolu l'exigence de netteté de la référence pronominale tout en soulevant un problème majeur relatif à la localisation du référent d'un pronom anaphorique. De ce fait, les écrivains de la période classique sont loin de se conformer à une telle exigence dans la mesure où l'usage témoigne d'une très grande liberté dans la gestion des termes de reprise. Le problème majeur dans l'emploi des pronoms anaphoriques est celui de la contradiction entre la norme et l'usage ; autrement dit, une contradiction entre une norme en cours de constitution qui prétend régler l'anaphore par le principe de la proximité du référent et un usage qui résiste à ce principe. De manière plus précise, nous tenterons dans cette contribution de mettre l'accent sur les ambiguïtés référentielles issues des rapports anaphoriques ambigus. Celles-ci sont, généralement, dues à l'opposition entre les approches théoriques de l'anaphore, à savoir l'approche textuelle et l'approche cognitive ou « mémorielle ». Cette opposition persiste tout au long de la période classique au niveau de l'usage et entrave, assez souvent, toute interprétation référentielle univoque des rapports anaphoriques ambigus. La résolution des rapports anaphoriques appliquée au domaine des expressions référentielles implique qu'une forme pronominale donne, souvent, lieu à deux interprétations référentielles possibles du moment où le terme de reprise désigne deux référents dans l'énoncé. Dans ce sens, il s'avère difficile de trancher à quel référent l'auteur avait l'intention de renvoyer, ce qui engendre une interprétation incertaine et même obscure de l'expression référentielle en question et de tout l'énoncé. Ceci étant, lors de la localisation de l'antécédent d'une expression pronominale cohésive, les grammairiens et les remarqueurs classiques se basent sur une approche textuelle selon laquelle le bon référent est le GN le plus proche du pronom de reprise. Cependant, ce principe de proximité s'avère insuffisant pour localiser l'antécédent

d'une expression référentielle pronominale étant donné qu'un même pronom est susceptible de reprendre plusieurs antécédents ayant, d'un côté, le même statut topical et, de l'autre, présents dans le même contexte linguistique. Dans ce cadre, avant de mettre l'accent sur les limites de l'approche textuelle de l'anaphore et le recrutement de l'antécédent uniquement via le critère positionnel, il convient de définir l'ambiguïté référentielle telle qu'elle a été conçue tout au long de la période classique. Pour définir la notion d'ambiguïté, nous nous référons à la définition proposée par Moeschler et Reboul :

nous restreindrons ce terme à son acception sémantique. Une phrase est ambiguë si elle est susceptible de recevoir plusieurs significations. Cette possibilité provient de deux sources principales : un mot de la phrase est ambigu et a deux sens différents ou plus (ambiguïté lexicale) : la construction syntaxique de la phrase est ambiguë et elle peut se répéter de différentes façons (ambiguïté syntaxique). On remarquera que dès lors qu'il y a ambiguïté lexicale ou ambiguïté syntaxique, il y a automatiquement ambiguïté sémantique [...]. (1994 : 523)

L'approche textuelle de l'anaphore est fondamentalement localisante. Autrement dit, l'expression anaphorique désigne un référent mentionné précédemment dans le discours. Cette dépendance entre le segment anaphorique et un autre segment textuel apparaît dans la définition de Ducrot et Schaffer qui stipulent qu'un :

segment de discours est dit anaphorique lorsqu'il fait allusion à un autre segment, bien déterminé, du même discours, sans lequel on ne saurait lui donner une interprétation (même simplement littérale). (1995 : 457)

Ceci étant, la résolution des rapports anaphoriques ambigus au sein des textes classiques est basée, entre autres, sur une approche textuelle qui érige comme principe unique de localisation de l'antécédent le principe de proximité. En français classique, ce mode de recrutement de l'antécédent « *n'est pas sans vertu* » (Fournier, 2008 : 330). Dans ce sens, il arrive, le plus souvent lors d'une concurrence référentielle entre plusieurs antécédents, que la localisation du bon référent visé par le pronom anaphorique s'effectue par le recours au principe de proximité. Ce mode de recrutement apparaît, souvent, comme un critère décisif dans la mesure où le choix du référent le plus proche permet, généralement, de savoir lequel des antécédents concurrents est anaphorisé par le pronom anaphorique. Ainsi, dans l'énoncé (1), l'assignation du référent au pronom démonstratif *celle-ci* ne peut se faire que sur la base de l'approche textuelle de l'anaphore. Autrement dit, l'antécédent approprié pour l'expression anaphorique pronominale n'est autre que le GN le plus proche :

1) Il parla dans la séance, avec beaucoup d'aigreur, contre les transports d'argent faits hors du royaume par Cantarini, banquier du cardinal. Vous jugez bien que je ne l'épargnai pas, et que tout ce qui était de *la vieille fronde* se pique de renchérir sur *la*

nouvelle. Celle-ci en parut embarrassée ; et Croissi, qui en était et qui venait de dire l'apologie de l'ancienne, dit à Caumartin : « la botte est belle, vous l'entendez mieux que nous ». (Retz, 1679 : 330)

Pour résoudre l'ambiguïté référentielle dans cet énoncé, il convient de rattacher le pronom démonstratif *celle-ci* à l'un des deux antécédents concurrents qui y sont présents, *la vieille fronde* ou *la nouvelle*. Ces derniers ont, d'une part, les mêmes caractéristiques morphologiques de genre et de nombre que l'expression anaphorique pronominale et, de l'autre, ils appartiennent à la même phrase. Tous ces facteurs contribuent à les rendre de plus en plus inaccessibles du point de vue de leur rattachement référentiel au pronom de reprise. Toutefois, le principe de proximité, largement prôné par les remarqueurs classiques, est à ce titre un principe infaillible, puisqu'il permet de localiser le bon référent visé par le pronom anaphorique *celle-ci*. Dans ce sens, entre les deux GN concurrents, *la nouvelle* constitue l'antécédent visé par le pronom démonstratif *celle-ci*. Le recrutement par la proximité ôte toute ambiguïté référentielle entre le pronom de reprise et son antécédent. Cette résolution anaphorique univoque est appuyée par le rôle qu'assure la particule adverbiale *-ci* marquant un degré de proximité activée en dotant l'antécédent le plus proche *la nouvelle* d'une saillance indéniable.

Dans l'énoncé (2), la résolution du rapport anaphorique ambigu est faite par le recours au principe de proximité qui permet de rattacher le pronom anaphorique à son propre antécédent :

2) C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de *son ambassadeur Flaminius qui* rencontre *un prince intrépide, qui* voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. (Corneille, 1651 : 504)

La lecture de cet énoncé conduit tout lecteur à se demander quel est l'antécédent auquel réfère la deuxième occurrence du pronom relatif *qui*. Ce dernier est susceptible de reprendre le premier antécédent, *son ambassadeur Flaminius*, ou le deuxième antécédent, qui est plus proche *un prince intrépide*. L'approche textuelle, adoptée par les grammairiens et les remarqueurs classiques lors de la résolution des rapports anaphoriques ambigus, recrute le deuxième antécédent *un prince intrépide* comme référent du pronom relatif *qui*. Cette interprétation référentielle univoque ne fait intervenir aucun autre mode de recrutement et elle s'avère suffisante pour localiser le référent visé par le pronom relatif *qui*, qui n'est autre que le GN *un prince intrépide*.

Tout au long de la période classique, l'interprétation des rapports anaphoriques repose, essentiellement, sur l'approche textuelle. Néanmoins, les limites de cette approche apparaissent dès que plusieurs antécédents concurrents se présentent en tant que candidats potentiels pour le même marqueur anaphorique. Ces derniers jouissent tous du même degré de saillance locale qui :

intervient fortement dans l'interprétation d'un énoncé en situation de dialogue ou dans la compréhension d'un texte : mettant en avant un

élément du contexte, elle dirige l'attention sur cet élément et rend sa prise en compte prioritaire dans le processus de résolution des références et des coréférences » (Landragin, 2003 : 1)

De ce fait, certains rapports anaphoriques ambigus suggèrent d'autres processus interprétatifs outre le principe de proximité qui apparaît comme insuffisant lors de la résolution de certains rattachements référentiels. Les deux énoncés, mentionnés ci-dessous, témoignent de l'insuffisance de l'approche textuelle de l'anaphore :

3) *Elle* (Mme de Clèves) était néanmoins exposée au milieu de la cour; elle allait tous les jours chez les reines et chez *Madame*. Tout ce qu'il y avait d'hommes jeunes et galants la voyait chez *elle* et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison était ouverte à tout le monde (Mme de La Fayette, 1678 : 273).

4) Je rends *au public* ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de *lui* la matière de *cet ouvrage*: il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention dont je suis capable, et qu'il mérite de moi, je *lui* en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de *lui* d'après nature, et s'il se connaît quelques uns des défauts que je touche, s'en corriger (La Bruyère, 1688 : 61).

Dans le premier énoncé (3), le pronom anaphorique *elle* est susceptible de reprendre le premier antécédent *elle* qui désigné *Mme de Clèves* ou celui qui est plus proche *Madame*. Le même cas de figure se présente dans l'énoncé (4) où le pronom anaphorique *il* dans *qu'il mérite de moi* peut reprendre l'antécédent le plus proche *cet ouvrage* ou celui qui est plus éloigné *au public*. Dans des énoncés pareils, en vigueur durant toute la période classique, la résolution des rapports anaphoriques ambigus est impossible étant donné que le principe de proximité, à lui seul, ne permet pas l'assignation du marqueur anaphorique ambigu à son propre antécédent. Ceci étant, la concurrence entre plusieurs antécédents, compatibles en genre et en nombre avec le pronom anaphorique, peut justifier les limites de l'approche textuelle strictement localisante. Se baser uniquement sur cette approche pour effectuer les rattachements référentiels au sein des textes classiques ne fait que multiplier les ambiguïtés référentielles. Pour parer aux inconvénients de l'approche textuelle de l'anaphore, d'autres linguistes (Ariel, Keenan et Comrie, Chafe...) présentent d'autres processus interprétatifs lors de l'interprétation des rapports anaphoriques. Les apports de ces approches modernes ont permis de gérer les ambiguïtés référentielles au sein des textes classiques.

III. LES THÉORIES DE L'ACCESSIBILITÉ RÉFÉRENTIELLE ET LE TRAITEMENT DES RELATIONS ANAPHORIQUES AMBIGUËS AU SEIN DES TEXTES CLASSIQUES

Outre l'approche textuelle de l'anaphore, la récupération d'un antécédent localement saillant lors d'une ambiguïté référentielle entre plusieurs référents concurrents suggère le recours à d'autres stratégies interprétatives. L'application de

ces stratégies permet, le plus souvent, l'attribution d'une référence unique au marqueur anaphorique ambigu.

3.1. La théorie de l'accessibilité selon Ariel (1988, 1990, 2001)

Ariel (1988, 1990, 2001) signale l'importance de quatre facteurs qui permettent à le lecteur de juger le degré d'accessibilité des référents :

- Le premier facteur est relatif à la distance entre le référent et l'expression référentielle. Pour Ariel, plus celle-ci est proche du référent, plus ce dernier est accessible et présent à court terme dans la mémoire de le lecteur.
- Le deuxième facteur est lié au degré de saillance du référent. Plus celui-ci est saillant (déjà présent dans la mémoire immédiate de le lecteur), plus il est accessible référentiellement.
- Le troisième facteur est un facteur positionnel. Autrement dit, plus la distance entre l'expression anaphorique et son antécédent est grande, moins le référent est accessible. L'unité entre l'expression anaphorique et le référent est un facteur important permettant au lecteur de faire des prédictions sur le degré d'accessibilité d'un référent.
- Le quatrième facteur concerne la compétition entre les référents. Plus un fragment de texte contient des référents potentiellement concurrents, plus le référent auquel renvoie l'expression anaphorique est moins accessible.

L'application de la théorie d'accessibilité n'est pas sans importance. Ariel rattache cette importance au fait que le degré d'accessibilité s'explique par le degré d'ambiguïté de l'expression référentielle. Autrement dit, le degré d'accessibilité varie d'une expression référentielle à une autre. Un référent référentiellement accessible et présentant un degré d'accessibilité élevé par rapport à d'autres référents présents dans le même contexte serait le référent qui répondrait parfaitement aux différents facteurs de la théorie de l'accessibilité (distance, saillance, unité et compétition). Dans l'énoncé (5), le référent approprié de l'expression anaphorique pronominale *il* acquiert un degré d'accessibilité élevé par rapport au deuxième antécédent concurrent vu qu'il répond aux différents facteurs de la théorie de l'accessibilité référentielle :

5) Si *M de Sévigné* était ici, *il* vous rendrait grâce, comme moi, des offres que vous *lui* faites, mais *notre ami Bussy* vous pourra dire où *il* est depuis deux mois. Contentez-vous donc de mes seules connaissances, et de la protestation que je vous fais de vous honorer plus que tous les hommes du monde. Il est impossible d'avoir eu l'honneur de vous voir sans avoir pour vous une estime tout extraordinaire, et puisque souvent nous avons pensé crever de rire ensemble, faites vos conclusions, et jugez vous-même que je suis avec passion, monsieur, votre très humble et obéissante servante. (Mme de Sévigné, 1675 : 11)

Dans cet énoncé, les deux premières occurrences du pronom personnel de la troisième personne *il* et *lui* sont coréférentielles, puisqu'elles réfèrent toutes les deux à l'antécédent *M de Sévigné*. Cependant, la troisième occurrence du même pronom dans *mais notre ami Bussy pourra vous dire où il est depuis deux mois* est ambiguë, puisque un nouveau référent concurrent, à savoir *notre ami Bussy* figure dans la même phrase. L'ambiguïté référentielle se justifie dans cet énoncé par la capacité du pronom personnel *il* à référer à l'un des deux antécédents potentiellement concurrents *M de Sévigné* et *notre ami Bussy*. En tenant compte des apports de la théorie de l'accessibilité, telle qu'elle a été présentée par Ariel (1988), nous allons essayer, sur la base des différents facteurs (distance, unité, saillance et compétition), de localiser le bon référent contextuel de l'expression anaphorique pronominale ambiguë *il*. Dans ce sens, ce référent sera au premier plan dans la représentation du discours du lecteur. Tout en étant considéré ainsi, le premier antécédent *M de Sévigné* jouit d'une forte accessibilité référentielle par rapport au deuxième référent concurrent *notre ami Bussy*. Dans ce même cadre d'analyse et en appliquant les différents facteurs de l'accessibilité référentielle fournis par Ariel (1988), nous pouvons trancher que, parmi les deux antécédents concurrents *M de Sévigné* et *notre ami Bussy*, c'est le premier référent qui constitue l'antécédent visé par le pronom personnel *il*, étant donné qu'il répond aux différents facteurs qui permettent de lui conférer un degré d'accessibilité élevé. Le tableau ci-dessous résume l'application des facteurs de l'accessibilité référentielle sur les deux antécédents concurrents :

Facteurs d'accessibilité référentielle selon Ariel (1988, 1990, 2001)	Antécédent potentiel 1 <i>M. de Sévigné</i>	Antécédent potentiel 2 <i>Notre ami Bussy</i>
Distance	Le pronom et l'antécédent figurent dans la même phrase.	Le pronom et l'antécédent figurent dans la même phrase.
Saillance	[+ saillant] - Position initiale dans la phrase. - Repris par plusieurs pronoms coréférentiels (<i>il, lui</i>).	[- saillant] - Position non initiale dans la phrase. - Introduit récemment dans le discours.
Unité	- Dans la même phrase que le pronom (sujet d'une proposition subordonnée).	- Dans la même phrase que le pronom (sujet d'une phrase coordonnée à la première).
Compétition	- Thème de l'énoncé (présent dans la mémoire discursive des lecteurs). - Plus focalisé	- Antécédent concurrent (récemment introduit dans le discours). - Moins focalisé
Degré d'accessibilité référentielle	[+ accessible]	[- accessible]

3.2. La théorie de l'accessibilité selon Keenan et Comrie (1977, 1979, 1981)

La théorie de l'accessibilité référentielle proposée par Keenan et Comrie (Keenan, E., et Comrie, B., 1977 : 63-99) permet dans certaine mesure de résoudre les rapports anaphoriques ambigus en conférant au référent désigné par l'anaphorique un degré de continuité topicale au sein de l'énoncé. Pour ces deux linguistes, les syntagmes nominaux présentent différents degrés d'accessibilité référentielle selon leurs positions syntaxiques dans la phrase. Autrement dit, le processus de référenciation devrait tenir compte de la valeur syntaxique que possède le référent au sein de l'énoncé. Les référents sont ainsi localisés par des calculs inférentiels qui tiennent compte de la fonction syntaxique des groupes nominaux concurrents. Selon cet angle d'analyse, l'échelle d'accessibilité référentielle telle qu'elle a été établie par Keenan et Comrie (1977, 1979) attribue aux groupes nominaux occupant la fonction sujet un degré d'accessibilité référentielle élevé par rapport aux groupes nominaux occupant une fonction syntaxique régie par le verbe. Ceci étant, l'antécédent ayant la fonction sujet au sein de l'énoncé jouit d'une forte accessibilité référentielle par rapport à un autre antécédent concurrent ayant la fonction de complément d'objet direct. Le complément d'objet direct est plus accessible que le complément d'objet indirect. Le complément d'objet indirect serait également plus accessible que le complément circonstanciel. Cette classification des référents selon leurs fonctions syntaxiques permet de lever l'ambiguïté référentielle et de rattacher le pronom anaphorique à l'antécédent qui jouit d'une forte accessibilité référentielle par rapport aux autres référents concurrents présents également dans le même énoncé. Dans les deux énoncés (6) et (7), la localisation du référent approprié pour chacune des deux expressions anaphoriques pronominales *en* et *qui* se fonde sur la théorie de l'accessibilité référentielle proposée par Keenan et Comrie (1977, 1979) :

6) *La proposition* ne plut pas; mais on ne put la refuser, et parce qu'elle était dans l'ordre, et parce qu'elle faisait, en quelque façon, juger que je voulais au moins retenir *mes bénéfiques*, puisque j'*en* voulais prendre soin (Retz, 1679 : 59).

7) *Meillaincour*, écuyer de *mon frère*, *qui* me servait de second, et *qui* avait été blessé dans le petit ventre et désarmé, et le chevalier du Plessis, second de Praslin, nous vinrent séparer (Retz, 1679 : 61).

Dans ces deux énoncés, l'attribution d'un référent à chacune des deux expressions anaphoriques pronominales *en* et *qui* pose problème. Ceci est dû à la présence d'autres référents saillants dans le même énoncé qui rend le rattachement référentiel du terme de reprise à son antécédent plus difficile à établir. Néanmoins, en nous basant sur la hiérarchie de l'accessibilité (HA) proposée par Keenan et Comrie (1977, 1979), nous pouvons classer les référents selon la valeur syntaxique qu'ils occupent au sein de l'énoncé en référents ayant une forte accessibilité référentielle et en référents de faible accessibilité référentielle. Le premier énoncé (6) met ainsi en concurrence deux référents, l'un en fonction de sujet et l'autre en fonction de complément d'objet direct. Ceci étant, l'antécédent *la proposition*, en position sujet, est plus accessible que le deuxième GN concurrent *mes bénéfiques*, en

fonction de complément d'objet direct. Le pronom anaphorique *en* réfère dans ce cas à l'antécédent jouissant d'une forte accessibilité référentielle et constituant le thème de l'énoncé *la proposition*. Dans le deuxième énoncé (7), les deux occurrences du pronom relatif *qui* sont susceptibles de reprendre l'un des deux antécédents concurrents *Meillaincour (écuyer)* ou *mon frère*. Le premier antécédent *Meillaincour (écuyer)*, sujet de l'énoncé, est plus saillant que le deuxième GN concurrent *mon frère*, ayant pour fonction complément du nom *Meillaincour*. Le référent, présentant un degré d'accessibilité référentielle plus élevé, serait alors le sujet *Meillaincour* qui constitue le thème de l'énoncé et non l'antécédent le plus proche *mon frère*.

Les deux tableaux ci-dessous résument les préférences des rattachements référentiels appliquées dans les énoncés (6) et (7) où tous les rapports anaphoriques sont ambigus :

Énoncé 6:

Facteurs d'accessibilité référentielle selon Keenan et Comrie (1977)	Antécédent potentiel 1 <i>La proposition</i>	Antécédent potentiel 2 <i>Mes bénéfiques</i>
Distance	- Le pronom et l'antécédent font partie du même segment textuel.	- Le pronom et l'antécédent font partie du même segment textuel.
Saillance	[+saillant] - Position initiale dans l'énoncé. - Thème de l'énoncé.	[-saillant] - Position non initiale dans l'énoncé. - GN récemment introduit au sein du discours.
Fonction syntaxique au sein de l'énoncé	- Sujet de l'énoncé.	- Fonction régie par le verbe (COD).
Degré d'accessibilité référentielle	- Forte accessibilité référentielle. [+accessible]	- Faible accessibilité référentielle. [-accessible]

Énoncé 7:

Facteurs d'accessibilité référentielle selon Keenan et Comrie (1977)	Antécédent potentiel 1 <i>Meillaincour</i>	Antécédent potentiel 2 <i>Mon frère</i>
Distance	- Le pronom et l'antécédent font partie du même segment textuel.	- Le pronom et l'antécédent font partie du même segment textuel.
Saillance	[+saillant] - Nom propre : thème de l'énoncé. - Position initiale dans la phrase.	[-saillant] - Structure: <i>N de N</i> . - Position non initiale dans la phrase. - GN récemment introduit dans le discours.
Fonction syntaxique au sein de l'énoncé	- Sujet de l'énoncé.	- Complément du nom <i>Meillaincour (N de N)</i> .

Degré d'accessibilité référentielle	- Forte accessibilité référentielle. [+accessible]	- Faible accessibilité référentielle. [-accessible]
--	---	--

3.3. La théorie de l'accessibilité selon Chafe (1987, 1994)

Chafe (1987, 1994) (Chafe, W., 1987, 21-51) propose une classification des référents selon l'opposition entre *référent donné* et *référent nouveau*. Pour ce linguiste, le degré d'accessibilité des référents varie selon leur degré de saillance et selon leur statut cognitif au sein de l'énoncé. Dans cette même perspective, Chafe établit une opposition entre *référent donné*, qu'il considère comme une entité référentielle introduite explicitement dans l'univers du discours et doté d'un degré de saillance bien particulier, et *référent nouveau*, qui ne possède aucune de ces propriétés et qui est considéré comme inactif dans la mémoire discursive des lecteurs. En établissant cette classification, Chafe (1994) propose trois facteurs primordiaux lors de l'identification des référents. Ces facteurs rendent compte également du degré d'activation (voir Lambrecht, 1988 : 144) des référents dans la mémoire discursive des lecteurs :

- L'identification du référent suppose des connaissances partagées par l'auteur et le lecteur : référent supposé être partagé entre auteur et lecteur.
- Le référent, activé dans la mémoire discursive des lecteurs, doit être désigné par une expression référentielle qui rendra facile son identification.
- Le référent doit être contextuellement saillant.

Pour Chafe (1994), il y a une relation étroite entre le statut cognitif du référent et son interprétation en tant que topique. Autrement dit, pour qu'un référent soit interprété en tant que topique du discours, il faut qu'il soit suffisamment accessible et activé dans la mémoire discursive des lecteurs. Ceci étant, les référents qui sont dotés d'un degré d'accessibilité élevé tout en étant actifs au sein du discours sont considérés comme *donnés*. Par contre, les référents récemment introduits dans le discours, inactifs et qui deviennent au fur et à mesure actifs sont considérés comme *nouveaux*.

Cette opposition entre *référent nouveau* et *référent connu* suggère différents degrés d'activation référentielle des référents présents au sein du même énoncé. Ceci étant, l'application de la théorie d'accessibilité référentielle établie par Chafe (1994) sur des énoncés classiques vise davantage à classer les référents selon leur statut cognitif (leur degré d'activation) qu'à décrire le fonctionnement des expressions référentielles. Dans l'énoncé 7, cette dichotomie entre *référent donné* et *référent nouveau* permet d'accéder au référent visé par l'expression

anaphorique pronominale et de classer les référents selon leur degré d'activation référentielle :

8) *La tyrannie* consiste au désir de domination universel et hors de son ordre. Diverses chambres de forts, de beaux, de bons esprits, de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs. Et quelques fois ils se rencontrent et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre, car leur maîtresse est de divers genre. Ils ne s'entendent pas. Et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même *la force* : *elle* ne fait rien au royaume des savants, *elle* n'est maîtresse que des actions extérieures. (Pascal, 1662, p. 85, III, *Misère*, 54)

Dans cet énoncé, les deux référents concurrents *la tyrannie* et *la force* acquièrent, de par leur position dans l'énoncé, un degré d'accessibilité référentielle différent. C'est à travers leur statut cognitif, en termes de connaissances partagées, que le lecteur parvient à rattacher les deux occurrences ambiguës du pronom personnel *elle* à l'antécédent le plus saillant *la tyrannie*. Le degré d'activation d'un référent repose selon l'optique de Chafe (1994) sur trois facteurs. Ainsi, un référent facilement identifiable est, tout d'abord, présumé connu par l'auteur et le lecteur. Ensuite, il doit être également désigné par une expression référentielle qui rend facile son identification. Enfin, il doit acquérir un degré de saillance contextuelle élevé en situation de concurrence référentielle. De ce fait, l'antécédent *la tyrannie*, constituant le thème de l'énoncé, est l'entité référentielle active et centrale dans la représentation mentale des lecteurs. Ce statut cognitif lui confère un degré de saillance contextuelle élevé par opposition au deuxième GN concurrent *la force*. Tous ces facteurs permettent aux lecteurs d'interpréter la référence pronominale dans le cas où la structure du discours ne fournit pas une base informationnelle suffisante pour ces opérations. La classification des référents concurrents selon leur degré d'activation (Chafe, 1994) peut être schématisée de la manière suivante :

Facteurs d'accessibilité référentielle selon Chafe (1994)	Antécédent potentiel 1 <i>La tyrannie</i>	Antécédent potentiel 2 <i>La force</i>
Degré de saillance contextuelle	[+saillant] - Thème de l'énoncé. - Position initiale dans l'énoncé (sujet). - Référent saillant dans la mémoire discursive des lecteurs. →Degré de saillance locale élevé.	[-saillant] - Position non initiale dans l'énoncé. - GN récemment introduit dans le discours. →Degré de saillance locale faible.
Type d'activation	- Référent donné. - Référent actif. - Référent accessible.	- Référent nouveau. - Référent inactif. - Référent inaccessible.
Degré d'activation référentielle	[+activé] Degré d'activation référentielle élevé.	[-activé] Degré d'activation référentielle faible.

IV. CONCLUSION

Dans ce travail portant sur le fonctionnement référentiel des pronoms anaphoriques au sein des textes classiques, nous avons essayé de démontrer que le principe de proximité, largement prôné par les remarqueurs classiques, est un principe faillible et que ses limites apparaissent dès que les référents concurrents, candidats potentiels pour le même marqueur anaphorique, jouissent du même degré de saillance locale. Ceci étant, il s'avère difficile, voire impossible pour le lecteur de localiser le référent approprié du pronom anaphorique ambigu. Face à cette situation d'indétermination référentielle, nous avons proposé d'autres approches théoriques pour la résolution des rapports anaphoriques ambigus. Les différentes théories de l'accessibilité référentielle, passées en revue, ont permis dans le cadre d'une concurrence référentielle entre plusieurs antécédents de classer ces derniers selon leur degré d'accessibilité en référents ayant une forte accessibilité référentielle, référents ayant une accessibilité référentielle moyenne et référents ayant une faible accessibilité référentielle.

Bibliographie

- Apothéloz, D., 1995, *Rôle et fonctionnement de l'anaphore dans la dynamique textuelle*, Genève, Droz.
- Ariel, M., 1988, « Referring and accessibility », *Journal of Linguistics* 24, pp. 65-87.
- Ariel, M., 1990, *Assessing Noun-Phrase antecedents*, London/New York: Routledge.
- Ariel, M., 2001, « Accessibility Theory: An Overview », in T. Sanders, J. Schilperood et W. Spooren (eds) *Text representation: Linguistic and psycholinguistic aspects*, Amsterdam: John Benjamins, pp. 29-87.
- Bouhours, D., 1674, *Doutes sur la langue française*, Mable Cramoisy, Genève, 1972.
- Chafe, W., 1987, « Cognitive constraints on information flow », in R.S. Tomlin (ed.) *Coherence and grounding in discourse. Outcome of a Symposium, Eugene, Oregon, June 1984*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 21-51.
- Chafe, W., 1994, *Discourse, consciousness and time: the flow and displacement of conscious experience in speaking and writing*. Chicago et London: The University of Chicago Press.
- Charolles, M. et Combettes, B., 1999, « Grammaire de phrase et contraintes textuelles : le cas des constructions détachées », *Verbum XIII*, 3, pp. 149-163.
- Comrie, B., 1981, *Language universals and linguistic typology: Syntax and morphology*, Chicago: University of Chicago Press.
- Corblin, F., 1995, *Les formes de reprise dans le discours. Anaphores et chaînes de référence*, Presses Universitaires de Rennes.
- De Mulder, W., 1998, « Celui-ci et celui-là : encore un couple mal assorti ? », *Recherches linguistiques*, 22, pp. 97-129.
- De Mulder, W., 2000, « Démonstratifs et accessibilité », *Verbum XXII*, I, pp. 103-125.
- Fournier, N., 1998, « Norme et usage de l'anaphore pronominale en français classique : principe de proximité et principe de saillance du référent », in J. Baudy et Ph. Caron (éds), *Problèmes de cohésion syntaxique*, Presses Universitaires de Limoges, pp. 191-214.
- Fournier, N., (2008), « La gestion des anaphoriques en discours au XVIIe siècle: l'exemple du cardinal de Retz », in Olivier Bertrand, Sophie Prévost, Michel Charolles, Jacques François, Catherine Schnedecker (éds). *Discours, diachronie, stylistique du français ; Etudes en hommage à Bernard Combettes*, Pele Lang SA, Editions scientifiques internationales, pp. 325-341.

- Keenan, E., et Comrie, B., 1977, « Noun phrase accessibility and universal grammar », *Linguistic Inquiry*, 8, pp. 63-99.
- Kleiber, G., 1983, « Les démonstratifs (dé)montrent-ils? Sur le sens référentiel des adjectifs et pronoms démonstratifs », *Le français moderne*, 51/2, pp. 99-117.
- Kleiber, G., 1994, *Anaphores et pronoms*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Landragin Loria, F., (2003), « La saillance comme point de départ pour l'interprétation et la génération », in *Journée d'étude de l'Association pour le Traitement Automatique des Langues sur la structure informationnelle*, Paris, en ligne http://fred.landragin.free.fr/publi/03_ATALA-pres.pdf.
- Reboul, A., 1989b, « Pragmatique de l'anaphore pronominale », *Sigma*, pp. 12-13.

Corpus

- Retz, cardinal de (2003, [1679]), *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I-III, Paris : Livre de poche, col. « La Pochothèque ».
- Corneille (1964, [1651]), *Nicomède*, Paris : Bordas.
- La Bruyère (1951, [1688]), *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Sévigné, Mme de (1976, [1675]), *Correspondance*, t. 1, Paris : Flammarion.
- Pascal (2004, [1662]) *Pensées*, Paris : Folio Classique.
- Fayette, Mme de La., (1973, [1678]), *La Princesse de Clèves*, Paris : Le Livre de Poche, coll. « Les Classiques de Poche ».

Achraf BEN ARBIA, professor (teaching and research) at the *Faculty of Arts and Humanities of Kairouan* (Tunisia), member of the Research Laboratory: *Language, Speeches and Cultures* (Higher Institute of Human Sciences of Jendouba (Tunisia)).

Un parler hybride en pleine expansion : analyse de l'adstrat lexical, syntaxique et phonologique du *franfulfulde* au Nord-Cameroun

Jean Paul Balga
Université de Maroua

Abstract. The dialectization attested in the French speaking world is explained by the fact that this language is spoken by speakers from different sociocultural backgrounds. The permanent contact between French and the Francophone community languages lead to a phenomenon of enrichment of French. Cohabitation with the French vehicular *fulfulde* gave birth to a hybrid spoken in schools in Northern Cameroon, the *franfulfulde*, characterized by linguistic interference in what concerns the first and second articulation of language. This leads to a true complementarity French – *lingua franca*, thus laying the foundations of a genuine interculturalism.

Keywords: Northern Cameroon, French, Fulfulde, Franfulfulde.

I. INTRODUCTION

Au cours de leur évolution, les langues entrent en contact les unes avec les autres. Selon Georges Mounin (1974 : 181), « les changements ou les identifications résultant dans une langue des contacts avec une autre langue, du fait du bilinguisme des locuteurs, constituent le phénomène d'interférence linguistique ». Les langues s'influencent alors mutuellement, ce qui peut se manifester par des emprunts lexicaux, de nouvelles formulations syntaxiques, des calques sémantiques ; l'apparition de nouveaux mots, de nouvelles tournures de phrase ou des traductions littérales d'expressions idiomatiques. Comment l'interférence linguistique opère-t-elle entre le français et le *fulfulde* au nord-Cameroun ? Comment le *fulfulde* s'est-il imposé comme véhiculaire dans cette partie du pays ? Comment le *franfulfulde* est-il source d'enrichissement de la langue française ? C'est à ces questions que nous tâcherons de répondre dans cet article. Celui-ci s'inscrit dans la linguistique de corpus essentiellement descriptive. On s'appuie sur un corpus de français oral recueilli à micro visible au *Lycée Bilingue de Maroua* et au *Lycée de Salak*. Dans le cadre de leur mémoire de fin de formation, cette enquête a été menée, en 2013, par six élèves¹ de l'École Normale Supérieure de Maroua. Nous analysons les occurrences *franfulfulde* qui ont été recueillies. Mais auparavant, nous présenterons la situation sociolinguistique nord-camerounaise.

¹ Qui ont travaillé sous ma direction.

II. LE FULFULDE ET LES AUTRES LANGUES NATIONALES

Selon Bernd et Derek (2004 : 53), le Cameroun couvre trois des quatre grandes familles linguistiques africaines : le phylum Nilo-saharien, le phylum Afro-asiatique et le phylum Niger-kordofan. La famille sémitique du phylum Afro-asiatique est représentée par l'*arabe-choa* alors que la famille Tchadique compte 57 langues réparties en 5 groupes : le groupe Ouest avec le *haoussa* ; le groupe Centre-ouest avec cinq autres sous-groupes ; le groupe Centre-est avec cinq autres ; le groupe Sud avec le *masana* ; le groupe Est avec le *kerá*.

Le Niger-kordofan est le plus représenté avec 187 unités-langues regroupées dans trois familles : l'Ouest-atlantique : le *fulfulde* ; le Benoué-congo : 146 langues dans quatre sous-familles ; l'Adamawa-oubanguienne : 40 langues dans deux sous-familles. La sous-famille Oubanguienne : trois représentants ; celle d'Adamawa comprend 37 langues classées dans huit groupes : le Mbum avec 12 langues parmi lesquelles le *mundang* et le *tupuri*.

Les « Kirdi² » ont globalement adopté le *fulfulde* comme langue véhiculaire au Nord-Cameroun, mais également de notables ou des parents de chefs traditionnels sur le territoire desquels vivent des Foulbés. Or, comme plus d'une élite fonctionnaire devient chef traditionnel dans son village, notamment à la retraite, on ne saurait en parler d'une sous-catégorie distincte. C'est dire que les chefs traditionnels sont, pour la plupart aujourd'hui, passés par l'école où ils ont appris le français : ils sont donc généralement trilingues : la maternelle + le véhiculaire + l'officielle.

Le but inavoué de cette adoption du *fulfulde*, qui s'accompagne souvent de l'islamisation, est d'acquiescer un statut social identique à celui du Peul, avec tous les avantages qui en découlent : considération, honneurs, poste d'affectation juteux, bourses d'étude à l'étranger,...

L'adoption exclusive du *fulfulde* permet au nouveau converti d'intégrer l'ensemble des us et coutumes pratiqués par le Peul ; il s'agit d'une véritable acculturation. Le peul est à la fois véhiculaire et vernaculaire pour le prosélyte qui doit l'utiliser à toutes les occasions, à savoir au sein de son ethnie, dans la cellule familiale et en milieu public. Roger Labatut (1983 : 22) parle d'un « bilinguisme d'opportunité ». Ce choix du *fulfulde* à des fins d'ascension sociale est un phénomène qui a pris de l'ampleur à l'époque coloniale. Il s'est accentué au cours des années qui ont suivi l'Indépendance et pendant lesquelles les autorités administratives et politiques du Nord-Cameroun étaient en grande majorité d'origine peule. Selon Roger Labatut (*idem*), « les jeunes, à tort ou à raison, pensaient alors qu'ils avaient intérêt à se foulaiser ». Néanmoins, le changement survenu à la tête de la Magistrature suprême, en 1982, aurait joué en défaveur du processus d'islamisation. Avec l'avènement de la démocratie et du libéralisme

² Terme péjoratif désignant les non-Musulmans.

communautaire prôné par le nouveau régime de Yaoundé, le *fulfulde* semble avoir cessé d'être une langue de promotion sociale. Par conséquent, la « foulanisation », loin d'être opportune, n'est plus à sa vitesse de croisière. Toutefois, Pierre Dumont et Bruno Maurer (1995 : 71) confirment cette vitalité linguistique du *fulfulde* en ces termes : « Il faudra sans doute attendre une franche amélioration des taux de scolarisation des régions concernées pour voir le français concurrencer le *fulfulde* dans sa fonction véhiculaire ».

On attendra encore longtemps pour voir le français concurrencer la langue peule dans sa fonction véhiculaire au Nord-Cameroun. Par exemple, à la périphérie des aires de peuplement peul, le *fulfulde* est en pleine expansion. Par exemple, à la périphérie des aires de peuplement peul, le *fulfulde* est en pleine expansion. Tupuri, Massa, Mundang, Mafa, Daba, Dii, Gbaya, Musgum, Guidar, Fali... utilisent le *fulfulde* au cours de contacts utilitaires et occasionnels. Aussi bien dans les centres urbains, dans les marchés, dans les cours des chefferies traditionnelles que dans les services publics, le recours au *fulfulde* s'avère une nécessité. Roger Labatut (1982 : 23) constate l'expansion de ce véhiculaire :

Le peul joue cette fonction véhiculaire dans toute la région du Nord, à l'exception du département le plus septentrional, le Logone et Chari qui est essentiellement peuplé de Kotoko et d'Arabes.

D'une façon générale, il s'agit d'un bilinguisme de nécessité dans lequel l'usage du *fulfulde* est réduit à sa plus simple expression. Le « Kirdi » l'utilise pour s'adresser à un Peul ou à un inconnu ; c'est une variété très simplifiée, à l'exemple de cet énoncé dialogal :

- (1) - *A jam na ?*
 //*Tu / bien //*
 « Tu te portes bien ? »
- *Jam-jam fuu*
 //*bien-bien/tous//*
 « Tout le monde se porte bien ».

Comme on peut le constater, le vocabulaire est extrêmement pauvre et doublé d'une syntaxe rudimentaire. On note une quasi-absence de structuration, c'est-à-dire que le sens des énoncés est simplement indiqué par l'ordre des éléments, les faits morphologiques ne jouant qu'un rôle secondaire.

Si l'on l'inventaire des aires couvertes par les différents idiomes, il ressort que l'*arabe choa*, majoritaire dans les zones rurales du nord du Logone-et-Chari, est véhiculaire dans les zones urbaines et jusqu'au centre de ce département. Le *wandala*, hors de la zone d'implantation maternelle en plaine autour de Mora, est resté véhiculaire dans les Monts Mandara où il entre en compétition avec le *fulfulde*. Quant au *kanuri* dont l'aire principale est le Nigéria (État de Borno), il n'est utilisé au Cameroun qu'au nord de Mora et dans l'arrondissement de Makary où les Kanuri sont relativement nombreux. Dans l'Adamaoua, le Nord et l'Extrême-nord, le *fulfulde* est la principale langue véhiculaire en contact avec le français.

III. LE FRANFULFULDE

Dans une conception d'une linguistique aujourd'hui assez datée, ce serait essentiellement le phénomène d'interférence qui conduirait les langues à évoluer, évolution principalement phonétique et lexicale. Trois rapports d'interférence sont possibles : le substrat, le superstrat et l'adstrat.

Selon Mounin (1974 : 83), un substrat est une langue qui influence une autre tout en étant supplantée par cette dernière. Par exemple, le *gaulois* est un substrat du *français*. Le parler gaulois a disparu mais reste décelable dans quelques mots français. À Maroua, on ne saurait parler du substrat linguistique *franfulfulde* en milieu scolaire nord-camerounais. Il s'agit plutôt d'adstrat, le concept étant défini comme une langue qui influence une autre sans que l'une des deux disparaisse. Comme le précise si bien Georges Mounin (1974 : 83), c'est « l'élément étranger qui marque une autre langue de ses interférences ». Le *fulfulde* autochtone entre alors en interférence avec le français.

Les élèves *fulfuldephones* n'abandonnent pas leur langue véhiculaire mais intègrent de nombreux mots *fulfulde* dans le français qu'ils parlent au sein de leur établissement. C'est le cas des interférences verbales ci-dessous relevées au Lycée Bilingue de Maroua :

- (2) a. Aïssa *yobii* frais de scolarité aujourd'hui
- b. Amadou *heebii* 12/20 en didactique du français
- c. À quatorze heures, l'école *timmii*

Pour Théophile Calaiña (2009 : 23), le locuteur est toujours confronté au problème d'interprétation et de l'influence réciproque des langues qu'il pratique. Puisqu'il opère subrepticement, ce phénomène linguistique échappe parfois au locuteur bilingue. Toutefois, le contact entre deux langues ne garantit pas que l'interférence se produise également dans les deux sens. On note au contraire qu'il se produit préférentiellement de la langue la plus forte, la plus prestigieuse, vers la plus faible. Ainsi, l'adstrat *franfulfulde* est beaucoup plus important que l'adstrat *fulfulfrançais*. Autrement dit, on retrouve beaucoup de mots français dans le *fulfulde* des élèves que celui-ci dans leur français. Dans les trois exemples ci-dessus, on n'a que les occurrences verbales *yobii* « payer », *heebii* « avoir » et *timmii* « terminer » qui figurent parmi les 17 mots français du corpus. La faible représentativité du lexique *fulfulde* pose le problème d'étiollement linguistique. Albert Valdman (1997 : 144) décrit le phénomène en termes de processus menant inéluctablement à la mort des langues autochtones :

Les communautés humaines naissent, croissent et disparaissent, entraînant dans leur sillage les langues à travers lesquelles elles s'expriment. Hors les rares cas où elle est provoquée par des cataclysmes, la disparition d'une langue prend une forme lente et graduelle ; pour cette raison, le terme d'*étiollement linguistique* traduit mieux ce processus que celui de *language death* utilisé dans l'ouvrage fondateur de Nancy Dorian (1981).

C'est dire que les langues autochtones nord-camerounaises sont appelées à s'ériger en vecteurs d'enseignement. Sinon, on assistera, à court ou à moyen terme, à la mort non seulement du *fulfulde* mais aussi de toutes les langues maternelles camerounaises.

À la fois identitaire et véhiculaire, le *fulfulde* cohabite avec le français langue officielle. D'après Edmond Biloa (2003 : 229), la relation entre le français et le *fulfulde* est similaire à celle qui prévaut entre des vases communicants, c'est-à-dire qu'il s'établit entre ces deux langues un transfert bidirectionnel d'adstrats à plusieurs niveaux : phonématique, prosodématique et lexico-sémantique. L'interférence linguistique touche aussi bien la première que la deuxième articulation du langage.

3.1. La première articulation : le xénisme

Deux langues parlées dans un même espace entraînent naturellement des interférences linguistiques entre interlocuteurs. Celles-ci se manifestent « dans les deux articulations du langage. Au niveau de la première articulation, dans le domaine du lexique, elle détermine l'emprunt » (Mounin, 1974 : 181). Lehmann et Martin-Berthet (2003 : 8) précisent :

Le terme *emprunt* désigne tout élément provenant d'une autre langue, il a une valeur générique. *Calque* désigne l'emprunt qui résulte d'une traduction littérale soit d'une expression [...] soit d'une acception [...]. *Xénisme* est réservé à l'emprunt qui correspond à une réalité étrangère.

L'emprunt s'applique, selon Pierre Dumont et Bruno Maurer (1995 : 25),

à un terme étranger qui désigne une réalité inconnue ou très particulière et dont l'emploi s'accompagne, nécessairement, d'une marque métalinguistique qui peut être soit une paraphrase descriptive, soit une note explicative en bas de page quand il s'agit d'un texte écrit.

Ainsi, l'apparition d'une nouvelle réalité ne se fait pas partout en même temps ; certaines langues sont plus promptes que d'autres à nommer cette réalité. Dans le cas du *franfulfulde*, l'illustration suivante prouve le bien-fondé de ces usages linguistiques. Il s'agit des conversations enregistrées dans un groupe d'élèves au Lycée de Maroua-Salak :

- (3) - J'ai bu du *folléré* pendant la pause de midi
- Moi, j'ai croqué *mandawa* pendant la pause
- Pour moi, j'ai mangé du *soya*
- J'ai mangé moi, *makala* de 100 F.

En *fulfulde*, les termes *folléré* et *mandawa* désignent respectivement le « jus d'oseille » et les « cacahouètes grillées ». Ils constituent des marchandises que des femmes vendent généralement aux écoliers pendant les heures de récréation. Ce sont des réalités peu connues du lexique français. Il en va de même de *soya* et de *makala*. Le premier désigne une espèce de viande grillée sur un

barbecue, alors que le second indique une sorte de petits beignets fabriqués à base de farine et d'huile. Le recours à la langue du terroir, en l'occurrence le *fulfulde* est incontournable pour nommer ces réalités propres à l'Extrême-Nord du Cameroun. La présence de termes inconnus du français dit de référence est due à un usage social différent. Reconnaître ce fait, dit Pierre Dumont (1990 : 147), c'est accepter l'idée d'une francophonie plurielle, éclatée, reflétant des réalités sociales différentes. La sociolinguistique y est, en effet, d'une aide précieuse parce qu'elle permet au linguiste de prendre ses distances par rapport à l'approche linguistique traditionnelle et parce qu'elle prend en compte l'interaction entre le langage et la société. Culture, société et langage sont intimement liés et la frontière entre langue et discours, voulue étanche par certains types d'analyse des régionalismes, exclusivement linguistiques, ne peut plus perdurer. Edmond Biloa (2003 : 118) reconnaît cette appropriation socioculturelle de la langue française :

Il semble, du reste, que cet apport peut varier selon qu'on passe d'une région du pays à une autre : le français du Sud du Cameroun pourrait être radicalement distinct de celui du Nord du Cameroun...

La langue française s'enrichit non seulement sur le plan lexical mais aussi sur le plan syntaxique. « Dans le domaine de la syntaxe, l'interférence détermine en particulier les changements dans les règles syntaxiques » (Mounin, 1974 : 181). C'est ce que montrent les occurrences suivantes qui ont été notées dans les propos des élèves du Lycée de Maroua-Salak par Aloys Bizvede Bouba (2013 : 44) :

- (4) a. Ceux qui ont *bœufs* et *moutons* sont riches.
 b. En 2009, grand *frère* a passé *concours*.
 c. S'il veut, je lui donne *cadeau*.
 d. Moi, j'aime *couscous* avec *viande*.

La détermination nominale se caractérise ici par l'absence de déterminant : *bœuf*, *moutons*, *frère*, *concours*, *cadeau*, *couscous* et *viande*. Tous ces substantifs sont utilisés sans déterminant dans les énoncés ci-dessus. Cette détermination zéro qui fait sursauter le grammairien non averti, prend sa source dans l'adstrat linguistique des langues autochtones, notamment le *fulfulde* qui ne dispose pas d'article dans son système nominal.

Dans la plupart des énoncés, le déterminant n'est absent que lorsque le nom qu'il détermine apparaît en position d'objet direct. C'est similaire à ce qui prévaut dans beaucoup de langues du Nord-Cameroun, en l'occurrence le *fulfulde* :

- (5) *Paul ndindi ayana nakge*
 // Paul / aller + ac. / paître / bœuf //

Dans la phrase (5), le syntagme nominal (SN) complément d'objet direct *nakge*, bœuf, n'est pas déterminé. Cette phrase signifie potentiellement :

- (6) a. Paul est allé paître *un* bœuf.
 b. Paul est allé paître *le* bœuf.
 c. Paul est allé paître *des* bœufs.
 d. Paul est allé paître *les* bœufs.

Au vu de cet exemple, on est en droit de postuler que le syntagme du français copie les traits syntaxiques de la langue *fulfulde*, laquelle ne possède ni article défini et indéfini, ni article partitif. Pour exprimer les valeurs et les emplois de ces articles, l'élève *fulfudephone* a recours à la détermination zéro qui marque les noms dépourvus de déterminants dans les exemples mentionnés plus haut :

i) *l'indéfini* : la phrase (3-a) illustre la valeur générique ; les syntagmes nominaux *bœufs* et *moutons* ont des référents indéterminés. Si on leur restitue l'article *des*, on obtient la phrase suivante :

(6) Ceux qui ont *des* bœufs et *des* moutons sont riches.

ii) *le défini* : la phrase (3-b) prouve la valeur définie de la détermination zéro qui précède les syntagmes nominaux *frère* et *concours*. Ainsi, en français central, on aurait :

(7) En 2009, *mon* grand frère a passé *un* concours.

iii) *le partitif* : l'énoncé (3-d) est une illustration du partitif qui précède les SNs *couscous* et *viande*. En réalité, la phrase en français de France, est :

(8) Moi, j'aime *du* couscous avec *de la* viande.

Contrairement à ce que disent certains puristes, il ne s'agit pas de fautes mais d'enrichissement syntaxique de la langue française, qui prend des couleurs locales. Au contact du *fulfulde*, le français s'enrichit considérablement au plan lexical. Cet enrichissement s'effectue par le canal des emprunts, des calques des glissements sémantiques et des néologismes. Nombre de lexèmes utilisés en français camerounais sont empruntés au *fulfulde* parlé au Nord du Cameroun. Ce contact réinvente la langue française aux plans prosodique et lexico-sémantique. Il ne s'agit plus de la copie conforme du français dit central, comme l'affirme Henriette Walter (2001 : 37) :

Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, la langue française est en perpétuel mouvement. En prenant le large, elle se renouvelle sans discontinuer, et l'on peut dire que, sous le soleil des Tropiques, elle a pris de belles couleurs.

Étant donné que le concept de français « standard » est, de nos jours, problématique, Marie-Louise Moreau (1997 : 284) parle de « variation diatopique [qui] joue sur l'axe géographique ; la différenciation d'une langue suivant les régions ». Quant à Claudine Bavoux (1997 : 283), elle consacre le terme « topolecte » et lui fait « désigner une variété d'une plus grande extension que le *régiolecte*, qui lui, ne déborderait pas les frontières d'un État ».

3.2. La deuxième articulation : l'adstrat phonético-phonologique

« Au niveau de la deuxième articulation, des identifications de phonèmes se produisent » (Mounin Georges, 1974 : 181). Elles aboutissent à des systèmes simplifiés. D'après Hamadou Farikou et Maïrama Haman Bello (2014 : 166), la différence entre les systèmes phonologiques du français et du *fulfulde* entraîne la

production de sons approximatifs chez l'élève peul. Ces réalisations empêchent celui-ci de se faire comprendre par son interlocuteur. Il réussit à parler le français sans modifier la qualité des phonèmes de son parler propre, c'est-à-dire qu'il lui applique le système phonologique du *fulfulde*.

Sur le plan phonético-phonologique, les auteurs cités distinguent deux types de problèmes, à savoir la confusion dans l'émission de certains phonèmes consonantiques. C'est le cas de [ʃ], [ʒ] et [r] qui deviennent respectivement [S] [Z] et [l]. Les exemples suivants traduisent l'absence des chuintantes en *fulfulde* :

- (9) a. Moi, je [Zɛ] suis *chef* [Sɛf] de classe.
 b. Paul a *choisi* [SWZi] le gros morceau.
 c. Mon *camarade* [kamalad] est l'*arbitre* [albitr] du match.

Comme on peut le constater dans le dernier cas, la vibrante [r] est parfois remplacée par la liquide [l]. Car, nombre de langues camerounaises ne possèdent pas la consonne /r/. En conséquence, l'opposition entre [r] et [l] n'est pas perceptible, d'autant que le [r] apical en français camerounais n'est pas attesté en français de France (Zang Zang, 1999 : 116-117).

S'agissant du groupement à l'initial par exemple, on note l'inexistence de la structure canonique CCV en *fulfulde* ; ce qui entraîne la création de prothèse pour la réalisation de ces unités lexicales, comme le montrent si bien ces exemples :

- (10) a. spécial [Espɛsial]
 b. snobisme [ɛsnobiZm]
 c. sport [Espɔr]

À l'initial, l'élève *fulfuldephone* utilise [ɛ] comme voyelle d'appui, ce qui n'est pas toujours le cas dans le groupement en final. Hamadou Farikou et Maïrama Haman Bello (2014 : 168) l'expliquent :

S'agissant des groupes en final justement, nous constatons que ce cas est relativement peu fréquent (5% de notre échantillon). Certains élèves dans les groupements consonantiques à la fin d'un mot ont recours à une épenthèse pour pouvoir articuler le mot. Au lieu de la voyelle prothétique [ɛ], ceux-ci répètent plutôt la voyelle de la syllabe qui précède le groupe de consonnes.

On touche à la prosodématique qui traite des éléments suprasegmentaux. D'après André Martinet (1965 : 26), il est question « des faits linguistiques qui ne se conforment pas à l'articulation en phonèmes ». Aminou Mamadou (1994) montre qu'en *fulfulde*, c'est toujours la première syllabe qui se caractérise par un sommet de la courbe d'intensité articulatoire au détriment des autres syllabes du mot. Le passage d'un mot du *fulfulde* au français fait varier la place de l'accent d'une extrémité de celui-ci à l'autre. Edmond Biloa (2003 : 236) donne les exemples de variations accentuelles suivantes :

- (11) a. *maayo* [maa-yo] / *mayo* [ma-yo] « cours d'eau »
 b. *bukkaaru* [buk-kaa-ru]/*boukarou* [bu-ka-ru] « paillote »
 c. *sekko* [sek-ko] devient *seko* [se-'ko] « paille tressée ».

Comme on le constate, les prosodèmes, en l'occurrence les accents, sont sujet à modifications lors de leur passage du *fulfulde* au français nord-camerounais. Toutefois, le déplacement accentuel peut même porter sur des termes français. En guise d'illustration, Hamdaou Farikou et Maïrama Haman Bello (2014 : 168) donnent les deux cas suivants :

- (12) a. apprend [aparã̃]
b. arbitre [albi : tir ɛ]

La difficulté de réalisation de certains groupes consonantiques est donc réelle en milieu scolaire au Nord du Cameroun. Pour Edmond Biloa (2003 : 95), le français appris dans les structures formelles et informelles a fini par subir l'influence du *fulfulde*, et a vu sa structure phonétique ainsi modifiée. Comme on venait de le démontrer dans les illustrations précédentes, deux causes seraient à la base de ce changement phonétique, à savoir les habitudes articulatoires du locuteur et l'inexistence de certains sons en *fulfulde*. Les exemples suivants illustrent les empreintes articulatoires *franfulfulde* :

- (13) a. Le *karambané* ne paie pas
b. Paul loue dans un *saré* bien clôturé
d. Il y a un *gardi* de nuit à l'école
e. Le fils de l'*alkali* est dans ma classe

Dans cette série d'exemples, on remarque quatre emprunts *fulfulde* dans l'ensemble des énoncés français : *karambané*, qui signifie « intrus », porte l'accent aigu. Au plan formel, le nouvel emprunt se conforme ainsi au système phonatoire de la langue française. Ici, l'interférence lexicale se double de l'interférence phonético-phonologique de la langue d'arrivée. Il en est de même de la lexie *saré*, « habitation comptant plusieurs maisons », qui respecte plus ou moins l'articulation française, avec le phonème [RE] en final. Pour ce qui est de *gardi* et *alkali*, respectivement « gardien » et « juge dans la cour du chef », ils se conforment aussi aux règles d'accord des déterminants dans la structure de la phrase française : un *alkali*, des *alkalis* ; un *gardi*, des *gardis*. Toutefois, ce dernier cas atypique mérite d'être particulièrement souligné.

En effet, *gardi* est la forme d'abréviations ou de réduction graphique du mot afin d'en rendre l'écriture plus facile. Ce procédé d'économie linguistique communément appelé apocope est une création lexicale productive et offre quelques cas de troncations consistant à supprimer les syllabes finales des polysyllabiques et, d'une façon générale, à couper les mots après la deuxième syllabe. Dans le mot « *gardien* », *-ien* étant le morphème nominal qu'on retrouve dans d'autres substantifs du lexique français tels que *comédien*, *physicien*, *informaticien*, *musicien*, ... s'est amenuisé. On note ici le principe de minimisation des efforts pour un maximum de rendement par la réduction des systèmes de morphèmes. Léonie Metangmo-Tatou (2014 : 161) précise l'économie du système morphématique du *fulfulde* véhiculaire au Nord-Cameroun :

Il semble bien qu'en effet, la véhicularisation, en augmentant l'efficacité fonctionnelle de la langue, exerce sur elle des pressions qui rendent plus impératif encore le principe d'économie régissant à des degrés divers la majorité des langues. Le principe de la minimisation des efforts (Martinet) au moins du point de vue de l'émetteur du message, pour un maximum de rendement se traduit alors par la réduction des systèmes de morphèmes, les morphèmes retenus atteignant un rendement fonctionnel maximum. C'est en ce sens qu'on peut alors parler de *fonctionnalisation*.

IV. CONCLUSION

En définitive, le français en contact avec le *fulfulde* du nord-Cameroun comporte des variantes afférentes aussi bien à la structure formelle du lexique, à la syntaxe qu'à la phonologie. De là, naît un parler hybride communément appelé *franfulfulde*, langue composite qui répond à un besoin réel de communication en milieu scolaire nord-camerounais. Dans cet environnement plurilingue, il est normal que le français qui y est parlé prenne plus ou moins la couleur du paysage linguistique dominé par une langue véhiculaire de grande circulation. Cette coloration linguistique, selon Edmond Biloa (2005 : 15), dans un contexte de contact de langues, n'est d'ailleurs pas unidirectionnelle, car autant le *fulfulde* influence le français local, autant celui-ci l'influence aussi bien du point de vue morphologique que syntaxique. D'où, le partenariat linguistique gagnant-gagnant au sein de l'espace francophone.

Bibliographie

- Alao Oumar David et al., (2013) *Analyse logique : la subordonnée circonstancielle dans les pratiques de classe au Lycée Bilingue de Maroua*, mémoire, DIPES II, ENS-Maoua.
- Aminou M. (1994) *Estudio contrastivo entre el español y el fulfulde desde el punto de vista fonético y fonológico*, thèse de doctorat Unique, Madrid Universidad Complutense .
- Bavoux C. (1997), « Topolecte », in Moreau Marie-Louise (dir.), *Sociolinguistique, concepts de base*, Liège, Pierre Mardaga, p.283.
- Bernd H., Derek N., (2004) *Les langues africaines*, Paris, Karthala.
- Biloa E. (2003), *La langue française au Cameroun*, Berlin, Peterlang.
- Blanc M., (1997) « Préservation linguistique », in Moreau Marie-Louise (dir.), *Sociolinguistique, concepts de base*, Liège, Pierre Mardaga, pp. 231-235.
- Bouba Bizvede Aloys et al., (2013), *La subordonnée participiale : analyse des données du terrain du lycée de Maroua-Salak*, mémoire, DIPES II, ENS-Maroua.
- Caprile J.-P. et Ngalasso M. M. (1983) *Contacts de langues et contacts de cultures, l'expression des langues africaines : peul, sango, kikongo, ciluba, swahili*, Paris, SELAF, N°4.
- Dumont Pierre, (1990) *Le français langue africaine*, Paris, L'Harmattan.
- Dumont Pierre et Maurer Bruno, (1995) *Sociolinguistique du français en Afrique francophone*, EDICEF.
- Farikou Amadou et Maïrama, Haman Bello, (2014) « Cohabitation du français et du *fulfulde* dans l'Adamaoua : étude des interférences », in Amadou Adama (dir.), *De l'Adamawa à l'Adamaoua, histoire, enjeux et perspectives pour le Nord-Cameroun*, Paris, L'Harmattan, pp. 165-182.
- Labatut Roger, (1973) *Le parler d'un groupe de Peuls nomades*, Paris SELAF.

- Labatut Roger, (1983) « La situation du peul au Nord-Cameroun », in Caprile Jean-Pierre et Ngalasso Mwatha Musanji, *Contacts de langues et contacts de cultures, l'expression des langues africaines : peul, sango, kikongo, ciluba, swahili*, Paris, SELAF, N°4, pp. 15-27.
- Lehmann Alise et Martin-Berthet Françoise, (2003) *Introduction à la lexicologie*, Paris Nathan Université.
- Metangmo-Tatou Léonie, (2014) « La koïnè peule de Ngaoundéré : évolution des schèmes d'accord du système nominal et reconstruction morphosyntaxique », in Amadou, Adama (dir.), *De l'Adamawa à l'Adamaoua, histoire, enjeux et perspectives pour le Nord-Cameroun*, Paris, L'Harmattan, pp. 151-164.
- Moreau Marie-Louise, (1997) « Variation », in Moreau Marie-Louise, (dir.), *Sociolinguistique, concepts de base*, Liège, Pierre Mardaga, pp. 283-284.
- Mounin Georges, (1974) *Dictionnaire de la linguistique*, Seuil.
- Valdman Albert, (1997) « Étiollement linguistique », in Moreau, Marie-Louise (dir.), *Sociolinguistique, concepts de base*, Liège, Pierre Mardaga, pp. 144-151.
- Walter Henriette, (2001) « Francophonie en îles », *Notre librairie*, N° 143, pp. 32-37.
- Zang Zang Paul, (1999) « Le phonétisme du français camerounais », in Mendo Ze, Gervais (dir.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*, Paris, PubliSud, pp. 112-129.

Jean Paul BALGA, PhD in linguistics, language contact specialist, Head of the French Department of the Faculty of Letters and Social Sciences of the University of Maroua (Cameroon). Author of a dozen articles, one novel (*Parcours d'un orphelin du Sahel*, 2014) and a book entitled *Contacts de langues dans le Bassin du Lac Tchad* (2015).

Language Myths and Ideologies in the New Media

Fazakas Noémi
Sapientia University

Abstract. Our paper addresses the occurrence and representations of language myths and ideologies in the new media and in Web 2.0 contexts. Our theoretical starting point is the norm-centeredness of Hungarian language users, according to whom language use is determined by the correct-incorrect dichotomy rather than by the appropriate-inappropriate opposition. That is why, in very many cases, the rules and norms of written literary language are expected to be applied even in the Web 2.0 contexts, and the myths and ideologies of language cultivation can be identified. Our paper aims to outline such contexts in online chat processes, together with the myths and ideologies that are being re-stated in the newest forms of the media as well. Our hypothesis is that, in such cases, linguistic correctness is the tool to establish hierarchic relations in conflictual situations. Its aim is to discredit the interlocutor failing to correspond to the norms of language, based on which even linguistic, ethnic, and national identities can be questioned. These practices result in the strengthening of the power position of the one expecting and producing adequate, normative language use.

Keywords: new media, norm-centeredness, language myths, positioning, ideologies of language

I. INTRODUCTION

Our paper examines a very intriguing aspect of language use in the media and the new media, the way in which language ideologies are re-created in such contexts. We wish to outline the way language users involuntarily or maybe not, but not necessarily consciously reproduce the beliefs and stereotypes – according to some theoreticians even myths and superstitions (see for example Lanstyák, 2007) – of language and language use that exist in the (collective) consciousness of Hungarian speakers about what correct language use is, and what does not count as such.

II. LANGUAGE IDEOLOGIES OR THE ISSUES OF CORRECTNESS AND INCORRECTNESS FROM THE PERSPECTIVE OF FOLK LINGUISTICS

Over the past two decades several books, studies, and journal articles have been published on the issue of language ideologies. Among the authors we can mention István Lanstyák (2009, 2011), Ágnes Domonkosi (2007), László Kálmán (2004), Miklós Kontra (2006), Ádám Nádasy (2004), Klára Sándor (2006), Anna Borbély (2011), Anna Fenyvesi (2011), Csanád Bodó (2012), Attila Benő (2011),

Csilla Bartha (2007), Laihonen Petteri (2009), who discuss the ideas of proper language use.

In István Lanstyák's conception, language or linguistic ideologies have one narrower and one broader interpretation. According to the narrower one, they are ideas or systems of thought that aim to explain and vindicate facts regarding the language system, language use, the situation of linguistic communities, the relationship between languages, etc. (Lanstyák, 2009 : 28). Under the broader definition, language ideologies also include beliefs about language that are not overtly expressed by speakers, as they may not even be aware of them. Their existence can only be inferred from the linguistic behaviour of speakers (Lanstyák, 2009 : 28). Explicit language ideologies are formulated by the community; others are mostly implicitly present (Lanstyák, 2011). Linguistic ideologies are not mutually exclusive as more can operate in a discourse at the same time, even if they are contradictory.

According to Lanstyák, as language ideologies are deeply embedded in the culture of a given community and as they effectively influence the way the members of that particular community think about language, they may even affect the pace and progress of linguistic change as well (Lanstyák, 2009). Language ideologies are closely related to language myths and superstitions. Nevertheless they associate a higher level of awareness and exposition as they emphasize the rational side of linguistic beliefs as opposed to the more irrational nature of myths (Lanstyák, 2009 : 28). Linguistic ideologies provide explanations and justifications regarding linguistic behaviour, therefore having a rationalizing function (Szalai *apud* Szabó, 2012 : 14).

Lanstyák (2011) identifies 87 linguistic ideologies in connection with the Hungarian language, their varieties and language use, classifying them into 6 content groups:

- I. Ideologies with a political background
- II. Ideologies regarding the essential characteristics and nature of language and language functioning
- III. Ideologies regarding the attitudes towards language and language varieties
- IV. Ideologies regarding the way in which language is used, as well as the relationship between language user and language use
- V. Ideologies regarding language change and influencing language change
- VI. Ideologies of correctness

These are closely connected to the practice of linguisticism, the instrument of language-based discrimination of people or groups of people in a situation in which social progress depends on speaking the language or language variety held by the

elite, without this being justified by linguistic factors, such as the low degree of mutual intelligibility (e.g. Lanstyák, 2009 : 34).

Linguistic ideologies have been studied by many researchers in linguistic scholarly articles and language cultivation texts. However, little research deals with the way language users themselves incorporate these ideologies in their own thinking, in their value systems, and the way these are expressed in interpersonal communication.

In the following, we apply the folk linguistic approach in highlighting the ideas, value judgements and stereotypes about language and language use expressed by the mostly (but not exclusively) young generation in the context of new media (Domonkosi, 2007 : 141).

One of the characteristics of this approach is that it is unstructured: it imagines language outside its cognitive embeddedness, with an existing ideal form, which is independent from speakers. As a result, everything that differs from this ideal form is considered an error, a dialectal phenomenon or improper use of language, interpreting it exclusively within the context of the good–bad, correct–incorrect dichotomy (Domonkosi, 2007 : 141).

A basic feature of new media is that its content is created and modified by users. In the study of this particular form of communication one of our main hypotheses is that there is a constant power struggle between language users, in which positioning one’s opinion and personality on the highest possible level is of utmost importance. This is achieved by invalidating every utterance through the “digital destruction” of the interlocutor. One, and beyond a given point in communication the only means for this is the linguistic, more precisely meta-linguistic undermining of the “other”, an indispensable tool of which is referring to such linguistic ideologies.

III. THE STANDARD LANGUAGE CULTURE IN THE CONTEXT OF LINGUISTIC IDEOLOGIES

In the scholarly literature it is generally accepted that Hungarian linguistic culture is norm-centred (cf Sándor, 2006), that is why it is important to outline the characteristics of *standard cultures* (cf. Szabó, 2012). In such cultures, the ideologies of standardism and Platonism (Lanstyák’s terms) play an important role. According to these, the standard is the ideal variety of the language, based on which the rules and norms of language use are formulated (see Szabó: 2012 : 18–20). At the same time, linguisticism, the practice of language-based discrimination is strongly present in standard language cultures.

The practice of linguisticism strongly affects the way interlocutors perceive one another, which is reinterpreted in the “communication as power struggle” approach. Lanstyák identifies the following correlations:

1. A negative judgement regarding the language skills of speakers: in the light of the standardist ideology, the ones using “lower level”, non-standard elements have worse, lower level language skills as well.
2. The speakers’ language use is closely connected to their intellectual abilities: according to the standardist ideology the use of non-standard elements and forms confirms the “cognitive deficit” of speakers.
3. The use of language is closely connected to the character of the speaker: anything different from the norm is considered to be deviant, identical with or similar to social deviance (Lanstyák, 2009 : 37–38).

The reason for all of the above is that people generally associate non-standard varieties with less educated, less intelligent people. Nevertheless (particularly in the case of minority language users), this can be the result of much more complex processes (*e.g.*, non-Hungarian education, dominant bilingualism, etc.).

IV. NEW MEDIA: LINGUISTIC IDEOLOGIES IN THE DIGILECT

New media – in its broadest sense – is the exploration and investigation of digital culture, and is mostly characterised by innovation and rapid change (Green, 2010 : 19). This analysis focuses on a specific area of computer-mediated communication, that is Web 2.0, as well as the language use within it, and as such it can be included in the new linguistic discipline of *new media sociolinguistics* (see Bolander-Locher, 2014).

Web 2.0 has been defined in the scholarly literature as a “web-based platform which allows users to gain access, contribute, describe, harvest, tag, annotate and bookmark web mediated content in various formats, such as text, video, audio, pictures and graphs” (Balubaid, 2013, 408). Web 2.0 is also referred to as the “social web” as it is after all interactive, adaptive, democratic, people centric, etc. (Balubaid, 2013 : 408–409).

It is generally accepted that one of the characteristics of Web 2.0 is that the users not only consume content, but also generate and write it (*user-generated content*); at the same time there has been a shift from focusing on content to focusing on communication (see *e.g.*, Manovich, 2009).

Social networking is the most common tool of Web 2.0, which is based on collaboration, on the sharing of knowledge, on interaction and on communication,

in which users take part because of a common interest, need or goal. This has also resulted in a new form of language use, the digilect.

The *digilect* (in Hungarian *digilektus*) was introduced into the Hungarian scholarly literature by Veszelszki and it designates the (new) language use of electronic (digital) media (see Veszelszki, 2013). According to Trudgill's definition it is a language variety (Trudgill *apud* Veszelszki, 2013 : 436), but it is unclear whether it is a sociolect, mediolect or style¹. This analysis focuses on a specific form of the digilect, on the social media messages created on the verge of the synchronous and asynchronous, mostly similar to the language of instant messaging or chat.²

In the scholarly literature on digital communication there is consensus about the fact that the language use of instant messages is not part of the oral-written dichotomy, as it drifts between the two: based on the categories of closeness in time and distance in space it can be linked to writing as its medium, but to orality from the conceptual point of view (Veszelszki, 2013 : 437). Hungarian scholarly literature uses several terms simultaneously to describe the phenomenon: *másodlagos szóbeliség* (secondary orality) (Balázs, 2004, 2005), *szimbolikus írásbeliség* (symbolic literacy) (Bódi, 2005), *új beszélnyelviség* ('new orality') (Bódi, 2004) as well as *virtuális írásbeliség* (virtual literacy) (Érsök, 2003). It is generally accepted that digilects have different rules, and that different norms are valid for them, which, however, is not clear for the users. They often expect the norms of written language or even those of literary language to be met in the case of online communication as well.

While the characteristics of the digilect, of language, of texts and of instant messaging have been studied by several researchers, the analysis of linguistic ideologies embedded in online communication is still unexplored, and this article aims to discuss several of these phenomena.

V. ABOUT THE STUDY

Our research includes the analysis of comments on a Facebook page and on a website; the analyzed Facebook page is linked to the *helyesiras.mta.hu* website. The editors' description of the site is the following: intelligent advisory service in the field of orthography – instant answers for the most pressing questions of orthography. In March 2014, the page had 2,740 followers. This number grew to 3,529 by January, 2015. The editors of the site share content related to orthography, language use as well as linguistic errors; these include articles,

¹ For the linguistic status of the digilect, see Veszelszki (2013 : 436-437), in her argument the term *socio-medio-lect* is the most appropriate to define this language variety.

² The message wall posts and conversations often happen in real time, synchronously, as chat messages, but also asynchronously, not real-time.

studies, and pictures of mistakes which can be commented and liked. In many cases they ask questions related to language use, which receive numerous answers.

It is also relevant that under the “notes” heading the users of the page can share content, and many choose to do so: they post pictures containing errors, usually followed by indignant commentaries disapproving the particular phenomenon.

The analysed website is *gyakorikerdesek.hu*: the aim of the site is for users to ask other users questions in virtually all areas. It contains 6,599,626 questions, with 2,900 new questions every day, 37,931,526 answers, 15,700 new answers every day, 798,692 registered users and 370,000 visitors a day³.

The most significant difference between the two pages is the degree of anonymity: while on the analyzed Facebook page those who comment do so via their personal Facebook profiles (except for a few who clearly seek anonymity using fictional usernames), *gyakorikerdesek.hu* allows anyone to register with fictional usernames, and they mostly do so.

We chose webpages related to orthography and correctness because the meta-linguistic debates seem to be the most intense in such contexts, either on the digilect or language use in general. While the Facebook page has followers who are interested in orthography and also have an opinion about it, in the case of *gyakorikerdesek.hu* many have questions because they are not sure about a specific linguistic or orthographic topic. On the other hand they ask for the opinion of others in linguistic matters and those of language use. Often linguistic ideologies are present in the very formulation of the questions.

In the following we discuss the linguistic ideologies that can be identified in the above mentioned two environments. In the case of the Facebook page, the posts and comments published between September 2013 and March 2014 were studied, while in the case of *gyakorikerdesek.hu* we randomly chose from the questions and answers under the *sciences - orthography* topic. This analysis does not seek to be representative from a statistical point of view as this would raise methodological issues. Its primary objective is to support the idea that the linguistic ideologies present in language cultivation studies and textbooks can also be identified in the digilect produced by “lay” Web 2.0 users. The examples are given in English, with their original, unaltered Hungarian versions in footnote.

V. THE ANALYSIS

Linguistic ideologies are presented below by applying the method of content analysis, using the groups outlined by Lanstyák.

³ Data retrieved on May 31st, 2015.

I. Linguistic ideologies with a political background: this includes ideologies closely connected to a certain socio-political ideology, dominant or not.

1. Linguistic conservatism: the belief that the more archaic forms of language represent a special value, their preservation being a social and even cultural and national interest.

Examples:

a. P.E. (female) *Regarding the Hungarian language, I am very conservative, and that is why N.A.'s (Nádasdy Ádám's) writings always annoy and upset me a little. He is too liberal for me, and he writes too indulgently on linguistic changes. And these make me sour. Because I think this is about being exigent. It is not that hard to put the n to the end of a word, where it should be...*⁴ (explicit linguistic ideology)

b. Answer: *Maybe I'm lazy but if I write to my friends on my phone, which happens quite often every a day, I don't use accents. I use accents elsewhere. I however still respect the Hungarian language, and I also write correctly.*⁵

II. Ideologies regarding the essential characteristics and nature of language and language functioning: they grasp an essential feature of human language and use it to explain and validate facts about language and language use.

1. Linguistic axiologism: the belief that the (national) language is a special (national) value, and as such must be treated with respect.

Examples:

a. S.W. (female) *The nation lives in its language, and these lame alphabets are going to kill it.*⁶

III. Ideologies regarding the attitudes towards language and language varieties: these include ideologies of language users regarding their attitudes towards their own language.

1. Linguistic protectionism: the (national) language, regardless of its status, needs constant protection in order to function properly.

Examples:

a. S. W. (female): *If they were as concerned about their mother tongue as about their pride...*⁷

⁴ "Én a magyar nyelvet illetően nagyon konzervatív vagyok, ezért N.A. (i.e. Nádasdy Ádám) írásai mindig kicsit felidegesítenek, bosszantanak. Nekem ő túl liberálisan, elnézően ír a nyelvi változásokról. Engem meg elkésérítenek. Mert úgy gondolom, ez igényesség kérdése. Nem olyan megterhelő azt az n-t a szó végére tenni, ahol dukál..."

⁵ "Lehet, hogy lusta vagyok de ha a barátaimnak írok telefonon, ami elég sokszor történik egy nap alatt, nem használok ékezetet. Máshol használok ékezetet. **Ettől még tisztelhetem a magyar nyelvet, helyesen is írok.**"

⁶ "Nyelvében él a nemzet, és ezek az analfabének fogják megölni azt."

⁷ "Az anyanyelvükre fordítanak akkora gondot, amekkorát az önérzetükre..."

b. S. W. (female): S.W. (female) *The nation lives in its language, and these lame alphabets are going to kill it.*⁸ (this features linguistic doctism and axiologism simultaneously)

2. Linguistic moralism: the use of incorrect forms is ethically objectionable and as a result personal indignation and the expression of disapproval is completely natural.

Examples:

a. P. E. (female) *This should not be advertised by this webpage. When you read these posts and comments, aren't you horrified by the basic orthographic mistakes?*⁹

b. Á.D.I. (male) *well, this is...*¹⁰

c. A. G. (female) *It makes me feel sick, when I hear something like this...*¹¹

d. V.K.R. (male): *This type of mistake often annoys me.*¹²

IV. Ideologies regarding the way in which language is used, as well as the relationship between language user and language use: they indicate the conclusions speakers draw regarding the language use of others, as well as the assumed relationships between language use and language user.

1. Linguistic doctism: the belief that there is a direct link between the use of erroneous linguistic forms and the level of culture and education of the speakers, thus the use of erroneous linguistic forms indicates a lower level of culture and education. These are usually represented by summons in the analysed texts, aiming to eliminate ignorance.

Examples:

a. F. T. (male) *The aim of sharing this is deterrence. Baby Jesus should not bring a dictionary, but some books on orthography, and if we have it, let us check the whole post.*¹³

b. S. W. (female) *Sometimes I can't even imagine how there are quasi-illiterate graduates, when orthography is taken into account at the high school graduation exam as well. This is stupefying and also very sad.*¹⁴

c. W.A. (?) *This ba, be, ban, ben thing is not very known among the young people today. It is pathetic how many illiterate people we have!*¹⁵

⁸ "Nyelvében él a nemzet, és ezek az analfabének fogják megölni azt"

⁹ "Ezt pont a Helyesírásnak nem kellene reklámozni. Ha olvassátok a posztokat és hozzászólásokat, nem borzadtok el, milyen alapvető helyesírási hibákat követnek el?"

¹⁰ "hát azért ez..."

¹¹ "Hideg ráz, ha ilyet hallok..."

¹² "Ez a fajta hiba sokszor bosszant."

¹³ "A megosztás oka az elrettentés. Ne szótárat hozzon a Jézuska, hanem valami helyesírási szabálykönyvet, és ha már kéznél van, akkor menjünk végig a poszton!"

¹⁴ "Néha elképzelni sem tudom, miképp vannak kvázi írástudatlan diplomások, amikor az érettségi vizsgán is számba veszik a helyesírást. Elképesztő, és iszonyúan szomorú!"

¹⁵ "ez a ba be ban ben dolog nagyon durván nem ismert a mai fiatalok körében. szánalmas, h mennyi írástudatlan ember van már!"

d. Z. H. (male) *We learnt in high school that “what” can be used, but once a guy more illiterate than me told me I should use “which”.*¹⁶

e. S. W. (female) *We are accustomed to no one knowing how to write... To us, who are not illiterate, it is very annoying, and it is still us who are scolded that we are “trolling”.*¹⁷

f. B. B. *By the way, why is it not possible to send similar instructions to the analphabets, who make up 90% of facebook? :(((*¹⁸

g. Answer 20. *No, 17! What annoys me is the orthographic mistake, it is not about being arrogant! It is about being educated. And he is able to understand the question also.*¹⁹

2. Linguistic perfectionism: the belief that the enforcement of grammatical rules (regardless of the context of communication) is the natural requirement of language use.

Examples:

a. S. W. (female): *Writing correctly is a basic standard of exigency.*²⁰

b. N. K. (female): *And I resent the rough generalization because I use -ban/-ben. In my opinion it is a question of paying attention and being exigent. For example plaster and professional make-up is make-up, but one is strident, the other is wonderful.*²¹

c. O.C. (male): *I have met a lot of people who have not even heard of the “egyelőre” word...*²²

d. Question: *Which Hungarian orthographic dictionary should I buy, in your opinion?* [the user makes an orthographic mistake, using hejesírás instead of helyesírás in the very word which means “orthography”] *I have seen two types, one of them was “AKADÉMIAI” [of the Academy], the other one “Magyar Tudományos Akadémia” [Hungarian Academy of Sciences]. Is there any difference between the two? If there is, which one should I buy?*²³

¹⁶ “A gimiben úgy tanultuk, hogy az “ami” használható, de egyszer egy tölem írástudatlanabb alak “amelyre” kijavított !!!”

¹⁷ “Annyira megszokta az ember, hogy senki nem tud írni... Nekünk, akik meg nem vagyunk írástudatlanok, ez rohadtul zavaró, és mindig mi vagyunk lecseszve, hogy ‘trollkodunk’.”

¹⁸ “Amugy, miért nem lehet ,hogy hasonló utasításokat kapjanak az analfabetak akik a Fb 90%-at jelentik??:(((

¹⁹ Nem 17-es! Akit bánt a helyesírási hiba, az nem nagyképű! Az tanult. És attól még a kérdést is érti.”

²⁰ “A helyesírás egy alapvető igényességi mérce.”

²¹ “És kikérem magamnak a durva általánosítást, mert én ban-bent használok. Szerintem ez odafigyelés és igényesség kérdése. Mint pl a vakolat és a mestersmink is smink, csak az egyik igénytelen, a másik csodás.”

²² “Találkoztam már több emberrel, akik nem is hallottak az ‘egyelőre’ szóról...”

²³ “Melyik magyar hejesírási kézikönyvet vegyem meg szerintetek? Kétfélet láttam, az egyik ‘AKADÉMIAI’ volt, a másik pedig ‘Magyar Tudományos Akadémia’. Ezek között a szótárak között van valami különbség? Ha van, melyiket vegyem?”

- a. Answer 1. Either one, but quickly!²⁴
- b. Answer 2. Both of them, but at a quick pace.²⁵
- c. Answer 4. In which “helyesírás” is written like that! :D²⁶

e. Answer: *But if someone is proud of having a bad orthography, and does not want to improve it - even by using free software - it is no longer this category. That person should be prosecuted.*²⁷

f. Answer: *But in today's world is writing without accents really the biggest problem? I don't think so. Maybe bad orthography is worse, don't you think? [The text is written without accents.]*²⁸

g. Answer: *I think it is not a problem as long as the person knows to whom and what he/she writes, and in this case he/she can use the language freely. Of course there are basic rules, such as orthography, which needs to be kept in mind and all times.*²⁹

3. Linguistic mentalism: the belief that there is a direct link between the use of erroneous linguistic forms and the level of intelligence of the speakers, and that is why the use of erroneous linguistic forms indicates a lower level of intelligence.

Examples:

a. Sz. A. (male) *But why should someone tell the difference between egyelőre and egyenlőre, when both of them are existing words? this would need some kind of artificial intelligence equivalent to the human brain (and let us not go into how many human brains exist that cannot comprehend this).*³⁰

b. Sz. A. (male) *“I am sure that many of us have faced situations when the teacher regularly and consistently corrected “ami” to “amely” in our written works.” Because he/she is an (ein) idiot.*³¹

c. Answer 1. *Mixing “áru” and “árú” is a very common mistake, and in my opinion the situation is getting worse and worse, as people get **dumber and dumber**. I am sure that they remember the rule, that “the letter ú at the end of words is always written with an accent, except*

²⁴ “Bármelyiket, de sürgősen!”

²⁵ “Mind a kettőt, de nagyon gyorsan.”

²⁶ “Amelyikben a ‘helyesírás’-t <- így írják! :D”

²⁷ “De ha valaki még büszke is rá, hogy rossz a helyesírása, és csak azért próbál rajta javítani - akár egy ingyenes szoftver használatával - az már nem ez a kategória. Azt üldözni kell.”

²⁸ “De a mai világban az ekezet nélküli írás a legnagyobb probléma?? Nem hiszem. Esetleg mondjuk a helyesírás hiánya nagyobb baj, nem?”

²⁹ “Az szerintem nem probléma amíg az ember tudja hogy kinek és mit ír addig a nyelvet is szabadon használhatja tetszése szerint. Persze vannak alapvető szabályok például a helyesírás amit azért illik betartani.”

³⁰ “De hát miért is tudna különbséget tenni az egyelőre és az egyenlőre között, ha egyszer mind a kettő létező szó? ehhez egy emberi aggyal egyenértékű mesterséges intelligencia kellene (és akkor ne menjünk bele, hogy hány emberi agy van, melyeknek ez szintén magas).”

³¹ “Biztos találkoztunk már azzal, hogy írásbeli munkánkban az oktató az ‘ami’-t rendszeresen és következetesen ‘amely’-re javította.’ Mert egy (ein) hülye.”

for...”, however the second part is **just forgotten by their brains**. Mixing “új” and “ujj” perfectly reflects the **intellectual abilities of the person, to speak gently**.³²

V. Ideologies regarding language change and the processes influencing language change: the way the language users evaluate the changes the language undergoes in use (spontaneous language change, conscious shaping of language).

1. Linguistic decadentism: the belief that language deteriorates over time, it does not simply change, and that language change is always destructive:

Examples:

a. N. K. (female) *Why do people want to find reasons and evidence for linguistic negligence? What is next? Mixing ly and j? Or the words ending in u and ú? Unbelievable. It is a fact that I am conservative in this respect also...*³³

b. Answer 28. *“I don’t have the time to deal with the damn accents”. Still not everything can be understood, if you don’t. The next thing is you don’t feel like differentiating j and ly... “mien” and co. and then more and more abbreviations and omissions - and at the end noone can understand what you are writing.*³⁴

2. Linguistic neutralism: the belief that changes in language in general cannot be considered either favourable or unfavourable.

Examples:

a. M. F. (male) *file - fájl, service - szerviz, and I could continue the list. The language changes, that’s it. In the near future we will send “íméls” anyway.*³⁵

b. Answer: *But because the language is a constantly changing and evolving thing, I don’t see the point of being enraged.*³⁶

VI. Ideologies of correctness: they serve to justify judgements of linguistic correctness (e. g. Platonism):

³² “Az “áru” és az “árú” keverése rendkívül gyakori hiba, és szerintem csak egyre rosszabb lesz a helyzet, ahogy egyre jobban **elbutulnak** az emberek. Biztosan rémlik nekik a szabály, hogy ‘a szóvégi ú mindig hosszú, kivéve...’, csak éppen a második fele már **homályba vész az agyukban**. Az ‘új’ és az ‘ujj’ összekeverése pedig **tökéletesen tükrözi az illető agyi képességeit**, hogy finoman szóljak.”

³³ “Miért cél a nyelvi igénytelenségre mindenképp okokat és bizonyítékokat koholni? Mi a következő? Az ly és a j? Vagy az u és ú végződésű szavak? Hihetetlen. Tény, ebben a kérdésben is konzervatív vagyok...”

³⁴ ““nincs kedvem szarakodni az ékezetekkel” Pedig nem lehet mindent megérteni így. Aztán jön majd, hogy nincs kedved a j és ly-hoz... ‘mien’ és társai - aztán a többi rövidítés és kihagyás - végül már tényleg nem lehet megérteni, amit írsz.”

³⁵ “file - fájl, service - szerviz, és még sorolhatnám. Változik a nyelv, ez van. Nemsokára úgymint ímélt küldünk.”

³⁶ “De mivel a nyelv egy folyamatosan változó és formálódó dolog ezért nem látom értelmét felháborodni ilyeneken.”

1. Linguistic expertism: professional linguists, language cultivators (language specialists) are more aware of the language varieties and linguistic norms the given speech community needs.

Examples:

a. Sz. A. (male): *Another odd thing spreading is that in relatively good quality online media, which are - theoretically - edited by professional journalists, for example index, they do not use the full stop at the end of dates. Have I missed something?*³⁷

i. L. Zs. (female) *Well there is no need for a period in every case, but this means they don't use it when they should? For example: 2014 március 13? Because this really sucks.*³⁸

In this example we can identify the implicit manifestation of the ideology, the responder also enforcing the same aspects.

b. V.K.R. (male) *I really don't like this. And the kindergarten teachers use the same language in the kindergarten, I heard it a few days ago. No wonder the children hear such expressions at a very young age.*³⁹

2. Linguistic purism: the discourses with traditional, authentic linguistic forms are favoured to ones that include a large number of foreign elements.

Examples:

a. Zs. L. (female): *I beg your pardon, dear Tóth Ferenc, but you are mistaken in one aspect: in Hungarian the names of holidays are not written in capital letters! This is another thing taken from English, such as capitalizing every word in titles of books.*⁴⁰

VI. CONCLUSIONS

It may seem trite to say that everyone has an opinion on language and language use, and that these opinions are uttered and expressed all the time. The above study confirms that the ideologies that determine how one thinks about language are deeply rooted. While the digilect is a variety of language, it is not different from the others in the way linguistic ideologies are expressed in it in different situations and contexts.

³⁷ "A másik, egyre terjedő furcsaság, hogy még olyan, viszonylag azért nívósabb, elvileg professzionális újságírók által szerkesztett internetes médiumokban is, mint pl. az index, egy ideje nem tesznek pontot az évszámok után. Lemaradtam valami változásról?"

³⁸ "Hát ugye nem mindig kell pont, de ezek szerint akkor sem tesznek, amikor kívánczik? Így pl., hogy: 2014 március 13? Ez mondjuk tényleg gáz."

³⁹ "Én nagyon nem szeretem ezt. S már az óvodában az óvónők is így beszélnek, a minap voltam ennek fültanúja. Nem csoda, ha a gyermek már igen kis korában ilyen kifejezéseket használ."

⁴⁰ "Elnézést kérek, kedves Tóth Ferenc, de egy dologban nincs igaza: a magyarban nem kell nagybetűvel írni az ünnepek nevét! Ez egy ugyanúgy az angolból átvett dolog, mint pl. a műcímek minden egyes szavának nagybetűvel írása."

We can say with confidence that Hungarian language users are strongly norm-centred when it comes to their mother tongue, and they bring others to book in every forum and situation of language use. In digital communication correct language use is a prerequisite in the opinion of language users as well although it is very rare that in such comments users who warn about correctness do not make any orthographic or linguistic mistakes. In the opinion of users, non-standard writing brands the ones who commit such mistakes.

A more detailed sociolinguistic study that would take into account the independent variables regarding the users would most probably prove that these ideologies are carried on by the members of the Z and Y generation into online communication as well, making it very similar to communication in other contexts. This is also supported by the saying on the Internet, according to which “if someone is right, simply look for their spelling mistakes” and he/she will not be right anymore, meaning that discrediting the other was successful.

Bibliography

- Balázs G. (2004) „Választási sms-ek folklorisztikai-szövegtani vizsgálata“, *Magyar Nyelvőr* 128, pp. 36–53.
- Balázs G. (2005) „Az internetkorszak kommunikációja“, in Balázs Géza–Bódi Zoltán (szerk.): *Az internetkorszak kommunikációja. Tanulmányok*. Gondolat–Infonia, Budapest, pp. 25–57.
- Balubaid, Mohammed A. (2013) „Using Web 2.0 Technology to Enhance Knowledge Sharing in an Academic Department“, *Procedia – Social and Behavioral Sciences*, 102 (2013), pp. 406–420.
- Bódi Z. (2004) „Az írás és a beszéd viszonya az internetes interakcióban“, *Magyar Nyelvőr*, 128, pp. 286–294.
- Bódi Z. (2005) „Szimbolikus írásbeliség az internetes interakcióban“, in Balázs Géza–Bódi Zoltán (szerk.): *Az internetkorszak kommunikációja. Tanulmányok*. Gondolat–Infonia, Budapest, pp. 195–212.
- Bolander, B., Locher, M. A. (2014). „Doing sociolinguistic research on computer-mediated data: A review of four methodological issues“, *Discourse, Context and Media*, Volume 3, March 2014, pp. 14–26.
- Domonkosi Á. (2007) „Nyelvi babonák és sztereotípiák: a helyes és helytelen a népi nyelvészeti szemléletben“, in Domonkosi Ágnes–Lanstyák István–Posgay Ildikó (szerk.): *Műhelytanulmányok a nyelvművelésről*. Dunaszerdahely–Budapest, Gramma Nyelvi Iroda – Tinta Könyvkiadó, pp. 141–153.
- Érsok N. Á. (2003) „Írva csevegés – virtuális írásbeliség“, *Magyar Nyelvőr*, 127, pp. 99–104.
- Green, L. (2010) *The Internet. An Introduction to New Media*. Berg, Oxford–New York.
- Lanstyák, I. (2007) „Általános nyelvi mítoszok“, in Domonkosi Ágnes–Lanstyák István–Posgay Ildikó (szerk.): *Műhelytanulmányok a nyelvművelésről*. Dunaszerdahely–Budapest, Gramma Nyelvi Iroda–Tinta Könyvkiadó, pp. 174–212.
- Lanstyák I. (2009) „Nyelvi ideológiák és filozófiák“, *Fórum Társadalomtudományi Szemle*. XI. évfolyam, Somorja, pp. 27–44.
- Lanstyák I. (2011) „A nyelvi ideológiák néhány általános kérdéséről“, in Misad Katalin–Csehy Zoltán (szerk.): *Nova Posoniensia (A pozsonyi magyar tanszék évkönyve)*. Pozsony: Szenczi Molnár Albert Egyesület–Kalligram Kiadó, pp. 13–57.
- Manovich, L. (2009) „The Practice of Everyday (Media) Life: From Mass Consumption to Mass Cultural Production?“, *Critical Inquiry*, 35/2, pp. 319–331.
- Sándor K. (2006) „Nyelvtervezés, nyelvpolitika, nyelvművelés“, in Kiefer Ferenc (szerk.): *Magyar nyelv*. Akadémiai Kiadó, Budapest, pp. 958–995.
- Szabó T. P. (2012) „Kiraktuk a táblát, hogy csúnyán beszélni tilos.“ *A javítás mint gyakorlat és mint téma a diákok és tanáraik metanyelvében*. Gramma, Dunaszerdahely.
- Veszelszki Á. (2013) „A digilektus hatása a dialóguslevelekre“, *Magyar Nyelv* 2013/4, pp. 435–447.

Noémi FAZAKAS, PhD, is lecturer at the Department of Applied Linguistics, Sapientia University, Târgu Mureş. She completed her university studies in 2003 at Babeş-Bolyai University (Cluj-Napoca) majoring in English language and literature and Hungarian language and literature. She received her Master's degree in Irish Studies at the same university in 2004. She completed her doctoral studies in 2009. Title of thesis: *Language Revitalization. Theory, Methodology and Perspectives*. Main research interests: sociolinguistics, revitalization of endangered languages, linguistic attitudes and ideologies. She has presented her results at numerous national and international conferences and workshops.

Section 3 – *Communication interculturelle*

Cross-cultural research in cross-border regions: verbal and non-verbal professional communication Method and Survey Design

Martine Verjans, Gilbert Swinnen, Marieke Huysmans, Eric Caers
Hasselt University

Abstract. Cultural understanding, next to language competence, is critical for effective (international) communication. As nations are not necessarily homogeneous in terms of cultural characteristics, it is recommended to shift the (cross-) cultural research focus from nations to smaller units. The authors explain how a selection was made from 11 cultural dimensions, based on extensive literature research, in order to enable a cross-cultural research in a cross-border region; in this case a Euregion.

Keywords: Cross-cultural research; cultural dimensions; business communication; cross-border region

I. INTRODUCTION

In the globalising economy, civilisations, nations and regions across the world become increasingly mutually dependent. The increased interdependence of cultures causes phenomena such as “cultural penetration” and “cultural contamination” (Craig & Douglas, 2006) to occur, and leads to more obvious similarities between cultures. However, at the same time, differences between cultures do persist (e.g. Pinto, 2007; Pudelko & Harzing, 2007). Consequently, it is essential that international cooperation relies on adequate communicative strategies which take into account such differences.

This article describes the Method and Survey Design, which was developed by the authors to measure cultural differences and similarities between subregions of cross-border regions.

II. CROSS-CULTURAL RESEARCH AND ITS IMPACT ON VERBAL AND NON-VERBAL COMMUNICATION

In order to be classified as “adequate” a communicative strategy should be unaffected by miscommunication. Apart from being caused by language issues (e.g. Harzing & Pudelko, 2013), miscommunication is especially likely to occur if the culture of the (foreign speaking) interlocutor is not adequately dealt with. This is confirmed, in an exhaustive manner, by Merkin, Taras & Steel (2014) in their state of the art work concerning cross-cultural communication research.

Miscommunication attributable to cultural differences may also occur among (business) professionals (e.g. Ghauri & Usunier, 2003; Gudykunst, 1993, 2003; Gudykunst & Matsumoto, 1996; Haslett, 1989; Lam, 2013; Swift, 1991; Targowski & Bowman, 1988). So, even if both interlocutors share the same standard language or geographic variant¹ as native speakers, culture may still cause communication to be ineffective and, consequently, (professional) relations might sour. It is crucial to be fully aware of the existence of similarities and differences between the cultures of interlocutors in order to correctly interpret (verbal and non-verbal) communication (e.g. Kluckhohn & Strodtbeck, 1961; Shadid, 2007), especially if one wants to cooperate well and/or live together in harmony (e.g. Angouri, 2010; Bennett, Aston & Colquhoun, 2000). Within the context of this article, communication should be understood in the broad sense of the term. Let us take the following example: if someone arrives only after the time the meeting was supposed to have started, some cultures expect an apology for the “lateness” while this might not be expected in another culture as it is perceived to be “usual and therefore non-ostentatious behaviour”. Behaviour (arriving after the scheduled start time) thus communicates a message, which might be decoded differently according to the specific culture (lack of respect or merely non-ostentatious behaviour). The anthropologist Hall even argues that there is no distinction between culture and communication (1959, 1976, 1990a, 1990b).

In 1963, Kroeber & Kluckhohn already collected 164 definitions of the “culture” concept, varying in the angle from which they approach the concept. The author’s team prefers the description given by Pinto (1994, 2000, 2007), especially because of the elements presented below. Culture is regarded as an evolving system of rules of interaction and communication. Thus culture is not conceived as static, but as dynamic (see also Craig & Douglas, 2006). Moreover, culture is considered to be passed down and internalised from generation to generation between persons who feel part of the same group. Pinto does not argue that this group is demarcated by nationality. Therefore he does not exclude possible geographic influences across borders with respect to cultural characteristics (e.g. Wilson & Hastings, 2005). According to Pinto culture affects, often unconsciously, the behaviour of the same group members. Hence cultural characteristics can be measured by means of statements related to verbal and non-verbal professional communication as a part of behaviour, thus enabling an empirical comparison across cultures.

¹ For example: English in the UK and Ireland, Dutch in the Netherlands and Belgium (Flanders), German in Germany and Belgium (the German speaking community, East Cantons).

III. CROSS-CULTURAL RESEARCH IN CROSS-BORDER REGIONS

Whenever cultures are compared (*e.g.* with respect to norms for inter-individual interaction) it is beneficial to also consider factors such as geographic proximity, topography, and economic development because these factors are known to affect the unique cultural characteristics of a group of individuals (Schaffer & Riordan, 2003). To grasp genuine cultural similarities and differences, Craig and Douglas (2000) recommend making a shift from studying larger cultural units (*e.g.* nation) to studying smaller cultural units (*e.g.* region). In particular, they recommend studying units that group individuals who share the same native language (or dialect) and who interact frequently, being present in the same physical environment. By shifting to smaller cultural units one can avoid the false premise that individuals within the larger cultural units are homogenous. In reality, members of the larger units are likely to be heterogeneous due to many factors including language used and economic development (Craig & Douglas, 2006).

As indicated by Schaffer and Riordan (2003), *quantitative* comparative research in which the nation is the focal cultural unit is widespread (in organisational behaviour). However, even if many scholars have indicated that within-nation cultural units are typically characterised by clearly distinct cultures (*e.g.* Coon & Kemmelmeier, 2001; Lenartowicz & Roth, 2001; Mcsweeney, 2002a), these smaller within-nation cultural units belong to “clusters” within the same geographic entity (nation or region) (*e.g.* Minkov & Hofstede, 2014) and not to ‘clusters’ crossing national borders. As a consequence, cross-cultural quantitative research on various within-nation cultures belonging to different nations is more likely to be of an exploratory rather than of a confirmatory nature.

For this kind of research, Euregions are appropriate research entities. A Euregion may be described as a European region straddling different nations which, in view of European unification, strives to consolidate itself in economic, social and cultural terms by stimulating cooperation across the borders. It is of primary interest to explore how cultural differences among subregions in a Euregion may possibly harm effective communication among (business) professionals.

IV. METHOD

4.1 Selection of Relevant Cultural Dimensions

In order to conduct a study on Euregions the literature on culture (and cross-cultural differences) was studied in depth to identify potentially relevant dimensions to be used in a quantitative cultural comparison of the subregions of a Euregion (*e.g.* Hall, 1976; Hofstede, 1980; House et al., 2004; Trompenaars, 1993; Trompenaars &

Hampden-Turner, 2008; Schwartz, 1992). A selection of just one particular model of culture or a selection of a restricted number of cultural dimensions from the “culture theory jungle” (Nardon & Steers, 2009: 3) was deemed necessary in order to keep survey administration manageable. The author team adhered to the belief that “the most productive approach is to integrate and adapt the various models based on their utility” (Nardon & Steers, 2009: 8), especially because the team wanted to obtain the widest possible view of the sub-cultures of a Euregion. Relevant literature was consulted to get a thorough appreciation of the exact nature and variability of existing cultural dimensions. On the basis of the literature, 38 cultural dimensions were identified which may (at least potentially) be useful to determine clear cultural profiles for the subregions of a Euregion.

The selection criteria used to identify the final set of 11 cultural dimensions are mentioned below. More details are provided in Appendix A.

Step 1: The meaning attached to the two poles of homonymic (*i.e.* with the same name) cultural dimensions was studied in-depth. To this end, desk research was performed on formal definitions and descriptions and/or illustrations provided by all relevant authors (*e.g.* typical behaviour characterising each pole of a cultural dimension). If the homonymic dimensions had the same meaning, the first, and thus oldest source was adopted. Step 1 resulted in the elimination of two cultural dimensions (36, *i.e.* 38-2).

Step 2: Based on definitions, descriptions and/or illustrative examples provided, the different appellations of the cultural dimensions were compared between the relevant authors: did the authors’ cultural dimensions have essentially the same meaning or is there a large overlap in content? In case of a strong overlap, the author team selected only the “best source”, as judged by the clarity and completeness of the label provided in the source (step 2, phase A). In case of substantial (but not strong) overlap, the author team carefully considered whether the elimination of one cultural dimension was justifiable (step 2, phase B). Step 2 resulted in a further elimination of 16 cultural dimensions (20, *i.e.* 36-16).

Step 3: If an overlap was found between the meanings of several cultural dimensions of the same author, only one dimension was chosen. Step 3 resulted in the elimination of one more cultural dimension (19, *i.e.* 20-1).

Step 4: Some cultural dimensions were eliminated as the authors do not wish to submit the questions regarding the cultural dimensions to respondents as members of a subregion reflecting on their own culture’s behaviour/values. Indeed, descriptions of one’s own cultural group are typically (strongly) influenced by socially desirable responding (Maseland & Van Hoorn, 2009). Because respondents did not have to judge themselves or the culture they belong to, collecting data on cultural dimensions representing ‘individual difference variables’ (*e.g.* one’s values in life) did not make sense. Therefore, after step 4,

only 11 (i.e. 19 - 8) cultural dimensions were retained in this study. Detailed information about all specific decisions made can be obtained with the first author.

The final set of 11 cultural dimensions consisted of potential discriminators between subregions of a Euregion in terms of (business) behaviour and, more specifically, (business) communication. Each of the 11 cultural dimensions comprised two opposite poles. As explained in § 4.2, four statements were used for one cultural dimension (two statements to quantify each pole). All five cultural dimensions by “founding father” Hofstede (1980) as well as Hofstede & Hofstede (2006) were included: “large” vs. “small power distance”; “masculinity” vs. “femininity”; “high” vs. “low uncertainty avoidance”; “individualism” vs. “collectivism”; and “long-term” vs. “short-term orientation”.

The authors of this study are aware of the criticisms levelled at Hofstede with respect to the choice of dimensions as well as the sample composition, the demarcation of nations, the statistic nature of the measurements and the bipolarisation of the cultural dimensions (*e.g.* Baskerville, 2003; Fang, 2006; Gooderham & Nordhaug, 2001; Hampden-Turner & Trompenaars, 1997; Harrison & Mckinnon, 1999; Harvey, 1997; Myers & Tan, 2002; Mcsweeney, 2002a, 2002b; Osland & Bird, 2000). Nevertheless, they believe that such a measurement of culture is entirely consistent with the definition of Pinto. Because of the dynamic nature of culture, the measurements, resulting from a survey sample that assesses past experience of the respondents, are by all means time-bound and should be re-validated in the future.

In addition to the five cultural dimensions of Hofstede (& Hofstede) three cultural dimensions were retained from Trompenaars (1993): “internalism” vs. “externalism”; “universalism” vs. “particularism”; “achievement” vs. “ascription”. Furthermore, two cultural dimensions by Hall (1976), namely “high” vs. “low-context” and “polychronism” vs. “monochronism” were included as well. Finally, the dimension “formalism” vs. “informalism” by Gesteland (1996) was also selected because of its relevance for business communication across cultural borders (*e.g.* the connotations of formulations, use of titles). Unlike cultural dimensions proposed by Hofstede, Trompenaars & Hall, the author team is not aware of academic studies using the cultural dimension ‘formalism’ vs. ‘informalism’ proposed by Gesteland (1996).

4.2 Survey Design

In order to investigate cultural characteristics of subregions belonging to a larger cross-border Euregion, a generic survey was set up on the basis of 11 cultural dimensions selected (§ 4.1).

The first part of the survey collects relevant information on respondents’ detailed knowledge of the subregion he/she choose to deal with (*e.g.* number of contacts, descriptive information on these contacts, frequency, nature and duration of

the interaction with these contacts, profile of the contact persons in the subregion). Secondly, measures of regional culture (*i.e.* 44 statements on 11 cultural dimensions, two items for each pole) are collected. Thirdly, traditional background variables (*e.g.* age, gender) and those variables needed to assess the heterogeneous nature of the sample (*e.g.* place of birth, nation of residence) are collected.

In the core of the survey, the relevant questions from previous research on culture (*e.g.* Hall, 1976; Hofstede, 1980; Richardson & Smith, 2007; Trompenaars, 1993) were adapted in such a way that they allow for assessing relevant aspects of the professional (business) interactions with members of the focal subregion. As an illustration of such an adaptation: in the explanation of “masculinity” versus “femininity” Hofstede & Hofstede noted that “boys play to compete” (2008: 139). In the survey, respondents are asked to what extent they (dis)agree with the statement: “In ... (focal region inserted) men are very competitive. They want to outdo others”.

As indicated before, the survey includes four survey statements per cultural dimension, that is two for each pole. The respondents have to score each statement on a 6-point rating scale with the following response options: “does not apply at all”, “does not apply”, “does not really apply”, “more or less applies”, “applies”, “absolutely applies” (no corresponding numeric values [*e.g.* “absolutely applies” = 6] were shown). Whenever they fail to provide an accurate answer, the respondents will be entitled to select the additional response option “no idea at all”. To check the content validity of the cultural statements, eight experts from relevant fields (one sociologist, one socio-linguist, one clinical psychologist, two cross-cultural specialists [one psychologist, 1 linguist], one occupational psychologist, one marketer, one educational scientist) were asked to (independently) study them. The suggestions for improvement made by the experts were mutually compared and discussed within the author team. If deemed necessary, adaptations were made according to the experts’ suggestions. A second type of validation was performed by a group of 10 business economics students who had successfully completed the course ‘intercultural business communication French’ at a Belgian university. The students were offered each of the 44 statements as well as the name of each pole related to a particular cultural dimension, all printed on 66 separate cards (*i.e.* 44 statements + 11 times 2 poles). In addition, students examined a separate, one-page sheet containing short descriptions of all 11 cultural dimensions. Each student was asked to group pairs of cards, namely one card listing a statement and another card listing a specific pole of a cultural dimension. If more than three students (out of 10) “mismatched” a statement, the statement was revised. Only four statements were eventually revised. This validation procedure is analogous to a procedure used by Langbroek & De Beuckelaer (2007).

The authors tested the multidimensional measurement scale on the Euregio Meuse-Rhine, the results of which were also included in the present issue of *RIELMA*.

V. CONCLUSIONS

Research of cultural differences should not be confined to nations but should also be examined for smaller cultural units and at a subregional level. The present study contributes to the study of such differences by constructing a multidimensional measurement scale that involves the use of eleven cultural dimensions. Each cultural dimension is measured by using statements that are substantively adapted to the groups being studied. In this way, differences between separate groups or segments of the population may be studied by measuring the perceptions of, say, business people, students or the general public.

Further research of intercultural differences, using the proposed method, will have to demonstrate the feasibility in the context of subregional comparisons.

Bibliography

- Angouri, J. (2010) "If we know about culture it will be easier to work with one another: developing skills for handling corporate meetings within multinational participation", *Language and Intercultural Communication*, Vol. 10, pp. 206-224.
- Baskerville, R. F. (2003) "Hofstede never studied culture", *Accounting, Organizations and Society*, Vol. 28, Issue 1, pp. 1-14.
- Bennett, R., Aston, A., Colquhoun, T. (2000) "Cross-cultural training: A critical step in ensuring the success of international assignments" *Human Resource Management*, Vol. 39, pp. 239-250.
- Coon, H. M., Kimmelmeier, M. (2001) "Cultural orientations in the United States: (Re)Examining differences among ethnic groups", *Journal of Cross-Cultural Psychology*, Vol. 32, pp. 348-364.
- Craig, C. S., Douglas, S. P. (2000) *International Marketing Research*, Chichester, John Wiley & Sons, LTD.
- Craig, C. S., Douglas, S. P. (2006) "Beyond national culture: implications of cultural dynamics for consumer research", *International Marketing Review*, Vol. 23, pp. 322-342.
- Fang, T. (2006) "From 'Onion' to 'Ocean': Paradox and Change in National Cultures", *International Studies of Management & Organization*, Vol. 35, Issue 4, pp. 71-90.
- Gesteland, R. (1996) *Cross-Cultural Business Behavior: Marketing, Negotiating and Managing Across Culture*, Copenhagen, Handelshøjskolens Forlag.
- Ghuri, P. N, Usunier, J-P. (2003) *International Business Negotiations*, London, Pergamon Press.
- Gooderham, P., Nordhaug, O. (2001) "Are Cultural Differences in Europe on the Decline?", *European Business Forum*, Vol. 8, pp. 48-53.
- Gudykunst, W. B. (1993) "Toward a Theory of Effective Interpersonal and Intergroup Communication: An Anxiety/Uncertainty Management (AUM) Perspective", in R. L. Wiseman, J. Koester (eds) *Intercultural Communication Competence. International and intercultural communication Annual Volume XVII*, Newbury Park/London/New Delhi, Sage Publications, pp. 33-71.
- Gudykunst, W. B. (2003) "Intercultural communication theories", in Gudykunst W.B. (Ed) *Cross-cultural and Intercultural Communication*, Thousand Oaks/London/New Delhi, Sage Publications, pp. 167-190.
- Gudykunst, W. B., Matsumoto, Y. (1996) "Cross-Cultural variability of Communication in personal Relationships", in Gudykunst W. B., Ting-Toomey S., Nishida T. (eds) *Communication in Personal Relationships Across Cultures*, Thousand Oaks/London/New Delhi, Sage Publications, pp. 19-56.
- Hall, E.T. (1959), *The Silent Language*. New-York: Doubleday and Company.
- Hall, E.T. (1976), *Beyond Culture*. New-York, Garden-City: Doubleday Anchor.
- Hall, E.T. & M.R. Hall (1990a), *Hidden Differences: Doing Business with the Japanese*. New-York, Garden-City: Doubleday Anchor.

- Hall, E.T. & M.R. Hall (1990b), *Understanding Cultural Differences: Germans, French and Americans*. Boston : Nicholas Brealy Publishing Intercultural Press.
- Harrison, G., Mckinnon, J. L. (1999) "Cross-cultural research in management control systems design: a review of the current state", *Accounting, Organizations and Society*, Vol. 24, Issue 5-6, pp. 483-506.
- Hampden-Turner, C., Trompenaars, F. (1997) "Response to Geert Hofstede", *International Journal of Intercultural Relations*, Vol. 21, Issue 1, pp. 149-159.
- Harvey, F. (1997) "National cultural differences in theory and practice: Evaluating Hofstede's national cultural framework", *Information Technology & People*, Vol. 10, Issue 2, pp. 132-146.
- Harzing, A.-W, Pudelko, M. (2013) "Language competencies, policies and practices in multinational corporations: A comprehensive review and comparison of Anglophone, Asian, Continental European and Nordic MNCs", *Journal of World Business*, Vol. 48, pp. 87-97.
- Haslett, B. (1989) "Communication and Language Acquisition Within a Cultural Context", in Ting-Toomey S., Korzenny F. (eds) *Language, Communication and Culture. International and intercultural communication Annual Volume XVIII*, Newbury Park /London/New Delhi, Sage Publications, pp.19-34.
- Hofstede, G. (1980) *Culture's Consequences. International differences in work-related values*, Newbury Park/London/New Delhi, Sage Publications.
- Hofstede, G., Hofstede, G. J. (2006) *Allemaal andersdenkenden: omgaan met cultuurverschillen*, Amsterdam/Antwerpen, Uitgeverij Contact.
- Hofstede, G., Hofstede, G. J. (2008) *Allemaal andersdenkenden: omgaan met cultuurverschillen*, Amsterdam/Antwerpen, Uitgeverij Contact.
- House, R. J., Hanges, P. J., Javidan, M., Dorfman, P. W., Gupta, V., Globe associates (2004) *Culture, Leadership, and Organizations: The GLOBE Study of 62 Nations*, Thousand Oaks/London/New Delhi, Sage Publications.
- Kluckhohn, F. R., Strodtbeck, F. L. (1961) *Variations in Value Orientations*, Evanston IL, Row, Peterson & Company.
- Kroeber, A. L., Kluckhohn, C. (1963) *Culture a critical review of concepts and definitions*, New York, Vintage Books.
- Lam, M. L-L. (2013) "Building Trust between American and Chinese Business Negotiations", in Olivias-Lujan, M.R., Bondarouk, T. (eds), *Advanced Series in Management*, Vol. 10, Emerald Group Publishing Limited, pp. 293-311.
- Langbroek, I., De Beuckelaer, A. (2007) "Between-method convergent validity of four data collection methods", *Quantitative Means-End-Chain research, Food Quality and Preference*, Vol. 18, pp. 13-25.
- Lenartowicz, T., Roth, K. (2001) "Does Subculture Within a Country Matter? A Cross-Cultural Study of Motivational Domains and Business Performance in Brazil", *Journal of International Business Studies*, Vol. 32, pp. 305-325.
- Maseland, R., Van Hoorn, A. (2009) "Explaining the negative correlation between values and practices: A note on the Hofstede-GLOBE debate", in *Journal of International Business Studies*, Vol. 40, pp. 527-532.
- Mcsweeney, B. (2002a) "Hofstede's Model of National Cultural Differences and Their Consequences: A Triumph of Faith – a Failure of Analysis", *Human Relations*, Vol. 55, Issue 1, pp. 89-118.
- Mcsweeney, B. (2002b) "The Essentials of Scholarship: A Reply to Geert Hofstede", *Human Relations*, Vol. 55, Issue 11, pp. 1363-1372.
- Merkin, R., Taras, V., Steel, P. (2014) "State of the art themes in cross-cultural communication research: A systematic and meta-analytic review", *International Journal of Intercultural Relations*, Vol. 38, pp. 1-23.
- Minkov, M., Hofstede, G. (2014), "Clustering of 316 European Regions on Measures of Values: Do Europe's Countries Have National Cultures?", *Cross-Cultural Research*, Vol. 48(2), pp. 144-176.
- Myers, M.D., Tan, F. (2002) "Beyond models of national culture in information systems research", *Journal of Global Information Management*, Vol. 10, Issue 1, pp. 24-32.

- Nardon, L., Steers, R. M. (2009) "The culture theory jungle: divergence and convergence in models of national culture", in Bhagat, R. S., Steers, R. M. (eds), *Cambridge Handbook of Culture, Organizations, and Work*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 3-22.
- Osland, J.S., Bird, A. (2000) "Beyond sophisticated stereotyping: Cultural sensemaking in Context", *Academy of Management Executive*, Vol. 14, Issue 1, pp. 65-79.
- Pinto, D. (1994) *Interculturele communicatie: dubbel perspectief door drie-stappenmethode voor het doeltreffend overbruggen van verschillen*, Houtem/ Diegem, Bohn Stafleu Van Loghum.
- Pinto, D. (2000) *Intercultural communication: A Three-Step Method for Dealing with Differences*, Leuven/ Appeldoorn, Garant.
- Pinto, D. (2007) *Interculturele communicatie. Een stap verder*, Houtem/Diegem, Bohn Stafleu Van Loghum.
- Pudelko, M., Harzing, A.-W. (2007) "How European is management in Europe? An analysis of past, present and future management practices in Europe", *European Journal of International Management*, Vol. 1, Issue 3, pp. 206-224.
- Richardson, R. M., Smith, S. W. (2007) "The influence of high/low-context culture and power distance on choice of communication media: Students' media choice to communicate with Professors in Japan and America", *International Journal of Intercultural Relations*, Vol. 31, pp. 479-501.
- Schaffer, B. S., Riordan, C. M. (2003) "A Review of Cross-Cultural Methodologies for Organizational Research: A Best-Practices Approach", *Organizational Research Methods*, Vol. 6, pp. 169-215.
- Schwartz, S. H. (1992) "Universals in the content and structure of values: Theoretical advances and empirical tests in 20 countries", *Advances in Experimental Social Psychology*, pp. 25, 1-65.
- Shadid, W. (2007) *Grondslagen van interculturele communicatie: studieveld en werkerreinen*, Kingston upon Thames, A Wolters Kluwer Business.
- Swift, J. S. (1991) "Foreign language Ability and International marketing", *European Journal of Marketing*, Vol. 25, pp. 36-49.
- Targowski, A. S., Bowman, J. P. (1988) "The layer-based, pragmatic model of the communication process", *Journal of Business Communication*, Vol. 25, pp. 5-24.
- Trompenaars, F. (1993) *Riding the Waves of Culture: Understanding Diversity in Global Business*, London, Nicholas Brealey Publishing Limited.
- Trompenaars, F., Hampden-Turner, C.-H. (2008) *Over de grenzen van cultuur en management*, Amsterdam/Antwerpen, Uitgeverij Business Contact.

Appendix Cultural Dimensions

Source	Number	Cultural dimension	Retained / Eliminated (step ^a)	
Hall (1976)	1	<i>High - low context;</i>	Retained (step 3)	
	2	<i>Monochronism - polychronism;</i>	Retained (step 2, phase A)	
	3	<i>Space;</i>	Eliminated (step 2, phase B)	
Hofstede (1980, 2006)	4	<i>Individualism – collectivism;</i>	Retained (step 2, phase A)	
	5	<i>Power distance;</i>	Retained (step 1)	
	6	<i>Uncertainty avoidance;</i>	Retained (step 1)	
	7	<i>Masculinity – femininity;</i>	Retained (step 2, phase A)	
	8	<i>Long-term – short-term orientation;</i>	Retained (step 2, phase A)	
	Trompenaars (1993)	9	<i>Universalism - particularism;</i>	Retained (step 2, phase A)
		10	<i>Specific-diffuse;</i>	Eliminated (step 3)
		11	<i>Past-present-future; Synchronic- chronological;</i>	Eliminated (step 2 and step 4)
12		<i>Internalism - externalism;</i>	Retained	
13		<i>Communitarism;</i>	Eliminated (step 2, phase A)	

	14	<i>Neutral - emotional;</i>	Eliminated (step 2, phase B)
	15	<i>Achievement - ascription;</i>	Retained
Schwarz (1992)	16	Power;	Eliminated (step 2, phase A)
	17	Security;	Eliminated (step 2, phase A)
	18	Achievement;	Eliminated (step 4)
	19	Hedonism;	Eliminated (step 4)
	20	Stimulation;	Eliminated (step 4)
	21	Self-direction;	Eliminated (step 4)
	22	Universalism;	Eliminated (step 4)
	23	Benevolence;	Eliminated (step 4)
	24	Tradition;	Eliminated (step 4)
	25	Conformity;	Eliminated (step 4)
Gesteland (1996)	26	Rigid-time – fluid-time;	Eliminated (step 2, phase A)
	27	Deal-focus – relationship-focus;	Eliminated (step 2, phase A)
	28	Expressive - reserved;	Eliminated (step 2, phase B)
	29	<i>Formal - informal;</i>	Retained
House et al. (2004)	30	Gender egalitarianism;	Eliminated (step 2, phase A)
	31	Assertiveness;	Eliminated (step 2, phase A)
	32	Humane orientation;	Eliminated (step 2, phase A)
	33	Future orientation;	Eliminated (step 2, phase A)
	34	Performance orientation;	Eliminated (step 2, phase A)
	35	Collectivism I;	Eliminated (step 2, phase A)
	36	Collectivism II;	Eliminated (step 2, phase A)
	37	Power distance;	Eliminated (step 1)
	38	Uncertainty avoidance;	Eliminated (step 1)

Note. ^aThe number of the step is mentioned in the paper text.

Martine VERJANS - professor of Business French and Intercultural Communication at the faculty of Business Economics – Hasselt University (BE); director of the Center of Applied Linguistics (R&D) (www.uhasselt.be/ctl); scientific coordinator of several European projects for 20 years; general coordinator of the “Olympiade du Français et de la Francophonie” and of the “Tournoi mondial de français par internet” (www.olyfran.org); co-founder and President of the Board of Directors of CommArt International, spin-off of Hasselt University (www.commart.eu); R&D fields: cross-cultural communication, blended learning, Business French

Gilbert SWINNEN - professor emeritus at the Faculty of Applied Economics, Department of Marketing & Strategy, Hasselt University in Diepenbeek, Belgium. He received his Ph. D. in Applied Economics at Antwerp University. He published in journals like the Journal of the Academy of Marketing Science, International Journal of Research in Marketing, Journal of Business Research, Journal of Occupational and Organizational Psychology, and Statistica Neerlandica.

Marieke HUYSMANS - researcher, sociolinguist, holds a Master’s degree in African languages and cultures (Ghent University) and a MANAMA degree in Gestion du développement (Université de Liège). She joined CTL-UHasselt in 2010 and was principal researcher of the past INTERREG IVA project INTERCOM and carries out research and course development activities in several European projects among which the ESF project “Culturele Diversiteit op de Vlaamse Werkvloer”. Her research interests lie in the field of cultural characteristics (impact on verbal and nonverbal communication).

Eric CAERS - Professor of Business English and German at the faculty of Business Economics – Hasselt University (BE). Both a linguist and Americanist, his interdisciplinary interests include image studies, combining discourse analysis and economic history; witness his publications on the blended space of metaphorical world politics and research focus on political economy and discursive construction. He is also a member of the Center of Applied Linguistics (www.uhasselt.be/ctl).

Cross-cultural research in a cross-border region: verbal and non verbal professional communication. The case of the Euregio Meuse-Rhine

Martine Verjans, Gilbert Swinnen, Marieke Huysmans
Hasselt University

Abstract. In this study, the cultures of the five border subregions of the Euregio Meuse-Rhine (EMR) were measured and compared by means of a survey research. The results indicate that the subregions differ most in terms of the (in)formal way of their business interactions. Furthermore, discrepancies were found for the cultural dimensions 'externalism-internalism', 'masculinity-femininity' and 'monochonism-polychronism'.

The results, and more specifically the observed cultural differences, allowed a first exploration of possible effects on professional verbal and non-verbal business communication. This study also shows the importance of cultural research at sub-regional level.

Keywords: cross-cultural research, cultural dimensions, business communication, cross-border region

I. INTRODUCTION

This study takes up the challenge to compare cultures of geographic units which are embedded within different nations but, at the same time, also belong to neighbouring regions. The cultural units investigated comprise the five subregions of the Euregio¹ Meuse-Rhine (EMR): the province of Limburg in Flanders (Belgium), the province of Liège in Wallonia (Belgium), the German-speaking community (eastern part of Belgium), the province of Limburg (Netherlands) and the city of Aachen and surroundings (Germany)². In the remainder of this paper these subregions will be referred to as: Limburg (BE), Liège (BE), the German-speaking community (BE), Limburg (NL), Aachen (DE), respectively.

II. PROBLEM BACKGROUND

An extensive literature search ("Web of Science") revealed no single published study providing insights into the cultural profile of the five EMR subregions. However, based on the examination of numerous (cross-)cultural

¹ "Euregio" (and not Euregion): term used in official documents in all languages of the Euregio Meuse-Rhine.

² Euregio Meuse-Rhine: 10400 km², 4 million inhabitants, founded in 1976.

studies of the nations to which the EMR subregions belong (Gelade, Dobson & Auer, 2008; Green, Deschamps & Páez, 2005; Hoeken et al., 2003; Hofstede & Hofstede, 2006; Hofstede, Van Deussen, Mueller & Charles, 2002; Matsumoto, Yoo & Fontaine, 2008; Schwartz, 1992, 2007; Spector, Cooper & Sparks, 2001; Tinsley, 2001; Triandis et al., 2001; Van Oudenhoven, Mechelse & De Dreu, 1998; Van Oudenhoven et al., 2008; Waldman et al., 2006), one might contend that the EMR subregions should have clearly divergent cultural profiles. Indeed, they are linguistically heterogeneous (French, two variants of Dutch and of German). They are also part of four different larger units (i.e. three nations: Belgium, Germany and the Netherlands, as well as two larger within-nation regions: Flanders and Wallonia in Belgium). On the other hand, one may also expect that these five EMR regions exhibit a strong cultural communality. Factors that may have led to this strong cultural resemblance are the globalisation in general (*e.g.* cultural penetration/contamination), the geographic proximity and the institutionalised cooperation since 1976. Moreover, a similar affinity or “spacial identity” (Laven & Baycroft, 2008) of these subregions may be due to historical factors, more specifically the fact that EMR formed an administrative entity for a long time until the 19th century (Mertens, 2006). Prior research (Hastings & Wilson, 2001) also strengthened the idea that border regions are subject to a strong mutual influence.

This study assumes that differences in the extent to which each EMR subregion scores on a set of 11 cultural dimensions may, at least potentially, impact the effectiveness of business communication.

III. TARGET POPULATION AND SAMPLE

This study being part of a more elaborate research³ aimed at identifying key differences and similarities between the cultures characterising the five different EMR subregions to which business professionals belong. For this purpose perceptions of adult Europeans with regard to these subregions were collected using an electronic survey.

The present study uses the measurement model proposed by Verjans, Swinnen, Huysmans & Caers (2015) in the present issue of the *RIELMA* journal.

³ The study presented in this paper is part of a more elaborate research effort aimed at encouraging students to participate in EMR exchanges and/or stay there for work, thus avoiding brain drain. Moreover, the research effort was also intended to encourage tourism in the EMR. Therefore, this research included three equivalent surveys (three target groups): students, business people with professional contacts and people with more general contacts. If a respondent met the requirements of several target groups, they were asked to just answer the survey they could answer best with regard to the whole subregion. Because of the deadlines imposed by the project (because of EU founding), priority had to be given to the analysis of student data and the use of these results for the development of e-modules for semi-autonomous blended learning. For this reason, the analysis of the data related to business professionals was carried out at a later stage.

The respondents were asked to give their view on a EMR subregion they knew well, for having worked there and having participated in meetings and/or having other professional relations in the subregion with whom they communicate (e.g. by phone, e-mail), having lived or studied there, having friends/relatives there or any combination of these four reasons. If respondents were (born and) raised in a EMR subregion, they were *not* (as members of their own subregion's culture) asked to reflect on their own culture's behaviour/values because descriptions of one's own cultural group are typically (strongly) influenced by socially desirable responding (Maseland & Van Hoorn, 2009).

Being very familiar with one of the EMR subregions was a strict condition to participate. This study aimed at obtaining considerable variability in terms of respondents' background variables, including age, sex, education, and profession. To reach maximum coverage (and thus also maximal variability), a wide range of institutional contacts were used: companies (with the help of employers' and sector organisations), government agencies (like public agencies for the purpose of import and export, employment offices), high schools, universities and graduate schools (staff, students, alumni, temporary foreign students and lecturers), municipalities, social clubs (e.g. service clubs). These institutions provided e-mail addresses of possible respondents and/or recruited them.

A database of 12,224 potential respondents was set up. In contrast to many studies, in which only students are sampled (Merkin, Taras & Steel, 2014), the target group of this study consists of three categories: business professionals, students and general public (see also footnote IV). For the three categories three equivalent surveys were created. All potential respondents received an electronic link to their specific category-survey. In total, 3,307 respondents responded positively by submitting the survey electronically, producing an initial response of 27.1%. A subset of 997 surveys turned out to be useful for statistical analysis as all other surveys contained very limited information. Actually, of the 2,310 respondents who did not fully complete the survey, 822 only answered the first and the second question (profile of the respondent). As Hoerger (2010) indicated, most participants who fail to fully complete an electronic survey drop out in a very early stage. Of the 997 surveys filled in completely, 109 turned out to be invalid for statistical analysis because of inconsistent answers. Therefore, the author team retained 888 usable surveys.

However, given that this contribution only makes use of survey responses by business professionals, the subset of 307 valid surveys completed by business professionals was used to statistically compare EMR subregions. The sample included 146 respondents for Limburg (BE), 55 for Limburg (NL), 21 for the Aachen region (DE), 77 for the province of Liège (BE) and 8 for the German-speaking community (BE). Since the number of completed surveys collected from the German-speaking community (BE) was largely insufficient, it was decided to

exclude this subregion from further statistical analysis. As a result, 299 responses were eventually used in the analysis. Since the number of responses is still small for some subregions, the authors had to take this into account when selecting the method of analysis (see § 4).

The survey was administered using survey design and administration software (SNAP software; see www.snapsurveys.com). All potential respondents received an email inviting them to participate. They could answer in English, French, German or Dutch. The original survey was created in (Flemish) Dutch and translated adequately into English, French and German following the principles outlined in the forward translation - back translation method (Brislin, 1970). It was ascertained that the Dutch version of the survey was correctly understood by respondents from Belgium and the Netherlands, just like the German version by respondents from Germany and Belgium.⁴

IV. ANALYTICAL APPROACH

In order to compare the four EMR subregions on eleven cultural dimensions, an overall score was computed that measures the degree to which the EMR subregions are perceived as possessing each cultural characteristic. The computation is based on survey data from four statements (two per pole). For instance, the overall measure of “formalism” should take into account the bipolar nature of the cultural dimension, including the pole “informalism”. Bipolarism is adequately accounted for by adding the scores obtained for the two statements measuring formalism and subtracting the scores obtained for the two statements measuring informalism. The resulting “overall score” obtained for an EMR subregion reflects the extent to which people in that EMR subregion are perceived to deal with each other in a formal way. In the same way, the overall scores for all other cultural dimensions were computed. The directionality of the overall score is chosen arbitrarily. Obviously, the decision to either compute “informalism minus formalism” or “formalism minus informalism” does not affect the results from this study. Since each statement is measured on a 6-point scale, the sum of scores for each pole is between 2 and 12. As a result, the difference between the poles “formalism” and “informalism” is represented by a number between minus 10 and plus 10. The point zero, which occupies the middle position between minus 10 and 10, does not necessarily indicate the “neutral point” (neither formal nor informal). It is possible that the two groups (of two) statements differ in the extent to which they measure an extreme position one each pole, implying that the zero point is not really “neutral” but somewhat formal or informal.

⁴ A second translation was made by native speakers of Dutch of the Netherlands. In comparing the two versions, the formulation, unambiguous to both Dutch speaking communities, was selected. The same procedure was adopted for both linguistic variants of German.

As the quantifications of cultural dimensions are used to compare EMR subregions on cultural dimensions, and are not meant to make statements about absolute scores on the underlying cultural dimension, the possible non-neutrality of a scale value of zero is no issue of concern.

Once adequate quantifications had been obtained for all 11 cultural dimensions the mean dimension scores were calculated and compared across EMR subregions. Because one cannot impose a (univariate) normal distribution onto the sampling distribution around mean scores for each EMR subregion, the statistical comparison relied on nonparametric (distribution free) procedures. Violations of the normality assumption are a cause of concern, especially in comparative studies including small sample sizes (*e.g.* in the Aachen region N is limited to 21). The overall significance test (*i.e.* across all four EMR subregions) relied on the nonparametric Kruskal-Wallis independent samples test. Its significance value (*i.e.* p value) is computed with permutation tests such that accurate p values are obtained even if the normality assumption is violated (Moore, McCabe & Craig, 2012). All nonparametric procedures (Kruskal-Wallis and permutation tests) were carried out using R code (R Development Core Team, 2011) as supplied by the R package “coin” (Hothorn, Hornik, Van De Wiel & Zeileis, 2008). To adequately examine perceived cultural differences across EMR regions 95% bootstrap percentile confidence intervals (more specifically: bias-corrected accelerated [BCa] intervals) were computed along with the mean dimension score. The rationale underlying the technical procedures is elaborated on in the next two paragraphs.

Bootstrap methodology allows the confidence interval of a statistic of interest (in this study the sample mean score for particular cultural dimensions in all four EMR subregions) to be inferred from a large number of resamples (of the same size as the original sample) drawn from the original sample (*i.e.* drawing *with replacement*, meaning that, after being drawn, an observation is put back in the original sample). The ordinary percentile bootstrap uses the resamples to repeatedly estimate the sample mean. These estimates are rank-ordered to approximate the cumulative distribution function (CDF). Next, the 2.5th ($\alpha/2$) and 97.5th ($1-\alpha/2$) percentiles of the CDF are considered the lower and upper bounds of the 95% ($1-\alpha$) confidence interval of the sample mean (Wood, 2005). The bias-corrected and accelerated (BCa) bootstrap, which was introduced by Efron (1987) and used in this study, adjusts for both bias and skewness in the bootstrap distribution.

In order to test the (null) hypothesis stating that the four EMR subregions do not differ on a focal cultural dimension, exact p values were produced by permutation tests. Permutation tests rely on the following principle. Resampling (*i.e.* drawing new samples from the original sample) is done in a way which is consistent with the null hypothesis that no difference exists between the EMR subregions. More specifically, the labels indicating the EMR subregions as found in the original sample

were interchanged (*i.e.* “reshuffled”), while leaving the dimension scores at their original position. The reader who wants to learn more about bootstrap methods and permutation tests is referred to Good (2005) and Wood (2005).

V. RESULTS

5.1 EMR Subregions’ Scores on Cultural Dimensions

When significant discrepancies are found between the four EMR subregions, they always indicate differences in the way the different EMR regions are perceived by people from another EMR subregion or from any place in Europe (see § 3).

The results in Table 1 indicate that only three out of the eleven cultural dimensions turned out to be statistically different across the four EMR subregions. With a (conventional) upper bound for the p -value equal to 0.05 (5.0%), “informalism”, “externalism” and “masculinity” are found to differ across EMR subregions.

Table 1: Kruskal-Wallis rank sum test of cultural differences between subregions

Cultural Characteristic	Chi-squared (d.f.=3)	P value (two-sided)	Holm - Šidák corrected p
Polychronism – Monochronism	9.4	0.0243	0.1786
Individualism – Collectivism	3.0	0.3859	0.8578
Externalism – Internalism	13.2	0.0043	0.0422
Universalism – Particularism	2.0	0.5751	0.8805
Power distance	0.7	0.8628	0.8805
Masculinity – Femininity	12.7	0.0054	0.0476
Uncertainty avoidance	7.5	0.0578	0.3408
Ascription – Achievement	3.9	0.2711	0.7943
Long term - Short term orientation	2.3	0.5074	0.8805
High context - Low context	7.3	0.0633	0.3245
Informalism – Formalism	30.0	0.0000	0.0000

The next paragraphs provide more detailed insights into differences between pairs of EMR subregions. Table 2 presents the results of the permutation tests conducted. Figures 1a to 1d provide (BCa) bootstrap confidence intervals around the dimension sample means computed for each EMR subregion.

Table 2: Permutation tests of differences between subregions: 2-sided exact p-value and sequential Holm - Šidák correction (between brackets)*

Dimension	Limburg- BE	Limburg-BE	Limburg- BE	Limburg-NL	Limburg- NL	Liège-BE
	Limburg- NL	Liège-BE	Aachen-DE	Liège-BE	Aachen- DE	Aachen- DE
Informalism	0.4564	0.0123	0.0000	0.0188	0.0000	0.0025
	(0.4564)	(0.0364)	(0.0000)	(0.0372)	(0.0000)	(0.0100)
Externalism	0.9945	0.0013	0.0203	0.0318	0.1124	0.7302
	(0.9945)	(0.0078)	(0.0975)	(0.1213)	(0.3007)	(0.9272)
Masculinity	0.0025	0.5202	0.2654	0.0622	0.0018	0.2026
	(0.0124)	(0.5202)	(0.4604)	(0.2265)	(0.0108)	(0.4930)
Polychronism	0.0246	0.2349	0.0971	0.3608	0.0082	0.0470
	(0.1171)	(0.4146)	(0.2639)	(0.4146)	(0.0482)	(0.1752)

*Only those cultural dimensions are mentioned, for which a difference was found at the 5% level; such differences are displayed in *italics*.

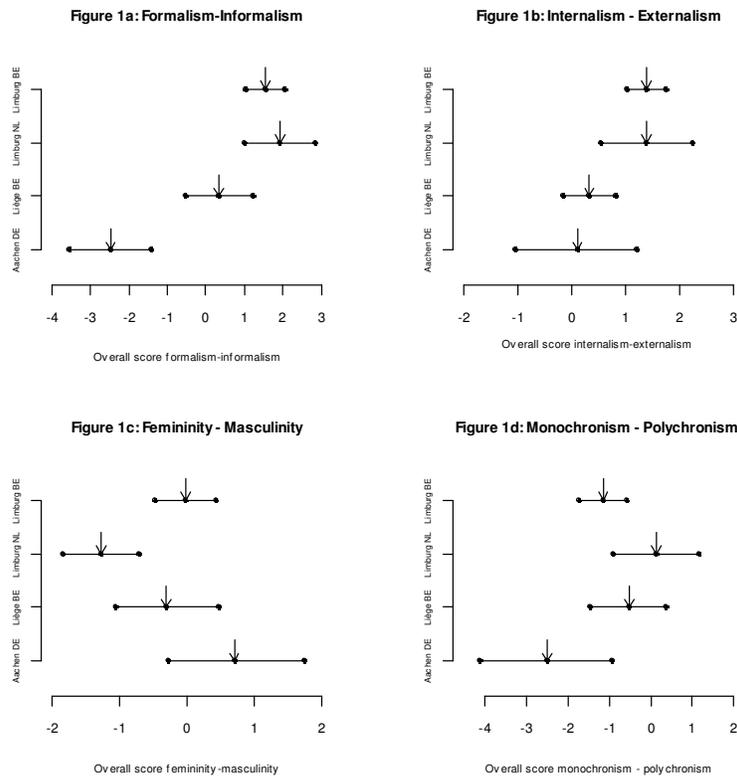


Figure 1: 95% Bootstrap (BCa) confidence interval for 4 cultural dimensions (*)

5.2. Analysis of differences between subregions

5.2.1 “Formalism – informalism”

According to the Kruskal-Wallis test (see corrected p -values in Table 1), the differences between EMR subregions appear to be most distinct for the cultural dimension “formalism-informalism”. Figure 1a indicates sample dimension means (*i.e.* overall scores) using an arrow on each line; the dot symbols to the left and right represent the lower and upper limits of the 95% (BCa) bootstrap confidence interval, respectively. As mentioned in the Analytical Approach (§ 4), dimension means range from -10 to 10. As explained before, these dimension means have comparative value only. Figure 1a and the results of the permutation tests in Table 2 indicate that both Limburg (BE) and Limburg (NL) are perceived to be less formal in their business communication in comparison to Liège (BE) and Aachen (DE). For Liège (BE), in turn, business relationships are perceived to be less formal than in Aachen (DE).

5.2.2 “Internalism – externalism”

Figure 1b and the p values (Table 2) indicate that, in comparison to Aachen (DE) and to a lesser extent Liège (BE), Limburg (BE) has a significantly higher score for ‘externalism’.

5.2.3 “Femininity – masculinity”

Figure 1c and Table 2 show a clear distinction in ‘femininity - masculinity’ between Limburg (NL) versus Limburg (BE) and Aachen (DE). More specifically, Limburg (NL) is perceived to be situated on the “femininity” pole with regard to communication in a business context.

5.2.4 “Monochronism – polychronism”

For the remaining cultural dimensions, the Kruskal-Wallis test did not indicate any significant differences at the 5% level. However, the pairwise comparisons among regions indicated a significant difference for the cultural dimension “monochronism – polychronism” (see Table 2).

The statistical tests for the dimension “monochronism – polychronism” point out that Limburg (NL) is rather polychronic (see Figure 1d). More specifically, the position of Limburg (NL) is significantly different from that of Aachen (DE), which is monochronic.

VI. DISCUSSION

The results of the statements with respect to non-verbal communication (behaviour) may have repercussions for verbal communication. An attempt is made

to interpret the significant differences by referring to the relevant statements in the survey as well as typical behaviours characterising the poles of the dimension. Such typical behaviours were taken from prior research on culture and management literature. This will be further investigated in the discourse analysis (see § 7).

6.1 'Formalism – informalism'

To illustrate the impact on business communications between subregions, the results indicate that, in contrast to Limburg (NL) and Limburg (BE), it is important to respect business professionals' titles (including academic titles) in Aachen (DE) and, to a somewhat lesser extent, in Liège (BE). In the more formal cultures, several aspects in communication deserve attention. Superiors are addressed formally: with "vous" instead of "tu" (French; in Liège (BE)) and with "Sie" instead of "du" (German; in Aachen DE) and surroundings). Likewise, employees are not supposed to address superiors by their first name. Moreover, belonging to higher social class commands respect. In order to obtain successful business contacts, it is also important to show one's own status by means of symbols (e.g. a stylish car). In business contacts, formal dress is expected (e.g. a suit and no jeans). Connotations of expressions (e.g. the nuance between *voulez-vous* and *pourriez-vous* when a request is made in Liège (BE), a nuance which is rather unusual in Limburg (NL) and Limburg (BE)) and formulas in letters and/or e-mails (e.g. the use of *Sehr geehrter* at the beginning of a letter in Aachen (DE), even when the addressee is someone the sender knows well professionally) need to be considered as well. Furthermore, in Aachen (DE), the formal Konjunktiv II (e.g. *Möchten Sie mitkommen?*) is also used in requests.

The unique personality of an individual in a particular EMR subregion might of course deviate from the typical profile encountered in that particular EMR subregion (Hofstede and Hofstede, 2006). A specific individual from Aachen, for example, may be rather informal by nature, but he/she is (most likely) well aware of the fact that most others in his/her EMR subregion are used to a higher level of formalism. This is true for all examples of interactions referred to when interpreting the statistical results.

6.2 "Internalism – externalism"

The results indicate that for Limburg (BE), especially in contrast to Aachen (DE) and – though to a lesser degree - Liège (BE) business professionals in general find it more obvious to make an effort to speak the (foreign) language of the business partner (e.g. face to face: negotiations, meetings; telephone conversations). Before making a final business decision in meetings, business professionals in Limburg (BE) will try to reach a compromise during negotiations rather than to convince others of their own point of view. Being confronted with

opposition may impede their commitment to achieve their goals. People in Limburg (BE) are also more likely to be modest than to be complacent with themselves, their organisation or their product. The company strategy might therefore be more customer-oriented than product- or production-oriented.

6.3. “Femininity – masculinity”

Unlike in a masculine culture, in a feminine culture such as Limburg (NL) the gender roles overlap (Verjans, Swinnen, Huysmans & Caers, 2015), implying that men and women may display the same behaviour, for instance being soft and modest. In a masculine culture, only women are supposed to be soft and modest. In the most feminine EMR region, Limburg (NL), private reasons are easily taken into consideration to postpone a business engagement. Moreover, business professionals in Limburg (NL) tend to consider their private lives more important than building a career. In addition, male employees in Limburg (NL) are not perceived as being that competitive. In a feminine culture it is important to have a pleasant atmosphere at work and to build good professional relationships. Business appointments are unlikely to take place during overtime. People work to live, rather than the opposite.

6.4 ‘Monochronism – polychronism’

In a monochronic culture such as Aachen (DE), business professionals find it very disturbing when an appointment is postponed at the last minute. During a meeting all the items are dealt with in a structured way and in a predefined time span. Business meetings in Aachen start on time. Discussing deadlines is an important element in business communication and the agreements made should be observed. Business professionals are result-oriented, time is money.

VII. CONCLUSIONS AND FUTURE RESEARCH

The authorities promote the (business) cooperation with/between the subregions of the Euregio Meuse-Rhine. Effective communication, which is crucial to good (business) cooperation, assumes an understanding of cultural (dis)similarities of the EMR subregions, primarily among business interlocutors of the EMR and also with the EMR’s professional business partners from outside of the EMR.

Therefore, the aim of this explorative study was to compare the cultures of these small geographic units on the basis of 11 cultural dimensions which have an impact on (verbal and non-verbal) business communication. These subregions are neighbouring areas, but embedded within different nations. As mentioned in the Introduction, one could anticipate strong communalities between subregions due to

the globalisation, the subregions' proximity, and their institutionalised cooperation. On the other hand, because cross-cultural research on the nations or regions to which the EMR subregions belong has revealed substantial cultural differences one could also expect such differences to characterise the different subregions.

Even if there was insufficient response for the German-speaking community, excluding this subregion from further statistical analysis, the results of the survey, which have been completed by business professionals, yield first indications on how to avoid miscommunication in contacts with the four largest subregions within the EMR. The results indicate that three out of eleven cultural dimensions are statistically different between the four examined EMR subregions, namely: "formalism – informalism", "externalism – internalism", "masculinity – femininity". The Aachen (DE) subregion exhibits deviations from the other subregions, as it is more internalistic and formal. Furthermore, the Limburg (NL) subregion diverges from the others in being more feminine. Additional interpretations of these differences were provided in the Discussion section. It has been concluded that the most important (*i.e.* the most outspoken) significant difference was found for the "formalism – informalism" dimension. As differences in formalism – informalism may, at least potentially, lead to serious misunderstandings, especially in verbal business communication, it is crucial to design effective communication strategies by adequately dealing with this cultural difference. It is also recommended to include this dimension in further cross-cultural research.

The pairwise comparisons of the subregions showed a significant difference for an additional fourth dimension, "monochronism – polychronism", between Limburg (NL), polychronic, and Aachen (DE), monocronic. As far as all other (*i.e.* seven) cultural dimensions are concerned, the EMR subregions turned out to be highly similar.

The awareness of cultural differences but also similarities is crucial to the development of effective, *i.e.* result-oriented, communication strategies. Such awareness prevents miscommunication. However, in order to avoid miscommunication even more, a discourse analysis should follow the present quantitative study. Such a follow-up study aims to specifically determine whether differences in communicative patterns and styles can be established. In other words, it will be determined whether and how the cultural differences which were found in this study manifest themselves in (spoken) corpora of the EMR subregions. In this way, it is possible to elucidate how cultural differences can lead to miscommunication in (oral) interaction.

Additionally, it might be of interest to verify whether the results of discourse analysis (professional business meetings) are consistent with results of other studies about the relationship between cultural values (individualism, high

power distance, masculinity and uncertainty avoidance) and communication styles and patterns (see also Merkin, Taras & Steel, 2014).

The aim is also to further examine the differences between the three groups of respondents in the elaborate research of which this study is a part, i.e. whether the perceptions of culture are the same for business people, students and the general public.

It is also recommended that further research consider the dimension “Indulgence vs. Restraint” identified by Minkov and added to Hofstede’s model (Hofstede, Hofstede & Minkov, 2010).

And finally, on the basis of the data of this research but limited to the five Hofstede dimensions, the author team intends to investigate whether the cultural homogeneity across the EMR border subregions cluster is greater than the homogeneity across within-nations clusters or “in-country clusters” (Minkov & Hofstede, 2014) to which the EMR subregions belong.

Bibliography

- Brislin, R.W. (1970) “Back-translation for cross-cultural research”, *Journal of Cross-Cultural Psychology*, Vol. 1, pp. 185-216.
- Efron, B. (1987) “Better Bootstrap Confidence Intervals and Bootstrap Approximations”, *Journal of the American Statistical Association*, Vol. 82, pp. 171-185.
- Gelade, G. A., Dobson, P., Auer, K. (2008) “Individualism, Masculinity, and the Sources of Organizational Commitment”, *Journal of Cross-Cultural Psychology*, Vol. 39, pp. 599-617.
- Good, P. (2005) *Permutation, Parametric, and Bootstrap Tests of Hypotheses*, Springer Series in Statistics, New York, Springer Science + Business Media.
- Green, E. G., Deschamps, J.-C., Páez, D. (2005) “Variation of Individualism and Collectivism within and between 20 countries: A Typological Analysis”, *Journal of Cross-Cultural Psychology*, Vol. 36, pp. 321-337.
- Hastings, D., Wilson, T. M. (2001) *Borders, Frontiers of Identity, Nation and State*, Oxford/New York, Berg.
- Hoeken, H., Van Den Brandt, C., Crijns, R., Domínguez N., Hendriks B., Planken B., Starren M. (2003) “International Advertising in Western Europe: Should Differences in Uncertainty Avoidance be Considered when Advertising in Belgium, France, The Netherlands and Spain?”, *Journal of Business Communication*, Vol. 40, pp. 195-218.
- Hoerger, M. (2010) “Participant Dropout as a Function of Survey Length in Internet-Mediated University Studies: Implications for Study Design and Voluntary Participation”, *Psychological Research, Cyberpsychology, Behavior, and Social Networking*, Vol 13, pp. 697-700.
- Hofstede, G., Hofstede, G. J. (2006) *Allemaal andersdenkenden: omgaan met cultuurverschillen*, Amsterdam/Antwerpen, Uitgeverij Contact.
- Hofstede, G., Hofstede, G. J., Minkov, M. (2010) *Cultures and organizations: Software of the mind*, New York, McGraw-Hill.
- Hofstede, G., Van Deusen, C. A., Mueller, C. B., Charles, T. A. (2002) “What Goals Do Business Leaders Pursue? A Study in Fifteen Countries”, *Journal of International Business Studies*, Vol. 33, pp. 785-803.
- Hothorn, T., Hornik, K., Van De Wiel, M. A., Zeileis, A. (2008) “Implementing a Class of Permutation Tests: The coin Package”, *Journal of Statistical Software*, Vol. 28, pp. 1–23, <http://www.jstatsoft.org/v28/i08/>
- Laven, D., Baycroft, T. (2008) “Border regions and identity”, *European Review of History – Revue européenne d’histoire*, Vol. 15, pp. 255-275.

- Maseland, R., Van Hoorn, A. (2009) "Explaining the negative correlation between values and practices: A note on the Hofstede-GLOBE debate", *Journal of International Business Studies*, Vol. 40, pp. 527-532.
- Matsumoto, D., Yoo, S. H., Fontaine, J. (2008) "Mapping Expressive Differences Around the World: The Relationship Between Emotional Display Rules and Individualism Versus Collectivism", *Journal of Cross-Cultural Psychology*, Vol. 39, pp. 55-74.
- Merkin, R., Taras, V., Steel, P. (2014) "State of the art themes in cross-cultural communication research: A systematic and meta-analytic review", *International Journal of Intercultural Relations*, Vol. 38, pp. 1-23.
- Mertens, E. (2006) *30 jaar Euregio Maas – Rijn*, Stichting Euregio Maas – Rijn.
- Minkov, M., Hofstede, G. (2014), "Clustering of 316 European Regions on Measures of Values: Do Europe's Countries Have National Cultures?", *Cross-Cultural Research*, Vol. 48(2), pp. 144-176
- Moore, D. S., McCabe, G. P., Craig, B.A. (2012) *Introduction to the Practice of Statistics*, New York, Freeman.
- R Development Core Team (2011) *R: A Language and Environment for Statistical Computing*, Vienna, R Foundation for Statistical Computing, online <http://www.R-project.org> (accessed on 17 Mai 2012).
- Schwartz, S. H. (1992) "Universals in the content and structure of values: Theoretical advances and empirical tests in 20 countries", *Advances in Experimental Social Psychology*, pp. 25, 1-65.
- Schwartz, S. H. (2007) "Universalism Values and the Inclusiveness of Our Moral Universe", *Journal of Cross-Cultural Psychology*, Vol. 38, pp. 711-728.
- Snap, online, www.snapsurveys.com.
- Spector, P. E., Cooper, C. L., Sparks, K. (2001) "An International Study of the Psychometric Properties of the Hofstede Values Survey Module 1994: A Comparison of Individual and Country/Province Level Results", *Applied Psychology: An International Review*, Vol. 50, pp. 269-281.
- Tinsley, C. H. (2001) "How negotiators get to yes: Predicting the constellation of strategies used across cultures to negotiate conflict", *Journal of Applied Psychology*, Vol. 86, Issue 4, pp. 583-593.
- Triandis, H. C., Carnevale, P. J., Gelfand, M. J., Robert, C., Wasti, S. A., Probst, T., et al. (2001) "Culture and deception in business negotiations: A multilevel analysis", *International Journal of Cross Cultural Management*, Vol. 1, Issue 1, pp. 73-90.
- Van Oudenhoven, J. P., Mechelse, L., De Dreu, C. K. W. (1998) "Managerial Conflict Management in Five European Countries: The Importance of Power Distance, Uncertainty Avoidance, and Masculinity", *Applied Psychology: an International Review*, Vol. 47, pp. 439-455.
- Van Oudenhoven, J. P., De Raad, B., Askevis-Leherpeux, F., Boski, P., Brunborg, G. S., Carmona, C., Barelds, D., Hill, C. T., Mlačić, B., Frosso, M., Rammstedt, B., Woods, S. (2008) "Terms of abuse as expression and reinforcement of cultures", *International Journal of Intercultural Relations*, Vol. 32, pp. 174-185.
- Verjans, M., Swinnen, G., Huysmans, M., Caers, E. (2015), "Cross-cultural research in cross-border regions: verbal and non-verbal professional communication", *Revue Internationale d'Etudes en Langues Modernes Appliquées/International Review of Studies in Applied Modern Languages*, Vol. 8/2015, pp. 117-126.
- Waldman, D. A., De Sully, M.S., Washburn, N., House, R.J. et al. (2006) "Cultural and leadership predictors of corporate social responsibility values of top management: a GLOBE study of 15 countries", *Journal of International Business Studies*, Vol. 37, pp. 823-837.
- [For reviewers and the editorial board only: Web of Science, <http://apps.webofknowledge.com/WOS>
- Wood, M. (2005) "Bootstrapped Confidence Intervals as an Approach to Statistical Inference", *Organizational Research Methods*, Vol. 8, pp. 454-470.

Martine VERJANS - professor of Business French and Intercultural Communication at the faculty of Business Economics – Hasselt University (BE); director of the Center of Applied Linguistics (R&D) (www.uhasselt.be/ctl); scientific coordinator of several European projects for 20 years; general coordinator of the "Olympiade du Français et de la Francophonie" and of the "Tournoi

mondial de français par internet” (www.olyfran.org); co-founder and President of the Board of Directors of CommArt International, spin-off of Hasselt University (www.commart.eu); R&D fields: cross-cultural communication, blended learning, Business French.

Gilbert SWINNEN - professor emeritus at the Faculty of Applied Economics, Department of Marketing & Strategy, Hasselt University in Diepenbeek, Belgium. He received his Ph. D. in Applied Economics at Antwerp University. He published in journals like the Journal of the Academy of Marketing Science, International Journal of Research in Marketing, Journal of Business Research, Journal of Occupational and Organizational Psychology, and Statistica Neerlandica.

Marieke HUYSMANS - researcher, sociolinguist, holds a Master’s degree in African languages and cultures (Ghent University) and a MANAMA degree in Gestion du développement (Université de Liège). She joined CTL-UHasselt in 2010 and was principal researcher of the past INTERREG IVA project INTERCOM and carries out research and course development activities in several European projects among which the ESF project “Culturele Diversiteit op de Vlaamse Werkvloer”. Her research interests lie in the field of cultural characteristics (impact on verbal and nonverbal communication).

Imagerie interculturelle et altérité

Mohammed Jadir

Université Hassan II de Mohammedia, Casablanca

Abstract. In the context of the Western representation of Morocco and the Moroccan, we examined elsewhere (cf. Jadir 2014a) two kinds of images: hetero-images and auto-images (“images of others and images of self”) commonly analyzed in the field of ethno-psychology or more precisely imagology. In this article, we will complete the imagological portrait by *regards croisés*, i.e. the confrontation of representations of cultures, observing and being observed. We take examples mainly from two literary works written on Morocco by the American writer Paul Bowles, *Let It Come Down* (1952) and *The Spider’s House* (1955), his *Conversations* (1993) as well as his autobiography, *Without Stopping* (1955). We will adopt a comparative approach, one that is both interdisciplinary and imagological in nature. It will draw upon other fields which have also addressed stereotypes, such as linguistics, sociology and narratology. This article will first explore “intercultural imagology” and then examine the novelist’s degree of openness towards cultural otherness.

Keywords: intercultural imagology, ethno-psychology, otherness, stereotypes, cultural identity, Functional Grammar.

I. INTRODUCTION

Dans le cadre de la représentation que se fait l’Occidental du Marocain, nous avons examiné ailleurs (cf. Jadir 2014a) stéréotypes, images et clichés (la doxa) à partir du regard porté sur l’étranger, doublé d’un auto-regard des Marocains qui corroborent, à quelques exceptions près, la vision ségrégationniste et discriminatoire de l’Autre. En d’autres termes, nous nous sommes intéressé aux deux types d’images qu’étudie l’ethnopsychologie ou plus précisément l’imagologie : les hétéro-images et les auto-images (i.e. l’analyse du contenu des représentations qu’un peuple se fait d’autrui et de lui-même). Nous allons, dans ce qui suit, compléter le tableau imagologique en procédant à des regards croisés, i.e. en confrontant les représentations de la culture « regardante » et de la culture « regardée ». Notre démarche méthodologique consiste en l’analyse des représentations tirées principalement des deux œuvres littéraires que le voyageur et écrivain américain Paul Bowles a consacrées au Maroc : *Let It Come Down* (Après toi le déluge (ATD)) (1952) et *Spider’s House* (*La maison de l’araignée* (MA)) (1955), mais aussi des *Conversations* réalisées avec l’auteur (1993), de son autobiographie et de ses récits de voyages. L’approche adoptée ici sera une approche comparatiste, « imagologique » mais aussi interdisciplinaire. Elle convoque d’autres disciplines qui ont abordé les stéréotypes telles que la

linguistique, la sociologie ou la narratologie. Cette étude portera, dans un premier temps, sur « l'imagologie interculturelle » et, dans un deuxième temps, sur l'examen de la position de l'auteur concernant son degré d'ouverture à l'altérité culturelle.

II. IMAGES & CONTRE IMAGES

Si dans notre travail précédent (Jadir 2014a) l'accent a été mis sur la fixité de l'image et son impact psychosociologique sur autrui, le Marocain en l'occurrence, illustrés par des hétéro-stéréotypes tels que *l'imitation, le temps, etc.*, dans cette section, seules, des hétéro-images seront examinées, la culture *regardée* aura un droit de regard sur l'Autre-culture. Serviront pour illustrer certaines « images » telles que *la confiance, la patience, l'hospitalité, etc.* dont la liste ne prétend pas, en revanche, à l'exhaustivité.

2.1. Confiance

Dans ses *Conversations*, recueil de toutes les interviews réalisées avec Bowles, celui-ci note à propos de l'hétéro-image que se font les Marocains des étrangers :

(1) Les Marocains croient que nous sommes un peuple fou. Ils nous considèrent d'un air de pitié et de sympathie. Ils ont, par ailleurs, confiance en nous. Si vous dites à un Marocain je prendrai ta montre et te la rendrai demain, il vous la confie sans doute et ne la confie pas à un autre Marocain. Ils préfèrent travailler pour le compte d'un étranger que pour celui d'un Marocain parce qu'ils croient qu'il les payera très convenablement. Si vous les interrogez sur la raison de notre existence, ils vous répondront que le bon Dieu nous a envoyé le Christianisme pour assurer notre subsistance. (Caponi, 1993 : 67)

Si les représentations stéréotypiques sont censées renvoyer aux images déjà existantes dans la société, on peut avancer que les images littéraires et artistiques puisées dans la production romanesque de Bowles, l'écrivain *réaliste*, reflètent cette hypothèse/réalité. Effectivement, les données suggèrent que les « Marocains », de manière générale, ont confiance en l'étranger qu'ils considèrent comme *homme de parole*. En témoigne ce passage où Thami *sait* que « les Américains *tiennent leur parole* » :

(2) Et puis, répéta Thami faiblement en souriant. Comment je sais ?... Et puis ? Je sais que vous avez dit que vous me donnerez cinq mille pesetas pour vous amener ici, et je l'ai fait, parce que je sais que *les Américains tiennent leur parole*. (ATD : 256)

Inversement, le comportement de l'étranger envers le Marocain est marqué par le manque de confiance, la vigilance, la surveillance attentive, la méfiance et la suspicion. Il incarne pour lui *le danger* (*L'enfer, c'est les autres !* disait Sartre) :

(3) a- Dyar grommela et se leva. Il pensait : « À partir de maintenant, je surveillerai chacun de tes mouvements. »... Il ne croyait pas un instant à ces variations sur le thème de la catastrophe... Le problème se réduisit à ceci : « Jusqu'où ira-t-il, ou plutôt, *étant Arabe*, jusqu'où sera-t-il capable d'aller ? »... La difficulté consistait à déguiser la vigilance, l'autre ne devant se savoir soupçonné. (ATD : 257) (c'est nous qui soulignons)

b- « C'est *toi*, le danger, ... » (ATD : 246)

Au surplus, dans le passage qui suit, l'expression « tout Arabe », où le quantifieur *tout* est associé au substantif *Arabe*, fait écho à l'expression « Thami, avec la notion *confuse* de ceux de *sa race* pour le *temps* et l'*espace*, ne pouvait le préciser » (cf. ATD : 253), l'objectif du commentaire évaluatif étant la généralisation de l'hétéro-image ou du stéréotype négatif et péjoratif (le mensonge ici) à toute la *race* bien que « le chiffre » avancé par Thami fût « le vrai » !

(4) « Le bateau, vous l'avez payé combien ? »

Thami avala sa salive et bafouilla :

« Quoi ? Moi ? » Ce que *tout Arabe* eût répondu en semblables circonstances, puis se rappelant qu'une telle réponse aurait pour résultat de rendre furieux *n'importe quel Américain*, il se hâta de lui dire le premier chiffre qui lui vint à l'esprit et qui était *le vrai*. (ATD : 205) (c'est nous qui soulignons)

Si l'étranger a tendance à généraliser les stéréotypes et clichés sociaux réduits, quoique peu fondés, pour confirmer sa grandeur et sa supériorité, les Marocains ne mettent pas tous les Occidentaux « dans le même panier », ils ne taxent de menteurs que les vrais menteurs, qu'ils soient européens (français) ou européenisés (les musulmans, les Amis de l'Indépendance), telle est la position de Si Driss (c'est nous qui soulignons) :

(5) Ce qu'ils disent est peut-être vrai, mais ce qui les pousse à parler c'est un mensonge, c'est la politique. Tu sais ce que veut dire politique ? C'est le mot français pour mensonge. Politique ! Si tu entends un Français dire notre politique, cela veut dire nos mensonges. Et quand tu entends des musulmans, les Amis de l'Indépendance, dire notre politique, ils parlent de leurs mensonges à eux. Tous les mensonges sont des péchés, mais quel péché offense le plus Allah ? le mensonge d'un Nazaréen ignorant, incapable de distinguer la vraie foi, ou celui du musulman conscient de la Vérité ? [...] — Mentir est plus grave pour un musulman, reprit son père. (MA : 38)

Celle de son fils Amar n'échappe pas à la règle quand, en considérant que « les chrétiens ont bon cœur » (MA : 372), il pense que les Français, mécréants et colonisateurs, « avaient peut-être été envoyés pour mettre les musulmans à l'épreuve – comme une peste ou une famine – pendant qu'Allah surveillait le cœur de chacun, notant s'il observait avec rigueur les préceptes de la foi. » (MA : 84). Ne s'agit-il pas là d'une *relativité interculturelle* ?

2.2. Patience

Si les (hétéro-)images qui médiatisent le rapport au réel des Marocains envers l'Autre sont souvent fondées sur l'observation, comme il ressort du

participe *habitué* dans l'expression (« Thami, *habitué* à l'impatience des étrangers, sourit », *ATD* : 202), celles mises en jeu pour filtrer la réalité ambiante sont des représentations toutes faites ou des « schèmes culturels préexistants » (selon l'expression d'Amossy). L'anecdote glissée dans la narration sous forme d'une *entre parenthèses* (7) fait figure de stéréotype ironique pour transformer *les vertus* en *inconvenients*. Faire l'économie d'une telle *parenthèse* anachronique, d'une telle anecdote aurait-il nui à la cohérence de la trame narrative ? Ou y a-t-il là des séquelles d'une politique idéologique de l'essentialisme (représentée par le personnage) que la fiction cherche à transmettre ? (c'est nous qui soulignons)

(6) — Je les emmerde, il faut absolument que j'entre ! » Dyar frappa encore la porte de la grille et appela.

Thami, habitué à l'*impatience* des étrangers, sourit. (*ATD* : 202)

(7) « Ici, si l'on sait s'y prendre, avait dit Wilcox, on peut marchander n'importe quoi. Les *vertus* primordiales en affaires sont la *patience* et l'air indifférent. » (*Il se rappelait l'anecdote de Wilcox au sujet d'un Arabe* qui, au bureau de poste, avait essayé pendant cinq minutes au moins d'obtenir un timbre de soixante-quinze centimes pour soixante et était parti profondément blessé, l'employé ayant refusé le marché.) (*ATD* : 198)

2.3. Hospitalité

Nous avons analysé ailleurs (Jadir 2013) la reprise lexicale figée de *demain* comme un cliché ou un « stéréotype d'expression » qui dévoile une société où prévaut le règne de l'identique, la fixité et la cristallisation des inerties, de la paresse et de l'atermolement des devoirs. Du coup, Thami incarne une catégorie évaluée comme une pure « négativité » selon l'expression de Ph. Hamon (1984 : 22). En revanche, les deux passages ci-dessous, entre autres, tirés de *MA*, révèlent que la reprise de lexèmes para-synonymiques (*guide*, *cicérone*, *protecteur*) ou de constructions syntaxiques identiques « figées » (« Je peux très bien rentrer seul » ; « Vraiment, je n'ai besoin de personne », etc.) pouvant donner lieu à des hétéro-images ou stéréotypes d'expression dont l'objectif, paradoxalement, est de confirmer une qualité chez l'Autre, *l'hospitalité* en l'occurrence (c'est nous qui soulignons) :

(8) Il devait être minuit quand Stenham laissa derrière lui Si Jaffar et les siens. « Je peux très bien rentrer seul », avait-il déclaré avec un sourire faux destiné à adoucir le son de sa voix, car il craignait d'avoir paru sec ou irrité, alors que les lois de *l'hospitalité* permettaient en somme à Si Jaffar de lui imposer un guide.

« Vraiment, je n'ai besoin de personne », avait-il ajouté. Bien qu'il n'y eût plus aucune lumière dans la ville, il voulait rentrer seul. Après cette soirée interminable, le risque de se tromper de chemin et de s'égarer un moment lui plaisait plutôt. S'il était accompagné, la longue promenade deviendrait une sorte de continuation du temps qu'il avait passé assis dans le salon de Si Jaffar.

Mais il ne pouvait plus y échapper. Les hommes de la maisonnée l'avaient tous suivi jusqu'à la porte et s'étaient même aventurés dans la ruelle mouillée en insistant pour qu'il accepte leur cicérone. Les

adieux de la famille étaient toujours prolongés et cérémonieux comme si, au lieu de traverser simplement la Médina, Stenham devait s'en aller à l'autre bout du monde. Et, de son côté, il savourait avec délice ces *politesses* qui correspondaient si bien à son idée de la vie dans une cité médiévale. Mais, jamais à ce jour, ils ne l'avaient forcé à subir la présence d'un protecteur.

[...] Il se rappelait qu'après la discussion, Abdeltif, le fils aîné, avait disparu pendant au moins une demi-heure, probablement pour lui chercher ce guide.

Au moment de sortir, il avait aperçu le Berbère accroupi dans l'entrée sombre du patio, tout près de la porte. Cela l'avait gêné car il savait que Si Jaffar n'était pas riche et, si un petit service de ce genre ne coûtait pas très cher, *il fallait pourtant le payer* ; Si Jaffar s'en était expliqué sans ambiguïté :

— Ne donnez rien à cet homme, avait-il dit en français. J'ai fait ce qu'il faut.

— Je n'ai pas besoin de lui, avait protesté Stenham. Je connais le chemin. Pensez au nombre de fois où je suis rentré tout seul. (MA : 11-12)

(9) — Cet homme vous conduira à l'hôtel, dit Si Jaffar. [...]

— Non, non ! objecta Stenham. Vous êtes très aimable, mais je n'ai besoin de personne. [...]

Inutile de protester, cet homme allait l'accompagner, que cela lui plaise ou pas. Il remercia donc ses hôtes, saluant d'abord l'ensemble de la famille, puis chacun séparément, puis encore une fois tout le groupe. Ensuite, il passa la porte et s'engagea dans la rue. « *Allah imsikbekhir* », « *B'smelah* », « *Bonsoir, monsieur* », « *A bientôt, incha'Allah* », entonnèrent-ils en chœur... (MA : 253)

Ceci étant, nous sommes enclin à penser que ces formules réitérées par le narrateur et le personnage à propos des comportements des Marocains donnent lieu à un stéréotype *positif* et, partant, selon l'expression évaluative de Ph. Hamon à des « positivités » (1984 : 22). Il est à noter, par ailleurs, que notre corpus ne nous a pas permis de satisfaire au principe de « l'équité » selon lequel nous devrions chercher l'(hétéro-)image que les Marocains se font des étrangers en matière d'hospitalité. Une auto-image peut en de *semblables circonstances* faire l'affaire :

(10) Ils continuaient à disputer. Eunice était surprise qu'un Américain refusât de se séparer de cinquante pesetas de plus en de semblables circonstances... (ATD : 72)

Notons au passage, en outre, que l'Américain Stenham, qui a été accablé par une hospitalité et une générosité exemplaires et désintéressées, ne fait pas preuve d'un comportement semblable comme il découle de son discours monologique (Si Jaffar n'était pas *riche* et, si un petit service de ce genre ne coûtait pas très cher, *il fallait pourtant le payer*).

2.4. Étrangeté

Les travaux (non) fictionnels de P. Bowles se déroulent dans des espaces aussi éloignés que diversifiés, e.g. l'Afrique, l'Asie et l'Amérique (Latine). Le conflit interpersonnel (e.g. Dyar/Thami, Stenham/Amar) et inter-civilisationnel (e.g. américain-occidental/marocain, chrétien/arabo-musulman) tient, semble-t-il,

en partie, à cette dimension géographique qui joue un rôle crucial dans toutes les productions romanesques de l'écrivain. La présence de personnages (occidentaux) en dehors de leur espace d'origine leur permet de percevoir (i.e. évaluer, pré-juger, etc.) l'altérité orientale à travers des séries de contraste procédant d'une doxa sociale, interculturelle et civilisationnelle. Le percepteur n'échappe pas, à son tour, dans cette dialectique de confrontation interrelationnelle, à la contre-perception de la civilisation « perçue ». Dans ce qui suit, nous rendons compte d'une rapsodie d'hétéro-stéréotypes comparés dont celui de *l'étrangeté*.¹

Aussi, quand Dyar rencontre Thami pour la deuxième fois dans un café, il a du mal à comprendre son attitude *étrange* et ses réponses bizarres (c'est nous qui soulignons) :

(11) « Je croyais que vous n'étiez pas là.
— Je vous ai dit que vous me trouveriez toujours ici.
— Et votre maison alors ? Ça vous sert à quoi ? »
Thami fit la grimace et cracha.
« *À dormir quand je n'ai rien de mieux.*
Et la femme ? À quoi vous sert la femme alors ?
Même chose... » (ATD : 200)

Une lecture du roman permet de découvrir, en revanche, que Thami en tant que guide touristique et contrebandier est amené à passer le gros de son temps en dehors de sa maison. Ainsi *l'étrangeté*, en tant qu'hétéro-image que se forme Dyar du Marocain, se trouve dénudée de tout fondement en raison de *l'impatience* de l'Américain et de son incapacité de s'adapter à la mentalité et à la manière de penser de l'Autre. Une articulation française de *Dyar* fait penser à son homonyme (homophone) *D'Ailleurs*, celui qui vient *de l'Ailleurs*. Jeu de mots qui corrobore la philosophie de Bowles, celle de « changement d'espace » dont nous a parlé R. Briatte (CP²) et qui consiste à placer des personnages américains ou occidentaux en général, en dehors de leur espace, loin de leur civilisation qu'ils croyaient supérieurement distinguée. Il teste leur capacité à se familiariser, à s'intégrer, à s'en sortir, voire à comprendre autrui. Test qui est souvent voué à l'échec :

(12) Il se demanda quelle sorte d'homme était celui qui, assis à ses pieds, se taisait. Il avait causé et bu avec Thami, mais pendant tous les moments passés ensemble, il n'avait jamais eu l'idée de se demander quelles pensées se formaient sous ses traits inexpressifs. (ATD : 241)

Dyar, qui appartient à « cette génération qui a l'esprit malsain » selon son père (ATD : 15), a quitté New York suite à une série d'échecs : « Sa vie lui semblait un poids mort, trop lourd pour jamais le soulever. Peu à peu, tout en en

¹ Il y a lieu de supposer que les deux parties « confrontées » ne disposent pas, selon l'expression de Dik (1997 : 10), d'une « théorie de l'autre » (*the theory of the other*) qui gouverne leur « interaction verbale », i.e. d'informations, de connaissances, etc. sur l'autre, à même d'assurer l'établissement d'un dialogue réussi et de dissiper tout malentendu par l'anticipation sur les interprétations des messages des participants à *la communication interculturelle* et la reconstitution de leurs intentions communicatives.

² Communication personnelle.

étant amèrement conscient, il s'était accoutumé à ce sentiment de désespoir intense, à cette dépression ». Il vient au Maroc croyant que « le changement guérira tous mes maux ». L'image qu'il se forme allégoriquement de l'Amérique, le modèle à partir duquel il *pré-juge* et dénigre l'Autre, est la suivante : « Personne ne résisterait à l'emprisonnement dans une cage pendant des années. J'en ai jusque-là. J'en ai marre. » À quel point peut-on alors se fier aux stéréotypes, clichés, préjugés négatifs, réduits, ironiques, dégradants et dévalorisants au moyen desquels il identifie les Marocains, qu'il perçoit « avec dégoût » (ATD : 12) dès son arrivée dans leur pays ? Considérons les passages ci-dessus (c'est nous qui soulignons) :

(13) Le Jilali, debout à l'avant, se mit à chanter, un chant *ridicule*, qui *frappait* les oreilles de Dyar comme *une plainte stridente et prolongée* ; *bruit qui ne s'apparentait à rien* — ni à la nuit, ni au bateau, ni à l'humeur de Dyar. (ATD : 241)

(14) Être balloté sur les vagues dans un vieux canot délabré, à trois heures du matin, dans le détroit de Gibraltar, allant Dieu sait où, en compagnie de *deux barbares idiots* et avec une serviette bourrée d'argent, ça n'avait aucun sens. (ATD : 242)

(15) Le Jilali s'appelait Zaki... Il ressemblait, pensa Dyar, à un *figurant* dans un *film de pirates*. (ATD : 207)

(16) On lui remit ensuite une lettre de sa mère. À la recherche d'un endroit pour s'asseoir et lire sa lettre, il erra dans un dédale de rues en se frayant un chemin à travers une marmaille hurlante. Ce labyrinthe de venelles le conduisit à l'artère principale... Il s'assit, oublieux des Arabes qui le dévisageaient avec leur *éternelle curiosité insolente*. (ATD : 145-146)

Si Eunice Goode se réclame, tel Dyar, de ceux qui considèrent l'Autre comme totalement différent du connu, i.e. de l'observateur, et opte, selon la typologie de Pageaux, pour la différence radicale, intransitive du moment qu'elle représente l'image typique « de la touriste qui n'est capable d'admirer les Arabes que lorsqu'ils ont une allure *pittoresque* (ATD : 137) », Amar se réclame, comme on l'a vu, de ceux qui reconnaissent le différent et le dissemblable ; la différence pour lui est *relative* et, en tant qu'homme de foi, il estime que « les chrétiens ont bon cœur. (ATD : 372) »

III. IMAGINAIRE DE L'ALTÉRITÉ

Chevrel (1989 : 16) explique l'importance des études comparatistes des stéréotypes pour faire ressortir la position de l'écrivain :

(17) Les études imagologiques sont conduites à évoquer souvent le cas limite qu'est le stéréotype : la confrontation, sur une large échelle, de ces stéréotypes avec les représentations qui affleurent dans d'autres textes peut permettre de pointer, avec plus de précision, l'originalité de tel ou tel écrivain, de mesurer la part de ce qu'on pourrait appeler la « pensée unique » qui peut parfois subsister même chez des écrivains qui passent pour ouverts à l'étranger.

3.1. Bowles : Rapport à l'altérité

Il est grand temps de s'interroger plus lucidement sur la position de Paul Bowles sur la liste, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, d'(auto/hétéro-)images, stéréotypes ou clichés que nous avons analysés plus haut (sect. 2 ; voir aussi Jadir 2013, 2014a et à par.) et que se font les personnages de l'Autre (Marocain/Arabe). Adopte-t-il ces images/jugements en épousant le point de vue de ceux qui les avancent (e.g. Dyar, Wilcox, Eunice, Daisy, etc.) ? Le commentaire évaluatif de l'auteur-narrateur se veut-il biaisé, ce qui garantit pour lui le respect du principe d'*objectivité* et de *neutralité* dont il se réclame ? Dans quelle mesure ce principe a-t-il été observé dans ses *re-présentations* de l'Arabe et de sa civilisation ? Les techniques et procédés narratifs, artistiques, linguistiques et autres, le servent-ils amplement à masquer sa position ou s'en sert-il pour glisser ses convictions ?³

Il convient de rappeler que l'élaboration d'opinions, de jugements sur l'étranger et sur la culture « regardée », nécessite que l'on procède à « une enquête imagologique » qui, selon Pageaux (1994), comprend trois niveaux : le premier consiste en « ce qui est connaissances factuelles, ponctuelles, matérielles, etc. », le deuxième, en « ce qui est informations, contacts et permet l'élaboration d'opinions (études relevant de l'histoire des mentalités) ; vaste champ culturel allant par exemple de l'école, des premières expériences de contacts avec l'étranger (livres d'Histoire, cartes de géographie...) jusqu'aux voyages ». Le troisième consiste en « ce qui est transcription », (i.e. la « fonction fabulatrice ») moyennant *L'imagination créatrice* (Jean Onimus 1971 : 193), de ce sur quoi nous travaillons en imagologie comme en littérature, i.e. le « second », la mise à distance par les mots d'un réel « vu », « visité », mais aussi jugé et retranscrit. L'image est ainsi toujours postérieure à toute impression dont on ne saura jamais rien.

Il est à remarquer que la liste des images mises en mots est récurrente dans la production (non) fictionnelle de Bowles. L'accent y est mis sur des thèmes ayant trait au pittoresque, au folklorique, à l'exotique⁴, etc. (e.g. habillement, *Jilala*, *mousssem*, *kif*, *maâjoun*, musulmans/nazaréens, magie noire, sorcellerie⁵, etc.). Y a-t-il lieu de s'interroger sur la reprise à l'identique de ces thèmes, sur les raisons et

³ Il est vrai que, dans le domaine imagologique, les chercheurs ont tendance à écarter toute tentative de vérification du degré de véracité des images censées représenter la réalité. Inversement et paradoxalement, les représentations doivent refléter ladite réalité.

⁴ « L'exotisme n'intéresse pas Paul Bowles. L'exotisme est une étiquette dont on abuse parfois pour parler de ce qui nous reste étranger. Paul Bowles n'a pas versé dans l' 'exotisme' : quand il l'a plu, il est resté vivre dans les pays qui lui plaisaient. Il vivait *ailleurs*, et c'est tout. Cependant, il est sûr également que le paysage est à ses yeux un catalyseur, un révélateur des personnages. Et certaines régions du globe sont plus 'magiques' que d'autres. La dose d'exotisme est toujours un réactif particulièrement efficace, ou bien un dissolvant pour le vernis de nos conventions bien confortables et occidentales. » (Briatte 1989 : 125)

⁵ En dépit des affinités entre Conrad et Bowles, les deux écrivains diffèrent. En effet, comme le note Matthieussent (1988 : 8), si Conrad demeure indéfectiblement attaché à la raison et à la logique, Bowles, lui, est fasciné par l'irrationnel et la magie.

objectifs d'une telle opération ? S'agit-il juste d'un désir d'assouvissement de la curiosité du touriste occidental qu'il est, désireux de connaître et de s'ouvrir à la culture de l'Autre ? Ou d'une vision comparable à celle des écrivains du roman dit colonialiste du genre Kipling, Tharaud, qui ont parlé des peuplades sauvages (« la sauvagerie ») du Sud qui mènent un train de vie primitif, et de la nécessité de les moderniser et de les civiliser ? Sa nationalité américaine l'a-t-elle empêché d'observer le principe d'*objectivité*, lorsqu'il a traité de telles thématiques ?

Les récits autobiographiques (e.g. *Without Stopping* [Mémoires d'un nomade] (MN) 1972), les *Conversations* réalisées avec l'écrivain (1993), ses *Communications Personnelles* (CP), la littérature qui lui a été réservée... prouvent que la découverte du Maroc par le jeune Bowles, voyageur impénitent à la curiosité insatiable, était accidentelle⁶. Il n'était pas armé d'idées reçues ou préconçues qu'il tentait de projeter sur le Marocain, ni de défendre et d'en prouver la véracité. « Ma connaissance du Maroc était expérimentale, je n'ai jamais rien lu à son sujet, ni n'en ai entendu parler »⁷ (A. Jadir à par.). Sa traductrice Claude-Nathalie Thomas l'assimile à un entomologiste. (CP)

Il va sans dire que les sujets abordés par Bowles et qui sont réitérés dans ses romans, nouvelles, récits de voyage (*Their Heads Are Green and Their Hands Are Blue*, 1963 (*Leurs têtes sont vertes et leurs mains sont bleues* (LTV...), etc.) satisfont à la curiosité touristique dont il est mordu et la soif de connaissance de son lectorat occidental ciblé : « J'écris à un public américain anglo-saxon en mesure de se procurer ma production » (A. Jadir à par.). Aussi, ce type de sujets se trouve-t-il fortement sollicité et du coup la demande augmente, et la valeur croît en conséquence, et ce pour des raisons psychologiques et sociologiques, à en croire son traducteur Brice Mathieussent (1988).

Tout porte à croire que Bowles ne se limite pas à satisfaire une avidité individuelle et collective, celle du voyageur⁸ et du lecteur, il s'attelle plutôt à

⁶ « Un jour, au déjeuner, nous parlâmes de ce qu'Aaron et moi devrions faire pendant l'été. J'étais partisan d'aller à Villefranche, et Aaron parlait constamment de Saint-Jean-de-Luz, une petite ville au bord de l'Atlantique. Gertrude Stein jugeait ces deux idées très mauvaises. 'Pourquoi voulez-vous aller à Villefranche?' dit-elle. Tout le monde s'y trouve en été. Quant à Saint-Jean-de-Luz, c'est désert, et le climat y est abominable. Vous devriez aller à Tanger. Alice et moi y avons passé trois étés ; c'est un endroit merveilleux. Il plairait à Freddy [Bowles], car le soleil y brille tous les jours, du moins, en été.' A chaque repas, nous obtenions des informations supplémentaires sur Tanger. Finalement, nous prîmes une décision : Aaron et moi irions à Tanger. » (*Without Stopping* [Mémoires d'un nomade] : 123)

⁷ Comme il découle, entre autres, de ce témoignage (Bowles 1991, CP) : « Croyez-moi ! 90% des femmes marocaines au moins pratiquaient la magie surtout au nord du pays. Tel fut le constat que j'en ai fait au terme de mes continuels voyages dans les différentes régions, villes et contrées lointaines du Maroc. Sa pratique était tout à fait naturelle. Il semble qu'une telle pratique a diminué de nos jours, c'est la période de la modernité ! » (A. Jadir à par.)

⁸ « Il ne se considérait pas comme un touriste, mais comme un voyageur. La différence tenait, entre autres, au facteur temps, expliquait-il. Alors que le touriste se hâte, en général, de rentrer chez lui au bout de quelques semaines ou de quelques mois, le voyageur, toujours étranger à ses lieux de séjour

réfléchir sur des questions profondes, existentielles auxquelles il accorde la priorité. Bowles n'a eu, dès sa jeunesse, qu'une seule passion, celle des voyages. Une passion stimulée par l'éducation sévère qu'il a reçue de ses parents. Il a passé son enfance et le début de sa jeunesse dans une solitude quasi-totale : incommunicabilité, froideur des relations sociales, matérialité mortelle et perte dans la jungle new yorkaise (buildings, vacarme de voitures, pollution, etc.). New York, selon lui, « est une large poubelle » dépourvue de vie, de verdure et d'authenticité. Son attachement au Maroc s'explique par sa recherche d'une « origine » dont son pays est exempté. « Quand je suis venu au Maroc, écrit-il plus tard, je me suis dit 'Ah ! c'est le mode de vie que suivaient mes ancêtres, il y a des siècles', la naturalité étant une caractéristique essentielle innée de l'être humain... 'Ils me semblent tout à fait naturels, ils n'ont pas suivi notre modèle de développement et de modernisation'... » (1993 : 130). Ledit modèle est condamné par Bowles dont l'attitude rejoint celle de son personnage Dyar (cf. 2.4. *supra*) qui identifie la vie en Amérique à l'*emprisonnement dans une cage* : « New York est la capitale de l'Amérique, l'Amérique est la capitale du monde occidental, l'Amérique n'a ni origine, ni civilisation, ni culture, ni musique⁹ ».

Au reste, l'appartenance de Bowles au pays le plus *puissant* au monde, à la grande *démocratie*, ne semble pas l'avoir empêché d'adopter une attitude « objective » vis-à-vis du Marocain, ni d'appréhender lucidement la réalité perçue. Nous n'en voulons pour preuve que le fait que son pays ne constitue pas pour lui la source d'inspiration de prédilection¹⁰. De l'ensemble de sa production littéraire (soixante nouvelles, cinq romans, etc.), il n'a consacré à l'Amérique que quatre nouvelles qui en donnent une auto-image très négative¹¹. Bien plus, depuis qu'il a découvert avec ravissement le Maroc (Tanger) et qu'il s'y est installé (en 1947), il n'est plus retourné dans sa ville depuis vingt ans, ses malles cabines et ses valises ne sortent plus de son appartement. Bowles a fait du Maroc, de Tanger et par la suite de *cet* appartement assez sombre, quand il s'y est *retiré*, un lieu de communication interculturelle et intercivilisationnelle¹². *At last but not least*, l'appartenance de

successifs, se déplace lentement, sur des périodes de plusieurs années, d'une contrée de la terre à une autre. En fait, il aurait été bien en peine de dire où, précisément, des nombreux endroits où il avait vécu il s'était senti le plus chez lui. » À lire cet extrait de *The Sheltering Sky* [Un thé au Sahara] (11), ne peut-on pas avancer que l'auteur fait de son personnage son porte-parole ?

⁹ Bowles, le voyageur impénitent, est aussi musicien. Son effort en *juillet 1959 à la recherche des musiques traditionnelles* peut être conçu comme visant à « conserver le patrimoine marocain » (voir pour de plus amples détails son ouvrage *Mémoires d'un nomade*).

¹⁰ L'écrivain américain Gore Vidal, qui l'a salué comme l'un des plus remarquables nouvellistes d'outre-Atlantique, lui reproche de n'avoir pas pris pour objet de ses écritures la grande puissance démocratique. La littérature de Bowles, en conséquence, est programmée dans le département de Langue et Littérature *Étrangères* dans les universités américaines.

¹¹ Ces nouvelles sont : *You Are Not I* (1948), *The Frozen Fields* (1957), *Kitty* (1979) et *Julian Vredon* (1984).

¹² Rondeau (2000 : 137-9) rappelle que, pendant les années de fleurs et d'acide, la vague hippie, échouée sur les terrasses du Petit Socco, n'épargne pas la ville. Quelques écrivains lui ont déblayé le

l'écrivain à la grande *puissance*, n'a jamais été pour lui ni signe de fierté, ni d'orgueil : « L'Américain/Européen dévalorisé, rabaissé est celui qui se croit capable de se satisfaire et de s'en tenir à sa propre culture – et s'imagine, ce faisant, en mesure de vaincre les autres cultures. Il se trompe fort alors. » (1993 : 214).

Dans ce qui suit, nous continuons notre analyse à la lumière des données sur le rapport de Bowles l'écrivain à l'altérité et à son pays dont il se fait une auto-image différente des écrivains appartenant aux grands Empires colonialistes. Bowles, le romancier, « le narrateur », quel modèle cherche-t-il ? Comment se comporte-t-il vis-à-vis du monde narré ? Quel est son degré de respect du principe d'*objectivité*, lui que l'on qualifie d'*invisible spectator* (Ch. Sawyer-Lauçanno 1989) ? Se sert-il de l'arsenal narratologique, linguistique, imagologique dont il dispose pour présenter ou représenter ledit univers narré ? Quelques exemples relevés de son corpus (ou repris pour convenance) serviront d'illustration.

3.2. Imagerie et mise en texte

Dans ce texte extrait de son récit de voyage *LTV...*, Bowles éclaire sa « philosophie du voyage », sa conception de la différence, de l'altérité et de l'identité :

(18) Chaque fois que je me rends dans un endroit où je ne suis encore jamais allé, j'espère qu'il sera aussi différent que possible de ceux que je connais déjà. Je présume qu'il est naturel, de la part d'un voyageur, de rechercher la diversité et que l'élément humain est ce qui lui donne le plus le sens des différences. Si les gens et leur manière de vivre étaient partout identiques, il ne servirait à rien de se déplacer d'un endroit à un autre.

Mon opinion est que les peuples de cultures différentes ne sont pas tant minés par les sous-produits de notre civilisation que par le désir irrationnel, de la part des membres de leurs minorités instruites, de cesser d'être eux-mêmes pour devenir des Occidentaux. (12)

L'objectif du voyageur, selon Bowles, est certes, la recherche de la différence, de la diversité, mais cela ne signifie pas pour autant négliger le facteur humain qui en est la pierre angulaire, le substrat. De là, comme il ressort du passage cité, l'auteur s'oppose *a priori* à l'idée de l'imitation du colonisateur, de l'effacement du colonisé et à toute tendance vaine d'eupéanisation et d'occidentalisation. La défense d'une telle idée s'avère patente même lors de la

terrain. Burroughs débarque à Tanger en 1953, à cause d'un livre de Bowles : Après toi le déluge. Il écrit Le Festin nu face à la mer. C'est là que viennent le retrouver deux de ses compagnons d'aventures, Jack Kerouac et Allen Ginsberg. Tanger est alors la capitale solaire de la rock génération, une escale entre le Mexique et le Népal. Mick Jagger et les Rolling Stones passent une nuit dans un appartement voisin de Bowles. King Crimson et Sting (Tea in the Sahara) sont les nouveaux porte-voix de la légende bowlesienne. Bowles reste un dieu pour une génération de jeunes gens tristes. Hopkins (1995 : 25), pour sa part, explique le choix de Tanger par sa situation géographique et civilisationnelle : « Pourquoi Paul habite-t-il à Tanger? Parce que la ville oscille entre la civilisation méditerranéenne intemporelle et le néant intemporel du Sahara. Ce genre d'équilibre lui plaît. »

mise en mots de l'altérité, de son imaginaire. Dans de tels contextes, Bowles semble renoncer au principe qui préside, selon lui, à l'écriture romanesque, celui de l'*objectivité*, pour sombrer dans le phénomène d'*évaluation*, que Hamon (1984 : 22) définit comme « l'intrusion ou l'affleurement, dans un texte, d'un savoir, d'une compétence normative du narrateur (ou d'un personnage évaluateur) distribuant, à cette intersection, des positivités ou des négativités, des réussites ou des ratages, des conformités ou des déviances, des excès ou des défauts, des dominantes ou des subordinations hiérarchiques, un acceptable ou un inacceptable, un convenable ou un inconvenant. » Les textes (19) et (20) tirés de *MA*, à titre illustratif, montrent, respectivement, l'intervention de l'auteur-narrateur et celle du personnage Stenham pour critiquer les *modernistes*. La première, qui prend la forme d'une critique exacerbée (« ... vêtus de costumes à l'européenne de forme *incertaine* et qui, *depuis le jour de confection, n'avaient connu ni le détachant ni le fer à repasser* ») fait écho à la seconde, qui revêt l'allure d'une critique aiguë des *Marocains*, avec une restriction de sélection « superlative », *les seuls Marocains, qu'il jugeait et détestait*, i.e. (les *modernistes*, prêts à se rallier aux modes de vie et de pensée de l'Occident, renégats) (c'est nous qui soulignons) :

(19) Il y avait encore une courte pente à gravir avant d'atteindre l'hôtel. Des élèves du collège Moulay-Idriss, rentrant à bicyclette pour le déjeuner, filaient en roue libre dans la descente ; la plupart d'entre eux portaient des lunettes à monture d'écaille, et tous étaient vêtus de costumes à l'européenne de forme *incertaine* et qui, *depuis le jour de confection, n'avaient connu ni le détachant ni le fer à repasser*. (*MA* : 172)

(20) Stenham trouvait leur mode de vie *touchant* mais *parfaitement absurde*. Les seuls Marocains qu'il jugeait – et détestait – étaient les *modernistes*, prêts à se rallier aux modes de vie et de pensée de l'Occident, renégats qui tenaient des propos sur l'instruction et le progrès, et qui avaient renoncé à leur conception statique du temps et du monde pour embrasser une vision dynamique. (*MA* : 245)

Dans le même ordre d'idées, les fragments (21) et (22) ci-dessous montrent que l'auteur-narrateur poursuit ses commentaires évaluatifs en ironisant le personnage de Hadija qui tente de *ressembler aux stars américaines* ; il a glissé un adjectif (dans l'espoir *vain*) pour insinuer que ses tentatives sont vouées à l'échec. De même, la mise entre guillemets du verbe *travailler* (« travaillait ») trahit le narrateur et son principe de *neutralité*, i.e. elle connote une attitude subjective. Le type de *travail* qu'exerce Hadija est exprimé implicitement en (22) (toute fraîche de l'*étreinte* d'un paysan ou d'un boutiquier espagnol) puis explicitement en (23) (« Baise bien, salope ! ») (c'est nous qui soulignons) :

(21) Dyar, tout de suite, aperçut Hadija, debout, à la porte du fond. Elle portait une simple robe de flanelle qu'Eunice lui avait achetée boulevard Pasteur et qui lui seyait. Elle avait appris aussi à se maquiller légèrement et même à coiffer ses cheveux en chignon bas, sur la nuque, au lieu de les laisser flotter en désordre, dans l'espoir *vain* de ressembler aux stars américaines. Elle regardait Dyar avec attention ce qui lui fit courir un frisson le long du dos. (*ATD* : 68)

(22) Hadija « travaillait » tous les soirs au Bar Lucifer et quand elle arrivait au Métropole, c'était la plupart du temps, toute fraîche de l'étreinte d'un paysan ou d'un boutiquier espagnol. (ATD : 71)

(23) Soudain, elle fut debout, frappant le mur de ses poings, interpellant Hadija en espagnol : « Va donc ! Hazlo que iquieres. Sigue. » « Baise bien, salope ! » Sa propre violence la surprit et le son de sa voix l'étonna plus encore. (ATD : 71)

Il semble que les Occidentaux sont les « maîtres » qui transmettent « les habitudes mécréantes » (ATD : 84) aux Marocains, selon l'expression d'Amar. Dans l'exemple (21), nous avons constaté qu'Eunice façonnait à sa guise son « Pygmalion », Hadija, l'ayant subjuguée par sa supériorité. Les fragments (24) et (25), extraits de *MA*, nous fournissent deux illustrations de la manière dont les colonisateurs français (les *Nasrani*) corrompaient systématiquement les femmes marocaines¹³ « en leur apprenant les manières des prostituées »¹⁴ :

(24) « Le musée des Marionnettes ! criait un jeune Arabe à la porte. [...] Ce couloir, violemment éclairé, était bondé de musulmanes victimes – à des degrés divers – d'une hilarité hystérique. Que trouvaient-elles de si follement drôle aux anecdotes présentées dans les vitrines ?... Elles présentaient toutes de grossières caricatures de la vie quotidienne des musulmans : [...] Amar resta un moment à observer, en pensant : « C'est ainsi que les *Nasrani* corrompaient nos femmes, en leur apprenant les manières des prostituées. »... il se contenta de quitter les lieux d'un pas ferme, en affichant un air de dégoût aussi intense que cela lui était possible. (*MA* : 113-4)

(25) En plusieurs occasions, Amar y a découvert des couples français allongés, serrés l'un dans les bras de l'autre, inconscients de son passage, ou tout simplement indifférents à sa présence. Mais ce qu'il n'est jamais parvenu à comprendre, c'est pourquoi ils ne restaient pas

¹³ Les hommes ne font pas exception à la règle... de cet « apprentissage ». Le narrateur fournit de nombreuses séquences commentées/évaluées subjectivement par Amar (ou par Stenham ou par lui même) : « De plus, ils étaient habillés à la française ; leurs vêtements, comme leur façon de les porter, étaient en tous points conformes aux habitudes européennes... Des bols pleins de mégots **traînaient** dans tous les coins et il y avait même de la cendre sur le sol. Il en conclut que son hôte, désirant sans doute que les gens le prennent pour un Français, avait organisé ce salon *de* manière typiquement française... il revint avec une bouteille très haute et plusieurs tout petits verres. Amar regarda la bouteille d'un œil soupçonneux. L'autre garçon s'en aperçut et lui dit : 'Chartreuse' ». (*MA* : 91)

¹⁴ Dans M. Jadir (à par.), nous avons abordé le rôle des stéréotypes dans la construction identitaire. Nous y avons examiné l'impact du processus de socialisation sur l'unité identitaire à travers l'examen de la fixité des stéréotypes que se fait l'Occidental du Marocain. L'accent a été mis sur la fragilité dudit processus qui se voit facilement volatilisé une fois mis à l'épreuve lors du contact avec l'Occidental qui tente de structurer la personnalité d'autrui selon un ensemble normatif différent et de gommer l'être de son sujet en néantisant alternativement caractéristiques et attributs qui constituent son identité personnelle (langue, origine, religion, normes, valeurs...), en lui faisant subir une socialisation à travers des mécanismes de transmission d'une culture conçue comme un espace d'aliénation et de domination qui n'est confronté par aucune forme de résistance (cf. e.g. Mead (1934/2006), Goffman (1973/1992), Berger & Luckmann (1996) Adorno & Horkheimer, (1974)). D'où l'échec de toute tentative de réalisation de la singularité de Soi. Nous avons procédé à un enrichissement des typologies de l'*identité* (identité pour soi, identité pour autrui et identité par autrui) et du *Soi* (le soi rigide, le soi modéré et le soi aliéné) et à l'établissement de rapports entre leurs composants respectifs (cf. e.g. Dubar (2000), Lacan (1986/2006), Ricœur (1990)).

dans les bordels pour se prodiguer caresses et baisers... Pourquoi, alors, les filles quittaient-elles les maisons closes pour accomplir leur travail en plein air, comme des animaux?... C'est là, *sans doute*, l'aspect *le plus choquant* de la vie des *Nasrani*... (MA : 105)(c'est nous qui soulignons)

Tout porte à croire que l'auteur-narrateur partage les critiques aiguës qu'adresse Amar, son personnage emblématique, aux étrangers qui sèment des « turpitudes et des mœurs dégoûtantes » qui, selon lui, ne pourront jamais convenir aux autochtones. Nous n'en voulons pour preuve que le recours massif du narrateur au procédé stylistique dit « Discours Indirect Libre » (DIL) caractérisé par l'effacement des guillemets (« ... ») et entraînant un « télescopage de points de vue » (Ducrot 1980 et 1984), celui du narrateur et celui du personnage, au point qu'il semble difficile de distinguer la voix de l'un de celle de l'autre. Le narrateur bannit la distance qui le sépare de son personnage focal, ce qui lui permet de communiquer ses opinions et commentaires évaluatifs. En témoigne l'exemple (25) où l'absence des guillemets implique l'adoption du narrateur de l'attitude subjective de son personnage, comme le montrent l'adverbe propositionnel *sans doute* et l'adjectif *choquant* renforcé par le superlatif *le plus*, entre autres.

Dans le même ordre d'idées, le narrateur recourt à un second procédé technique, les parenthèses ((...)), comme on l'a vu (cf. (7)), qui l'autorise à insérer son commentaire ironique de tout ce qui a trait à l'imitation :

(26) Les Arabes, courant de tous côtés (ils étaient chaussés de souliers européens, cette habitude récente les empêchait de marcher avec naturel), le bousculaient, le dévisageaient et l'interpellaient, mais Dyar ne s'occupait pas d'eux. (ATD : 149)

Bowles, tout comme son personnage Stenham, hostile à l'imitation du colonisateur, est à la quête de « la pureté ». Homme et espace doivent garder leur authenticité et conserver leur pureté. Pour l'auteur, le voyageur désire toujours visiter un « lieu dont le charme réside dans son caractère arriéré » (LTV... : 12). Aussi, n'a-t-il pas écrit dans ses *Mémoires d'un nomade* après son voyage au Maroc dans les années 30 : « j'avais toujours su que j'entrerai dans un lieu qui me donnerait à la fois la sagesse et l'extase, mais aussi la mort après qu'il me confie ses secrets ». *L'empathie* (au sens de Kuno 1976) que manifeste l'Américain Stenham vis-à-vis de Si Jaffar s'explique par la satisfaction de la famille marocaine à la norme de « pureté » requise par l'étranger, comme il ressort de ce texte où se trouvent exprimés les ingrédients de ladite *pureté* :

(27) Que Si Jaffar et ses fils aient pu vendre leurs services aux Français n'entamait pas leur *pureté* à ses yeux, tant qu'ils continuaient à vivre dans leurs traditions, s'asseoir par terre, manger avec les doigts, faire la cuisine et dormir tantôt dans une pièce, tantôt dans une autre, ou bien dans le vaste patio orné de fontaines, ou encore sur le toit, menant une existence de nomades à l'intérieur de la superbe coquille que constituait leur demeure. (MA : 245) (c'est nous qui soulignons)

Si tel est le mode de vie que devrait suivre un homme « pur », quel est donc le profil que doit présenter le sujet pour s’octroyer ce *statut* ? ou plutôt quelle image (stéréotype ?) se formerait l’Occidental de l’homme « pur » ? Dans son roman *MA* dont les événements se déroulent à Fès, « cité dont l’organisation médiévale était encore vivace au XX^e siècle » (459), Bowles trace le parcours initiatique du personnage Amar – son porte-parole – qui, issu d’une famille de *Chorfa* (descendants du Prophète), a appris les préceptes moraux de l’Islam de son père sans être passé par l’école. Ce procédé permet de garantir son autonomie et son indépendance de toute influence externe en matière de jugement ou de commentaire évaluatif, d’autant plus que l’enseignement, privé ou libre, était sous le pouvoir des Français et du parti de l’Istiqlal (L’Indépendance). Ce personnage, hostile à toute forme d’imitation, voire d’eupéanisation du pays, comme Bowles d’ailleurs, a été perçu/jugé doublement par Polly Burroughs et Stenham ; perception qui fait paradoxalement écho à celle de l’auteur :

(28) Un adolescent à la peau lisse et hâlée, avec des cheveux noirs et des yeux immenses ; on sentait en lui l’assurance d’un homme, bien qu’il n’en eût pas encore les manières. Tout l’opposé de ce qu’elle admire. Un jeune sauvage à l’état pur, pensa-t-elle... En le regardant, elle avait l’impression de voir ce qu’avaient été les gens de l’Antiquité. Trente siècles d’histoire, ou plus, avaient disparu, laissant place à ce spécimen d’une sous-humanité prédatrice et toujours sur le qui-vive. Il était plus éloigné encore de son idéal que les sauvages tout nus, parce que les sauvages, au moins, sont malléables, tandis que cet être enserré dans le corset de sa propre culture, rigide et barbare, défiait ouvertement tout progrès. (*MA* : 388)

(29) Et c’est aussi ce que voyait Stenham. Pour lui, ce garçon était un parfait exemple d’humanité attardée, objet de ses louanges, précisément en raison de sa « pureté » : la personnalité du jeune homme était entièrement tributaire d’éléments que l’humanité avait mis au point bien des siècles auparavant. Il apportait à Stenham une consolation, une preuve vivante qu’on pouvait encore espérer remonter le cours du temps et assouvir le désir infantile de remonter aux origines. (*MA* : 388)

Il est à remarquer, de prime abord, qu’un relevé des éléments constitutifs des champs lexicaux et notionnels des fragments ci-dessus (e.g. jeune sauvage, état pur, pureté, Antiquité, trente siècles d’histoire, spécimen, sous-humanité prédatrice, humanité attardée, sa propre culture, rigide, barbare, etc.) est à même de donner une idée du *profil* que le Marocain se doit de présenter pour accéder au *statut* de l’« être pur ».

En dépit de leur apparente complémentarité, les hétéro-images que se font Polly et Stenham d’Amar s’opposent. Alors qu’il est décrit comme étant « *plus éloigné* encore de son *idéal* que les sauvages tout nus » pour Polly, il est perçu par Stenham comme « un *parfait* exemple d’humanité attardée, objet de ses *louanges* ». S’il se présente comme « tout l’opposé de ce qu’elle admire », c’est parce qu’elle admire un sous-sauvage plus malléable, déconnecté, détaché de sa

culture, prêt à imiter, voire « singer » le modèle du colonisateur (*défait ouvertement tout progrès*). S'il présente « un *parfait* exemple d'humanité attardée » pour Stenham, c'est en raison de « sa pureté », mais surtout en raison de ce qu'il incarne pour lui « une consolation, une preuve vivante qu'on pouvait encore espérer remonter le cours du temps et assouvir le désir infantile de remonter aux origines ». *Origine*. Le mot est lâché. C'est bien l'origine dont on a parlé et qui était au principe du voyage de Bowles, le nomade, qui a sillonné le monde pendant des années à la recherche de la *dreamcity*, la trouvant à Tanger, le « lieu » qui lui a donné la sagesse, l'extase et... la mort après lui avoir confié ses secrets.

Indécidables et fausses questions, pensent d'aucuns, mais il y a lieu de s'interroger sur le « degré de fausseté » d'une telle image ou « les erreurs » d'une perception pareille. Georges Blin (cité dans Pageaux 1994 : 315) pense que « l'univers de l'imaginaire n'est pas le règne de l'erreur, mais le domaine du figuré ». L'imagination, maîtresse d'erreur et de fausseté, a pour longtemps été tenue en suspicion par rapport au travail de la raison. Ce qui nécessite tout un travail périodique de *réhabilitation* de l'imagination.

De telles images, moyens de pensée, semblent vouloir dire que Bowles s'oppose au progrès, à l'évolution des pays sous-développés sous prétexte qu'ils doivent garder leur originalité et conserver leur authenticité. La *dreamcity* qu'il chante, qui lui rappelle l'Antiquité et les siècles d'histoire révolus et où règnent pureté et sauvagerie malléable, est à sauvegarder. Signe de consolation et preuve vivante qu'on peut... remonter aux *origines*. Le Maroc devrait, ce faisant, se maintenir dans un état quasi médiéval. Avec tout changement ou transformation, le *rêve* risque de s'envoler en fumée.

Bowles semble vouloir *réhabiliter* sa position, qui ne cesse d'évoluer au fil du temps, en signalant des années après que « l'idée de *statu quo* est purement théorique. Des changements interviennent constamment. Il serait absurde de s'attendre à ce que chaque groupe maintienne ses caractéristiques ou sa manière de vivre actuelle. » (*LTV* : 13). L'auteur utilisera plus tard l'adverbe *ingénument* placé en tête de phrase pour décrire son attitude : « *Ingénument*, je me figurais qu'après l'indépendance l'ancienne manière de vivre allait reprendre... » (*MA* : 459). Le changement, inévitable, se produira infailliblement ; sans qu'il faille pour autant, selon Bowles, ni le forcer, ni l'accélérer, mais le laisser plutôt prendre son parcours le plus naturellement possible. S'agissant du Maroc, l'auteur note dans la postface du roman *MA* : « Les nationalistes ne souhaitent pas éliminer de leur pays toute trace de civilisation européenne et le restaurer à son état précolonial. Au contraire, leur but était de le rendre encore plus 'européen'. Quand la France fut devenue incapable de se maintenir au volant du char de l'État, elle l'avait abandonné en pleine route, le moteur allumé. Les Marocains étaient montés à bord, et ils avaient repris dans la même direction, avec une vitesse encore accrue » (460).

Pour clore cette section, nous jugeons pertinent de reprendre cette citation tirée de *LTV*... où Bowles exprime sa conception de l'évolution qui ne doit pas être dictée de crainte qu'elle fût transformée en une forme de destruction plus subtile. C'est la forme la plus redoutable puisqu'elle s'attaque surtout à l'esprit humain :

(30) Les formes de gadgets que prennent nos « rebuts » sont des fétiches commodes qui permettent d'assurer cette transformation magique. Mais il y a une différence entre le fait de laisser un organisme évoluer de façon naturelle et celui d'essayer de le forcer au changement. De nombreux régimes post-coloniaux tentent de précipiter le processus d'europanisation par des campagnes et des décrets. On peut, par la contrainte, il est vrai, détruire les modes traditionnels de pensée ; mais il est nécessaire qu'il y ait des modes de remplacement viables, qui ne peuvent être mis en place qu'empiriquement et par les gens eux-mêmes. Un vide culturel ne saurait pas même produire le nationalisme, qui implique au moins une certaine conscience de l'identité. (9-12)

VI. CONCLUSION

Il a été question dans cet article de la communication interculturelle entre l'Occidental (l'Américain et l'Européen : le Français, l'Anglais, etc.) et le Marocain, étudiée à partir d'un corpus tiré des romans de Paul Bowles *Après toi le déluge* et *La maison de l'araignée*, dont les événements se déroulent respectivement à Tanger (l'internationale) et à Fès (la cité médiévale).

Nous avons procédé, dans le cadre de « l'imagologie interculturelle », à l'analyse de *regards croisés* à travers une confrontation de représentations et d'images que les cultures « regardante » et « regardée » se font l'une de l'autre. Les exemples de clichés et hétéro-stéréotypes examinés (e.g. *la confiance, la patience, l'hospitalité et l'étrangeté*) corroborent, dans une large mesure, la vision essentialiste et discriminatoire de l'Autre.

Par le regard 'objectif' que le voyageur écrivain Paul Bowles a tenté de porter sur l'altérité marocaine tout au long de dizaines d'années – incluant colonisation et décolonisation européennes – sans doute son propos constitue-t-il un témoignage non négligeable sur des questions liées à la spécificité d'une culture. Elles restent à considérer aujourd'hui face à une évolution qui, ironiquement, va dans le sens d'une uniformisation conforme aux valeurs de la culture américaine qu'il avait fui. Par sa quête d'un « retour aux origines », n'était-il pas à la recherche du paradis perdu, paradigme incontournable « des universaux anthropologiques » repérables aux fondements de la diversité ?

Si Bowles s'oppose au progrès forcé des pays colonisés, au processus de leur europanisation, de crainte de les voir se transformer en creuset d'une forme de destruction de « l'esprit humain », et propose de « laisser un organisme évoluer de façon naturelle », il y a lieu de s'interroger sur la pertinence de telles propositions actuellement, dans l'ère de la globalisation qui tend à unifier les cultures du monde selon le modèle américain.

Bibliographie

- Abdallah-Preteceille, M. (1985), « Pédagogie interculturelle : bilan et perspective », *L'interculturel en éducation et en sciences humaines*, vol. 1, pp. 25-32.
- Adorno, T.W. & Horkheimer, M. (1974), *La dialectique de la raison*, Paris : Gallimard, [1944] (tr. fr. Éliane Kaufholz).
- Amossy, R. (1993), *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris : Nathan.
- Amossy, R. (2014), « L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives disciplinaires », *Langage & Société* n° 149 – septembre, pp. 13-30.
- Amossy, R. & Herschberg Pierrot, A. (dir.) (1997), *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris : Nathan.
- Becker, H.S. (1985), *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, tr. fr. J.-P. Briand et J.-M. Chapoulié Paris : Ed. A.-M. Métailié.
- Berger, P. & Thomas L. (1996), *La construction sociale de la réalité*, Paris : Méridien-Klinsky, coll. « Sociétés ».
- Bhabha, H. (2007), *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, (trad. de *The Location of Culture*, 1994).
- Bot, I. & Tudurachi A.(eds.) (2008), *Identité nationale: réalité, histoire, littérature*, Bucarest: Institutul Cultural Român.
- Bowles, P. (1988) *Après toi, le déluge*, traduction par Marie Viton, Paris : Gallimard.
- Bowles, P. (1993) *La Maison de l'araignée*, traduction par Claude-Nathalie Thomas, Paris : Promeneur.
- Briatte, R. (1989), *Paul Bowles*, Paris : Plon.
- Caponi, G. D. (ed.) (1993), *Conversations with Paul Bowles (Literary Conversations)*, University Press of Mississippi Paperback.
- Chevrel, Y. (1989), *La Littérature comparée*, Paris : PUF, « Que sais-je? ».
- Dik, S. (1997), *The Theory of Functional Grammar* (2 vols), Mouton : de Gruyter.
- Dubar, C. (2000), *La crise des identités*, Paris : PUF, coll. « Le lien social ».
- Ducrot, O. (1984), *Le dire et le dit*, Paris : Ed. Minuit.
- Ducrot, O. et al. (1980), *Les mots du discours*, Paris : Ed. Minuit.
- Dufays, J.-L. (1993), « Stéréotype, lecture littéraire et postmodernisme », in Plantin Christian (éd.), *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris : Ed. Kimé, pp. 80-91.
- Dufays, J.-L. (1994), « Stéréotype et littérature. L'inéluctable va-et-vient », in Goulet Alain (dir.), *Le stéréotype. Crises et transformations*, Actes du colloque de Cerisy-La-Salle, Presses universitaires de Caen, pp. 77-78.
- Goffman, E. (1992), *La mise en scène de la vie quotidienne*, Tome II. Les relations en public, Paris : Minuit, coll. « Le sens commun », [1973].
- Hamon, P. (1984), *Texte et idéologie*, Paris : PUF.
- Hopkins, J. (1995), *Carnets de Tanger, 1962-1979*, traduits par D. et P. Bondil, Paris : La Table Ronde.
- Jadir, A. (2005), *Hiwârât amrîkia fî tanja* [American Interviews in Tangier], Rabat : Ed. Bouregreg.
- Jadir, A. (2006), *Paul Bowles waruwât tanja* [Paul Bowles and the Tangier's Story Tellers], Rabat : Ed. Bouregreg.
- Jadir, A. (à paraître), Avec *Paul Bowles*, Rabat : Ed. Bouregreg.
- Jadir, M. (1998), « Textual cohesion and the notion of perception », in Hannay Mike & Machtelt A. Bolkestein (eds.), *Functional Grammar and Verbal Interaction*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamin, pp. 43-58.
- Jadir, M. (2005), *La cohérence du discours en Grammaire Fonctionnelle* (Préface de M. A. Bolkestein), Rabat : Ed. Bouregreg.
- Jadir, M. (2008), « Paul Bowles : Auteur in absentia ? », in Hibbard Allen & Barry Tharaud (eds.), *Bowles/Beats/Tangier*, Tangier : International Center for Performance Studies. pp. 63-80.
- Jadir, Mohammed (2009), « Grammaire Fonctionnelle (de Discours): Evaluation et perspectives », *Hermes Journal of Language and Communication Studies* 43, pp. 163-201.
- Jadir, M. (2010), « Typologie textuelle et connecteurs », 2^e Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF2010), organisé par l'Institut de Linguistique Française (CNRS, FR 2393) du 12 au 15 juillet 2010, à la Nouvelle Orléans (Etats Unis), in Neveu F., Muni Toke V., J.

- Durand, T. Klingler, L. Mondana, S. Prévost (eds.), *Linguistique du texte et de l'écrit, stylistique*, pp. 1159-1179.
- Jadir, M. (2013), « Le Marocain dans la production romanesque de P. Bowles : Approche imagologique », *Problems of Translation Theory, Practice and Methods of Teaching, Series "Language, Culture, Communication"*, Issue 16, Volume 1, Nizhny Novgorod, pp. 124-154.
- Jadir, M. (2014a), « La représentation occidentale du Marocain : imagerie figée et doxa », *Revue Internationale d'Etudes en Langues Modernes Appliquées (RIELMA)* n° 7, pp. 53-63.
- Jadir, M. (2014b), « L'espace de Tanger dans *Let it come down* de Paul Bowles », in Ahmed Jadir (ed.), *Communication interculturelle et tourisme*. Rabat : Ed. Bouregreg, pp. 57-77.
- Jadir, M. (2014c), « De l'isomorphisme structurel en Grammaire Fonctionnelle (-Discursive) », in Salah Mejri et al. (eds.), *L'unité en sciences du langage*, Paris : Editions des archives contemporaines, pp. 286-301.
- Jadir, M. (à paraître), « Stéréotypes et construction identitaire », in Ecaterina Lung & Simona Corlanloan (eds.), *Mécanismes de la construction identitaire et leurs variétés : « étranger » et « autochtone » dans les sociétés francophones d'Europe Orientale, d'Afrique du Nord et de l'Afrique subsaharienne*, Berne : Peter Lang.
- Jadir, M. (à paraître), « Stéréotypes et construction identitaire », in Ecaterina Lung & Simona Corlanloan (eds.), *Mécanismes de la construction identitaire et leurs variétés : « étranger » et « autochtone » dans les sociétés francophones d'Europe Orientale, d'Afrique du Nord et de l'Afrique subsaharienne*, Berne : Peter Lang.
- Jadir, M. / Brown, A. (2014), « L'imagerie de l'identité : Français-Allemands-Américains », Colloque : Interfaces franco-allemandes dans la culture populaire et les médias. Dispositifs de médiation interculturels et formes de perception de l'Autre, les 24-27 septembre 2014 à Münster (Allemagne).
- Jadir, M. (ed.) (2011), *Fonctionnalisme et description linguistique*, (Préface de J. Lachlan Mackenzie), Sarrebruck : Editions Universitaires Européennes.
- Kuno, S. (1976), « Subject, theme, and speaker's empathy- a reexamination of relativisation phenomena », in Li Charles (ed.), *Subject and topic*, New York : Academic Press, pp. 417-444.
- Lacan, J. (2006), *Le Séminaire livre XVI (1968-1969) D'un Autre à l'autre*, Editions du Seuil, Paris : Champ Freudien, [1986].
- Ladmiral, J.-R. & Lipiansky, E. M. (1989), *La Communication interculturelle*, Paris : Armand Colin.
- Mead, G. H. (2006), *L'Esprit, le soi, et la société*, Paris : PUF, coll. « Le lien social », [1934].
- Pageaux, D.-H. (1994), *La littérature générale et comparée*, Paris : Armand Colin.
- Pageaux, D.-H. (1995), « Recherche sur l'imagologie de l'Histoire culturelle à la Poétique », *Revista de Filologia Francesa*, 8. Servicio de Publicaciones, Madrid : Univ. Complutense, pp. 135-160.
- Ricœur, P. (2000), *Soi-même comme un autre*, Paris : Editions du seuil, coll. « Essais ».
- Riffaterre, M. (1971), « Le cliché dans la prose littéraire », *Essais de stylistique structurale*, Paris : Flammarion, pp. 161-181.
- Rondeau, D. (2000), *Tanger et autres Marocs*, Paris : Coll. Folio.
- Saïd, E. W. (1978), *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris : Seuil, coll. « La Couleur des idées ».
- Sawyer-Lauçanno, C. (1990), *Invisible Spectator: A Biography of Paul Bowles*, London : Paladin.

Mohammed JADIR is a Moroccan linguist and translator. He is a Professor at Hassan II University, Mohammedia-Casablanca, where he teaches linguistics and translation studies. Member of several academic societies: Functional Grammar Community, Amsterdam, le Centre de Recherche Appliquée sur la Traduction & l'Interprétation, Paris. Head of Laboratoire Langues, Littératures et Traduction (LALITRA). Translator of Jean-René Ladmiral. Member of the editorial board of SEPTET (Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction). Some of his works are: *La cohérence du discours en Grammaire Fonctionnelle* (Rabat, Éditions Bouregreg, 2005), *Fonctionnalisme et description linguistique* (Sarrebruck, Éditions Universitaires Européennes, 2011), *L'expérience de traduire*, Édition Honoré Champion, Paris, 2015 (with Jean-René Ladmiral).

Der Kriterion Verlag – einzigartiges Beispiel von Multikulturalität in einem totalitären System

Timea Ferencz
Babeş-Bolyai University

Abstract. The article presents the activity of the Kriterion publishing house from its establishment in 1970 until 1989 with a special focus on the years 1985-1989, a period defined by the most oppressive measures of the Ceauşescu regime. The unfavourable political and cultural conditions notwithstanding, the Kriterion publishing house managed to become a unique example in Romania's recent history of a multicultural and multiethnic institution with a significant contribution to the mutual understanding and knowledge of literary works written by authors representing various ethnic groups living in Romania by publishing books not only in Romanian and Hungarian but also German, Yiddish, Serbian, Ukrainian etc. Our analysis addresses original works and translations published in Romanian, Hungarian and German, these being the three main languages in which works were published in the 1980s.

Keywords: Kriterion publishing house, multiculturalism, national minorities, translations, multilingualism

I. 1968 – WENDEPUNKT IN DER EUROPÄISCHEN GESCHICHTE

1968 war ein bedeutendes Jahr: Martin Luther King Jr. wurde ermordet, Boeing präsentierte sein neues 747 Modell, die Mannschaft des Apollo 8 sah die Mondrückseite zum ersten Mal und Led Zeppelin traten zum ersten Mal live auf. Innerhalb der Einflusszone der Sowjetunion, in der Tschechoslowakei, löst Alexander Dubček Antonín Novotný als Erster Sekretär des Zentralkomitees der Kommunistischen Partei der Tschechoslowakei ab. Dieses politische Ereignis leitete den *Sozialismus mit menschlichem Antlitz* ein, eine Periode von politischen Liberalisierungsreformen, die als Prager Frühling in die Geschichte einging. Die Tatsache, dass die politischen Ereignisse in der Tschechoslowakei mittelbare langfristige Auswirkungen auf das kulturelle Leben in Rumänien haben würden, hätte niemand geahnt. Obwohl die Sowjetunion den Führungswechsel in der Tschechoslowakei zunächst billigte, geriet die von Dubček eingeführte Politik sehr schnell in Kritik. Um diesen Liberalisierungsversuchen ein Ende zu setzen, marschierte die Stirn runzelnde Sowjetunion zusammen mit den Warschauer-Pakt-Staaten in der Nacht zum 21. August 1968 in die Tschechoslowakei ein. Obgleich Rumänien auch zu den Mitgliedstaaten des Warschauer Pakts gehörte, entschied Ceauşescu, keine rumänischen Truppen zum Einmarsch zur Verfügung zu stellen. Diese kühne Entscheidung Ceauşescus versicherte ihm Sympathie sowohl im In-

als auch im nichtkommunistischen Ausland und wurde von einem Zeitraum relativer Liberalisierung auch in Rumänien gefolgt. Im Rahmen dieses Liberalisierungsprozesses kam es zu einem außerordentlichen Treffen zwischen den rumänischen Parteimitgliedern und zahlreichen Intellektuellen, Vertretern der ungarischen Minderheit des Landes. Géza Domokos, Schriftsteller und späterer Gründer und Leiter des Kriterion Verlags erinnert sich an dieses Treffen: „Ich kann mich gut erinnern [...] als nach dem IX. Parteikongress, im Sommer 1968 am ganztägigen Treffen zwischen dem Generalsekretär der RKP [Rumänische Kommunistische Partei] und beinahe hundert ungarischen Intellektuellen aus Rumänien die Notwendigkeit der Gründung eines Verlags der Minderheiten erneut zur Diskussion gestellt wurde.“ (Dalnoki, Recski: 1988, S. 193-194)

Als mittelbare Folge der Ereignisse im Ausland und als unmittelbare Folge der vermutlichen Absicht Ceaușescus, den sowjetischen Einfluss in Rumänien einzuschränken und sich somit die absolute Herrschaft zu sichern, wurden diejenigen günstigen Bedingungen geschaffen, die zur Gründung eines solchen Verlags führten.

II. GRÜNDUNG DES KRITERION VERLAGS

Durch Beschluss Nr. 2215/1969 über einige Verbesserungsmaßnahmen der redaktionellen Tätigkeit (Beschluss Nr. 2215/1969) wurden die in Rumänien bestehenden Verlage umstrukturiert und ihr Tätigkeitsbereich wurde geändert. Aus den im Artikel 3 des Beschlusses aufgezählten 15 Verlagen waren acht Verlage auch für die Veröffentlichung von Werken in den Minderheitensprachen zuständig:

- **Mihai Eminescu Verlag (Bukarest)** – zeitgenössische literarische Werke auf Rumänisch und in den Minderheitensprachen
- **Albatros Verlag (Bukarest)** – literarische, wissenschaftliche und didaktische Werke für Jugendliche, auf Rumänisch und in den Minderheitensprachen
- **Ion Creangă Verlag (Bukarest)** – Originalwerke und Übersetzungen im Bereich der Kinderliteratur auf Rumänisch und in den Minderheitensprachen
- **Meridiane Verlag (Bukarest)** – Originalwerke und Übersetzungen im Bereich der Kunst, auf Rumänisch und in den Minderheitensprachen
- **Politischer Verlag (Bukarest)** - Originalwerke und Übersetzungen im sozial-politischen Bereich, auf Rumänisch und in den Minderheitensprachen
- **Wissenschaftlicher Verlag (Bukarest)** - Originalwerke und Übersetzungen im wissenschaftlichen Bereich, auf Rumänisch und in den Minderheitensprachen

- **Dacia Verlag (Cluj)** - Originalwerke und Übersetzungen im Bereich der Literatur, Kunst, Wissenschaft und Technik, auf Rumänisch und in den Minderheitensprachen,
- **Kriterion Verlag (Bukarest)** – zeitgenössische und klassische literarische Originalwerke von Autoren ethnischer Minderheiten in Rumänien, aus anderen Sprachen (einschließlich Rumänisch) übersetzte Werke sowie Werke im Bereich der allgemeinen Bildung, Wissenschaft, Technik und Kunst.

Es muss hier gemerkt werden, dass durch diesen Beschluss die obenerwähnten Verlage dazu verpflichtet wurden, auch in den Sprachen der Minderheiten zu verlegen, was an sich als eine innovative und völlig einzigartige Maßnahme des Ceaușescu-Regimes gilt, die mit ihrer Toleranz und Offenheit überrascht. Hierbei ist zu merken, dass nur der Kriterion Verlag die Veröffentlichung von Werken in den Minderheitensprachen als ausdrücklicher Haupttätigkeitsbereich hatte. Nicht zu vergessen ist aber der breitere historische Kontext, der Erklärungen für die Verabschiedung dieses Beschlusses liefern kann. Während Ceaușescu mit der Verweigerung der Teilnahme an der Invasion der Tschechoslowakei sich Sympathie auf internationaler Ebene verschaffen hatte, diente dieser politische Trick vermutlich demselben Zweck, nur auf nationaler Ebene: Langsam aber sicher ebnete Ceaușescu den Weg für seine spätere Alleinherrschaft.

Die Mehrheit der obenerwähnten Verlage gab dem Verlegen der Werke in anderen Sprachen als Rumänisch keine Priorität und verzichtete allmählich, aber vor allem nach 1980 auf anderssprachigen Veröffentlichungen (Enyedi, S. 102).

Der Kriterion Verlag, der 1970 mit Hauptsitz in Bukarest, einer Redaktion in Cluj und Lektoraten für Ungarisch, Deutsch, Serbisch, Ukrainisch, Jiddisch und Rumänisch gegründet wurde, stellt eine Ausnahme im immer homogener werdenden Verlagswesen in Rumänien dar (Enyedi, S. 102). Die Leitung dieses multikulturellen und einzigartigen Verlags wurde vom Schriftsteller und späteren Politiker Géza Domokos übernommen. Zwischen 1970 und 1979 beschäftigte der Verlag 29 Redakteure für die unterschiedlichen Minderheitensprachen, drei Graphiker und fünf technische Redakteure (Enyedi, S. 101).

Gemäß Art. 21 des Erlasses des Staatsrates 301 vom 21. September 1971 wurde die Tätigkeit der Verlage der Buchzentrale (Centrala Cărții) und mittelbar dem Rat für sozialistische Kultur und Bildung untergeordnet (laut Erlass Nr. 301/1971). Dem obenerwähnten Beschluss über die Umstrukturierung der Verlage folgten auch etatmäßige Maßnahmen: Während 1969 dem Bereich der Kultur und Kunst, dem auch Verlage untergeordnet waren, 899,8 Millionen Lei aus dem Budget (laut Gesetz Nr. 54/1968, Art. 6) zugewiesen wurden, erhöhte sich dieser Anteil im Jahr 1970 auf 938 Millionen Lei (laut Gesetz Nr. 27/1969, Art. 6). Dieser Wachstumstendenz erreichte seinen Höhepunkt 1982 mit 1310 Millionen Lei (laut

Gesetz Nr. 21/1981, Art. 7) für Kultur und Kunst, gefolgt von einer drastischen Senkung im Jahr 1985 auf 592,6 Millionen Lei (laut Gesetz Nr. 19/1984, Art. 9). Im Gesetz über den Haushalt des Jahres 1989 wurden 107.041,8 Millionen Lei (laut Gesetz Nr. 13/1988, Art. 8) für „soziale und kulturelle Tätigkeiten“ zugewiesen, ohne den Anteil, der den verschiedenen Bereichen zugewiesen wurde, näher zu beschreiben. Dabei ist zu merken, dass der Bereich der sozialen und kulturellen Tätigkeiten gemäß früheren Gesetzen über den Haushalt sieben Teilbereiche umfasste (unter anderem auch das Bildungs-, Gesundheits- und Sozialversicherungswesen) (siehe z.B. Gesetz Nr. 12/1972, Art. 6).

Unter diesen zunächst günstigen, später harten Bedingungen übte der Kriterion Verlag seine Tätigkeit aus und entwickelte ein Verlagsprogramm, das nicht nur literarische Werke, sondern auch Werke aus dem Bereich der Kunst, Ethnologie, Technik und verschiedene Sachbücher umfasste. Diese wurden hauptsächlich auf Ungarisch veröffentlicht, der Verlag versicherte aber auch das Verlegen von Werken anderssprachiger Autoren aus Rumänien und auch die Übersetzung dieser Werke. Somit wurde der Kriterion Verlag eine multikulturelle Arbeitsgemeinschaft, die dem unterdrückenden politischen System trotzte und als einzigartiges Beispiel für Toleranz, Zusammenarbeit und gegenseitigen Respekt im kommunistischen Rumänien betrachtet werden kann. Keinem anderen Verlag, weder vor Kriterion, noch danach (auch nicht nach der Wende 1989) ist gelungen, so viele Vertreter der verschiedenen, in Rumänien lebenden Minderheiten zusammenzubringen, zu verbinden und zu verbünden. Elena Diatcu-Schmidt, Redakteurin beim Kriterion Verlag zwischen 1971-1997 erinnert sich:

„Wir waren eine Großfamilie, in der jeder von uns sich zuhause fühlte. Die Anwesenheitspflicht wurde vom Leiter der Institution [Géza Domokos] gelockert, da er verstanden hatte, dass Redakteure oft eine gründliche Recherche benötigten, wozu in der Bibliothek des Verlags keine Möglichkeit gab. So hatten wir einen Tag pro Woche zur Verfügung um die großen Bukarester Bibliotheken zu besuchen, was uns ein kräftigendes Gefühl der Freiheit gab. [...] Die Herausgabe eines Buchs war immer ein Grund zum Feiern, sowohl für uns, als auch für den Autor. Ich werde die Geste eines tatarischen Mitarbeiters nie vergessen, der als der Band über tatarische Folklore nach über 50 Jahren zum ersten Mal veröffentlicht wurde, das Buch in die Hand nahm, es festlich und mit unendlicher Sorgfalt öffnete und danach küsste.“ (Sora: 2015)

Noch wurde von uns nicht geklärt, wie die Entscheidung über die Veröffentlichung der verschiedenen Werke getroffen wurde, wir hoffen jedoch, dass die laufende Recherche in diesem Bereich uns Antworten auf diese bisher offene Frage liefern wird. Die von uns untersuchte Periode bezieht sich auf die Jahre 1985-1989, als das Regime drakonischer und drastischer war als je und als die Finanzierung aus staatlichen Mitteln stark eingeschränkt wurde.

III. TÄTIGKEIT DES KRITERION VERLAGS ZWISCHEN 1985-1989

Aus der Untersuchung der in diesem Zeitraum beim Kriterion Verlag erschienenen Werke ergibt sich die Tatsache, dass die Anzahl der Veröffentlichungen ab 1985 jedes Jahr zurückgegangen ist, was auch mit der eingeschränkten Finanzierung zweifellos in Verbindung steht. Trotzdem ist es den Lektoren gelungen, eine für diejenigen Verhältnisse in ihrer Autoren- und Themenvielfalt beeindruckende Anzahl von Werken herauszugeben.

Laut dem online Verzeichnis des Kriterion Verlags wurden im Jahr 1985 16 aus dem Rumänischen ins Ungarische, sieben aus dem Ungarischen ins Rumänische übersetzte Werke und 22 Werke auf Deutsch veröffentlicht (Kriterion Verzeichnis). Die letztere Kategorie besteht mehrheitlich aus Originalwerken auf Deutsch, aber auch Übersetzungen aus dem Rumänischen. Im darauffolgenden Jahr sind 14 Werke in ungarischer Übersetzung, fünf in rumänischer Übersetzung und 19 Bücher - sowohl einige Übersetzungen aus dem Rumänischen, als auch Originalwerke - auf Deutsch erschienen. 1987 verlegte Kriterion 16 aus dem Rumänischen und Deutschen ins Ungarische übersetzte Werke, neun aus dem Ungarischen und Deutschen ins Rumänische übersetzte Werke und 20 vor allem deutsche Originalwerke, aber auch Übersetzungen aus dem Rumänischen. 1988 wurden 19 aus dem Rumänischen ins Ungarische, sechs aus dem Ungarischen ins Rumänische und 18 aus dem Ungarischen und Rumänischen ins Deutsche übersetzte Werke, sowie deutsche Originalwerke verlegt. 1989 sind sieben aus dem Rumänischen und Deutschen ins Ungarische, sechs aus dem Ungarischen ins Deutsche und elf aus dem Rumänischen ins Deutsche übersetzte Werke, sowie deutsche Originalwerke erschienen. Für den fünfjährigen Zeitraum bedeutet das 72 verlegte Werke auf Ungarisch, 33 Werke auf Rumänisch und 90 Werke auf Deutsch. Dies mag als wenig scheinen, man sollte aber nicht vergessen, dass Werke auch in anderen Sprachen verlegt wurden und dass unter den Verlagen der Kriterion Verlag die größte Anzahl von anderssprachigen Büchern herausgab.

In dieser Analyse wurden nur diejenigen rumänischen, ungarischen und deutschen Werke in Betracht gezogen, die von in Rumänien lebenden Autoren geschrieben wurden. Auf der Liste der veröffentlichten Werke befinden sich illustre Namen der rumänischen, ungarischen und deutschen Literatur aus Rumänien wie Ana Blandiana, Octavian Goga, Nichita Stănescu, Ioan Slavici, Ion Luca Caragiale, Marin Sorescu, Mihail Sadoveanu, Lucian Blaga, Domokos Szilágyi, Aladár Lászlóffy, Sándor Fodor, Áron Tamási, aber auch Franz Hodjak, Erwin Wittstock, Hedi Hauser usw. Wie schon erwähnt waren die veröffentlichten Bücher äußerst vielfältig und umfassten ein breites Spektrum von Romanen, Gedichtbänden und Monographien bis hin zur Geschichte, Kunst und zu verschiedenen Sachbüchern über Biologie, Ethnologie usw.

IV. BEDEUTUNG DER TÄTIGKEIT DES VERLAGS

Aus der Analyse der verlegten Werke können folgende Schlussfolgerungen gezogen werden: Obwohl die Tätigkeit des Verlags nur einen Bruchteil der damals auf dem Markt existierenden Nachfrage decken konnte, ist sein Beitrag zum gegenseitigen Kennenlernen der in Rumänien lebenden Bevölkerungsgruppen unbestreitbar. Durch seine demokratische Arbeitsweise, die die Zusammenarbeit zwischen den Autoren und Lektoren mit unterschiedlichem ethnischen Hintergrund ermöglichte und förderte, gilt der Kriterion Verlag als bisher einmaliges Beispiel einer Begegnungsplattform für Autoren und Mitarbeiter, die trotz ihrer Verschiedenheit einen Weg gefunden hatten, in einem unterdrückenden und zur Zwiespalt zwingenden System ein tolerantes und durch gegenseitigen Respekt gekennzeichnetes Arbeitsumfeld zu schöpfen. Aus diesem Grund wäre es äußerst interessant, die interne Funktionsweise dieses Verlages näher unter die Lupe zu nehmen um diese Erfolgsgeschichte auch im 21. Jahrhundert wiederholen zu können. Dies und die Untersuchung der Qualität der Übersetzungen und der zweifellos bestehenden Zensur bleiben jedoch der Gegenstand einer späteren und komplexeren Arbeit.

Es gibt wenige Informationen über die mittel- und langfristigen Auswirkungen der verlegerischen Tätigkeit auf das gegenseitige Kennenlernen der in Rumänien lebenden Volksgruppen. Nichtsdestoweniger war der Einfluss vermutlich bedeutend, vor allem weil die veröffentlichten Werke nicht nur aus der Perspektive der Autoren, sondern auch aus dem Blickwinkel der Thematik vielfältig waren. Aus Anlass seines 45. Jubiläumsfeiers und als Anerkennung seiner gesamten Tätigkeit wurde der Kriterion Verlag am 1. Juli 2015 vom rumänischen Staatspräsidenten Klaus Iohannis mit dem Orden für kulturelle Verdienste, Kategorie F (Kulturförderung) ausgezeichnet (Erlass Nr. 605/2015).

Der Verlagsgründung vor 45 Jahren wurde auch mit einer Festveranstaltung zwischen dem 18. und 19. Mai 2015 gedacht. Das Ereignis gilt auch deswegen als bedeutungsvoll, weil das Rumänische Kulturinstitut in Bukarest Gastgeber dieser Veranstaltung war (ICR:2015). Der 18. Mai war dem interkulturellen Dialog gewidmet, an dem ehemalige und gegenwärtige Mitarbeiter des Kriterion Verlags teilnahmen und ihre Erlebnisse mitteilten. Octavia Nedelcu, Redakteurin für Serbisch, behauptete, dass die bei Kriterion erschienenen rumänischen Übersetzungen Zugang zur Minderheitenliteratur ermöglicht haben (siehe Moldoveanu:2015). Iulia Deleanu, Redakteurin bei der Zeitschrift *Realitatea Evreiască* (Jüdische Realität) und Mitarbeiterin des Verlags zählte diejenigen bedeutenden Werke der jiddischen Nachkriegsliteratur auf, die bei Kriterion erschienen sind. Elena Diatcu, Moderatorin und ehemalige Redakteurin bei Kriterion, sprach über das Werk von Ghizela Sulițeanu über die musikalische Folklore der Tataren aus Dobrudscha, das auch beim Kriterion herausgegeben

wurde. Sie erwähnte auch die Veröffentlichung von vier literarischen Sammelbänden auf Türkisch-Tatarisch, Ukrainisch, Slowakisch und Jiddisch, welche die einzigen unter dem Kommunismus erschienenen Anthologien ihrer Art darstellen. Nicht nur Bände über die Folklore der Lipowaner wurden im Verlag herausgegeben, sondern auch ukrainische, serbische und slowakische Prosa. Die Moderatorin sprach auch darüber, dass der Verlag sich nach der Wende 1989 auch dem Romani widmete und unter anderem Wörterbücher für Romani-Rumänisch erschienen ließ (ebenda).

George Grigore, Botschafter für Rumänien der UN-Organisation Allianz der Zivilisationen beschrieb den Kriterion Verlag als ein Verlag, der von „großer Toleranz, großem Verständnis, großer Offenheit“ geprägt ist (ebenda).

Auch die bei Kriterion geborenen literarischen Freundschaften sind bemerkenswert. Ein Beispiel in diesem Sinne ist die Freundschaft zwischen Géza Domokos, dem Leiter des Verlags und Nichita Stănescu, dem berühmten Dichter. Diese Freundschaft beschreibt Domokos in einem Kapitel seines, dem Kriterion Verlag gewidmeten Buchs *Burg der Wörter: die Geschichte des Kriterion Verlags erzählt in sechzehn Bildern* (Domokos:2000). Das Kapitel *Über unsere rumänischen Freunde und vor allem über Nichita Stănescu* (Lukács:2015) beschreibt die rührende Geschichte der Freundschaft der beiden, ist aber auch mit den Namen von illustren rumänischen Autoren übersät, die mit Kriterion zusammengearbeitet hatten und beinhaltet auch das Gedicht, das Stănescu Domokos gewidmet hatte.

Kriterion brachte Autoren, Übersetzer und Redakteure zusammen in einem Zeitram, in dem Meinungsfreiheit und literarische Schöpfung stark gefährdet waren. Über die Erfahrung im Kriterion Verlag erklärte Elena Diatcu: „Außerhalb der Erfahrung als Redakteur habe ich auch Freundschaft und interkulturelle Zusammenarbeit gelernt“ (Moldoveanu: 2015). Dank ihrer Offenheit für interkulturellen Dialog und ihrer selbstlosen Bemühungen zur Bewahrung und Schätzung der verschiedenen Literaturen gelten die ehemaligen und gegenwärtigen Mitarbeiter des Kriterion Verlags als Kulturvermittler *par excellence*.

Der Prager Frühling wurde 1968 zerschlagen, jedoch sind seine indirekten Folgen bis heute nicht nur in der europäischen Politik, sondern auch im Kulturleben Rumäniens zu spüren.

Quellenverzeichnis

- Dalnoki Szabó D., Recski Á. (1988) *A Kriterion műhelyében: beszélgetések Domokos Gézával a Kriterion kiadóiról* (In der Kriterion-Werkstatt: Gespräche mit Géza Domokos über den Kriterion Verlag), Budapest, Kossuth Verlag
- Domokos G. (2000) *Igevár: Kriterion-történet tizenhat helyzetképben elmondva* (*Burg der Wörter: die Geschichte des Kriterion Verlags erzählt in sechzehn Bildern*), Miercurea-Ciuc, Pallas Verlag

- Enyedi S. *A romániai magyar könyvkiadás (1944-1989) (Das ungarische Buchverlagswesen in Rumänien (1944-1989))*, http://www.epa.oszk.hu/00000/00021/00345/pdf/mk_1991_1-2_088-108.pdf (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Sora S. (2015) „Editura Kriterion, o școală de democrație – interviu cu Elena Diatcu-Schmidt” (Der Kriterion Verlag, eine Schule der Demokratie – Interview mit Elena Diatcu-Schmidt) in der Zeitschrift *România Literară*, Nr. 25 – online, http://www.romlit.ro/editura_kriterion_o_coal_de_democraie_interviu_cu_elena_diatcu-schmidt
- Beschluss, Nr. 2215/1969, <http://lege5.ro/Gratuit/g44dembr/hotararea-nr-2215-1969-privind-unele-masuri-de-imbunatatire-a-activitatii-editoriale?pid=&d=1969-12-08> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Erlass Nr. 301/1971 über die Gründung, Strukturierung und Funktionsweise des Rates für Sozialistische Kultur und Bildung, <http://legislatie.just.ro/Public/DetaliiDocumentAfis/24703> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Erlass Nr. 605/2015, über die Ernennung zum Ritter des nationalen Ordens für kulturelle Verdienste - <http://lege5.ro/en/Gratuit/g4ytsnrgm/decretul-nr-605-2015-privind-conferirea-ordinului-meritul-cultural-in-grad-de-cavaler> (letzter Zugriff am 17.08.2015)
- Gesetz Nr. 54/1968, über die Annahme des Landeshaushalts für das Jahr 1969 - <http://lege5.ro/Gratuit/g43tmnbr/legea-nr-54-1968-pentru-adoptarea-bugetului-de-stat-pe-anul-1969> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Gesetz Nr. 27/1969, über die Annahme des Landeshaushalts für das Jahr 1970, <http://lege5.ro/en/AndroidNative/Mobile/Gratuit/g44dgmbz/legea-nr-27-1969-pentru-adoptarea-bugetului-de-stat-pe-anul-1970/1?d=1969-12-18> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Gesetz Nr. 21/1981, über die Annahme des Landeshaushalts für das Jahr 1982, <http://lege5.ro/Gratuit/g44domrz/legea-nr-21-1981-pentru-adoptarea-bugetului-de-stat-pe-anul-1982> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Gesetz Nr. 19/1984, über die Annahme des Landeshaushalts für das Jahr 1985, <http://www.legex.ro/Legea-19-1984-780.aspx> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Gesetz Nr. 13/1988, über die Annahme des Landeshaushalts für das Jahr 1989, <http://lege5.ro/Gratuit/g44tqojs/legea-bugetului-de-stat-al-republicii-socialiste-romania-pe-anul-1989-nr-13-1988> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Gesetz Nr. 12/1972, über die Annahme des Landeshaushalts für das Jahr 1973 - <http://lege5.ro/Gratuit/gyytamjt/legea-nr-12-1972-pentru-adoptarea-bugetului-de-stat-pe-anul-1973> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- ICR – Rumänisches Kulturinstitut Bukarest, <http://www.icr.ro/bucuresti/evenimente/aniversare-45-de-ani-de-la-aparitia-editurii-kriterion-in-romania.html> (letzter Zugriff am 31.07.2015)
- Kriterion online Verzeichnis - <http://www.kriterion.ro/index.php?id=223-katalogus> (letzter Zugriff am 26.07.2015)
- Lukács, J. (2015) Dosar Domokos Géza (Akte Géza Domokos) in *Apostrof*, Nr. 3 auf <http://www.romaniaculturala.ro/articol.php?cod=20989> (letzter Zugriff am 30.07.2015)
- Moldoveanu, I. (2015) „Kriterion 45 – Unicat în Europa de Est“ („Kriterion 45 – Einzigartig in Osteuropa“) in *Observatorul Cultural*, Nr. 776 auf http://www.observatorcultural.ro/Kriterion-45-Unicat-in-Europa-de-Est*articleID_32001-articles_details.html

Tímea FERENCZ is a teaching assistant with the Department of Applied Modern Languages of the Faculty of Letters, Babeş-Bolyai University, Cluj, Romania. She holds a BA in translation studies (German and English), an MA in conference interpreting and is currently researching for her PhD thesis focused on translations in the last five years of Romania’s communist regime. Her academic concerns are focused on teaching methods of German grammar, interpreter training and translation theory and practice.

Section 4 - *La traduction dans tous ses états*

La traduisibilité du sens et de la signifiante dans la poésie orale de la *Sebeiba*¹

Lynda Touchi-Benmansour
CNRPAH, Algiers

Abstract. The translation of oral poetry requires from the reader-translator to highlight the two constitutive poles of the text: the pragmatic and the poetic. However, our study shows the prevalence of the “phoneme” in the form of diversified vocal repetitions in the oral text. If the communicative dimension of the source text has been faithfully rendered by the translators, most of the poetic features constituting the signifiante have been endowed with a new nature. Putting this poetry on paper is a first step in the transformation of the materiality of the sign: transposing the audible textual markers of signifiante into visual ones constitutes a real distortion.

Keywords: translation, oral poetry, meaning, signifiante, mimesis, semiosis.

I. INTRODUCTION

Partant du constat que la poésie a toujours été traduite, il ne s’agira pas ici de reprendre le débat sur son intraduisibilité. Dans le présent article, nous proposons d’examiner la spécificité de l’opération traduisante dans le texte poétique dans sa manifestation la plus fréquente : le poème. Notre étude se déroule donc en deux parties. La première traite des notions théoriques autour du sens et de la signifiante en poésie de manière générale. La deuxième partie présente l’analyse des indices de la signifiante repérés dans notre corpus. Il s’agit d’un corpus trilingue, comprenant quelques extraits de poèmes en *tamahaq*² et leurs traductions successives en arabe et en français. Nous verrons ensuite dans quelle mesure les deux traductrices (de l’arabe et du français) ont tenu compte des marques de la signifiante dans la restitution du texte source.

II. LA TRADUISIBILITÉ DU SENS ET DE LA SIGNIFIANTE

Dans le cadre d’une théorie générale de la « sémiosis », la signification divisait l’appréhension de tout langage (formel ou naturel) en trois domaines : la

¹ L’article que nous proposons ici est un extrait augmenté et mis à jour de la version française de notre Mémoire de Magister soutenu en 2007 sous le titre arabe « ترجمة الشعر الشفاهي للطقوس الاحتفالية: من « تماهق إلى العربية والفرنسية »/ *La poésie orale des rites festifs : du tamahaq à l’arabe et au français* (Touchi-Benmansour, 2010).

² Variante de la langue berbère pratiquée par les communautés touarègues du Sahara.

syntaxe, la sémantique, la pragmatique. Ces trois domaines correspondent aux trois relations fondamentales qu'entretiennent les signes : avec d'autres signes (syntaxe), avec ce qu'ils désignent (sémantique), avec les utilisateurs (pragmatique). Dans cette perspective, on a dissocié la pragmatique de la sémantique, « l'usage » séparé du sens, le « dire » du « dit ». La relation énoncé/contexte est saisie par ce que les linguistes nomment les embrayeurs. Ces derniers, combinés aux actes du langage, se complètent pour donner sa forme à la pragmatique. Et c'est justement la traduction du contexte, du dire de l'énoncé qui intéresse la traduction poétique.

Dans un article consacré à la traduction en néerlandais du poème *An eine Äolsharfe* de Mörke, H. Bloemen (2002 : 1-2) distingue trois grandes attitudes face à la traduction de la poésie :

- la première est celle qui voit dans la fidélité linguistique (syntaxique, morphologique) la plus totale, l'unique but de la traduction ;
- la deuxième est celle qui voit dans l'interprétation un moyen de réification du poème par l'utilisation de procédés figés dans la langue d'arrivée (stylistique contrastive). Elle s'inscrit dans une théorie de l'équivalence ;
- la troisième est celle qui répond à l'autonomie du poème, à sa libération de toute contrainte, de toute équivalence figée.

Dans les deux premiers cas, le poème est considéré comme un lieu clos, un pur énoncé d'où le sujet énonciateur et toute trace d'énonciation seraient absents. Dans la troisième attitude, on retrouve la *Poétique du traduire* d'Henri Meschonnic (1999 : 3). Pour ce dernier, la traduction poétique doit « faire ce que *fait* un texte littéraire par sa prosodie, son rythme, sa signifiante, ce qui déplace fondamentalement les notions de transparence et de fidélité traditionnelles » (Attal, 2000 : 1). L'acte de traduire doit alors se situer au niveau du discours et non de la langue. Dans ce tableau récapitulatif, inspiré de la théorie de la traduction de Meschonnic, on retrouve une série de parallélismes entre langue et discours, parallélismes nécessaires à l'acte de traduire :

Langue vs discours

Discontinu	Continu
Historicisme	Historicité
Identité	Altérité
Binarité	Pluralité
Sens	Signifiante
Énoncé	Énonciation
Stylistique	Poétique
Métrique	Rythmique
Interprétation	Traduction

Nous remarquons ici que l'équivalence ne se pose plus en termes de langue à langue mais de discours à discours, « en effaçant l'identité pour faire valoir

l'altérité dans son historicité » (Attal, 2000 : 1). Contrairement à l'*interprétation* qui est de l'ordre de la langue, la *traduction* est de l'ordre du discours : celui-ci **fait** ce qu'il dit. La pensée de l'auteur d'une poésie « bouleverse » parfois la langue, et c'est ce bouleversement que l'on doit retrouver dans la traduction. Face au discours poétique premier, la traduction doit pouvoir proposer un autre discours poétique : « Traduire le récitatif, le récit de la signifiante, la sémantique prosodique et rythmique, non le stupide mot-à-mot que les ciblistes voient comme la recherche poétique » (Meschonnic, 1999 : 3). Car traduire, ce n'est pas uniquement faire passer ce qui est dit d'une langue dans une autre, c'est aussi participer à une activité du sujet qui, de sujet de l'énonciation et du discontinu de la langue, « *peut devenir une subjectivation du continu dans le continu du discours, rythmique et prosodique* » (*ibidem* : 12), ce qui, on vient de le dire, déplace radicalement les préceptes de transparence et de fidélité de la théorie traditionnelle. Définir une bonne traduction en termes d'équivalence, de fidélité, de transparence, c'est la penser comme une interprétation. Or, l'interprétation est de l'ordre du sens, du signe, du discontinu. L'unité pour la poétique n'est pas le mot et son sens, mais le discours, avec son rythme et sa prosodie.

En résumé, il s'agit de traduire non un texte mais l'intention de l'auteur de ce texte. Le traducteur est ainsi appelé à faire un travail d'archéologie, pour retrouver les traces de l'auteur, sa personnalité, son expérience du monde, sa culture. À cela près que le matériau ici ne sera pas la pierre, mais une langue particulière : celle du poème. La difficulté vient du fait que le matériau en poésie est multiple, presque insaisissable. P. Champion ajoute dans le même ordre d'idées :

En un mot, la traduction consiste en une archéologie de l'intention première de l'écrivain ; et le premier paradoxe de la traduction veut que cette intention, inséparable de la langue dans laquelle le traducteur la connaît et dans laquelle elle fut formulée, soit néanmoins, par hypothèse de travail, en quelque sorte séparée de cette langue originelle et traitée comme un schème antérieur à toute langue. [...] C'est un schème imaginaire synthétique (et non un concept, un raisonnement ou une proposition philosophiques) qui, remaniant des représentations préexistantes au gré d'une intuition, se saisit d'une vue évidente et nouvelle de la vie humaine, cela dans le mouvement de la constitution d'un poème (Champion, 1992 : 5-9)

En fin de compte, ce qui est exigé de la traduction poétique est un dépassement du contenu de sens vers la signifiante et non un effacement, car une traduction qui efface est celle qui anéantit l'esprit de la lettre, son ambiguïté, voire son côté obscur. Mais qu'est-ce que la signifiante d'un texte et par quels moyens peut-on la repérer ?

Dans une analyse de la signifiante concernant la lecture-traduction de la poésie, Riffaterre (1983 : 37-172) part de la donnée suivante : toute œuvre littéraire possède une dimension mimétique qui représente la réalité et permet une lecture linéaire. Seulement, dès la première lecture, vont apparaître des obstacles de

natures diverses : incompatibilités sémantiques, lexèmes à plusieurs référents ou signe double, récurrences phoniques, lexicales syntaxiques et sémantiques, c'est-à-dire tout ce que l'on désigne par l'agrammaticalité dans un sens large. Parmi les cas de perturbations les plus extrêmes, on cite le vers. En effet, qu'il soit régulier ou libre, le vers peut être vu comme une sorte d'agrammaticalité dans la mesure où il se définit comme une perturbation de la linéarité grammaticale :

La mise en ordre syntaxique des éléments dans la phrase et de phrase en phrase se trouve, en poésie, travaillée et contestée par le vers. À la différence de la prose comme discours qui va de l'avant, le vers déplace les éléments et superpose les principes du mètre et du parallélisme à la linéarité grammaticale. (Adam, 1985 : 221)

III. LE CAS DE LA POÉSIE ORALE DES RITES FESTIFS DE LA SEBEIBA³

Une analyse plus approfondie de la substance de certains signifiants en tamahaq et du jeu phonétique qui les anime, nous a permis de rectifier nos conclusions précédentes⁴ concernant la traduction française des agrammaticalités lexicales. Les agrammaticalités audibles/visibles dans le texte source sont, à ce niveau, dictés par des besoins d'homophonie : elles sont le fait de la rime et de l'allitération.

Exemple 1:

<i>Exigence de la rime dans le texte source</i>	<i>Exigence de l'allitération dans le texte source</i>
<i>abeddā. yǧmer.ykkōd.imnès</i> <i>nōkk.iddāwayeg. yā. ḥmed.kūrā. d.julmès</i> (traduction) <i>Le mont Abedda est peuplé jusqu'à Imnas</i> <i>A Ahmed, la kōra et le voile j'apporterai.</i>	<i>wōrtekkīn.tenfār.ōrtīn.azhūr</i> <i>jān.tikunbutīn.dāsnīn.igīr</i> (traduction) <i>Ceux-là même qui accomplissent le rite de t-enfer</i> <i>Avec leur coiffe hautaine.</i>

L'agrammaticalité est visible dans l'usage particulier et unique des vocables « *julmès* » (voile d'hommes) et « *tikunbutīn* » (coiffe d'hommes) qui sont une pure création de l'auteur(s) présumé(s) des poèmes. En fait, il s'agit dans le premier cas de la *tajulmoust*⁵, et des *tikunbas*⁶, les déviations étant justifiées par une exigence d'homophonie. Dans le premier cas, on a fait une entorse au genre féminin *tajulmoúst* en créant un masculin *julmès*, qui n'existe pas en tamahaq.

³ Il s'agit de plusieurs variantes d'un poème chanté à l'occasion de la célébration annuelle de la Sebeiba à Djanet, ville du Sahara algérien. Ces textes réfèrent au mythe fondateur qui serait lié au récit coranique relatant la victoire de Moïse sur Pharaon et ses soldats.

⁴ Celles avancées dans le cadre de notre Mémoire de Magister en 2007.

⁵ Nom féminin singulier désignant le voile dont les hommes se servent pour couvrir leurs visages.

⁶ Nom masculin pluriel désignant des coiffes rouges dont le sommet est paré de nombreux fils retombant en arrière. Etant donné son importance, ce nom partiel est attribué à l'ensemble de l'habit-masque, face au *tekamsin*. Il s'agit d'une synecdoque.

Dans le deuxième cas, on a donné une autre forme de pluriel au singulier *takenboût* dont le pluriel admis est *tikounba* et non *tikūnbūtīn*.

On remarque que ces indices de la signifiante sont complètement effacés dans la traduction du deuxième vers qui a choisi de traduire les lexèmes au lieu de les translitérer : *julmès* est traduit par son équivalent « le voile » (tout en gardant le genre masculin) et *tikunbutīn* par son équivalent « coiffe ». Cette lecture oblique du texte nous fait admettre aujourd'hui qu'une autre version aurait été possible, celle qui privilégie la non-traduction. En gardant les marques de la signifiante au lieu de les effacer, la traduction aurait eu le mérite de produire une rime supplémentaire nécessaire au rythme:

*Le mont Abedda est peuplé jusqu'à Imnès
À Ahmed, j'apporterai la kôra et le julmès.*

Les textes sources offrent également la possibilité de repérer des incompatibilités à un niveau plus hiérarchisé de la lecture, le niveau sémantique. On remarque que ces indices ont plutôt la fonction d'embrayeurs invitant le lecteur à se poser des questions sur le texte qu'il lit.

Exemple 2 :

Texte source en tamahaq	Traduction arabe	(Re)traduction française
(Transcription) ūr.tellā.d.būtīr.da.lgettāra llīg.mestellān.sāfīn.azhūr	(Transcription) laysā ladayhā siwā būtīr wa lgettāra. ladayyā šabāban yazīdūna ibhārā.	Bouthir ⁷ et Elguettara ⁸ sont leurs uniques bijoux, et je possède des jeunes à la prestance redoublée.

Dans cet exemple, les incompatibilités sémantiques s'inscrivent sous forme de métaphores dans la structure interne de chaque vers. On peut dégager une incompatibilité sémantique au niveau du premier vers : une traduction littérale, grammaticalement correcte, aurait donné : « *Il n'y a ni bouthir ni el.guettara, et je possède des jeunes à la prestance redoublée* ». Pour un public étranger au contexte d'origine, la lecture de ces vers ne pose aucun problème, il n'en est pas de même pour un public connaisseur de la culture touarègue : nulle célébration de la *Sebeiba* n'est possible en l'absence de ces bijoux symboliques que sont le *bouthir* et la *guettara*. Ce vers renferme une métaphore qui a été récupérée par le biais du réseau engrammatique : l'auteur de la traduction arabe va trouver une interprétation à ce

⁷ Littéralement « celui de l'oiseau ». On désigne sous ce nom quatre pièces différentes de bijou dont chacune a, tout de même, un nom particulier : ce sont le *boudjenah* (« celui des ailes »), le *bousarah* (pour lequel il n'existe pas encore d'équivalent en français), le *medfa* (« celui du canon »), *boumahras* (« celui du mortier à piler »). Le *medjidi* est la pièce turque de vingt piastres. Elle porte le nom du Sultan qui régnait à l'époque où elle fut frappée, Abdelmedjid, le serviteur du glorieux Dieu. Quoiqu'il en soit, le *bouthir* et le *medjidi* sont des bijoux consacrés aux femmes Djantis, utilisés sur les tresses de devant (Gardel, 1961 : 352).

⁸ Ornement blanc et plat de forme allongée. La matière dont est faite *elguettara* ressemble à l'ivoire.

vers : sachant qu'il s'agit d'une joute poétique où chacun des deux clans cherche à rallier le public à sa cause, ou à gagner sa faveur, elle va occulter tous les éléments de signification incompatibles avec le reste de l'énoncé et avec le contexte extralinguistique pour ne garder qu'un seul sème, celui de « l'infériorité », compatible et cohérent avec le thème du discours (blâme ou ironie). Étant donné que l'éthique ne permet pas de blâmer directement les membres du camp adverse, on procèdera par métaphore pour faire admettre le message.

3.1. L'organicité des textes et la ponctuation, d'autres marques de la signifiante

En poésie, un intérêt particulier est accordé à la disposition matérielle des signes. Il s'agit de ce que Adam (1985 : 29) appelle la vi-lisibilité du texte poétique. Outre les deux phases de lecture qu'impose l'accès à la signifiante d'un poème, il existe, selon Adam, une sorte de pré-lecture strictement visuelle, basée sur la disposition spatiale des signes sur une page. La vi-lisibilité a pour fonction d'engendrer « l'effet-poème » (Adam, 1985 :29), et cela crée chez le lecteur la prédisposition à une lecture poétique qui l'incitera à rechercher la signifiante. Pour la fixation par écrit des textes oraux de la *Sebeiba*, le lecteur-traducteur a opté pour une disposition matérielle qui fait penser à la célèbre forme de la *qacida* arabe, même si le rapprochement s'arrête là.

L'étoffement que procure la ponctuation du texte oral chanté est nécessaire car générateur de sens. D'abord au service de la « musique » du texte, les signes de ponctuation ont pour rôle de distribuer le sens du texte, d'y découper des chemins de lecture :

Discrets, ils travaillent cependant dans la visibilité de l'écriture et sculptent la silhouette des mots. Muets, ils redonnent aux mots leur souffle perdu, à la parole ses gestes et sa respiration. Abolis, ils rendent l'écriture à sa magie combinatoire, offrant le texte comme une réserve énigmatique de myriades de sens possibles, à choisir poétiquement, à deviner...⁹

La ponctuation stylistique, qui n'est pas repérable à l'oral, est nécessaire à la délimitation des unités prosodiques dans les langues de réception, qui sont des langues écrites. Consciente de cette nécessité, la retraduction française, tout en laissant une part à l'ambiguïté originelle et en maintenant les ruptures sémantiques, l'ordre et le désordre, l'accompli et l'inaccompli, l'explicite et le sous-entendu, a dû se soucier de la bonne délimitation des unités de traduction, « *unités de pensées contenues dans le message* » (Vinay et Darbelnet, 1958 : 34-37). Voici, par exemple, comment sont présentés quelques vers du texte source et leurs traductions :

⁹ Voir site BNF.fr : *L'aventure des écritures : fixer la parole*.

Vers du texte source en tamahaq	(Re) traduction française
<p><i>Yälläylī. yällāh yā llaylī.yyu</i> <i>Yällāh. mādādā yällāh. ūkhā</i></p> <p>nōttār.s.yā.llāh.nekkā.meqqāl nōddār.annūs.sa.razihār ōttaynīn.kūrā.dāg.tūlāl ōttaynīn.mezjel.wāren.sūnār ūr.tellā.d.būtīr.da.lgettāra llīg.mestellān.sātīn.azhūr wōrtekkīn.tenfār.ōrtīn.azhūr jān.tikūnbūtīn.dāsnīn.īgīr wōr.tōššiwšmōt.jān.ābeyder mdān.jbāsen.fūl.mjer</p>	<p><i>Yälläylī. yällāh yā llaylī.yyu</i> <i>Yällāh. mādādā yällāh. ūkhā</i></p> <p><i>Prions Allah pour qu'il nous range parmi les premiers. Puissions-nous vivre jusqu'au jour de l'ultime rencontre, pour voir les kōra¹⁰ aux fils scintillants, pour entrevoir ces visages masqués d'hommes vigoureux.</i> <i>Bouthir et El.gettara sont leurs uniques bijoux et je possède des jeunes à la prestance redoublée, ceux-là même qui accomplissent le rite de t-enfer avec leur coiffe hautaine.</i> <i>N'ayez crainte, ils sont vêtus de leur abeider¹¹ et entament la danse guerrière.</i></p>

3.2. La répétition, une autre marque de la signifiante dans la poésie orale chantée

Nous avons repéré, dans le texte source, des récurrences phoniques (rimes) assez insolites jugées (par les traductrices de cette poésie) intraduisibles car n'entrant pas dans le schème global de la réécriture des rimes tant en arabe qu'en français. Ces indices de la signifiante sont repérables (à l'oral) dans cette suite de vers chantés avec un rajout suspensif (voyelle longue *ū*) final dans le but d'imiter un parallélisme à l'usage dans une autre variante de cette poésie. Chantés, ces vers donnent le schéma suivant :

Texte source en tamahaq translittéré	Traduction arabe avec tranlittération	(Re)Traduction française
<p><i>eqqesmat.šūt.skrāf</i> <i>muḥamed.yūr.da.hrās(ū)</i> <i>neslā.imnān.hān.tīsrās(ū)</i> <i>neknā.arwād.nūsābās(ū)</i> <i>wā.yūzamen.tūkel.mās(ū)</i> <i>ār.ōsseddīq.nhīgās(ū)</i></p>	<p>Saffiqna nisā' skrāf Muḥamed wāthiq fī « ahrās » sami' nā anna l. imnān bi “tīsrās » faqumnā bi raqsat « sebeiba » wayha ummaḥu en.nammām wa 'alā .ōsseddīq afnayt</p>	<p><i>Les femmes au secrâf¹² tapent des mains.</i> <i>Mohamed se tient sur les cimes d'Ahras.¹³</i> <i>Nous apprîmes que les Imnân¹⁴ sont à Tīsrās¹⁵.</i> <i>Et nous commençâmes la danse de la Sebeiba.</i> <i>Malheur à sa mère, reine de la médisance !</i> <i>Loué soit Assedik !</i></p>

¹⁰ Sorte de tunique d'une grande valeur symbolique à la Sebeiba, d'une étoffe précieuse, importée du Soudan, plus précisément de la région de Kôré.

¹¹ Étoffe passant sur une épaule et sous le bras opposé, et dont les pans se croisent au niveau du torse dont les extrémités sont enroulées autour de la taille, formant une ceinture.

¹² Ornement composé, servant de coiffe. Symbole de souveraineté chez les Touaregs.

¹³ Montagne du Tassili, dont une tribu s'est attribué le nom, la tribu des Kel Ahrās, appartenant à la tribu Uraghan, opposée à la tribu des Imenân.

¹⁴ Sultans, nobles de l'Azdjer. Leur autorité s'étendait à l'Ahaggar avant les guerres qui causèrent la rupture. Le mot imenân en tamachak, langue des Kel Adâgh, signifie poisson. Ils auraient été, jadis, des pêcheurs.

¹⁵ Toponyme.

Par ailleurs, la répétition systématique de chaque vers du texte source est une particularité du vers oral chanté qui n'est pas prise en compte dans les traductions arabe et française. Il s'agit là d'une adaptation du texte source aux normes de l'écrit (de l'arabe et du français) qui voient dans la répétition un défaut stylistique et esthétique.

VI. POUR CONCLURE

La poésie orale de la *Sebeiba* porte les caractéristiques de deux genres textuels : le pragmatique et le poétique. La traduction arabe, guidée par des préoccupations anthropologiques, souligne d'avantage la fonction communicative des textes originels en tamahaq et donc leur linéarité. Plus soucieuse de l'obliquité de cette poésie, la (re)traduction française a fait ressortir la prédominance du signifiant en essayant de restituer certaines marques de la signifiante. Cependant, le passage de l'oral à l'écrit qu'opèrent les deux traductions, constitue une véritable reterritorialisation : le changement de support, de l'audible au visible, du phonème au graphème, a ouvert la voie (x) à une troisième « langue », difficilement reconnaissable pour le Touarègue, mais nécessaire pour la connaissance et la diffusion de sa culture.

Bibliographie

- Adam, J.M. (1985), *Pour lire le poème*, Bruxelles, A. De Boeck.
- Attal, J.-P. (2000), "Recension de Poétique du traduire" de Henri Meschonnic, *Tribune internationale des Langues vivantes*, n° 28.
- Bloemen, H. (2003) cité par R. Sauter dans « La signifiante en poésie est-elle traduisible ? », *Transfer (t) n° 1*, Praxiling, UM3, pp 43-44.
- Campion, P. (1992) « Valéry traducteur de Virgile et lecteur de Mallarmé », *L'information littéraire*, septembre-octobre, n°4, pp.5-9.
- Meschonnic, H. (1999) *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, p.3
- Peytard, J. (1982) : « De la traduction des connotations d'un poème », *Littérature et classes de langue*, Credis, Altier, p.160.
- Riffaterre, M. (1983) *Sémiotique de la poésie*, Paris, Seuil, pp.37-172.
- Sauter, R. (2003) « La signifiante en poésie est-elle traduisible ? », *Transfer (t) n° 1*, Praxiling, UM3, pp. 43-44.
- Touchi-Benmansour, L. (2010) *La poésie orale des rites festifs, du tamahaq à l'arabe et au français*, Éditions universitaires européennes, Saarbrücken.
- Vinay, J.P et Darbelnet, J (1977) *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Ed. Didier.

Lynda TOUCHI-BENMANSOUR is a research attaché in translation studies at the CNRPAH (National Centre for Prehistoric, Anthropological and Historical Research), Algiers. She is a translator specializing in prehistory and socio-cultural anthropology of the Maghreb and the Sahara. She is the author of various publications: Arabic version of volumes 32 to 34 of *Libyca* and *The oral poetry of festive rites: from Tamahaq into Arabic and French* (Publisher, EUE, 2010). She is also the main initiator of a French-Arabic dictionary of terminology in Prehistory and Anthropology.

Divergências discursivo-textuais em traduções francesas de títulos de obras romanescas lusófonas

Catarina Vaz Warrot
Universidade do Porto

Abstract. The first contact of the reader with a translated work might seem similar to the contact with the original work. The title, cover and back cover are factors which affect the expectation line of the reader, influence the way one reads the work, and even determine whether the book is purchased or not. We wonder how the translators read, interpret and render these elements. Do they aim at the same kind of audience? Do they provide clues similar to those given in the original work? Or do they adapt to a more or less wide audience, facilitating or hindering its entry in the text? The translation of these elements, then, emerged as a way to access the text and creates a reading pact. Translators must take into account the type of audience for whom the original text is intended, trying to recreate the same horizon of expectations for the public of the translated work.

Keywords: translation, linguistics, discourse analysis, literary titles

I. INTRODUÇÃO

O primeiro contato, que o leitor tem com uma obra traduzida, é externo, à semelhança do leitor da obra original. O título, a capa e a contracapa são elementos que condicionam o horizonte de expectativas do leitor e que condicionam não só a leitura da obra mas mesmo a sua compra. Interrogamo-nos de que modo o tradutor leu e interpretou estes elementos e de que maneira os reescreveu. Será que visam o mesmo tipo de público? Será que fornecem pistas equivalentes aos leitores de modo a que estes acedam de modo similar à obra? Ou adaptam-se a um público mais ou menos amplo, facilitando ou dificultando a sua entrada no texto? Pretendemos, a partir de uma análise comparativa, refletir sobre o papel do tradutor enquanto leitor, intérprete e escritor.

Antoine Compagnon na sua obra *La seconde main ou le travail de la citation* (1979: 328) usa o termo «perigrafia» para falar dos elementos textuais que se situam à volta do texto e define-o da seguinte maneira:

La périgraphie est une zone intermédiaire entre le hors-texte et le texte. Il faut passer par elle pour accéder au texte.

Ao definir os traços e as funções das mensagens peritextuais, Gérard Genette (1987: 7-9), destaca diversos tipos de características que os distinguem: espaciais (localização do paratexto), temporais (momento em que surgem ou em que desaparecem), substanciais (escolhas icónicas, materiais, de redação), funcionais e pragmáticas (funções e finalidades). Esta classificação permite

distinguir posteriormente dois elementos do paratexto: o peritexto e o epitexto. Por um lado, o peritexto designa os géneros discursivos que envolvem o texto no interior do volume: o peritexto editorial (coleções, capa), o nome do autor, o título, a dedicatória, a epígrafe, o prefácio, os sub-títulos e as notas. Por outro lado, o epitexto designa as produções que surgem em torno do livro e que se situam no seu exterior: o epitexto público (epitexto editorial, entrevistas), o epitexto privado (correspondência, diários). São estes elementos que «apresentam» o livro e parecidos, deste modo, que o pacto de leitura se estabelece antes de mais no peritexto, depois no *incipit* e finalmente no texto propriamente dito.

A tradução destes elementos surge, então, como uma forma de acesso ao texto e de criação de um pacto de leitura. O tradutor, idealmente em estreita colaboração com o editor, deverá ter em conta o tipo de público ao qual o texto original se destina, tentando recriar o mesmo horizonte de expectativas para o público da obra traduzida.

II. ENQUADRAMENTO TEORICO

Os títulos são indissociáveis dos textos que anunciam e são, por vezes, a única lembrança de um texto lido. O título representa uma porta que se abre para o mundo de uma obra literária, uma imagem que pode evocar um acontecimento, o resumo ou plano da narrativa que se vai ler. É também um fator de sucesso ou de insucesso de um texto, assegurando-lhe uma certa coerência e lisibilidade. Um bom título permite ao leitor lembrar-se durante muito tempo de uma obra e esboçar uma imagem de um livro. Mas por vezes, o título também pode (des)orientar o leitor. De uma maneira geral, podemos distinguir dois tipos de títulos: os títulos explícitos e os títulos implícitos. Os primeiros estabelecem uma relação muito próxima com o conteúdo da obra, evocando o tema principal do texto. Estes títulos são, habitualmente, traduzidos com poucas transformações. A solução proposta para os traduzir é a tradução literal. Quanto aos segundos, a relação entre o tema e o conteúdo da obra não está claramente explícito. Para os leitores, estes títulos são ambíguos e contêm frequentemente uma metáfora, uma alusão, uma comparação ou recorrem a outros procedimentos literários.

Podemos igualmente identificar diferentes funções no título. A função apelativa que identifica a obra, a função referencial que designa o conteúdo global e o seu objetivo e a função publicitária que põe em valor ou que seduz leitores potenciais. O título tem, com efeito, uma grande influência no aspeto económico de um livro. É evidente que um bom título contribui para o sucesso comercial de uma obra.

Ao longo dos últimos anos, os progressos no campo da tradução e dos estudos em tradutologia tiveram um certo impacto no número de obras traduzidas. Muitas obras foram, inclusive, retraduzidas (a Bíblia é um exemplo de contínua

retradução). Sabemos que existem várias traduções de um mesmo título e esta diversidade perturba por um lado, o leitor culto e por outro lado, põe em causa alguns conceitos e teorias da tradução assim como a importância da tradutologia. Os estudos respeitantes à tradução dos títulos revelam a existência dos mesmos problemas que ocorrem quando se traduz um texto literário. Sublinhemos brevemente alguns deles e eventuais soluções na tradução de títulos literários. Podemos destacar as divergências de equivalência, a conotação, os nomes próprios, o jogo de palavras e a ambiguidade.

Encontramos dois tipos de divergências na tradução de títulos literários: as divergências ilícitas e as divergências lícitas ou justificáveis. Relativamente ao primeiro caso destacamos a supressão e a adição. A supressão surge quando o tradutor não traduz uma palavra ou uma expressão mas é evidente que ele a conhece; as omissões permitiriam, neste caso, evitar redundâncias ou manter um certo ritmo. Por vezes, o tradutor distraído, apressado ou cansado pode simplesmente omitir um elemento ou um grupo de palavras. A adição sob a forma de paráfrases, de glosas, de compensações ou de reforços é mais frequente no interior da obra do que no título; os tradutores têm constatado que os tradutores literários têm tendência para explicitar o texto com o objetivo de levar o leitor do texto de chegada a melhor apreciar um sentido; este procedimento surge predominantemente na transferência de expressões culturais ou de sentidos conotativos. Finalmente, podemos considerar as divergências lícitas ou justificáveis. Frequentemente, numa primeira leitura, somos levados a criticar as supressões de tradução mas podemos justificá-las de modo positivo sendo uma maneira de evitar a repetição de um termo que coloca mais problemas em francês do que em português.

A conotação é outro elemento que o tradutor deve ter em conta no seu trabalho. As palavras são frequentemente utilizadas e lidas em função de reações afetivas que dificilmente o tradutor pode ter em consideração. Qualquer nome, termo, expressão e definição utilizada num texto ou num título comporta elementos conotativos, estando diretamente relacionado com as diversidades linguísticas como a cultura, o nível e o registo de língua. A tradução de conotações deve negociar propriedades que parecem pertinentes relativamente ao contexto. É a arte do tradutor e a sua competência que permitem encontrar o sentido conotativo apropriado a cada contexto. Uma tradução não é somente a passagem de uma língua para outra, mas a passagem entre duas culturas. Um tradutor tem em conta as regras linguísticas, mas também os elementos culturais. A noção de ‘conotação cultural’ ocupa um lugar importante na tradução de textos e principalmente na tradução de títulos literários. Na base desta noção, destacamos os problemas relativos às palavras conotativas que têm um valor cultural e linguístico: as palavras e expressões que evocam um mundo de significações próprias de uma comunidade. Podemos deduzir que em tais casos será difícil encontrar um

equivalente. O tradutor esforça-se por encontrar ao mesmo tempo o equivalente do significado e do significante e transmitir o sentido cultural dessa palavra. Este procedimento coloca sérios problemas à tradução. Utiliza-se, por vezes, nestas circunstâncias, a substituição semântica do designador cultural. Neste caso, o designador cultural do texto de partida é eliminado mas o sentido conotativo que ele veicula implicitamente é explicitado no texto de chegada. A ‘aclimação’ é por seu lado, uma estratégia que consiste em substituir o designador cultural do texto de partida por um designador cultural na língua de chegada, considerado como equivalente do ponto de vista conotativo.

O nome próprio é outro elemento que a tradução deve ter em conta. O número e a diversidade de nomes próprios presentes nos títulos de obras literárias são em tão grande número que o tradutor deve interrogar-se sobre o procedimento a adotar. Deverá escrever uma nota sob o título ou no prefácio? E se sim será que estas notas são uma solução adequada? A tentativa de manter os efeitos do texto na língua de chegada é um dos objetivos do tradutor. Aceitamos, assim, que a maior parte dos nomes próprios seja escolhido com a intenção de criar um pré-julgamento sobre a personalidade do herói do romance. A tradução dos nomes próprios perde a sua alusão e a sua conotação, porque destrói as influências do nome no público. O conhecimento de neologismos e a escolha de um equivalente exato na tradução de nomes próprios é um campo que ultrapassa a tradutologia. Conhecer a raiz dos nomes e as regras de composição e de construção de nomes na língua de chegada permite restituir mais eficazmente a conotação dos nomes próprios. O nome dos monumentos históricos, dos heróis dos romances literários merecem igualmente um estudo aprofundado por parte de qualquer tradutor. É necessário dotar-se de uma grande bagagem cultural da língua de chegada e de um saber extralinguístico. Aquando da tradução, o tradutor deve procurar o melhor equivalente na língua de chegada, mas interrogamo-nos se é necessário naturalizar as palavras e diminuir a distância cultural traduzindo os nomes próprios pois este procedimento faz desaparecer a originalidade e a cor local da palavra.

O jogo de palavras é uma maneira de desviar a linguagem e de a reformar ou corrigir; trata-se de esgotar o sentido das palavras, de brincar com elas até alcançar os seus atributos mais secretos e de pronunciar enfim o divórcio total entre o som e o sentido que as formam. Em geral, em casos extremos, o tradutor recorre à nota de rodapé, mostrando o seu insucesso, mas não podemos utilizar este procedimento para os títulos. O tradutor deve fazer uma vasta procura nas fontes literárias da língua de chegada de modo a encontrar um equivalente próximo deste jogo de palavras. Caso contrário, deve apoiar-se na sua faculdade criativa com o objetivo de criar um equivalente exato que transmita o efeito do sentido original do termo.

A ambiguidade é uma das particularidades da língua que surge frequentemente de modo involuntário na escrita. Evoca diversas interpretações de

uma mesma palavra ou de uma expressão. É um problema que o tradutor encontra frequentemente na tradução de títulos literários e que se esforça por esclarecer e por clarificar. Segundo Umberto Eco (2007) a ambiguidade reenvia para quatro problemas diferentes: o primeiro é quando uma expressão do texto original parece ambígua para o tradutor. Este sabe que tal palavra ou frase tem vários significados. Neste caso, deve clarificar o sentido à luz do contexto, mas partindo do princípio que o leitor de origem saberia distinguir estas expressões. O segundo é quando o autor recorre à ambiguidade involuntária e o tradutor resolve o problema no texto de chegada. O terceiro caso ocorre quando o autor não queria ser ambíguo mas acaba por o ser. O leitor e o tradutor acham a ambiguidade textualmente interessante e o tradutor tenta mantê-la. O quarto problema encontrado pelo tradutor diz respeito à vontade do autor e do texto de permanecerem ambíguos, obrigando o leitor a recorrer à interpretação. Neste caso, o tradutor deve reconhecer e respeitar a ambiguidade e evitar a sua clarificação.

III. ANÁLISE DO CORPUS

Observemos à luz destas reflexões a tradução de alguns títulos de obras literárias lusófonas contemporâneas. Identificamos títulos que classificamos como sendo títulos (de aparência) explícitos: *Crónica de uma travessia – a época do Ai-Dik-Funam* de Luís Cardoso/ *Une île au loin*, traduzido por Jacques Parsi; *Niketche -Uma história de Poligamia* de Paulina Chiziane/ *Le parlement conjugal – une histoire de polygamie* traduzido por Sébastien Roy; *Jerusalém* de Gonçalo M. Tavares/ *Jerusalém* traduzido por Marie-Hélène Piwnik; *Nós, os de Makulusu* de José Luandino Vieira / *Nous autres, de Makulusu* traduzido por Michel Laban; *Cemitério de Pianos* de José Luís Peixoto/ *Le cimetière de pianos* traduzido por François Ross; *Nós matámos o cão tihoso* de Luís Bernardo Honwana / *Nous avons tué le chien teigneux* traduzido por Michel Laban; *Bom dia camaradas* de Ondjaki/ *Bonjour camarades* traduzido por Dominique Nédellec; *Elogio da mentira* de Patrícia Melo/ *Éloge du mensonge* traduzido por Marie M. Abdali e *Caim* de José Saramago / *Cain* traduzido por Geneviève Leibrich. Se na sua globalidade os títulos foram traduzidos de maneira direta *Crónica de uma travessia – a época do Ai-Dik-Funam*/ *Une île au loin* e *Niketche - Uma história de Poligamia*/ *Le parlement conjugal – une histoire de polygamie* interpelaram-nos. Apesar de serem títulos que não apresentam ambiguidade, foram traduzidos para francês de maneira indireta, revelando a leitura efetuada pelo tradutor ou pelo editor. Parece-nos que no caso destes dois títulos explícitos as escolhas divergentes de tradução se prendem com um aspeto de visibilidade e de marketing, dirigindo e orientando mais diretamente o futuro leitor para a sua compra. O título de Luís Cardoso, em português, é relativamente longo e ao indicar um género literário

«crónica» condiciona o horizonte de expectativas levando o leitor a imaginar, talvez, um livro de História. O título francês *Une île au loin* é muito mais vasto e subjetivo, remetendo para o campo das viagens e do exotismo. Relativamente à obra de Paulina Chiziane *Uma história de Poligamia* parece-nos que a tradução pretendeu clarificar o título, tornando-o mais longo e ao mesmo tempo incluir uma dimensão de polémica presente no termo «Le parlement conjugal», mantendo contudo a tradução literal do título como aposto «- une histoire de polygamie». Estes dois títulos são sem dúvida mais atraentes e intrigantes em francês do que em português.

Observemos outros títulos de obras representativas da literatura lusófona contemporânea. Tratam-se de títulos que podemos considerar como sendo implícitos: *O arquipélago da insónia* de António Lobo Antunes/ *La nébuleuse de l'insomnie* traduzido por Dominique Nédellec; *Campo de sangue* de Dulce Maria Cardoso/ *Coeurs arrachés* traduzido por Cécile Lombard; *O desejo de Kianda* de Pepetela/ *L'esprit des eaux* traduzido por Michel Laban; *Barroco Tropical* de José Eduardo Agualusa/ *Barroco Tropical* traduzido por Geneviève Leibrich; *A Costa dos murmúrios* de Lídia Jorge/ *Le rivage des murmures* traduzido por Geneviève Leibrich; *O último voo do flamingo* de Mia Couto/ *Le dernier vol du flamand*, traduzido por Elisabeth Monteiro Rodrigues e *A Grande Arte* de Rubem Fonseca / *Du grand art*, traduzido por Philippe Billé.

A obra de António Lobo Antunes apresenta um título implícito que poderia ter sido traduzido de modo equivalente em francês. O termo «nébuleuse» aponta para algo de menos preciso e claro do que «archipel». Ao verificarmos o significado das duas palavras no dicionário de Língua Portuguesa (2003: 150 e 1160) vemos claramente as diferenças:

Arquipélago sm. Grupo de ilhas próximas umas das outras.

Nebulosa sf. 1. Astronomia mancha esbranquiçada e difusa, semelhante a uma nuvem, visível no céu estrelado, produzida por corpos siderais, gases, estrelas e poeiras; 2 (fig.) falta de clareza ou nitidez (de nebuloso)

O substantivo «nébuleuse» reenvia, a nosso ver, mais diretamente para uma maneira de escrever que é própria e característica de António Lobo Antunes. A sua escrita é, com efeito, difusa e o leitor tem por vezes a impressão que os seus romances são pouco claros. A tradução dá conta desse aspeto, reenviando para características de escrita e não para o título original que aponta para pequenos aglomerados de «ilhas», de histórias. O tradutor mostra que conhece a maneira de escrever deste controverso autor e indica-o logo no título.

A tradução do título da obra de Dulce Maria Cardoso suscita igualmente algumas questões. Em português, «Campo de sangue» permanece um título implícito reenviando eventualmente para uma circunstância dramática que só é verdadeiramente revelada no interior do livro. O título em francês é relativamente

diferente – *Coeurs Arrachés* - e interrogamo-nos sobre a razão desta escolha. Ao observarmos o paratexto do romance na edição de 2009 (3ª edição) destacamos na badana da contracapa um pequeno resumo da obra, aparentemente da autoria de Dulce Maria Cardoso que termina com o seguinte parágrafo:

Mas é o desespero que faz acreditar que se pode roubar o coração de quem se ama.

Esta última frase é talvez a chave do título em francês «*coeurs arrachés*». O tradutor teve, obviamente, acesso ao texto original e optou por este título que se relaciona com os vários dramas das quatro mulheres presentes no romance. Contudo, o leitor da obra traduzida não tem acesso ao mesmo horizonte de expectativas criado pelo título da língua de partida, mas tem acesso à leitura feita pelo tradutor e / ou pelo editor.

Finalmente, o título do romance de Pepetela: *O desejo de Kianda* foi traduzido igualmente de forma indireta e afastada do original. Para o leitor que ainda não acedeu às páginas da obra não parece haver uma razão clara para esta mudança de título que permanece nos dois casos implícito. Mas, em francês parece-nos que o título reveste uma dimensão mais poética. A explicação para esta escolha encontra-se no interior da obra. Vejamos o seguinte excerto:

- Ela costuma ouvir alguma coisa?
- Diz que sim. O espírito das águas. Que canta para ela. Mais ninguém ouve. (p. 96)

A tradução do título para francês apresenta a marca da leitura efetuada pelo tradutor e que este decidiu utilizar para nomear a obra traduzida que, a nosso ver, se torna assim a obra deste tradutor através do poder criador de nomeação que este apresenta. As restantes obras selecionadas não revelam divergências nas traduções dos títulos.

IV. CONCLUSÕES

Podemos observar que as traduções dos títulos das obras romanescas fornecem também chaves de leitura, permitem o acesso ao texto e criam expectativas que nem sempre são equivalentes às do texto fonte. Por vezes tornam-se mais opacas, outras vezes são mais transparentes e deixam-nos entrever marcas de leitura e os conhecimentos interpretativos do tradutor.

A alteração de títulos revela a existência de uma forte componente comercial que nem sempre é da responsabilidade do tradutor, mas é também do editor, figura deixada frequentemente à margem na análise de traduções, mas que possui um papel preponderante nas escolhas de tradução.

Bibliografia

Corpus

- Aguilusa, José Eduardo (2009) *Barroco Tropical*. Lisboa, Dom Quixote.
- Aguilusa, José Eduardo (2011) *Barroco Tropical*. Traduit du portugais (Angola) par Geneviève Leibrich. Paris, Métailié.
- Cardoso, Dulce Maria [2002], (3^e ed. 2009) *Campo de sangue*. Lisboa, Asa.
- Cardoso, Dulce Maria (2005) *Coeurs arrachés*. Traduit du portugais (Portugal) par Cécile Lombard. Paris, Phébus.
- Cardoso, Luís [1997], (2^eed.2002) *Crónica de uma travessia – a época do Ai-Dik-Funam*. Lisboa, Dom Quixote.
- Cardoso, Luís (2000) *Une île au loin*. Traduit du portugais (Timor Oriental) par Jacques Parsi. Paris, Métailié.
- Chiziane, Paulina (2002) *Uma história de Poligamia*. Lisboa: Caminho.
- Chiziane, Paulina (2006) *Le parlement conjugal – une histoire de polygamie*. Traduit du portugais (Mozambique) par Sébastien Roy. Actes Sud.
- Couto, Mia [1987], (5^eed., 2008) *O último voo do flamingo*. Lisboa, Caminho.
- Couto, Mia (2009) *Le dernier vol du flamand*. Traduit du portugais (Portugal) par Elisabeth Monteiro Rodrigues. Paris, Chandeigne.
- Fonseca, Rubem [1983], (2012) *A Grande Arte*. Porto, Porto Editora.
- Fonseca, Rubem (1986) *Du grand art*. Traduit du portugais (Brésil) par Philippe Billé. Paris, Grasset.
- Honwana, Luís Bernardo [1972], (5^e ed. 2000) *Nós matámos o cão Tinhoso*. Edições Afrontamento.
- Honwana, Luís Bernardo (2006) *Nous avons tué le chien teigneux*. Traduit du portugais (Mozambique) par Michel Laban. Paris, Chandeigne.
- Jorge, Lídia (1988) *A Costa dos murmúrios*. Lisboa, Dom Quixote.
- Jorge, Lídia (1989) *Le rivage des murmures*. Traduit du portugais (Portugal) par Geneviève Leibrich. Paris, Métailié.
- Lobo antunes, António (2008) *O arquipélago da insónia*. Lisboa, Dom Quixote (ed.ne varietur).
- Lobo antunes, António (2012) *La nébuleuse de l'insomnie*. Traduit du portugais (Portugal) par Dominique Nédellec. Paris, Christian Bourgois.
- Melo, Patricia [1998], (2010) *Elogio da mentira*. Rio de Janeiro, Rocco.
- Melo, Patricia (2000) *Éloge du mensonge*. Traduit du portugais (Brésil) par Marie M. Abdali. Actes Sud.
- Ondjaki (2001) *Bom dia camaradas*. Lisboa, Caminho.
- Ondjaki (2004) *Bonjour camarades*. Traduit du portugais (Angola) par Dominique Nédellec. Editions La Joie de Lire.
- Peixoto, José Luís [2006], (5^eed. 2010) *Cemitério de Pianos*. Lisboa, Quetzal.
- Peixoto, José Luís (2008) *Le cimetière de pianos*. Traduit du portugais (Portugal) par François Rosso. Paris, Gallimard.
- Pepetela [1995], (6^e ed. 2008) *O desejo de Kianda*. Lisboa, Dom Quixote.
- Pepetela (2002) *L'esprit des eaux*. Traduit du portugais (Angola) par Michel Laban. Actes Sud.
- Saramago, José (2009) *Caim*. Lisboa, Caminho.
- Saramago, José (2011) *Cain*. Traduit du portugais (Portugal) par Geneviève Leibrich. Paris, Seuil.
- Tavares, Gonçalo M. [2010], (11^eed. 2011) *Jerusalém*. Lisboa: Caminho.
- Tavares, Gonçalo M (2008) *Jerusalém*. Traduit du portugais (Portugal) par Marie-Hélène Piwnik. Editions Viviane Hamy.
- Vieira, José Luandino [1974], (2004) *Nós, os de Makulusu*. Lisboa, Caminho.
- Vieira, José Luandino (1989) *Nous autres, de Makulusu*. Traduit du portugais (Angola) et préfacé par Michel Laban, Paris, Gallimard.
- AAVV (2003) *Dicionário da Língua Portuguesa*. Porto, Porto Editora.
- Compagnon, A. (1979) *La seconde main ou le travail de la citation*. Paris, Seuil.
- Eco, U. (2007) *Dire presque la même chose: expérience de la traduction*. Paris, Grasset.
- Genette, G. (1987) *Seuils*. Paris, ed. du Seuil.

Catarina VAZ WARROT, PhD in Linguistics and Portuguese Studies from the University Paris 8 under the direction of Maria Helena Carreira in co-direction with the New University of Lisbon under the direction of Fernanda Menendez (Title of PhD thesis: *António Lobo Antunes' fictional work: from writing keys to reading keys.*) Post-doctoral student in Linguistics, in Linguistics University of Porto Center (CLUP) under the direction of Isabel Margarida Duarte (*The function of literary translator: between cooperation and textual recreation*). Scholarship Foundation of postdoctoral for Science and Technology.

La gestion des référents culturels dans les *musicals* américains : traduction ou adaptation ?

Alice Defacq
University of South Florida

Abstract. The paper discusses the adaptations of several American musicals, such as *The Sound of Music* (1959) and *Fiddler on the Roof* (1964), into French. It examines the treatment of the references by the adaptors. Some of them had to be changed because a musical is destined to be played and not to be read. If there are some speech impediments in the musical theater, this can be seen as a distraction from the rest of the show. The audience might feel uneasy since they do not understand what the actors are saying and/or singing. Thus, in order to avoid this lack of understanding some alterations have to be made. The aim of the paper is to explore and to understand the choices of translation made by the French adaptors in order to help the audience to enjoy the adaptations of the American musicals.

Keywords: translation studies, adaptation, musical theater, references

I. INTRODUCTION

Show Boat (1927), de Jerome Kern, est considéré comme le premier *musical* américain tel que nous l'entendons aujourd'hui : un livret alliant harmonieusement chansons, dialogues et danses. Cette forme lyrique s'exporta en France. Des spécialistes du genre, tel que Jean-François Brieu, avancent l'idée que ce pays ne l'accueillit que dans les années 1960 : « La France, ce pays réputé pour son indifférence vis-à-vis du théâtre musical, vient de rejoindre les Londoniens et les New-Yorkais dans leur passion pour ces histoires chantées qui font le tour du monde, mais qui, jusque là, étaient conçues et créées à Broadway » (2002 : 9). Les Français auraient ainsi boudé le *musical*. Christophe Mirambeau¹ réfute cette idée et date sa venue en 1892 avec Harry Fragson² (2010). Ce dernier importa à Paris des succès anglo-saxons comme *The Belle of New York* et *New Moon* qui seront adaptés dans la langue d'arrivée.

Il convient de préciser que le terme d'*adaptation* et non de *traduction* est employé dans le domaine musical pour désigner le passage d'une langue à une autre. Ce concept fut déjà utilisé par Jacques Amyot pour parler de ses traductions des œuvres antiques. Selon lui, il dut « adomber la forme du style et manière de

¹ Adaptateur de *musicals*. Il vient de créer la maison d'édition « équitable » Words&MusicFactory.

² Compositeur anglais qui importa des spectacles musicaux anglo-saxons. « *L'Étranger est en vogue. Une vogue née de la décadence patente de la production française. Dès lors, on importe* » (citation extraite du programme reçu lors d'un concert organisé par Christophe Mirambeau, au Théâtre du Châtelet, à Paris, le 23/01/2010. Le concert était intitulé : *Broadway Lights. Broadway à Paris, 1900-1950*).

parler d'icelui » (*apud* Ballard, 1992 : 123). Ce procédé remet en cause la notion de fidélité. Jean-Pierre Vinay et Jean Darbelnet le considèrent comme « la limite extrême de la traduction » (1958 : 52). Quant à Claude et Jean Demanueli, ils considèrent qu'il « n'a pas [...] de véritable raison d'être » (1995 : 10). Ce faisant, le concept d'*adaptation* sera adopté pour désigner le passage d'un genre à un autre, comme celui du roman au théâtre. Dans le domaine musical, il est également employé pour parler du transfert d'un *musical* anglo-saxon au français. Afin de comprendre son utilisation, Éric Teraud³ explique que le texte est, selon lui, une traduction à 80% et une adaptation à 20%⁴. Si l'adaptateur se trouve, par exemple, face à un passage supposé faire rire le public anglais, il va s'efforcer de trouver un équivalent pour faire sourire, lui aussi, les spectateurs français. Par contre, les chansons sont une traduction à 10% et une adaptation à 90%. Les contraintes sont beaucoup plus grandes, car, s'il y a sept syllabes pour exprimer une idée, il faudra en garder sept dans le texte second. Ces pourcentages, indicatifs, permettent de comprendre pourquoi le terme de *traduction* et non d'*adaptation* est adopté dans le domaine musical.

Se pose alors la question de savoir quelles sont les stratégies traductologiques des adaptateurs français face aux différents référents culturels ? Cinq *musicals* anglo-américains adaptés au moins une fois pour la scène française vont illustrer nos propos : *The Sound of Music* (1959), *Fiddler on the Roof* (1964), *Hello, Dolly!* (1964), *Cabaret* (1966) et *Nunsense* (1985). Trois procédés de traduction seront passés en revue : la traduction, le remplacement et la suppression.

II. LA GESTION DES RÉFÉRÉNTS CULTURELS

2.1. Le procédé de la traduction

D'après Michel Ballard, « les référents culturels renvoient à des faits de civilisation, ils véhiculent du sens » (2001 : 13). Certains adaptateurs vont les traduire en se fiant à l'usage, et non en fonction de leur signification ordinaire. Ce procédé s'observe, par exemple, au niveau des fêtes liturgiques comme dans *Fiddler on the Roof* :

YENTE: *Every year at Passover, what do you say?* (1964 : 146)

YENTE : Chaque année, à **Pâques**, qu'est-ce que nous répétons ? (1969 : II/43)

YENTE : Tous les ans, à **la Pâque**, qu'est-ce qu'on dit ? (2005 : 74)

Cette même réplique a été reprise différemment dans les deux adaptations françaises. En 1969, Robert Manuel a traduit *Passover* par « Pâques » ; cela

³ Adaptateur de paroles des chansons de *musicals*. Il est également scénariste de téléfilms et longs-métrages.

⁴ Propos recueillis lors d'un entretien entre l'adaptateur et l'auteur de l'article, à Paris, le 24/04/2009.

renvoie à la fête annuelle de l'Église chrétienne commémorant la résurrection de Jésus Christ. En 2005, Stéphane Laporte l'a rendue par « la Pâque », qui fait référence à la fête annuelle juive en souvenir de la sortie d'Égypte du peuple hébreu. La distinction entre ces deux fêtes s'est faite par l'ajout du graphème [s] au mot « Pâque ». L'histoire de *Fiddler on the Roof* met en scène une famille juive et non chrétienne. La traduction de 2005 est donc plus fidèle à l'esprit du *musical* que celle de 1969 ; Stéphane Laporte a donc rectifié l'erreur de Robert Manuel.

2.2. Le procédé du remplacement

En parlant des référents culturels, Michel Ballard précise : « même si certains tendent à faire partie d'un bagage culturel partagé, ils sont souvent l'objet de négociation » (2001 : 13). Il est donc intéressant de constater que certains adaptateurs les remplaceront par d'autres en lien avec leur langue et leur culture. Ils vont, pour reprendre l'expression de Lawrence Venuti, faire une « *domestication of the foreign text* » (1995 : 18). Prenons quelques exemples pour illustrer nos propos. Le premier figure dans *Hello, Dolly!* :

CORNELIUS: *It's once in a lifetime, Barnaby. Champagne, and a Neopolitan ice cream, and hot house peaches and Barnaby, give the bandleader a nickel and tell him to play 'To A Wild Rose'.* (1964 : 2-2-8)

CORNÉLIUS : Non ! Du champagne ! Une seule fois dans notre vie, Barnabé ! Du champagne et une **omelette norvégienne** ! Barnabé, donne donc cinq cents au chef d'orchestre ... et demande-lui de jouer « **La Marche au supplice** ». (1972 : 69)

Le référent *Neopolitan ice cream* est devenu « omelette norvégienne ». Dans le texte source, nous avons une glace à base de trois parfums (vanille, fraise et chocolat), tandis que dans le texte cible, nous avons un entremet composé d'une crème glacée à la vanille entre en fond et un couvercle de génoise, le tout recouvert d'une meringue. Le nom d'un gâteau est venu remplacer celui d'une glace. Cette domestication ne se justifie pas. Nous supposons seulement que les Français sont plus familiers avec l'omelette norvégienne que la glace napolitaine. Ensuite, '*To A Wild Rose*' est devenu « La Marche au supplice ». '*To A Wild Rose*' est un morceau de musique du ballet *Woodland Sketches* (1896) d'Edward Alexander MacDowell, quant à « La Marche au supplice », c'est une œuvre musicale d'Hector Berlioz dans la *Symphonie fantastique* (1830). Ces deux morceaux ont marqué l'histoire de la musique dans leur pays respectif : les États-Unis et la France. L'adaptateur français a supposé que son public ne connaîtrait pas '*To A Wild Rose*' et a ainsi fait le choix de le remplacer par une œuvre musicale française.

Un autre exemple de domestication se trouve dans *Cabaret*. Lorsque Clifford Bradshaw rencontre Sally Bowles, il lui récite un poème :

CLIFF: *Okay. Let's see: "Somewhere in this favored land the sun is shining bright. A band is playing somewhere and somewhere hearts are light. And somewhere men are laughing and somewhere children shout. But there is no joy in Mudville, mighty Casey has struck out!"* (1966 : 33)

Ceci est un extrait du poème d'Ernest Lawrence Thayer, *Casey at the Bat*. Même si une traduction française existe, Jacques Collard a décidé de ne pas la reprendre, mais de remplacer cet extrait par un des poèmes présents dans le chapitre dix de la traduction française d'*Alice au Pays des merveilles* :

CLIFF : *Okay. Voyons voir : « Le merlan dit au bigorneau : Pourriez-vous vous pressez un peu ? Il y a là derrière un gros thon qui me marche sur la queue. Voulez vous, ne voulez vous pas, ... Entrez dans la danse ... Voyez comme on danse ».* (2006 : 15)

Cette modification s'expliquerait par le fait qu'*Alice au Pays des merveilles* est une œuvre plus connue par les Français que *Casey at the Bat*. Cette notoriété viendrait probablement du fait que l'œuvre de Lewis Carroll fut traduite de nombreuses fois en français et que son adaptation cinématographique, par les studios Disney, favorisa certainement sa réputation. Lorsque nous poursuivons la lecture du livret de *Cabaret*, nous découvrons que Sally demande à Clifford des explications sur ce poème :

SALLY: *You're quite right, you know. Ooh, there's my cue. Is there really a place called **Mudville**?*

CLIFF: *Absolutely. It's in **New Jersey**.*

SALLY: *Don't forget to leave your number – Toodle-pip.* (1966 : 36)

Face à ces répliques, l'adaptateur a dû les reformuler en fonction du référent culturel qu'il avait choisi :

SALLY : Tu as bien raison, tu sais. Oh, voilà mon signal. C'est de qui le poème que tu m'as récité ?

CLIFF : **Lewis Carroll**.

SALLY : Elle a du talent cette **Carole**. N'oublie pas de me laisser ton numéro. (2006 : 19)

Ce passage a été entièrement réécrit. Cependant, l'adaptateur a pris soin de préserver la volonté du librettiste de mettre Sally dans une situation d'ignorance. Dans le texte source, elle ne sait pas où se trouve *Mudville* et dans le texte cible, elle dit que cette Carole a du talent. Or *Mudville* n'existe pas et Carroll est un homme et non une femme. L'adaptation était nécessaire pour permettre au public français de comprendre ce passage. Même si ces changements sont effectués pour le confort du public, les adaptateurs s'efforcent de préserver une certaine fidélité par rapport au texte de départ.

Dans *The Sound of Music*, Max compare les gens vivant dans un château à des personnages de conte de fées :

MAX: *Who lives in that dilapidated castle down there? Rumpelstiltskin?* (1960 : 46)

MAX : Qui vit dans ce château en ruines ? **Barbe-bleue** ? (1973 : 27)

L'adaptateur Raymond Rossius a remplacé les personnages d'un conte de fées allemand, les *Rumpelstiltskin*, par *Barbe-bleue*, personnage présent dans les contes de Charles Perrault. Les spectateurs français connaissent certainement mieux, selon l'adaptateur, les contes de Charles Perrault que ceux des frères Grimm.

Un autre exemple de domestication du texte est à relever dans *Nonsense* :

REV. MOTHER: *You see, a short time ago, our cook, Sister Julia-Child of God served some vichyssoise soup.* (1985 : 18)

LA SUPÉRIEURE : Voyez-vous, il y a peu de temps, notre cuisinière **Sœur Maïté** – Dieu lui pardonne – (elles se signent) a servi une ... soupe ... (2005 : 5)

Le prénom de la religieuse, *Julia Child*, a été remplacé par *Maïté*. Rappelons que Julia Child était une cuisinière américaine qui a introduit la cuisine française aux États-Unis. Quant à Maïté, c'est une restauratrice qui anime des émissions culinaires. Même si une personnalité française est venue prendre la place d'une personne américaine, l'adaptateur est resté dans le domaine gastronomique ; la préservation de la couleur locale est importante. Une question mérite d'être soulevée : l'adaptation française de *Nonsense* date de 2005. En 2009, Nora Ephron réalise un film sur *Julia Child* qu'elle intitulera *Julie & Julia*. Quelques temps après sa sortie aux États-Unis, *Julie & Julia* est venu en France ; il a ainsi permis aux Français de (re)connaître le personnage réel. Est-ce que l'adaptateur aurait changé le référent culturel si ce dernier avait eu pour mission d'adapter *Nonsense* après la réalisation du film ?

Terminons avec la chanson "*Motherhood March*" (« Vive l'Amérique ») dans *Hello, Dolly!* :

Hello, Dolly!	Hello Dolly
MRS. LEVY Alamo Remember the Alamo I regret that I've one life to give for my country In the words of Lincoln " One if by land and two if by sea " "Yes dad, I chopped that cherry tree down" (CORNELIUS crawls out [...]) O, Stonewall Jackson Glory, glory, hallelujah (1964: 1-3-31)	DOLLY Alamo ! Souvenez-vous d'Alamo Et n'oubliez pas non plus les crêpes Suzette Et nos baïonnettes Buffalo Bill et les dollars La grand' prairie et tout le reste Vive George Washington alléluia ! En avant ! (1972 : 55-56)

Cette chanson renferme de nombreux référents culturels : *Alamo* correspond à la bataille des Texans contre l'armée mexicaine, *I regret that I've one life to give for my country* sont les derniers mots formulés par Nathan Lane ; *One if by hand and two if by sea* renvoient au discours de Paul Rivière lors de la Guerre d'Indépendance ; *Yes dad, I chopped that cherry tree down* reprennent les dires de George Washington à son père et *Stonewall Jackson* est le surnom attribué à l'officier américain Thomas Jonathan Jackson durant la Guerre de Sécession. Tous ces référents culturels, à l'exception d'*Alamo*, ont été supprimés et remplacés par d'autres. Notons cependant qu'André Hornez a fait attention à prendre des référents culturels renvoyant aux stéréotypes américains : le personnage central de *Wild West Show*, la monnaie américaine et le nom du premier président des États-Unis. Ces référents sont plus connus du public français. Dès lors, même si les référents culturels ont été remplacés, le message véhiculé par la chanson est similaire et la mélodie est respectée : dans les deux cas, Dolly chante tout ce qui lui vient à l'esprit.

2.3. Le procédé de la suppression

Même si la suppression est considérée comme une trahison par rapport au texte original⁵, plusieurs adaptateurs vont y avoir recours dans la mesure où il y a une absence de référence. Tel est le cas de Christophe Mirambeau dans *Nonsense* :

SR. ROBERT ANNE: *I'll get you my pretty. And your little dog, too!*
(1985 : 47)

SR. ROBERT ANNE: *I'm melting ...* (2005 : 48)

Les traductions de ces deux phrases ne figurent pas dans le livret français. Ces répliques proviennent du film musical *The Wizard of Oz* qui a remporté et qui remporte toujours un fort succès auprès des enfants, aux États-Unis. Christophe Mirambeau explique ses suppressions en disant : « Le ciseau a beaucoup fonctionné dans *Nonsense*. Je perds bien évidemment quelque chose, mais je vais perdre encore plus si je ne le fais pas : le public. J'ai un avantage que le spectateur n'a pas, c'est que je possède le livret et je peux donc lire le texte. Le spectateur, lui, doit tout comprendre, les mots, les sons. Il doit tout capter. D'où le fait que parfois la technique du ciseau est bien utile »⁶. Ce procédé est alors requis pour permettre au public de suivre. C'est un élément déterminant pour l'adaptateur pendant son travail. La trahison du texte à travers les suppressions apparaît moins importante que la perte du public.

⁵ « Ajouter un mot, c'est un péril ; en supprimer un, c'est presque une trahison » (Bornecque & Prevost, 1961 : 163)

⁶ Propos recueillis lors d'un entretien entre l'adaptateur et l'auteur de l'article, à Paris, le 21/09/2010.

III. CONCLUSION

Les adaptateurs optent pour des solutions différentes lorsqu'ils se heurtent aux référents culturels. Certains les remplacent, car ils sont soit soucieux de la bonne réception du *musical* par le public, soit contraints par les « règles » imposées dans les chansons. En utilisant cette stratégie, les adaptateurs sous-entendent le fait que le public ignore ces référents culturels, tandis que d'autres les traduisent en faisant appel à l'usage. Enfin, certains les suppriment ; ils préfèrent trahir le texte de départ que perdre le public dans les méandres d'un texte plein d'inconnues. Rappelons effectivement que le *musical* est avant tout un *business* et que tout changement, quelque discutable qu'il soit, est fait pour attirer le public dans une salle de spectacle et assurer son confort. Suite à ces différents comportements face aux référents culturels, l'adaptateur peut-il être qualifié, pour reprendre les termes de Françoise Wuilmart, de « passeur esthétique de culture » (1996 : 61) ? Véhicule-t-il un genre dit américain malgré des variantes culturelles ? Nous pourrions répondre de manière affirmative à cette dernière question. En effet, les musiques et les danses constituent eux aussi un marqueur identitaire essentiel à la culture américaine.

Bibliographie

Livrets musicaux et adaptations françaises⁷

- Goggin, D. (1985) *Nunsense*, New York, Samuel French.
Goggin, D. (2005) *Nunsense*, adapté de l'anglais par Christophe Mirambeau.
Masteroff J., J. Kandler, F. Ebb (1966) *Cabaret*, New York, Newmarket Press.
Goggin, D. (2006) *Cabaret*, adapté de l'anglais par Jacques Collard pour le dialogue et par Éric Teraud pour les *lyrics*.
Rodgers R., O. Hammerstein II, H. Lindsay, R. Crouse (1960) *The Sound of Music*, New York, RH Theatrical.
Rodgers R., O. Hammerstein II, H. Lindsay, R. Crouse (1973) *La mélodie du bonheur*, adapté de l'anglais par Raymond Rossius pour le texte et Jacques Mareuil pour les *lyrics*.
Stein J., J. Bock, S. Harnick (1964) *Fiddler on the Roof*, New York, Limelight Editions.
Stein J., J. Bock, S. Harnick (1969) *Un violon sur le toit*, adapté de l'anglais par Robert Manuel pour le texte et Maurice Vidalin pour les *lyrics*.
Stein J., J. Bock, S. Harnick (2005) *Un violon sur le toit*, adapté de l'anglais par Stéphane Laporte.
Stewart M., J. Herman (1964) *Hello, Dolly!*, New York, Tams-Witmark Music Library.
Stein J., J. Bock, S. Harnick (1972) *Hello Dolly*, adapté de l'anglais par Jacques Collard pour le texte et Marc Cab pour les *lyrics*.

Ouvrages sur la traduction et les musicals

- Ballard, M. (2001) *Le nom propre en traduction*, Paris, Ophrys.
Balliu, C. (2002) *Les traducteurs transparents*, Belgique, du Hazard.
Benardeau T., M. Pineau (2000) *L'opéra*, Paris, Nathan/HER.
Bensoussan, A. (1995) *Confessions d'un traître*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
Bornecque M., H. Prevost (1961) *Ovide Heroides*, Paris, Les Belles Lettres.

⁷ Les livrets français n'ont pas fait l'objet d'une publication en France. Les adaptateurs nous ont confié leurs livrets dans le cadre de nos recherches.

- Brieu, J.-F. (2002) *Les comédies musicales. De Starmania aux Dix Commandements*, Tours, Hors Collection.
- Cohen A., S. Rosenhaus (2006) *Writing Musical Theater*, New York, Palgrave MacMillan.
- Demanuelli J., C. Demanuelli (1995) *La traduction : mode d'emploi*, Paris, Masson.
- Gile, D. (2005) *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Grellet, F. (1993) *Initiation au thème anglais*, Paris : Hachette Supérieure.
- Masson, A. (1981) *Comédie musicale*, Paris, Ramsay Poche Cinéma.
- Van Hoof, H. (1989) *Traduire l'anglais*, Paris/Louvain-la-Neune, Duculot.
- Venuti, L. (1995) *The Translator's Invisibility. A History of translation*, London, Routledge, London and New York.
- Vinay J.-P., J. Darbelnet (1960) *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier.
- Wuilmart, F. (1996) « Un vieux débat » in *Translittérature*, Paris : ATLF et ATLAS, pp. 50-53.

Alice DEFACQ is an adjunct at the University of South Florida, United States. She teaches French and German at the World Languages Department and she holds a PhD in the field of translation with the thesis entitled *Les parasites de traduction : entre adaptation et fidélité. L'exemple des comédies musicales américaines*. Her academic concerns are focused on researches in translation studies, musical theaters and linguistics.

La Légende d'Ulenspiegel en roumain. Enjeux de la modernisation

Maria Măţel-Boatcă
Universităţea Babeş-Bolyai

Abstract. The Romanian readers' interest for the *Legend of Ulenspiegel and of Lamme Goedzak* by the Belgian Romantic Charles De Coster can be seen in the numerous editions of the two main Romanian translations. Since 1947 several Romanian translators have endeavoured to create an accurate version of the epic. Ioachim Botez created a referential work which is still being published unchanged after more than six decades, while Traian FiŃescu is the author of a modernized version appealing to the contemporary reader. The present article is structured as an analysis of both the lexical and the morphological elements which illustrate the evolution of translation from one approach to another and from one period to another.

Keywords: adequacy, archaism, fidelity, modernisation, originality.

I. INTRODUCTION

Françoise Wuilmart, directrice du Collège Européen des Traducteurs Littéraires de Seneffe, affirmait dans une interview : « Il faut savoir qu'il n'existe pas 'une' méthode pour traduire. Chacun arrive avec son vécu, ses obstacles, sa personnalité, sa manière d'écrire. Vous ne verrez jamais deux traductions semblables d'un même texte. » (Wuilmart, 2014)

L'assertion est valable pour les versions roumaines de la *Légende d'Ulenspiegel* du romancier belge Charles De Coster, expressions indéniables de l'unicité dans la traduction. Car l'évolution diachronique de la traduction du français vers le roumain est amplement illustrée par les diverses variantes de la *Légende* publiées entre 1947 et 2006. Dès le titre, la question de l'originalité et celle de la fidélité par rapport au texte-source se posent en termes peu équivoques.

Saint Jérôme, le traducteur de la Bible définit ces deux notions à travers la dichotomie sacré/profane : une traduction fidèle est caractéristique pour le texte sacré, et le discours profane est traduit de manière libre (Cf. Inès Oseki-Dépré, 2006 : 20-21). Pour Inès Oseki-Dépré, la fidélité est synonyme de la transposition du mot isolé, donc de l'aspect formel de la traduction, tandis que l'originalité (que l'auteur dénomme « liberté ») implique « la restitution conforme du sens » (2006 : 104).

À la différence de ces deux théoriciens, nous considérons, comme Marianne Lederer, que la fidélité est liée « aux différents aspects du sens » (Lederer, 1994 : 118), et que le traducteur l'atteigne soit grâce à ses connaissances portant sur un fait ou un symbole quelconques, soit en essayant de visualiser une

situation, ou encore grâce à l'appropriation du registre des expressions figées ainsi que de leurs significations (Cf. Lederer, 1994 : 118-122). L'originalité, en revanche, concerne les procédés à travers lesquels la fidélité est accomplie, notamment la manière dont le traducteur « explicit[e] certains des implicites du texte original » (Lederer, 1994 : 123). Originalité et créativité étant complémentaires, un traducteur est original dans sa perspective sur le transfert culturel et historique.

Dans cette perspective, nous utilisons les outils de la lexicologie, de l'histoire de la langue et de la terminologie pour relever les enjeux de la transposition de la *Légende d'Ulenspiegel* par Ioachim Botez et par Traian Fiñescu en roumain.

II. ENJEUX LEXICAUX

Pour commencer, le titre original peut être tronqué, comme dans le cas de la version parue en 1947, intitulée *Legenda lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, reprise partielle de *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*. Le traducteur Ioachim Botez pallie néanmoins à cette omission initiale en introduisant dès la version 1955 le syntagme « și întâmplările vitejești, vesele și glorioase » [et les événements héroïques, gais et glorieux]. Le titre complet *Legenda și întâmplările vitejești, vesele și glorioase ale lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea* sera repris dans l'ensemble des rééditions ultérieures et deviendra la référence.

Exception est faite par la transposition de *La Légende* parue en 1998. Le traducteur Traian Fiñescu réinvente le titre consacré. *Legenda și isprăvile ostășești, vesele și glorioase ale lui Thyl Buh-ogлиндă și Lamme Goedzak pe meleagurile Flandrei și aiurea* se pose ainsi comme un avatar doublement différencié. Le syntagme « les aventures héroïques » devient « isprăvile ostășești » [les exploits soldatesques], ce qui semble annoncer une perspective créative, voire cibliste, vraisemblablement avec la finalité de susciter l'intérêt d'un public plus jeune, censé être plus sensible aux épithètes et aux noms propres inédits. À son tour, le nom propre « Ulenspiegel » est remplacé avec « Buh-ogлиндă », un mot-valise créé à partir de la forme abrégée de l'archaïsme « buhă » [hibou] et du nom « ogлиндă » [miroir]. La première impression est que ce mot-valise est une trouvaille du traducteur. Cependant, il reprend, avec un rajout orthographique, le nom « Buhogлиндă » présent déjà dans le titre du volume « Til(u) Buhogлиндă », dans une formule utilisée par Ioan Barac dès 1840 pour la traduction du recueil folklorique allemand qui est la source du roman-épopée de Charles De Coster.

Le terme « aventures », qui fait partie du double noyau du syntagme nominal représentant le titre complet, est transposé par le traducteur contemporain par « isprăvi », plutôt équivalent du français « exploits ». Le changement opère sur le sujet logique du propos. Si « aventures » et sa première traduction en roumain, « întâmplări », présentent Ulenspiegel comme sujet passif d'événements qui agissent sur sa personne, en revanche, le nom commun « isprăvi » souligne la volonté du héros, dont la légende est ainsi valorisée en tant que récit des faits et des méfaits de Thyl et de son ami Lamme Goedzak.

Aucun des traducteurs n'utilise les équivalents roumains des mots « aventure » et « héroïque » les plus étymologiquement plausibles dans ce contexte : le nom commun « aventură » et, respectivement, l'adjectif-épithète « eroic ». Quoique l'aire sémantique de la guerre soit maintenue dans les deux cas, Ioachim Botez favorise le qualificatif « vitejesc », dont le sens est effectivement celui d'« héroïque », tandis que Traian Fiñescu opte pour un terme archaïsant, « ostășesc » [militaire, soldatesque], un dérivé du nom « ostaș » [soldat].

L'un des problèmes que pose la variante adjectivale « ostășesc » consiste dans le fait que sa portée est trop vaste. Tous les soldats n'ont pas un comportement héroïque en toutes circonstances. De surcroît, les deux notions ne correspondent pas parfaitement : tous les héros ne sont pas des soldats. Troisièmement, le registre archaïque n'est pas présent dans l'intitulé français original, ce qui rend inutile l'appel à un mot moins employé pendant les dernières décennies, le signifié étant fréquemment exprimé au moyen des signifiants « soldat » ou « militar ».

La réinterprétation contemporaine du terme « Ulenspiegel » unit la graphie française du prénom (« Thyl ») et la traduction roumaine de l'allemand « (E)Ulenspiegel » (« Buh-oglındă »), qui plus est, avec un trait d'union séparant de manière explicite les deux éléments du substantif composé. Le nom et le prénom du héros visent ainsi à substituer le syntagme « Thyl Ulenspiegel » repris *tale quale* du chef-d'œuvre belge par Ioachim Botez, mais également la version roumaine antérieure, « Til(u) Buhoglındă », utilisée par Ioan Barac pour le recueil-source allemand.

Ce que Traian Fiñescu entreprend est de rappeler l'hypotexte allemand et flamand de la *Légende* decosterienne. Il met en évidence à la fois le statut exemplaire du héros dans la littérature européenne et dans l'espace roumain, puisque la nomination « Buhoglındă » est enracinée depuis plus d'un siècle dans l'imaginaire roumanophone à travers des lectures scolaires obligatoires qui valorisent le potentiel comique et héroïque des exploits de Thyl Ulenspiegel. Néanmoins, dans une démarche paradoxale, Traian Fiñescu réserve cette variante orthographique personnelle à la seule page de titre (De Coster, Fiñescu, 1998 : 3), préférant utiliser le nom « Ulenspiegel » à travers l'ensemble du roman-épopée (De Coster, Fiñescu, 1998 : 9 et suiv.) et le nom complet « Thyl Ulenspiegel » en tant

qu'intitulé sur la couverture du volume. Notons que le titre qui apparaît sur les couvertures des traductions publiées par Ioachim Botez est uniquement le nom propre « Ulenspiegel » (à l'exception de l'édition Dacia datant de 1975, où figure la variante « Thyl Ulenspiegel »).

La question du titre mise à part, les différences entre les deux variantes de traduction sont saisissables à la fois au niveau lexical et du point de vue grammatical. L'une des motivations est à chercher dans le cadre historique caractérisant chaque démarche de traduction. Ioachim Botez fait paraître la première version de son œuvre en 1947 et les modifications et corrections notables du texte qui ponctuent l'édition 1955 seront reprises comme telles en 1964, en 1975, en 1986 et en 2006. Par conséquent, c'est le contexte historique et social immédiat de l'après-guerre qui marque le lexique de la traduction Botez. En revanche, le vocabulaire de la version Fiñtescu, publiée en 1998 et rééditée en 2005, correspond au roumain de la fin du XX^e siècle.

Dès le premier chapitre, consacré au récit de la naissance d'Ulenspiegel, les distinctions entre les deux versions parallèles sont évidentes. Par exemple, le diminutif populaire « pielicică » (De Coster, Botez, 1955 : 27), utilisé par Ioachim Botez pour la « coiffe » avec laquelle l'enfant vient au monde, est devenu archaïque au moment de la traduction Fiñtescu, où il est transposé comme « piliță » (De Coster, Fiñtescu, 1998 : 9). Qui plus est, la connotation actuelle du terme populaire « pielicică/pielicea » vise également le champ pastoral, désignant la peau et la fourrure d'un agneau de la race Karakul (DEX, 2009), et non plus « une petite peau/ un morceau de peau » comme dans le sens plus vaste antérieur. En ce qui concerne l'option de Traian Fiñtescu pour « piliță », cet autre diminutif du nom « piele » (« peau ») revêt de surcroît le sens de « pellicule ; peau fine, délicate, ex. la peau de la joue » (Cf. DEX, 2009). Nous devons remarquer que les deux formes ne sont pas synonymes et que chacune correspond à une autre signification du syntagme original « une peau » : « Une commère sage-femme et nommée Katheline l'enveloppa de langes chauds et, lui ayant regardé la tête, y montra *une peau*. » (De Coster, 1992 : 17, nous soulignons.). L'équivalent courant du terme est, néanmoins, la forme « căiță », évitée par les deux traducteurs, probablement en raison de sa rareté. Ainsi, les deux diminutifs du nom « piele » trahissent une préoccupation ciblisme pour la compréhension du texte, y compris par ceux dont les connaissances linguistiques sont moins approfondies. Qui plus est, la variante « piliță » utilisée par Traian Fiñtescu est également la preuve d'une modernisation lexicale délibérée, visant à faciliter la lecture.

L'évolution du lexique roumain est à remarquer également dans le cas du nom « aubépin », qu'Ioachim Botez traduit par « ghiorghini » et Traian Fiñtescu par « măceși ». Le premier terme, « ghiorghin » est un régionalisme moldave, la nomination archaïque de l'arbuste *Crataegus Oxyacantha* ou *Crataegus Monogyna* (Cf. Șăineanu, 1929). En revanche, le terme « măceș » est à la fois le nom de la

rose sauvage, *Rosa Canina*, dont la sous-espèce aux fleurs jaunes, rouges ou blanches produit des baies rouges similaires aux fruits de *Crataegus*, et, dans d'autres acceptions, le synonyme de « ghiorghin/gheorghin » et de « păducel » (Cf. Seche, 2002). Les différences les plus notables entre ces arbustes consistent dans le goût des fruits (aigre pour *Rosa Canina*, fade et farineux pour *Crataegus*), dans la présence de plusieurs graines poreuses dans la baie de *Rosa Canina*, tandis que les cenelles de *Crataegus* présentent un noyau, aussi bien que dans la forme des feuilles (feuilles composées de folioles oblongues dans le cas de *Rosa Canina* et feuilles palmées dans le cas de *Crataegus*). Comme l'original decosterien fait référence aux aubépines (*Crataegus Monogyna*), la réussite du traducteur contemporain consiste dans l'introduction de la variante usuelle moderne, malgré l'ambiguïté du nom commun « măceș », employé en roumain pour signifier des arbustes d'espèces différentes de la famille *Rosaceae*. L'avantage de la modernisation lexicale réside, donc, dans la simplification du lexique, devenu compréhensible pour une masse importante de lecteurs.

Une autre question de botanique réinterprétée porte sur le met « gigot aux fèves » demandé à l'aubergiste par un aveugle (De Coster, 1992 : I, 85). Judicieusement traduit « pulpă cu bob » par Botez (De Coster, Botez, 1955 : 87), il devient chez Fiñescu « ciozvărtă cu boabe » (De Coster, Fiñescu, 1998 : 59.). Cependant, quand le texte ne traite pas d'haricots, mais des légumineuses *Vicia faba*, dont les feuilles sont comestibles et les graines marron sont contenues dans des gousses laineuses, comme dans ce cas, le pluriel roumain correct est « bobi » et non « boabe ». Cette dernière variante représente soit les graines en général, soit les fèves des haricots. Le malentendu peut avoir été engendré par le fait que la plante potagère aux fèves marron foncé est devenue de plus en plus rare, donc, le terme qui la désigne est également sorti du langage courant et, confronté au pluriel « bobi », le lecteur non-avisé pourrait croire à une erreur de la part du traducteur. Or, ce n'est pas le cas ; l'intention du traducteur est encore une fois celle de rendre le texte plus intelligible pour le lecteur contemporain.

Une autre distinction lexicale est à l'origine de la confusion des subjonctifs « să însemne » et « să însemneze » (des formes du subjonctif roumain). La première terminaison illustre la troisième personne du singulier pour le verbe « a însemna » au sens de « représenter », alors que la seconde est la forme qui renvoie au sens de « noter, marquer » (DOOM, 2005 : 420). L'original étant « – Monsieur Satan, reprit Claes, s'est donc levé de bien bonne heure, qu'il a déjà eu le temps de marquer mon fils ? » (De Coster, 1992 : I, 17, nous soulignons.), Ioachim Botez utilise le morphème « -eze » (« să-mi însemneze copilul » (De Coster, Botez, 1955 : 27. Nous soulignons.)). En revanche, le traducteur contemporain préfère la forme erronée finissant en « -e » (« să îmi însemne fiul » (De Coster, Fiñescu, 1998 : 9, nous soulignons.)). La version moderne pêche donc sur le plan

morphologique et s'écarte de l'original du point de vue du sens. Plus encore, elle risque d'être illisible pour certains lecteurs.

Plus loin dans le même chapitre, c'est la version de 1998 qui est plus fidèle au texte original. Claes s'adresse au nouveau-né Thyl : « – Fils coiffé, dit-il, voici Monseigneur du Soleil qui vient *saluer* la terre de Flandre. » (De Coster, 1992 : I, 17, nous soulignons.) À la place du verbe original « saluer/ a saluta », Ioachim Botez introduit l'archaïsme familier « a hiritisi » (« féliciter »), cependant que Traian Fiñescu a l'inspiration d'utiliser la locution verbale populaire « a da binețe » (« saluer »).

Une autre réussite du traducteur contemporain réside dans le fait d'avoir compris la réplique de Soetkin : « – Claes, mon homme, dit Soetkin, tu prêches un sourd ; viens boire, mon fils. Et la mère offrit au nouveau-né ses beaux flacons de nature. » (De Coster, 1992 : I, 18). Traian Fiñescu transpose fidèlement cette partie du dialogue entre les parents de Thyl : « - Claes, bărbate, predici unui surd. *Vino să bei*, fiul meu. Și mama îi înfățișă feciorașului frumoasele urcioare cu care o dăruise natura. » (De Coster, Fiñescu, 1998 : 9, nous soulignons). En revanche, Ioachim Botez annule l'euphémisme « boire » désignant l'allaitement et il surenchérit la scène à l'aide d'un terme populaire vulgaire, la locution verbale « a da țâță » : « - Predici unui surd, Claes, bărbate, a spus Soetkin. *Vino să-ți dau țâță*, feciorașul meu. Și mama își întinse noului născut ploscuțele frumoase. » (De Coster, Botez, 1955 : 28, nous soulignons.). L'impression d'artificiel est également étayée par l'emploi fautif du pronom possessif « își » à la place du pronom personnel « îi ». De surcroît, le passage du temps a rendu archaïque le terme « ploscuță » (diminutif du féminin « ploscă »), devenu obsolète dans le langage courant en raison de la disparition de l'objet désigné. Traian Fiñescu le remplace judicieusement par un nom moins vieilli, « urcior », nom qui ne revêt pas la même connotation subjective que « ploscuță ». Si le nom « ploscă » peut donner lieu à une image grotesque, dans le bon style flamand, grâce à l'emploi du diminutif « -uță », il devient plutôt familier, voire affectueux. Une omission d'Ioachim Botez affecte le syntagme « (beaux flacons) de nature », qui ne figure dans aucune des rééditions, tandis que la version parallèle inclut une subordonnée relative qui préserve l'esprit de l'original malgré la longueur de l'équivalent roumain : « cu care o dăruise natura ».

Dans la traduction du deuxième chapitre du roman-épopée, la dimension subjective, créatrice, du travail de transposition se fait sentir lors de l'examen des variantes « *sugea fără păhărel* » (De Coster, Botez, 1955 : 28) et, respectivement, « *bea cu sârg* » (De Coster, Fiñescu, 1998 : 9) équivalant au syntagme decosterien « y buvait à même » (De Coster, 1992 : I, 18). Ioachim Botez substitue le verbe « a suga » [téter] au métonymique « boire ». En deuxième lieu, le traducteur ajoute une nuance subjective à l'expression adverbiale « à même » en précisant que le nouveau-né tète le lait sans l'aide d'un verre, « *fără păhărel* ». L'information

n'apparaît pas dans le texte original et renvoie aux nombreuses fêtes bachiques auxquelles Thyl participera par la suite. Cependant, ni la version Fințescu n'est exempte de subjectivité, puisque ce traducteur surenchérit le geste de l'enfant en introduisant le syntagme « cu sârg » [avec empressement].

La variante 1955 s'écarte de l'original par des expressions comme « se băteau calicii la gura mea » (pour « me purléchant ») ou « să [...] care [...] niște scatoalce așa de zdravene » (au lieu de « frappa à toutes mains de si grandes gifles »). L'expression verbale « a se bate calicii la gura cuiva » ne renvoie pas à l'action de lécher ses lèvres, mais elle signifie « manger goulûment, manger avec avidité ». Le terme familier « scatoalcă » ne représente pas nécessairement une gifle (comme dans l'hypotexte), mais aussi un coup de poing ou un coup au dos de la main. Qui plus est, les deux variantes opèrent un changement inutile de registre, du neutre vers le familier. D'ailleurs, un glissement similaire du registre langagier a lieu dans la variante 1998. Le régionalisme moldave « dupac » favorisé par Traian Fințescu ne représente qu'un coup de coude ou de poing, sans faire aucunement référence aux gifles (Șăineanu, 1929).

III. ENJEUX MORPHOSYNTAXIQUES

Si les options lexicales distinguent les deux traductions de manière incontournable, les différences morphosyntaxiques sont moins évidentes, visant en général la temporalité verbale. Une question morphologique importante concerne le style dans lequel les deux traducteurs transposent le passé simple, temps du récit dans la *Légende* de Charles De Coster : « À Damme, en Flandre, quand mai ouvrait leurs fleurs aux aubépines, *naquit* Ulenspiegel, fils de Claes. » (De Coster, 1992 : 17, nous soulignons.).

Ioachim Botez opte pour le transfert – systématique, d'ailleurs – vers le passé composé roumain, en revanche, Traian Fințescu maintient le temps verbal initial. L'effet sur le texte-cible est indéniable : la version contemporaine perd de la fluidité du texte original, qui met en scène un temps mythique, celui d'une séquence légendaire, et, partant, elle perd de son adéquation aux attentes du lecteur.

Le passé simple roumain est caractérisé par un dynamisme autre que les valences narratologiques de son homologue français ; il exprime des actions ayant eu lieu rapidement, dans un moment correspondant au temps du récit, antérieur au temps de la narration. De surcroît, l'imaginaire culturel roumain est marqué par le fait qu'une abondance de verbes au passé simple renvoie souvent aux parlers régionaux de Banat, de Crișana, d'une partie de Maramureș et d'Oltenie, et non à la langue savante. Quoique devenu dans le roumain courant un « temps savant », temps de la narrativité qui assure la dynamique du récit par l'introduction de nouveaux processus (Cf. Academia Română, 2005b : I, 423), dans la variante

littéraire le passé simple a été remplacé par le passé composé dans toutes les instances de communication directe (Cf. Academia Română, 2005b : I, 422).

La version datant de 1998 enfreint justement cette règle. Le passé simple n'apparaît dans les dialogues que là où les locuteurs représentés utilisent un parler régional où ce temps verbal est encore un temps « vivant ». Néanmoins, dans le discours du petit Lamme qui raconte à Claes ses déboires avec sa sœur, l'imparfait cède la place au passé simple, le discours devenant ainsi artificiel. Le texte original est : « Quand elle me vit me pourléchant à cause du bon goût de la sauce, elle devint comme enragée et me frappa à toutes mains de si grandes gifles que je m'enfuis tout meurtri de la maison. » (De Coster, 1992 : I, 20). Il est, donc, invraisemblable d'attribuer ces paroles à un garçon effrayé, à peine réveillé de son monceau de moules : « Când mă văzu cum îmi ling sosul de pe buze de bun ce era, o cuprinse o furie turbată și începu să-mi care la dupaci cu amândouă mâinile, că îmi luai lumea în cap și fugii de acasă vânătot. » (De Coster, Fiñescu, 1998 : 11, nous soulignons.).

Dans la variante d'Ioachim Botez, la succession des temps verbaux est plus cohérente, car le présent et l'imparfait sont suivis par un passé composé spécifique au langage familier : « Când a văzut cum se băteau calicii la gura mea din pricina sosului gustos, a apucat-o turbarea și a început să-mi care cu amândouă mâinile niște scatoalce așa de zdravene, că am fugit de acasă plin de vânătaï. » (De Coster, Botez, 1955 : 30, nous soulignons.).

IV. CONCLUSION

Il est difficile à affirmer que l'une ou l'autre des traductions est plus fidèle à l'original. Ce que nous pouvons avancer c'est que la version proposée par Ioachim Botez est l'illustration du lexique roumain de la moitié du XX^e siècle, tandis que l'œuvre de Traian Fiñescu représente une modernisation de *La Légende d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak*. L'actualisation lexicale a pour effet de raviver l'intérêt des lecteurs roumains pour le roman-épopée de Charles De Coster.

Pour être lexicalement modernisante, la transposition récente présente néanmoins des glissements grammaticaux nuisibles à la fluidité qui caractérise le texte original. En revanche, quoique stylistiquement plus cohérente et grammaticalement correcte, la variante d'Ioachim Botez présente des ratures et surenchérissements lexicaux qui peuvent porter atteinte à la fidélité par rapport au sens original.

Que peut-on déduire au sujet du débat autour de la fidélité ? Examinant les deux manières de traduire, nous constatons que la notion est interprétable en fonction de la perspective de chaque traducteur. Chez Traian Fiñescu, le souci pour la lisibilité actuelle du texte détermine des écarts par rapport au texte-source,

écarts justifiés à la longue par une certaine massification du public concerné. Pour Ioachim Botez, qui traduit à une autre époque, antérieure de cinquante ans environ, la préoccupation « sourcière » restreint les catégories de lecteurs actuels qui s'intéresseraient au texte decosterien.

Bibliographie

- Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan” (2009) *Dicționarul explicativ al limbii române*, ediția a II-a revăzută și adăugită, București, Editura Univers Enciclopedic Gold.
- Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan-Al. Rosetti” (2005) *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române*, ediția a II-a revăzută și adăugită, București, Editura Univers Enciclopedic.
- Academia Română, Institutul de Lingvistică „Iorgu Iordan-Al. Rosetti” (2005) *Gramatica Limbii Române*, București, Editura Academiei Române, 2 vol.
- De Coster, Ch. (1992) *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, Bruxelles, Labor, 2 vol. 1^{ère} édition 1867.
- De Coster, Ch. (1947) *Legenda lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, București, Editura de Stat.
- De Coster, Ch. (1955) *Legenda și întâmplările vitejești, vesele și glorioase ale lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, București, Editura de Stat pentru Literatură și Artă.
- De Coster, Ch. (1958) *Legenda și întâmplările vitejești, vesele și glorioase ale lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, București, Editura de Stat pentru Literatură și Artă.
- De Coster, Ch. (1964) *Legenda și întâmplările vitejești, vesele și glorioase ale lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, București, Editura pentru Literatură, 2 vol.
- De Coster, Ch. (1975) *Legenda și întâmplările vitejești, vesele și glorioase ale lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, Cluj-Napoca, Dacia.
- De Coster, Ch. (1986) *Legenda și întâmplările vitejești, vesele și glorioase ale lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, București, Editura Univers.
- De Coster, Ch. (2006) *Legenda și întâmplările vitejești, vesele și glorioase ale lui Ulenspiegel și a lui Lamme Goedzak în ținuturile Flandrei și aiurea*, Chișinău, Editura Prut Internațional.
- De Coster, Ch. (1998) *Legenda și isprăvile ostășești, vesele și glorioase ale lui Thyl Buh-oghindă și Lamme Goedzak pe meleagurile Flandrei și aiurea*, București, Editura Corint. 2^{ème} édition 2005.
- Lederer, Marianne (1994), *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette F.L.E.
- Oseki-Dépré, Inès (2006), *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Armand Colin.
- Seche, M. și L. (2002), *Dicționar de sinonime*, București, Editura Litera Internațional.
- Șăineanu, L. (1929) *Dicționar universal al limbei române*, ediția a VI-a, București, Editura „Scrisul Românesc” S.A.
- Wuilmart, F. (2014) « Françoise Wuilmart, traductrice littéraire », interview 1138, mars, in <http://metiers.siep.be/interviews/francoise-wuilmart/>.

Maria MĂȚEL-BOATCĂ is a translator of literature and social sciences from French into Romanian. Author of a PhD thesis on rewriting and adaptation, awarded with the distinction *Summa cum laudae*. Member of the Centre for Francophone Belgian Literary Studies of Cluj-Napoca. Author of articles and reviews on Francophone Belgian literature, Romanian literature, English literature, translation studies and didactics. Contact : matelmaria@yahoo.com.

Section 5 – *Interprétation de conférence*

Language Preferences in Interpreter Notes: An Empirical Study

Bogdan Aldea, Alina Pelea
Babeş-Bolyai University

Abstract. Opinions in the literature are still divided when it comes to the choice of language for interpreter notes, with reasoned arguments supporting either the source or the target language and with quantitative studies seemingly indicating a preference for the A-language. Building on the findings of a previous survey we had conducted among Romanian trainees, which seemed to contradict some of the data in the literature, we decided to carry out a quantitative investigation of our own and try to identify possible trends by classifying the recognizable words or abbreviations used in several sets of interpreter notes according to the language preference.

Keywords: consecutive interpreting, note-taking, interpreter notes, source language, target language

I. PRELIMINARIES

1.1. Literature review

Few interpreter trainers have never been faced with the question “What language should our notes be in?” when teaching consecutive interpreting to their students. As it is usually the case in the teaching of interpreting, the answer will most probably have been: “Well, it depends....” The purpose of the present study, however, is not that of providing a comprehensive survey of the elements likely to influence the choice of language in note-taking, but rather to see which language is prevalent — or if there is such a thing as a dominant language — in the actual notes taken by interpreters.

If we look at the considerable body of literature devoted to consecutive interpreting, more specifically to note-taking, we notice that, as a rule, theorists have been reluctant to formulate a committed opinion regarding the language in which the notes are to be taken, *i.e.* in the source or target language, in the A-language or in the B-language of the interpreter, or in a combination of languages? Recommendations do exist, however. One of the early theorists of the profession, J. Herbert argued that “[i]n order to facilitate the reading of the notes and to improve the speaking, it is preferable to solve all problems of translation while the notes are being taken. For this reason, *it is best to take notes in the language in which the interpretation will be given*” (1952: 38; italics original). Having said that, Herbert points out that notes could also be taken in the source language when, the interpreter is tired and thus seeks “comparative rest in a lesser mental tension while

the original speech is being delivered”, or when some phrases could be written down more readily in one language than in another (Herbert, 1952: 38).

Jean François Rozan’s position seems to be virtually identical: “A chaque instant de la prise de notes il faut se concentrer sur l’idée maîtresse et la transposer de façon simple et directe (de préférence dans la langue dans laquelle l’interprétation se fera, mais ce n’est pas du tout indispensable” (1965: 15).

The question regarding the language of notes has remained largely unresolved to this day, with a diversity of opinions ranging from language-independent systems (Matussek 1989) to systems based on the target language (Seleskovitch 1975; Déjean Le Féal, 1981; Mikkelsen, 1983; etc.), and finally to notes written in the source language (Ilg, 1988; Alexieva, 1993; Gile, 1995; for a survey of these conflicting points of view, see Ilg and Lambert, 1996; Dam, 2004:4).

There are nevertheless some elements on which most theorists tend to agree and which can provide a foundation for pedagogic recommendations. One widely recognized principle concerns the purpose of notes, which is “to supplement memory efficiently” (Herbert, 1952: 35). In other words, notes should not take precedence over the interpreter’s recourse to his or her memory and analytical skills. This is why Ilg argues that “note-taking ... should come as late as possible in the curriculum. About one third of the hours available for CI instruction *lato sensu* might successfully be devoted to laying the essential foundations before the building is allowed to rise from the ground. Once this has been done, the acquisition of CI skills *stricto sensu* will advance much faster” (Ilg and Lambert, 1996: 75). The same logic underlies the recommendations regarding both the layout and the content of the interpreters’ notes.

Economy of effort can thus be viewed as a guiding principle when it comes to note-taking, which should be limited to the “structural aspects of a text, characteristic details (facts, figures, names) and deliberate nuances” (Ilg and Lambert, 1996: 78). This also leads to some considerations regarding the choice of language. Thus, taking notes in the source language can make interpreters lose sight of the actual purpose of note-taking and invest too much in writing down virtually everything, paying more attention to the vocabulary to syntax even than to the actual ideas in it. As pointed out by R. Jones, “[i]f ... you force yourself to note in the target language, then you are obliged to use the mental processes that should be at play in interpreting. You are genuinely processing the information while listening to it” (2002: 60). A case emerges for the choice of the target language, pretty much in line with the early recommendations of Herbert and Rozan.

The opposing view, however, is of at least equal merit. It is grounded in D. Gile’s effort-management approach to interpreting, according to which in a first instance the interpreter is faced with the comprehension effort, associated with the listening and analysis stage and going from an “analysis of the sound waves carrying the source language speech..., through the identification of words, to final

decisions about the ‘meaning’ of the utterance” (Gile, 1995: 162). Then comes the production effort, which in consecutive interpreting is of two kinds: “During a first phase, the interpreter listens to the speech and produces notes; during the second phase, he or she produces the target language speech” (Gile, 1995: 165). Finally, the last effort is the short-term memory one which, “just like the previous two, is nonautomatic in nature and therefore requires a considerable expenditure of mental energy” (Gile, 1995: 168). It thus follows that in consecutive interpreting the listening and the analysis of the source language speech, as well as the production of notes and the storing of information in memory all take place nearly at the same time, in the initial stage, while the recollection of the components of the speech and the production of a target language output on the basis of notes take place in a second stage. In light of the effort-management criterion, stage one appears more challenging than stage two, and therefore it would make sense not to add the burden of transcoding. In order to distribute the effort more evenly, interpreters may therefore want to take notes in the source language.

There are thus two main selection criteria, one that favours the target language thus simplifying the production stage while compelling the interpreter to properly analyse the source message rather than take mechanical notes, and another that favours the source language, thus making for a more judicious allocation of resources. Regardless, virtually all of the theorists make a point of indicating they are not radically in favour of the alternative in question, that they only have a slight preference. The choice of language is largely a matter of personal preference, ideally identified by each interpreter on the basis of the reasoned approaches presented above. Furthermore, most theorists agree that interpreters’ notes are far from in one language or another. As Jones argues, “the interpreter’s notes will not be ‘in’ this or that language. They will contain symbols and abbreviations, words from two or even more languages, and will be in a cryptic form... which does not refer to the grammar and syntax of any particular language” (2002: 61).

The source language versus the target language approach was challenged by Helle Dam, who acknowledges that “there is a general agreement that the relevant categories when it comes to talking about the language of interpreters’ notes are those of source language and target language” (2004: 4) but contended that the otherwise very limited number of experimental studies on this matter conducted prior to her own (see Dam, 2004: 5) had been mostly qualitative, revealing either a domination of the target language, or one of the source language, or a balanced mixture of the two. Dam decided to carry out a quantitative study, inventorying and classifying the linguistic items in actual interpreter notes. Her investigation showed that regardless of the source or target language, the interpreters tended to take notes mostly in their *mother tongue*. She therefore concluded that “A-language and source language are likely to be the competing parameters in note-taking, whereas B-language and target language are theoretically less attractive choices” (Dam, 2004: 13).

1.2. Premise

Elsewhere (Aldea, 2006), we commented on the results of a survey conducted among Romanian students, which seemed to somewhat contradict Dam's aforementioned conclusion based on the work of her Danish trainee interpreters. Of the eleven students interviewed, two did not indicate a clear preference, content to specify both the target language and the source language elements, only four of these declaring they definitely preferred to take notes in the target language which largely coincided with their A-language. Of the remaining five students, three answered in terms of source language versus target language, but indicated a preference for the source language (only rarely their A-language). The other two no longer answered in terms of source language or target language, but indicated a clear preference for English (their B language) as the language of their notes, regardless of whether it was the source language or the target language. One even estimated that in any given circumstances 70% of her notes would be in English (Aldea, 2006: 591).

The relevance of such an approach is nevertheless limited. It offers way less than the precision of a quantitative study, such as the one conducted by Dam, and it did not include the direct analysis of any notes, being conducted after the end of the semester, in the days prior to the final exams, when students no longer had regular classes. Still, the diversity of the responses and the surprising but clear preference of several students for their B or even C language are very far from the uniform choice in favour of the A language that we might have expected in light of Dam's work. We decided therefore to carry out a more detailed and comprehensive qualitative investigation of our own and try to identify possible trends by classifying according to language the recognizable words or abbreviations used in several sets of interpreter notes.

1.3. Methodology

The respondents participating in the study were advanced students enrolled in advanced courses in interpreting (i.e. in their final semester of the two-year interpreter training programme), one group having graduated in 2014 and the other preparing for graduation in 2015. Finding a large number of seasoned professional interpreters willing to participate in such an exercise is almost impossible but, as Dam argues "the students' performances do not deviate substantially from those of the professional interpreters" (2004: 14).

Three speeches in English of roughly six minutes long were delivered by native speakers. Two were deemed to be of medium difficulty, the other, of higher difficulty (on the initial assumption that difficulty level might also have an influence on the choice of language).

At Babeş-Bolyai University, the standard language combination for the programme is A-C-C. With the exception of one French student, all the others had

a Romanian A. All of them had an English C (B is only given as an elective, four students in the 2015 group are pursuing it). The second C was French or Spanish (Romanian in the case of the French student).

Two French speeches (six minutes long too and of medium difficulty) were delivered by a non-native speaker. The four students who took notes all had a Romanian A and a French C. Two of them had an English B and one a Spanish C.

After the sets of notes were collected, the recognizable words and abbreviations were counted and classified according to language: source language (EN, FR), target language (RO, FR in one case), other recognizable language (usually the other C language), and uncertain. The “uncertain” category includes the words unreadable to the researcher (still, amounting to significantly less than 10% of the uncertain category, not of the total), and especially the words or abbreviations that are the same in both source and target language: test, pizza, export, art. (*article/articol*) min., h., subst. (*substance/substanță*), exp. (*expert*), rest (*restaurant*), SF, IT (*Italy/Italia*), GR (*Greece/Grecia*), Eur. (*Europe/Europa*), e.g., invest. (*investment/investiție*), infrast. (*infrastructure/infrastructură*), sanct. (*sanction/sanctiune*). Proper names were also counted but listed under uncertain, unless they were featured in a manner specifically associated with one language or another: for instance, *John* and *Claudius* (Roman emperor, not contemporary given name) were deemed uncertain, but *London* and *Londra*, *Caesar* and *Cezar* etc. were considered EN or RO, respectively. Even when the context in which one of the “uncertain” words or abbreviations was featured was fully represented by a specific language, as a general rule the item in question was still listed as uncertain. Also as a general rule, repeated words or abbreviations were counted every time.

Arrows, mathematical symbols, or pictograms were not counted.

In tables 2 and 3, interpreters 1 through 5 are the same individuals, listed in the same order. In tables 4 and 5, interpreters are the same, listed in the same order.

II. SURVEY

2.1. Results

The distribution of linguistic items was as follows:

Table 1. 2014 group. EN speech 1, medium difficulty

Interpreter	Total no.	SL (EN) no.	SL (EN) %	TL (RO, FR) no.	TL (RO) %	Another lg. no.	Another lg. %	Uncert . no.	Uncert . %
Int. 1 RO A; EN B	199	181	90.9	-	-	-	-	18	9.1
Int. 2 RO A; EN C	160	132	82.5	12	7.5	-	-	16	10
Int. 3 RO A; EN C	190	103	54.3	64	33.6	4 (FR)	2.1	19	10

Int. 4 RO A; EN C	156	88	56.4	45	28.9	-	-	23	14.7
Int. 5 RO A; EN C	127	88	69.3	16	12.6	-	-	23	18.1
Int. 6 RO A; EN C	149	116	77.8	9	6.1	-	-	24	16.1
Int. 7 RO A; EN C	149	74	49.6	53	35.6	-	-	22	14.8
Int. 8 RO A; EN C	175	108	61.7	49	28	-	-	18	10.3
Int. 9 FR A; EN C	149	13	8.7	116	77.9	-	-	20	13.4

Table 2. 2015 group. EN speech 2, medium difficulty

Interpreter	Total no.	SL (EN) no.	SL (EN) %	TL (RO) no.	TL (RO) %	Another lg. no.	Another lg. %	Uncert. no.	Uncert. %
Int. 1 RO A; EN B	169	159	94.1	4	2.4	-	-	6	3.5
Int. 2 RO A; EN B	125	88	70.4	14	11.2	1 (FR)	0.8	22	17.6
Int. 3 RO A; EN B	160	147	91.9	4	2.5	1 (FR)	0.6	8	5
Int. 4 RO A; EN C	170	28	16.5	132	77.6	-	-	10	5.9
Int. 5 RO A; EN C	164	128	78	18	11	-	-	18	11
Int. 6 RO A; EN C	144	95	66	16	11.1	-	-	33	22.9
Int. 7 RO A; EN B	158	116	73.4	5	3.2	-	-	37	23.4
Int. 8 RO A; EN C	160	124	77.5	8	5	1 (FR)	0.6	27	16.9

Table 3. 2015 group. EN speech 3, high difficulty

Interpreter	Total no.	SL (EN) no.	SL (EN) %	TL (RO) no.	TL (RO) %	Another lg. no.	Another lg. %	Uncert. no.	Uncert. %
Int. 1 RO A; EN B	187	71	38	93	49.7	-	-	23	12.3
Int. 2 RO A; EN B	120	84	70	7	5.8	4 (FR)	3.3	25	20.9
Int. 3 RO A; EN B	171	160	93.5	1	0.6	-	-	10	5.9
Int. 4 RO A; EN C	167	58	34.7	92	55.1	-	-	17	10.2
Int. 5 RO A; EN C	167	97	58.1	41	24.5	-	-	29	17.4

Table 4. 2015 group. FR speech 1, medium difficulty

Interpreter	Total no.	SL (FR) no.	SL (FR) %	TL (RO) no.	TL (RO) %	Another lg. no.	Another lg. %	Uncert. no.	Uncert. %
Int. 1 RO A; FR C; EN C	140	32	22.8	64	45.7	3	2.1	41	29.2
Int. 2 RO A; FR C;	157	17	10.8	17	10.8	100	63.6	23	14.6

EN C ; SP C									
Int. 3 RO A; EN B; FR C	127	1	0.7	29	22.8	52	40.9	45	35.4
Int. 4 RO A; EN B; FR C	79	21	26.5	13	16.4	24	30.3	21	26.5

Table 5. 2015 group. FR speech 2, medium difficulty

Interpreter	Total no.	SL (FR) no.	SL (FR) %	TL (RO) no.	TL (RO) %	Another lg. no.	Another lg. %	Uncert. no.	Uncert. %
Int. 1 RO A; FR C; EN C	110	22	20	54	39	3	2.7	31	28.1
Int. 2 RO A; FR C; EN C ; SP C	125	14	11.2	27	21.6	31	24.8	53	42.4
Int. 3 RO A; EN B; FR C	140	3	2.1	33	23.5	48	34.2	56	40
Int. 4 RO A; EN B; FR C	132	12	37.5	28	21.2	37	28	55	41.6

2.2. Analysis

For the EN speeches the “uncertain” category is not as significant as to negatively affect the general interpretation of the results. In one case (Table 1, Int. 7), if *all* uncertain items were added to RO, the total would exceed only by *one* the total for EN. In another (Table 3, Int. 1), if *all* uncertain items were added to EN, the total would exceed only by *three* the total for RO. In all other cases, the addition of the *entire* “uncertain” group to the less represented language would not change the hierarchy.

Another observation regards the extremely limited presence, still in the case of the EN speeches, of words or abbreviations coming from other languages than the SL or the TL. While mentioned in much of the literature, third-language elements do not appear to be common with Romanian trainees, at least when they work from English.

Apart from this, the sets of notes for the EN speeches corroborate the considerations in our previous study (Aldea, 2006: *passim*) regarding the general preference of Romanian trainees for the SL when the latter is English, and not for the A-language. Only one of the Romanian trainees (Tables 2 and 3, Int. 4) favours the mother tongue. In the case of the highly difficult speech, we also see a reversal in the case of Int. 1 (Table 3), seemingly the result of a decision taken when 30% into the speech – the notes change abruptly from dominantly SL to dominantly TL (mother tongue), probably a coping strategy triggered by the difficulty of the speech. It is a singular case, however, allowing for no generalization. If anything, in the case of the aforementioned Int. 4 (Tables 2 and 3) we see the precisely

opposite strategy, with a marked increase in the number of SL words and abbreviations in the case of the difficult speech.

Equally interesting is the manner in which the FR A trainee differs from the rest of the group (Table 1, Int. 9). Her clear preference for the mother tongue comes in sharp contrast to the behaviour of all of her colleagues who, without exception, favour the source language, *i.e.* English. Once again, a singular case does not allow for a generalization, but this does come to confirm Dam's aforementioned conclusions based on the work of Danish students. An intriguing possibility emerges, whereby the Romanians' clear preference for EN, as opposed to the general preference of Western trainees for the A-language, might be, at least in part, the result of specific cultural differences. An education system that does not encourage free expression and verbalization can be part of the explanation. Also potentially relevant could be the fact that it has been only during the past 25 years that the Romanian language internalized the discourse of political pluralism and democracy, of the market economy, of the social issues typical of a free society, of climate change and environmental protection. For language students in particular, these topics tend to be approached mainly in the English language, and to a lesser extent in their native Romanian. Similar investigations of trainee preferences conducted in other East European countries may shed more light on this phenomenon. At any rate, our data allows us to draw one first conclusion: when the SL is English, Romanian trainees prefer to take notes mainly in the SL and not in their mother tongue.

This situation changes in the case of French speeches. With the exception of Int. 1, who prefers by far notes in the TL, all the others tend to favour either notes in a third language (Speech 1, Table 4) or "uncertain" notes (Speech 2, Table 5).

The third language is unmistakably English whatever the language combination of the interpreter, which seems to support the idea that writing efficiency is a criterion interpreters apply even if it involves an extra cognitive effort (deverbalization from a foreign language and reverbalization into another foreign language). Of course, in our particular case, one could assume that the choice is also justified by the students' language combinations, but that definitely doesn't entirely answer the question regarding the motivation of this choice. Neither the student with Spanish nor the other three students – with German and Swedish in their language combinations, though not using them in their interpreting training – resort to their third languages in their notes. It looks like the concision of English (in terms of word length and expressiveness) weights more than any other consideration in the decision interpreters make when urged to jot down the "essence" of an idea.

Interestingly, the "uncertain" category was dominant in the case of Speech 2 which, unlike Speech 1 (largely narrative and descriptive as it presented an experiment), contained mainly explanations (the results of the study in Speech 1

and their implications). This suggests that the nature of the original speech is indeed quite likely to influence the interpreter's note-taking strategy: the percentage of "uncertain" notes increases when the focus is on abstract reasoning rather than on elements one can visualize. However, "linguistic" notes as a total are dominant in all cases, indicating that, like for the English speeches, interpreters generally prefer to ensure they can rely on actual words – whatever the language – during the rendition stage, as vocabulary items usually facilitate a more vivid recollection and visualization of the original. If we also consider that some of the "uncertain" notes were actually abbreviations that could not be assigned to either language in the interpreter's combination, this need for linguistic support becomes even more visible.

III. CONCLUSIONS

The diversity featuring in the results of our experiments points to the fact that notes are indeed very personal and depend on a variety of factors: nature and language of the original, one's language combination, the interpreter's awareness of his/her weaknesses (SL verbalization difficulties or public speaking issues are likely to be solved if one takes more notes in SL), as well as the actual graphic effectiveness and concision of one language or the other (English versus Romance languages).

On a pedagogical level, this definitely reinforces the idea that trainers should merely help trainees find their own style rather than insist on very specific, ready-to-use rules, even if the latter have proved effective with many other interpreters. In more concrete terms, trainers should 1) encourage students to listen and analyse just as thoroughly as they did for consecutives without notes, 2) start from their output and assist them in identifying the problems with their corresponding causes, 3) suggest actual note-taking solutions for tackling these causes and/or 4) encourage students to test innovative note-taking techniques they find intuitively while trying to cope with various difficulties.

These findings are of course to be completed by a study comprising more and more linguistically diverse subjects and more types of speeches. That might allow for a more nuanced understanding of each influence interpreters are subject to and thus lead to more specific recommendations for an effective teaching of note-taking.

Bibliography

Alexieva, B. (1993). "On teaching note-taking in consecutive interpreting", in C. Dollerup & A. Lindegaard (eds.), *Teaching Translation and Interpreting 2: Insights, Aims, Visions*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, pp. 199–206.

- Aldea, B. (2006). "The Language of Notes in Consecutive Interpreting", in Evelina Graur and Alexandru Diaconescu (eds.), *Messages, Sages, and Ages*. Suceava: Editura Universităţii Suceava, pp. 581–595.
- Dam, H. V. (2004). "Interpreters' notes. On the choice of language", *Interpreting* (6/1), pp. 3–17.
- Déjean Le Féal, K. (1981). "L'enseignement des méthodes d'interprétation", in J. Delisle (ed.), *L'enseignement de la traduction et de l'interprétation. De la théorie à la pédagogie*. Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, pp. 75–98.
- Herbert, J. (1952). *The Interpreter's Handbook*. Genève: Georg & Cie.
- Gile, D. (1995). *Basic Concepts and Models for Interpreter and Translator Training*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Ilg, G. (1988). "La prise de notes en interprétation consécutive. Une orientation générale", *Parallèles* 9, pp. 9–13.
- Ilg, G. & Lambert, S. (1996). "Teaching consecutive interpreting", *Interpreting* (1/1), pp. 69–99.
- Jones, R. (2002). *Conference Interpreting Explained*. Manchester, UK and Northampton, MA: St. Jerome.
- Matyssek, H. (1989). *Handbuch der Notizentechnik für Dolmetscher. Ein Weg zur sprachunabhängigen Notation*. Heidelberg: Julius Groos.
- Mikkelson, H. (1983). "Consecutive interpretation", *The Reflector* 6, pp. 5–9.
- Rozan, J-F. (1965). *La Prise de notes en interprétation consécutive*. Genève: Georg & Cie.
- Seleskovitch, D. (1975). *Langage, langue et mémoire. Étude de la prise de notes en interprétation consécutive*. Paris: Minard Lettres Modernes.

Bogdan ALDEA is a lecturer with the Department of Applied Modern Languages of the Faculty of Letters, Babeş-Bolyai University, where he has been teaching practical translation and interpreting for more than fifteen years. Apart from several pieces dealing with theoretical and methodological aspects related to translation and interpreting, he is the author of numerous translations, chiefly from Romanian into English, some of which have been published abroad. He is also a practicing conference interpreter, accredited with the European institutions.

Alina PELEA holds a PhD in Translation Studies (Babeş-Bolyai University and University of Artois). She currently works at the Department of Applied Modern Languages of the Babeş-Bolyai University where she teaches classes of conference interpreting and French grammar. Her research concerns mainly the cultural and sociological aspects of translation.

Comptes rendus

Laurence K.P. WONG, and Chan SIN-WAI (eds). *The Dancer and the Dance: Essays in Translation Studies*. Cambridge: Cambridge Scholars Publishing, 2013.

For an academic discipline so young and reliant on empirical research, it has to be said, translation studies is particularly conventional in views, not without preconceived ideas and misconceptions regarding its nature and object of enquiry, abounding in norms, and, as some would argue, old and canonical before its time. In spite of a constantly emergent supportive body of knowledge, translation theory is yet to configure for the subject a cogent, organic paradigm conducive to a unified disciplinary self-consciousness. While undoubtedly apt and authoritative in their own right, none of the various, indeed multiple interdisciplines comprising translation studies seems ready to generate a cohesive set of statements foregrounding translation as a new academic field. Linguistics, literary criticism, poetics, comparative literature, philosophy, culture history have each in turn sought to account for the growth of translation studies from antiquity to the present. They have, however done so from a peer-to-peer horizon of expectation, one marred by questions of worth and recognition, and from the confines of distinct areas of scholarship, a practice which accentuated rather than helped erase the boundaries of what has increasingly articulated itself as a deep-running interdisciplinary divide.

Informed by the great 'cultural turn', comparative cultural studies has come closest to bridge this seemingly irreconcilable rift, offering some of the deepest, most comprehensive insights into the discipline's foundational exploits and a rationale for its intrinsic scholarly merit, working at the intersection of theory and hands-on practice. As well as bridging the gap between theory and practice, comparative cultural studies grapples with key aspects pertaining to core values defining the cultural systems in which translation operates. Viewed in comparative cultural studies terms, the act of translation emerges as empowered and empowering at one and the same time, taking stock of the multifarious traditions of translation from the cultures involved, and the reciprocal cultural influence at work.

As the editors themselves are quick to point out, in contradistinction with many TS anthologies, the reference work under review is for the larger part geared toward the reader, addressing broad and vital disciplinary issues. It features a wide array of conference papers on a diversity of TS themes, non-jargonistic in language, and accessible to a general audience, setting out to assist the reader with refining his/her understanding of translation:

Over the past decades, the majority of collections have been confined to specific topics or areas, put out by those who have a theory to defend, an ideology to spread, a school of thought to champion, or a target to destroy. While such collections do have their value, and can serve various purposes, they all have similar limitations: far too narrow in scope, they tend to base their conclusions on isolated examples. Unlike many previous collections of essays in translation studies, *The Dancer and the Dance* is a wide-ranging dialogue between many topics as well as between many types of translation: between theory and practice, between linguistic and cultural approaches, between literary and non-literary texts, between computer-aided and non-computer-aided translation...It does not privilege any particular school of theory; through this polyphonic dialogue, it is aimed at helping the reader gain a deeper understanding of translation. (viii)

Placed under the metaphorical sign of Yeats's profusely symbolical poem "¹, the volume challenges existing methodologies and orthodoxies in TS, inviting a radical critique and further reconceptualisations of the academic study of translation. Making a case for a new translation paradigm, in the Preface, the editors problematise the degree of arbitrariness in distinguishing between translation as process and product, touching upon an age-old dilemma of the translator as 'receptor' versus co-creator of the text in a manner gracefully worthy of the title metaphor.

Approaching in the main fundamental aspects regarding literary translation, the poetics and hermeneutics of the translated text, each of the contributions in the volume calls for a rethinking of the 'author'-'reader', 'original-copy' distinction, engaging the "synapse that connects the translator and the translation" (ix). More importantly, they do so in the form of a series of well integrated, transnational studies of translation as a mode of multilingual exchange, indeed as an act of moderating between two sign and cultural systems. Observing the interplay between translator and translation, the authors place a great deal of emphasis on process analysis, 'retranslation' and the various adaptive processes constitutive of translation.

Conducting a type of research revealing of the considerable degree of conservatism, misconception and pedantry in TS, in "The Poet as Translator," Yu Kwang Chung deconstructs, among other, the bilingual mantra of poetry translation being the province of translator poets alone, positing that "the translator is a scholar without a treatise and a writer without creative writing" (1), that "poets are not necessarily scholars," nor are they "adequately bilingual" at that (1):

I have heard a witticism that there are three things one has to do in one's mother tongue: swear, say one's will, and write poetry. I can think and write in English while working on a paper, but cannot express my lyrical feelings, namely, compose a poem, in any language except my mother tongue. It is a different matter, however, to render my own poetry because the feeling is already there in full expression, ready to be transformed into another tongue. Misunderstanding is impossible, but so is approximation, with the degree of approximation depending on one's mastery of the target language. (12)

In the above, Kwang Chung makes a convincing case for the limitations of 'nativist' translation theories, raising awareness of the fact that the sheer gift of being born bilingual, coupled with that of being a poet, does not necessarily make one a competent translator of verse, certainly that it does not give the bilingual user the upper hand over the specialist poetician and experienced professional writer of the two languages. All credit to the author for asserting his right to make informed, value judgments in the hermeneutics of translation, alongside the likes of Ezra Pound:

I have studied English poetry for sixty years and thought it off and on for more than thirty. Its imagery, rhythm, rhyme, and syntax have been absorbed into the depths of my sensibility to become a part of my ars poetica. The basic metrical patterns such as iambic pentameter and tetrameter have long taken root in the recesses of my auditory memory, so that I breathe iambs and trochees, so much so that, when I

¹William Butler Yeats, "Among School Children"; in the English original:
O chestnut-tree, great-rooted blossomer,
Are you the leaf, the blossom or the bole?
O body swayed to music, O brightening glance,
How can we know the dancer from the dance?

divide a poem into equal sections, the stanzaic form is readily available; and when I compose a poem without stanzaic division, blank verse offers itself to combine with the undivided verse of seven-character lines in the Chinese tradition, into a rich alloy of flexibility to allow, on the one hand, a sustained complex sentence to expand across many lines, and, on the other, more freedom in the rhyme scheme. Since my poetry has benefitted so much from English versification, it become easier, of course, for it to be rendered into English, a process of mutual compatibility and agreeable exchange, widely different from the ordeal of turning classical Chinese verse into English. (12)

One of the aspects that is often deplored in TS is the ‘invisibility’ of translation, its subordinate status in relation to the source text. Whereas a considerable amount of attention has been devoted to the translator’s position as mediator between the source and the target culture, the continuing negotiation and ‘nature nurture’ dialogue in the making of the translator as a deciding factor shaping the translator’s profile, has for the larger part remained underresearched. The same can be said about the extent to which, in his/her dealings as mediator, the translator imbues his/her culture of translation to the point where the latter makes an indelible mark on his/her professional make-up. Furthermore, it is particularly refreshing to see examined in this collection the actual specificity of the language combination under the lenses, in this case of English and Chinese and English and Arabic, and get the chance to consider instances of Anglicised Chinese and, conversely, of ‘sinicised’ English, that speak for themselves in terms of translation as a transculturation phenomenon.

In “Translation and Cultural Transfer,” Long construes religious translation as a uniquely typifying cultural exercise, in her own description, perhaps one of the most profound sites of encounter with one’s cultural other:

On occasion the translation of religious texts into a minority language has been done with the desire of elevating the status of the language by including a high-status text in the cultural system. Theologians through history have been known to translate the sacred text of a rival religion in order to refute and invalidate the content. Governments have been known to commission translations of the central sacred text of a minority group in order to understand the customs, politics, and context of the group. In the modern multicultural world it has become necessary to look outwards and to address cultures and religions other than our own through translating and interpreting the various scriptures. (26)

The study of the comparative traditions of sacred texts translations, Long indicates, is absolutely indispensable to TS, these texts being replete with the ethos and the imagery of the religious communities of which they partake, thus laying bare deep-seated cultural forms.

A piece that strikes a somewhat singular note in the volume in its preponderantly theoretical thrust is “Texture and Beyond: In and Of Translation,” where, uncharacteristically, Basil Hatim contributes a highly technical approach to context and its various manifestations in translation. Promulgating the thesis of the text as the truly relevant linguistic unit for the translator, Hatim draws extensively on the notion of ‘texture’ as key to a more nuanced understanding of ‘text in context’. Pointing to intertextuality as a source of major distortions -- as evidenced in English translations from Arabic-- Hatim offers a convincing demonstration of textual dynamics, along with new insights into the

categories of text producer and text receiver, texthood and functionality. While lacking in the degree of accessibility characterising most of the essays in the collection, “Texture and Beyond” provides invaluable models of analysis, revisiting core issues, forming the very backbone of translation practice. It is without doubt an impressive albeit not necessarily immediately applicable reconceptualisation of context.

In the final analysis, an innovative and enriching concerted effort, *The Dancer and the Dance* is especially commendable in its integrative character, illustrative of the ‘state of the discipline’, certainly of I.A. Richards’s vision of translation as “very probably the most complex type of event yet produced in the evolution of the cosmos (vii).”

Adriana Neagu

Jean Paul BALGA, *Contacts des langues dans le Bassin du Lac Tchad. Langues tchadiques, langues Adamawa, fulfulde et français en cohabitation*, Presses Académiques Francophones, 2015.

L’avant-propos de Jean Paul Balga inscrit sa démarche en droite ligne des résultats de plusieurs années d’enquêtes sociolinguistiques menées avec entrain auprès de la population de l’Extrême Nord du Cameroun. Le chapitre 1 aborde la question des « conflits » linguistiques dans le bassin du Lac Tchad. Le Cameroun en est un bel exemple ; le français y a pris une coloration locale en contact avec le fulfulde, les langues tchadiques et adamawa et deux autres langues identitaires le *camfranglais* et le *pidgin-english*. Balga reviendra là-dessus plus loin dans son livre par un rappel historique intéressant des filiations linguistiques entre quatre groupes des langues tchadiques et adamawa : *Munjuk-Kwang-Masana-Mbum*. Dans cette analyse, l’auteur montre qu’il existe un fonds linguistique commun entre ces langues qui entretiennent des rapports adstratiques et superstratiques. Le 2^e chapitre donne une présentation sommaire des langues nationales camerounaises et un aperçu historique de la langue peule. Il existe deux groupes de Peuls : les nomades et les sédentaires. Les locuteurs des autres langues, bien qu’ils soient suffisamment nombreux, éprouvent le phénomène d’« autodépréciation » au profit du français et surtout du *fulfulde*. Aussi, Jean Paul Balga réfléchit-il sur la problématique de l’émergence des langues étrangères au détriment des langues nationales dans le cas du Cameroun. Les langues autochtones ont eu recours aux langues étrangères qui ont contribué progressivement à leur mort. Le 4^e chapitre du livre s’arrête précisément sur les emprunts et montre que ceux-ci s’intègrent dans le système de la langue d’accueil, mais adoptent le système phonique français, parfois avec un réajustement morphologique qui donne lieu à des dérivations. Au contact des langues autochtones, le français lui aussi s’enrichit des nouveaux concepts et incorpore quelques traits issus de ces langues.

À partir du partenariat *tupuri-français-fulfulde*, l’auteur montre comment plusieurs régionalismes ont pris naissance grâce à certaines variations linguistiques diatopique et diastratique. Les variétés de langues françaises – si paradoxal que soit le pluriel – sont tributaires de leurs divers environnements sociolinguistiques. L’auteur développe une réflexion sur la variation du syntagme verbal du français en contact avec la langue tupuri sur les plans morphosyntaxiques et sémantiques. La confusion de la forme transitive directe et vice versa, les conceptions verbales et modales, la confusion des prépositions et d’autres structures syntaxiques néologiques sont en marge des règles de la grammaire classique.

Jean Paul Balga insiste sur l’influence du français par le substrat ou l’adstrat linguistique des langues voisines. Les régiolectes phonologiques et d’autres néologismes d’origine phonétique relèvent globalement des interférences phoniques provoquées par la différence des systèmes linguistiques en présence. Par ailleurs, l’auteur démontre que le

français en contact des autres langues locales s'enrichit considérablement. De nouvelles expressions qui entrent dans le français dialectal à travers la traduction littérale du calendrier tupuri (jour, semaine et mois) en sont un exemple concluant. Jean Paul Balga aborde aussi la problématique de la cohabitation du français avec le fulfulde, qui a donné naissance à un parler hybride appelé le *franfulfulde* ou le *fulfulfrançais*. Ce parler composite est désormais une réalité linguistique avec laquelle il faut compter. L'auteur commente dans une perspective sociolinguistique, les mots et expressions qui ont une connotation de nature à choquer les bonnes mœurs. Dans leurs échanges quotidiens, les locuteurs utilisent de nombreuses tournures et expressions érotiques. Plusieurs types de variation permettent d'obtenir ce vocabulaire.

Balga y analyse aussi le concept du plurilinguisme et la cohabitation de la langue française avec les deux langues autochtones le *mafa* et le *fulfulde*. Partant de la linguistique variationnelle, l'auteur relève la complémentarité fonctionnelle en contexte, une triglossie à laquelle il associe la diglossie et la polyglossie qui cèdent la place à la mixité linguistique. Le débat se poursuit par une étude formelle du lexique qui étudie le mode de formation des unités lexicales et leur contenu sémantique. De nouveaux mots entrent massivement aussi bien dans le *tupuri* que dans le français par le biais de la dérivation et de la composition, autant de procédés de création de nouvelles unités lexicales pour mieux exprimer les réalités socioculturelles. Une étude des patronymes et de leurs significations socioculturelles d'une part, et leurs mutations dans le temps face aux influences extérieures d'autre part, complète le panorama et conclut que le patronyme dépend du contexte de naissance, du contact des langues et des influences religieuses.

En conclusion, Jean Paul Balga souligne la place et le rôle du français au contact des autres langues tchadiques et adamawa. Le français devient une langue véhiculaire du terroir africain cohabitant avec les langues nationales dans le Bassin du Lac Tchad.

David Abaikaye

Adriana IONESCU, „Falsche Freunde“ Deutsch-rumänische lexikalische Interferenzen, Wissenschaftlicher Verlag Berlin, 2014.

„[...] dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare“, so heißt es bei Maxime Koessler, der bereits früh die potentielle Gefahr von falschen Freunden erkannt hat. Obwohl sich *faux amis* schon seit Jahrzehnten in der einschlägigen Literatur etabliert haben, gibt es bislang keine einheitliche Definition dieses Phänomens. Wie lassen sich semantische falsche Freunde in der Fülle der bereits existierenden Arbeitsdefinitionen definieren? Wie wirken sich die inner- und zwischensprachlichen Interferenzen auf die falschen Freunde aus? Wie erstellt man ein exemplifikatorisches Korpus der falschen Freunde für Deutsch <-> Rumänisch? Auf solche Fragen finden wir Antworten in der Dissertation von Adriana Ionescu, Absolventin der Fakultät für Fremdsprachen und -literaturen der Universität Bukarest (Sprachkombination Englisch und Deutsch) und des Masterstudiengangs britische Kulturstudien der gleichen Universität, die 2013 mit der hier rezensierten Arbeit promoviert hat. Auf Basis ihrer langjährigen Erfahrung als freiberufliche akkreditierte Dolmetscherin in den EU-Institutionen, freiberufliche Übersetzerin, aber auch als Lehrkraft an der Universität Bukarest leuchtet sie die Erscheinung der falschen Freunde anhand mehrerer Hypothesen durch: *Faux amis* seien keine isolierten Erscheinungen, sondern würden mit anderen Interferenzen auf der Ebene der Lexik auftauchen, sie ließen sich nicht (nur) durch die etymologische Verwandtschaft definieren und würden sich in ihrer offensichtlichsten Form als semantische falsche

Freunde widerspiegeln. Zur Entstehung der falschen Freunde bedürfe es darüber hinaus einer gewissen Nähe zwischen der Ausgangs- und Zielsprache sowie eines Sprachkontakts.

Anders als von einer wissenschaftlichen Arbeit in diesem Bereich vielleicht erwartet, gelingt es der Autorin, ihre Gedanken so zu strukturieren und so vereinfacht, aber umso klarer auszudrücken, dass nicht einmal „Laien“ sich vor der Lektüre dieser Arbeit scheuen sollten.

Die Arbeit umfasst sechs Kapitel, wobei die ersten vier eher theoretische, die letzten zwei fast ausschließlich praktische Färbung aufweisen. Die Arbeit beginnt mit der Analyse der bereits vorhandenen unterschiedlichen Definitionen der falschen Freunde, um diese besser beschreiben zu können. Übersichtlichkeit wird in diesem Kapitel geschaffen, da die Autorin die existierende Literatur aus zwei Blickwinkeln strukturiert. Zunächst werden die vorhandenen Werke nach ihrer Funktion und dann nach der theoretischen Einstellung der Autoren gegenüber den falschen Freunden sortiert. In diesem letzteren Fall taucht das Jahr 2000 als Wendepunkt in der Theorieentwicklung auf: Wurden die falschen Freunde vor diesem Zeitpunkt als Fehler betrachtet, so werden sie ab 2000 in ihrer verborgenen Dynamik untersucht. Darüber hinaus stellen die von der Autorin aufgeführten lexikografischen, didaktischen und theoretischen Werke ein ausführliches Verzeichnis der existierenden einschlägigen Literatur dar, das vermutlich nicht nur für DaF-Lernende und -lehrende von Interesse sein könnte, da hier auch Werke über falsche Freunde für andere Sprachen auftauchen wie Englisch, Portugiesisch, Französisch, Spanisch, Italienisch usw.

1928 identifizierten Koessler/Derocquigny drei Merkmale der falschen Freunde: die gemeinsame Etymologie, die ähnliche materielle Form und die verschiedene Bedeutung in den zwei Sprachen. Ausgehend von dieser Definition der falschen Freunde zeichnet die Autorin die Theorieentwicklung bei verschiedenen Autoren nach und formuliert eine Arbeitsdefinition der *faux amis*, die die bestehenden Theorien sowohl in Betracht zieht, als auch ergänzt. Die ursprüngliche Definition von Koessler/Derocquigny wird ergänzt, wobei die Autorin nicht drei, sondern sechs Kriterien zur Bestimmung der falschen Freunde sowie einige nicht-obligatorische Kriterien auflistet. Die Autorin behauptet, dass „falsche Freunde die Materialisierung im fremdsprachigen Sprachgebrauch einer unterliegenden Interferenzform sind“, die sie als *falsche Freundschaft* bezeichnet.

Die zahlreichen Beispiele, mit denen die ganze Arbeit übersät ist, dienen nicht nur der Verständlichkeit, sondern lockern den Text mit ihrem manchmal anekdotischen Charakter auf. Der Definition der falschen Freunde folgt die Untersuchung der Wechselbeziehung zwischen den zwei Interferenzschichten, wobei im vierten Kapitel die kausale Beziehung zwischen der innersprachlichen und der zwischensprachlichen Interferenz analysiert wird. Hier steht das Sprachenpaar Deutsch <-> Rumänisch im Fokus. Die nächsten zwei Kapitel konzentrieren sich auf die Erstellung eines Glossars der falschen Freunde für die Sprachkombination Deutsch und Rumänisch, aber auch eines für Deutsch -> Englisch -> Rumänisch. Mit einem lexikografischen Ansatz erstellt die Autorin diese Glossare, die als Nachschlagewerke für Lernende und Lehrende benutzt werden können. Sie übernimmt Mertens Aussage, dass falsche Freunde individualisierte Erscheinungen sind und dass nicht alle Lexeme, die ein starkes Potenzial für falsche Freundschaften aufweisen, die gleichen Sprachfehler bei allen Sprechern verursachen. Aus diesem Grund ist es umso schwerer, ein erstes, deutsch <-> rumänisches Glossar für ein breites Publikum zu erstellen. Die Autorin überprüfte das von Ioan Lăzărescu ausgegebene Wörterbuch für Deutsch <-> Rumänisch, das in Rumänien das meist benutzte Werk für diese Sprachkombination ist. Insgesamt umfasst das Glossar 381 Einträge, wobei die aus dem obenerwähnten Wörterbuch stammenden falschen Freunde durch die von der Autorin selbst identifizierten *faux amis* ergänzt wurden. Sie wurden alphabetisch mit der folgenden Struktur geordnet: Lexem auf Deutsch – Bedeutung auf Rumänisch (richtige Übersetzung) – ähnliches Lexem

auf Rumänisch (falscher Freund) – Bedeutung auf Deutsch (richtige Übersetzung). Dank dieser Strukturierung können die Wortpaare bidirektional gelesen werden, daher ist dieses Glossar als sehr benutzerfreundlich zu betrachten. Das andere Glossar, das 102 falsche Verhältnisse auflistet, ist für diejenigen Deutschlernenden konzipiert, die bereits Englisch sprechen und die dazu neigen, das Deutsche mit dem Englischen zu vergleichen und zwischen den zwei Sprachen eine größere Ähnlichkeit zu empfinden, als sie in der Tat besteht. Diese ergänzte Variante des Deutsch <-> Rumänischen Glossars gilt als überzeugender Beweis des von der Autorin formulierten Ziels: Beide Nachschlagewerke sollen von denjenigen leicht zu handhaben sein, die mit den Nuancen und Bedeutungsunterschieden der zwei Sprachen täglich zu tun haben.

Daher gilt diese Arbeit als willkommener Beitrag zur bestehenden Fachliteratur über falsche Freunde, besonders im Sprachverhältnis Deutsch <-> Rumänisch und als umfangreiche Informationsquelle nicht nur für Theoretiker, sondern auch für Deutschlernende mit Rumänisch als Muttersprache, für Lehrkräfte und sogar DolmetscherInnen und ÜbersetzerInnen oder für alle, die ihre Sprachkenntnisse verbessern möchten.

Tímea Ferencz

Elena PETREA (coll.), Julie STAUBER, (coordinatrice scientifique) et alii, Communiquer en FOS. Renforcement du français pour les étudiants, CIPA, Mons, 2014.

Conçu pour les niveaux B2-C1 du CECR, ce manuel est destiné aux étudiants en sciences agronomiques et/ou vétérinaires qui souhaitent perfectionner leur niveau de langue en vue des mobilités ou de stages dans des pays francophones. Fruit d'un travail collectif, l'ouvrage est le résultat d'un projet soutenu par l'Agence Universitaire de la Francophonie, grâce auquel seize enseignants de quatre pays (Roumanie, Moldova, Croatie, France) sous la coordination d'Elena Petrea (USAMV Iași) et de Julie Stauber (Université Lyon 2) ont réussi à tailler sur mesure cet outil pédagogique dont les universités d'Europe centrale et orientale pourront dorénavant bénéficier.

Le livre est structuré en quatre parties. Les activités proposées dans la première partie se focalisent sur des aspects généraux de la vie étudiante : s'inscrire et communiquer à l'université, comprendre les cours, prendre des notes. Les trois autres parties concernent des domaines plus spécialisés : les métiers de l'agroalimentaire, l'écologie et la protection de l'environnement, le métier de vétérinaire. Les séquences sont agencées de manière logique : l'introduction précise le contexte dans lequel les discours présentés ont été collectés ; les activités proprement dites, diversifiées, qui recouvrent la compréhension orale, la compréhension écrite, le lexique, la grammaire et la production orale et/ou écrite ; enfin, des activités de bilan et un glossaire thématique sont proposés en fin de chaque partie. Tous les documents supports (audio, vidéo, schémas, documents professionnels, articles spécialisés) de même que le corrigé des exercices se retrouvent sur le DVD qui accompagne le manuel. Le tableau des acronymes et des abréviations, la transcription des documents audio et vidéo, la bibliographie et la sitographie viennent compléter les contenus proposés.

Regardons de plus près les documents vidéo qui constituent en fait le noyau autour duquel se construisent les leçons. Techniquement, le DVD est réalisé selon des critères qualitatifs haut de gamme (couverture, découpage des sections, intertitres...), ce qui le rend facilement utilisable. Du point de vue du contenu, il propose des extraits de situations réelles de la vie d'étudiant (demande de renseignements au secrétariat, fragments de cours magistral), des présentations de métiers ou de techniques de fabrication de différents

produits (lieux, ingrédients, technologie), des fragments de journaux télévisés, des témoignages d'étudiants. Ces vidéogrammes captivent l'attention de l'apprenant : ce sont de véritables modèles de discours à travers lesquels sont véhiculées aussi des structures grammaticales mises en évidence dans les activités complémentaires.

Les consignes sont clairement formulées et mettent en évidence toute une série d'acquis. Des activités individuelles suivies par l'échange avec le voisin, des travaux à deux ou par petit groupe qui incitent l'apprenant à s'exprimer (jeux de rôle, présentations, expression d'un point de vue) l'emportent sur les exercices classiques à trous ou d'appariement.

Le choix et l'agencement des contenus assurent le dynamisme de cette méthode actuelle dont les auteurs appartiennent vraisemblablement à cette nouvelle génération d'enseignants qui a bénéficié de l'ouverture internationale dans le monde universitaire. La portée de cette démarche ne devrait pas se limiter à l'université : le monde professionnel pourrait en bénéficier également, compte tenu de l'importance du domaine agro-alimentaire dans l'espace européen.

Ana Coiug

Aurora BĂGIAG et Nicolas GUY (coord.), *Tandem linguistique et immersion réciproque. Activités et ressources pédagogiques, avant-propos par Aurora Băgiag, préface par Sabine Ehrhart, postface par Laurent Gajo, Cluj-Napoca, Editura Medicală Universitară Iuliu Hațieganu, 2014.*

Ana COIUG et Sophie LE GAL (coord.), *Manuel de langue française pour les sciences et les métiers de la santé, préface par Olga-Stefana Galatanu, Cluj-Napoca, Editura Medicală Universitară Iuliu Hațieganu, 2014.*

Ces dernières années ont vu se développer à Cluj une nombreuse communauté d'étudiants étrangers, notamment des francophones venus faire des études médicales. Comme l'on pouvait s'y attendre, les conséquences – sociales, linguistiques, économiques, culturels – du phénomène ne se sont pas laissées attendre et se font désormais sentir y compris au niveau des individus, devenus acteurs plus actifs d'un partage dont la ville multiculturelle de Cluj avait sans doute l'habitude. La nouvelle donne démographique a déclenché, entre autres, une réaction des plus intéressantes de la part du monde académique. Au besoin croissant d'améliorer l'apprentissage des langues en tant que moyens pratiques indispensables à la communication quotidienne et professionnelle, on a répondu par une recherche ciblée de l'efficacité dans la didactique des langues modernes.

C'est le cas par excellence des collègues du Département de Langues Modernes Appliquées en Médecine (Université de Médecine et Pharmacie Iuliu Hațieganu), les premiers à « subir » l'afflux d'étrangers censés devenir des roumanophones fiables en un laps de temps très court : à partir de la 4^e année, les étudiants font des stages dans les hôpitaux roumains et interagissent, sans intermédiaire, avec des patients et du personnel ne parlant pas leur langue. De même, dans l'Europe de la mobilité où nous vivons, les étudiants roumains ne sauraient envisager une carrière médicale accomplie sans un accès complet à la bibliographie et à l'expérience internationale.

Dans ce contexte, nous saluons la parution en 2014, chez Editura Medicală Universitară Iuliu Hațieganu, de deux ouvrages qui s'adressent à ces groupes d'apprentis particuliers que sont les étudiants en médecine, mais qui pourraient facilement servir d'autres lectorats.

Tandem linguistique et immersion réciproque. Activités et ressources pédagogiques reflète l'expérience accumulée de 2012 à 2014 dans le cadre du projet « Tandem, bilinguisme et construction des savoirs disciplinaires : une approche du FLE/FOS en contact avec les langues de l'Europe Centrale et Orientale », cofinancé par l'AUF, coordonné par Aurora Băgiag (Université de Médecine et Pharmacie Iuliu Hațieganu) et déroulé en partenariat avec l'Université Babeş-Bolyai, l'Université Matej Bel, l'Université du Luxembourg et l'Université de Genève.

L'idée de base – mettre à profit les connaissances de deux partenaires de langues maternelles différentes afin que chacun puisse améliorer la langue étrangère – a été testée pendant trois semestres. Avec succès, à en regarder les chiffres : près de 300 étudiants de Cluj (dont une trentaine du Département de langues Modernes Appliquées de l'Université Babeş-Bolyai) et 30 de Banská Bystrica (Slovaquie) ont participé à des binômes qui se sont réunis 7 à 10 fois par semestre, pour des sessions de deux heures, pendant 1 à 3 semestres ; 125 groupes de Cluj et 28 de Banská Bystrica ont participé à des séances bilingues en immersion réciproque ; 180 portfolios franco-roumains, 28 portfolios franco-slovaques et une centaine d'enregistrements de sessions de travail ont été réalisés.

Une des raisons de cette réussite est représentée par les multiples avantages du tandem : l'autonomie des apprenants, la flexibilité (du point de vue du programme, des sujets abordés, du niveau CECR), le contact direct avec un locuteur natif et, implicitement, l'occasion d'une communication authentique hors classe.

La qualité de l'encadrement pédagogique est, à son tour, une explication du succès de l'expérience. Si le tandem est déjà consacré en tant que méthode d'apprentissage des langues, l'équipe de ce projet n'a pas hésité à apposer sa marque sur la manière de l'exploiter. Comme expliqué de manière détaillée dans l'avant propos par Aurora Băgiag, il s'agit de l'intégration de cette activité dans un cursus universitaire, de l'exploitation de cette méthode pour la langue professionnelle et l'expérimentation des tandems asynchrones.

Le volume est un aboutissement et un point de départ à la fois. La batterie de fiches pédagogiques (classées par niveaux de langue) utilisées jusqu'ici devient ainsi facilement accessible à de nouveaux étudiants ; les documents de suivi sont le fruit de l'expérience acquise et une source d'inspiration pour les enseignants s'intéressant à cet outil ; les exemples authentiques sélectionnés et repris à la fin de l'ouvrage permettent de penser la suite de l'expérience sur la base concrète de ce qui a déjà été obtenu.

À partir de 2014, l'équipe du projet a considérablement facilité le travail des étudiants et leur a donné une plus grande autonomie par la création du site <http://www.qr.ro/tandem/>, où l'on peut s'inscrire pour trouver un partenaire de tandem et télécharger le matériel didactique nécessaire.

Réalisé par un groupe constitué de professionnels des langues et des sciences médicales, le *Manuel de langue française pour les sciences et les métiers de la santé* est un outil qui peut servir au moins trois directions pédagogiques : le français sur objectifs spécifiques, le français sur objectif universitaire et le français – langue de spécialité.

Les quatre dossiers de l'ouvrage sont illustratifs de l'approche structurée de manière intelligente par les coordinatrices, car non seulement les thèmes sont bien cernés, ils sont aussi complémentaires et d'un grand intérêt (voire indispensables) pour tout lecteur-apprenant : « Aperçu sur les métiers de la santé », « Aperçu sur la médecine dentaire », « Aperçu sur les pathologies » et « Quelques sujets d'actualités ».

À l'intérieur de chaque dossier, des sujets spécifiques et pertinents ont été retenus pour chaque unité. Les méthodes de travail proposées sont diverses, modernes et attractives. Les exercices de communication ont à la base des documents authentiques, les jeux de rôle

suggérés permettent des mises en situation réalistes, la rubrique des « Astuces discursives » donne des repères pratiques d'utilité immédiate et le travail en binôme est encouragé.

Chaque unité propose des activités complémentaires, de compréhension et expression écrite et orale, de sorte que l'apprenant puisse évoluer de manière uniforme sur tous les plans, sans qu'aucun aspect de la communication professionnelle soit négligé. Étant donné la visée éminemment pratique du manuel, les éléments de grammaire sont traités à travers les « astuces discursives », méthode efficace et agréable, qui permet d'avancer et ne risque pas de rebuter l'apprenant non-linguiste.

Il convient de remarquer d'autres aspects pratiques que les usagers apprécieront pour des raisons évidentes : tous les exercices écrits peuvent être complétés dans le livre même, les documents vidéo et audio se retrouvent sur le DVD accompagnant le manuel et les corrigés sont disponibles à l'adresse www.qr.ro/franmedeco/.

Les étudiants en langues modernes appliquées, futurs professionnels de la communication multilingue, trouveront eux aussi un instrument de travail bien utile dans ce manuel qui allie efficacité de la forme et richesse du contenu.

Parus dans des conditions graphiques remarquables, les deux ouvrages signalés, dont la haute tenue académique et le côté pratique font bon ménage, constituent des modèles de linguistique appliquée à suivre.

Alina Pelea

Olivia N. PETRESCU, *Estudios de traducción y lenguajes de especialidad*, préface de Rodica Baconsky, Cluj-Napoca, Editura Risoprint, 2014, 210 p.

Au premier abord, le volume *Estudios de traducción y lenguajes de especialidad* [Études de la traduction et les langages de spécialité] se présente comme une approche linguistique et culturelle spécifique et exclusive de certains segments cognitifs et épistémologiques des langues modernes appliquées. Cependant, grâce à la vitesse avec laquelle évolue la société globale du XXI^{ème} siècle et à la diffusion des nouvelles technologies, ces segments (en l'occurrence, les traductions, les langages de spécialité) deviennent de plus en plus un domaine intégratif, interdisciplinaire et surtout public, en permanente évolution.

Leur développement actuel est dû, d'une part, aux multiples procédés techniques et aux ressources innovatrices en matière de création, de vulgarisation et d'intégration des termes, aux théories et aux pratiques de la traduction, ainsi qu'aux stratégies discursives et communicatives dans le domaine de la spécialisation professionnelle compétitive sur le marché global du travail. D'autre part, les différentes interactions avec des disciplines telles que la lexicologie, la terminologie, la phraséologie, la sémantique, la rhétorique, la culture, la littérature, n'en sont pas étrangères.

Dès le début, comme le souligne dans sa Préface Rodica Baconsky, « tout en offrant aux lecteurs le plaisir intellectuel d'une lecture qui contredit l'aridité (en quelque sorte) sous-entendue d'un titre par trop spécialisé, les sujets académiques traités sont plutôt des réflexions modernes, analysées avec rigueur et intuition, autour de la problématique traductologique, avec beaucoup de notes personnelles, dans une perspective contrapunctique ». Nous nous rallions à ce point de vue, car si une première partie du livre est consacrée à l'approche théorique et pragmatique de la traduction spécialisée, avec un accent fort sur la traduction juridique – qui met en évidence la double spécialisation professionnelle de l'auteur, linguiste et juriste à la fois –, la seconde partie fait état des éléments culturels, au sens le plus large du mot, à travers les traductions littéraires de

Guillermo Arriaga et Jorge Luis Borges, avec un arrêt inédit et polémique dans le monde des langages de l'art contemporain espagnol. À ce point, le texte de la Préface est, encore une fois, révélateur: « Nous notons *apparemment contrapunctique*, car, tout au long du parcours textuel, la démonstration sous-jacente relève les points forts de convergence entre la traduction littéraire et la traduction spécialisée qui se retrouvent en égale mesure dans l'intimité de l'acte de culture et de la proximité linguistique ».

Plus exactement, l'auteure propose une série de perspectives, résultat de ses recherches et études publiées ces dernières dix années dans des revues de spécialité étrangères et roumaines, ainsi que des pistes de travail et de débat autour de ce processus si fascinant et savoureux de la traduction.

Ainsi, les sept études sur la traduction spécialisée suivent-elles le parcours logique d'une construction qui prend appui sur les aspects généraux, méthodologiques, de l'enseignement de la traduction spécialisée, qui se proposent d'identifier les techniques linguistiques et pragmatiques du processus traductif afin de souligner la nécessité permanente de révision de ses phases de compréhension-interprétation et réexpression-recréation, accompagnées par la documentation obligatoire (chapitre I), pour s'arrêter ensuite sur des argumentations plus particulières (chapitres II-VII), qui font ressortir les difficultés qui surgissent dans la traduction, l'interprétation et la communication dans le cadre de la standardisation terminologique de l'Union Européenne (les difficultés traductives linguistiques et culturelles, mais aussi des sources et outils électroniques multiples dans le domaine juridique, la perspective comparative de la création de nouveaux termes, les techniques argumentatives et les stratégies discursives des textes spécialisés, la communication orale et écrite dans l'insertion professionnelle sur le marché du travail).

Dans la seconde partie, les trois études amples sur la traduction littéraire mettent en évidence le fait que le sens textuel est interprétable en fonction du contexte historique, social, linguistique et esthétique, le texte étant un produit de son époque, mais aussi de son espace culturel. Cette idée – fil rouge de l'ensemble est présente, dans un premier temps, dans l'analyse des stratégies traductives utilisées dans la traduction des culturèmes du roman *Un dulce olor a muerte* de Guillermo Arriaga, et de leur fonctionnalité (chapitre VIII) ; ensuite, par l'histoire de la traduction, mais aussi des éditions roumaines de l'œuvre de l'un des plus créatifs écrivains du siècle passé, Jorge Luis Borges. Ce parcours prouve (encore une fois) le passage obligé par la *créativité* lors d'un processus rendu difficile par la distance culturelle et esthétique et qui, dans ce cas, a le mérite d'avoir réussi à atteindre une tonalité unitaire pour l'intégrale borgésienne en version roumaine ; enfin, dans le chapitre IX, l'analyse du langage des arts visuelles contemporaines espagnoles, dont la « contagion » avec l'anglais a favorisé des ambiguïtés (inexactitudes lexicales, synonymies inutiles, etc.) prouve le manque de systématisation de ce langage spécialisé à part.

Le livre s'adresse donc à tous ceux qui s'intéressent à la traduction et aux langages de spécialité, aux professeurs, traducteurs, chercheurs qui veulent approfondir ou nuancer leurs propres réflexions par une mise en parallèle des expériences d'enseignement de la traduction, de recherche traductologique et de pratique de la profession de traducteur.

Il faut mentionner les propos introductifs d'Olivia Petrescu qui avouent, entre autres, que l'intérêt de ces études est lié aussi au phénomène de l'immigrant roumain d'Espagne – plus d'un million de personnes engrenées dans la vie sociale, professionnelle et culturelle de la Péninsule. C'est sans doute une situation qui implique sans cesse de nouveaux défis traductifs et terminologiques, conjointement au développement et à la pratique des échanges permanents entre les cultures et les sociétés roumaine et espagnole.

Nous empruntons pour conclure, une fois de plus, les mots du préfacier : « Interprétant en clé parfois polémique le dilemme postmoderne de la validation de l'acte artistique et de sa relation directe avec des univers qui lui ont été totalement étrangers,

Olivia Petrescu ouvre une intéressante perspective d'étude sur le mimétisme linguistique, cette nouvelle forme de traduction-adaptation, propre à une époque trop pressée à dépasser son propre rythme ».

Diana Moțoc

Iulia BOBĂILĂ, Alina PELEA (coordonatori), Alina Buchi, Oana Călbăjos, Rebeca Ciupe-Laszlo, Linda Damian, Lavinia Nicoară, Daniela Niculaie, Ina Ropotică, Andrei Scridon, Adela Seserman, Laura Suărășan, Alina Suci, Cornelia Șuș, Adela Tudorache, *Interpretarea pentru serviciile publice. Manual, Editura Risoprint, Cluj-Napoca, 2014, 239 p.*

Dans le contexte actuel, où l'immigration devient un sujet à l'ordre du jour, être prêt à répondre à la commande sociale, devient un impératif pour les communicants, *a fortiori* pour les interprètes appelés désormais à trouver le mot et l'attitude justes face au mixte culturel qui s'annonce. Aussi, ce manuel s'adresse aux futurs interprètes, des étudiants du master spécialisé qui fonctionne dans le cadre du département des Langues modernes appliquées de la Faculté des Lettres de l'Université « Babeș-Bolyai ».

Le volume comprend en deux sections : l'une consacrée à l'interprétation juridique et l'autre à l'interprétation dans le contexte médical. Il s'agit de dialogues bilingues qui illustrent des situations plausibles dans lesquelles la présence d'un interprète est nécessaire : une déclaration à la police après un accident de voiture, une demande d'asile politique en Roumanie, des interviews pour l'obtention des visas ou des permis de séjours, etc. Pour le domaine médical, le choix des situations est très large : interrogatoires de patients accompagnés ou non ou des proches, communication du diagnostic, proposition d'un traitement ou des procédures dans le cas de plusieurs pathologies chroniques ou aiguës, d'affections pédiatriques, d'obstétrique-gynécologie et de chirurgie dentaire.

Placés dans les contextes roumain, anglais ou espagnol, ces scénarios sont véridiques, car inspirés de l'expérience des auteurs ou rédigés avec la collaboration des spécialistes. La structure d'une séquence comporte cinq éléments : une mise en contexte, le dialogue proprement dit, un glossaire thématique, quelques questions qui incitent à la réflexion, une courte bibliographie et/ou sitographie. Le manuel propose ces situations bilingues, sans rendre les interventions de l'interprète, ce qui est tout à fait compréhensible puisque c'est l'étudiant qui devrait jouer ce rôle. C'est à lui d'identifier les difficultés, les pièges, tous ces obstacles qui pourraient prêter à confusion. Certes, les difficultés sont d'abord linguistiques : en exerçant son métier dans des contextes tels la police, le bureau du notaire, le tribunal ou l'administration publique, l'interprète se heurte à la terminologie et aux jargons : *carte funciară, devălmășie, cadastru, custodie, pârât...*

Nous avons particulièrement apprécié la partie « Thèmes pour les interprètes », une sorte de prolongement de la réflexion au-delà du travail proprement dit d'interprétation. Parmi ces thèmes, à côté des classiques glossaires à rédiger et des comparaisons entre les différentes structures administratives, nous retrouvons des questions liées aux sujets problématiques, pour lesquelles il n'y a pas de réponses toutes faites : le Pacs, les droits de la femme, l'obligation de communiquer le diagnostic au patient/la coutume roumaine de protéger du choc ce dernier, notamment en cas de cancer...

En effet les réalités culturelles et la charge émotionnelle des situations constituent des zones sensibles pour l'interprète. Les dix « commandements » du Code déontologique de l'Association des Traducteurs de Roumanie, repris en annexe, peuvent fournir des repères aux futurs professionnels, mais les véritables défis contextuels impliquent des nuances qui vont au-delà de ce « décalogue ». Glanons d'autres questions, pragmatiques

mais essentielles pour un futur professionnel : à quel moment l'interprète doit-il négocier le tarif pour sa prestation ? Comment peut-on obtenir l'autorisation d'interprète en Roumanie ? Dans quelles conditions un interprète peut collaborer avec les bureaux des notaires ? Comment procéder s'il y a des moments de tension entre les protagonistes ou des informations que l'interprète est prié de ne pas traduire ?

Ce manuel est un complément essentiel pour les départements des Langues modernes appliquées : non seulement il propose un éventail intéressants de contextes situationnels, mais il incite à la réflexion et aux commentaires de la part des étudiants. L'enseignant pourra être le modérateur qui cadre le débat, puisque les questions essentielles y sont déjà posées.

Ana Coiug

Translationes, dossier « Mondialisation des échanges, des marchés, de l'enseignement. Quelle stratégie de traduction pour quel type de texte ? pour quel public ? », coordonné par Georgiana Lungu-Badea et Dana Crăciun, n° 7, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2014.

La rédaction de *Translationes* s'est donné pour mission académique et scientifique de « prendre le pouls » de la traduction et traductologie littéraires d'aujourd'hui. Dans ce contexte, le thème du numéro 6/2014 (les effets de la mondialisation) nous apparaît très naturel, voire inévitable, mais il n'est pas moins un défi lancé aux contributeurs. Un défi, car il est difficile de prendre ses distances par rapport au présent pour le regarder objectivement, mais non pas une mission impossible, car se poser des questions concrètes, comme celles que proposait l'appel à contribution, et y chercher des réponses, c'est déjà avancer.

Les articles de ce numéro empruntent des voies très différentes pour envisager les liens qui s'entretiennent entre la mondialisation, la traduction comme profession et produit, l'enseignement et l'apprentissage. C'est, sans doute, qu'un sujet si complexe ne saurait être traité à partir d'une seule perspective.

Ainsi, nous pouvons lire une « plaidoirie » pour l'utilité de la théorie dans la formation des traducteurs (France Dupuis, « Traduire le mouvement du sens : *Germen* et *Gestalten* en sémantique textuelle des formes »), aussi bien que des articles partageant des expériences académiques dont la synthèse peut profiter à d'autres universitaires, dans des contextes plus ou moins similaires : Tatjana Marjanoviš, « Lost in translation in the middle of nowhere » – sur une expérience pédagogique de Bosnie-Herzégovine ; Susana Gómez Martínez, « La formación-acción en equipos de trabajo. Un estudio de caso con estudiantes de traducción e interpretación en la Universidad de Valladolid » – sur un projet de collaboration entre les étudiants ; Ileana Neli Eiben, « La relation enseignant/apprenti traducteur dans le processus de formation à la traduction. Étude de cas : les mémoires de fin d'études » – sur le lien si important entre les deux acteurs clés de l'apprentissage.

Si actuelle qu'elle paraisse, la mondialisation a existé déjà avant, à moindre échelle. Mettre en rapport le phénomène actuel avec celui qu'a permis, grâce aux traductions, un ouvrage d'architecture publié au XVI^e siècle donne lieu à des réflexions intéressantes dans l'article de Nicoletta Lepri, « Per una traduzione italiana delle *Medidas del romano* di Diego de Sagredo (1526) ». Quant au lien entre la contrainte que représente le public et les décisions du traducteur, il est abordé par Iulia Cosma dans « The translation of Italian opera librettos in the nineteenth century: historical and cultural milestones » – une preuve supplémentaire de l'utilité de passer par l'histoire afin de mieux comprendre le présent. Passer par le poétique aussi, comme nous le voyons dans l'article de Kristina

Landa, « Il problema della traduzione e il “linguaggio dell’ineffabile” nella Commedia di Dante in rapporto alla traduzione russa del poema ».

La rubrique de traductions inédites propose des poèmes de Lucian Blaga dans la version française de Liliana Cora Fosalau, ainsi que quelques pages, fort intéressantes, du volume de l’ouvrage d’Andrei Venediktovič Fedorov paru en russe en 1953 et intitulé *Bases de la théorie générale de la traduction (problèmes linguistiques)*, dans la traduction de Valentina Shiryayeva et Richard Sârbu.

Écho de la présence du grand traductologue qu’est Jean Delisle à Timișoara en 2014, l’entretien « La recherche en traductologie au Canada : état des lieux » (propos recueillis par Ileana Neli Eiben) est bien plus qu’un tour d’horizon, c’est une source riche d’idées où les traductologues et les enseignants peuvent puiser pour brûler des étapes dans leur évolution dans leur autoformation. Le Canada est un espace qui représente toujours un modèle pour le monde de la traductologie et la générosité bonhomme avec laquelle Jean Delisle en fait le portrait rend ce modèle plus accessible, plus facile à comprendre, donc à suivre en l’adaptant.

Avec ce numéro, *Translationes* définit encore mieux son profil et, implicitement, sa place parmi les revues scientifiques consacrées à la traductologie.

A.C.P